

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

L'ANGOISSE ET L'ÉMOTION

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

RENÉ LACROZE

Agrégé de Philosophie
Professeur au Lycée Janson-de-Sailly

PARIS

BOIVIN & C^{ie}, ÉDITEURS
5, RUE PALATINE (VI^e)

—
1938



Digitized by the Internet Archive
in 2026

L'ANGOISSE
ET
L'ÉMOTION

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

L'ANGOISSE ET L'ÉMOTION

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

RENÉ LACROZE

Agrégé de Philosophie
Professeur au Lycée Janson-de-Sailly

PARIS

BOIVIN & C^{ie}, ÉDITEURS

5, RUE PALATINE (VI^e)

—
1938



Tous droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.
(Imprimé en France)

A MA FEMME

en toute affection.

AVANT-PROPOS

Le titre de ce livre exprime les deux idées essentielles qui l'ont inspiré. En donnant la priorité à l'angoisse, nous avons voulu marquer qu'elle n'est pas une émotion dégradée ou avortée, mais le fonds premier d'où procèdent les états discrets qui constituent la gamme du sentir. Nous employons, d'autre part, le terme « émotion » au singulier pour signifier qu'en dépit des circonstances qui la font paraître diverse, elle est une en son essence. En ceci, d'ailleurs, nous n'avons fait que nous conformer à un usage récemment introduit en psychologie par M. E. SOURIAU (L'abstraction sentimentale, p. 14) et par M^{me} DEJEAN (L'émotion).

Notre travail a porté principalement sur les émotions afflictives (tristesse, irritation, peur, honte, dégoût, etc.) ; on n'y trouvera que de rares et brèves allusions à la joie. Ce n'est pas que nous partagions l'opinion de Th. RIBOT (Psychologie des sentiments, p. 16), pour qui la tristesse et la joie sont des tons affectifs généraux qui accompagnent les autres états de la sensibilité. Nous pensons, au contraire, que la joie peut, en maintes occasions, présenter l'aspect d'une vive émotion, dont elle produit d'ailleurs tous les effets.

Mais ce phénomène affectif est sous la dépendance d'un processus, dont nous avons réservé l'étude pour le livre que nous publions, d'autre part, sur La Fonction de l'imagination (chapitre VI). Nous nous bornerons à indiquer brièvement ici la conclusion à laquelle nous sommes par-

venus sur ce point, en renvoyant le lecteur au texte pour de plus amples explications.

Toute tendance incline le sujet vers un acte qui, en l'épuisant, engendre le plaisir ; quand, par suite de difficultés matérielles ou d'interdictions morales, la satisfaction complète doit être ajournée, le « consummatory act » (SHERRINGTON) est remplacé par des conduites qui ont pour objet d'exprimer et de traduire sous forme de fantaisies subjectives l'énergie du désir maintenu en suspens. La joie est l'effet de cette dérivation imaginative, qui anticipe sur l'événement favorable (joies de l'attente) ou coïncide avec les projets et les rêves stimulés par le succès (joies de la réalisation). Comme le plaisir, la joie résulte d'un acte, mais d'un acte fictif, d'un jeu, qui n'est soumis à aucune des servitudes de la vie réelle.

Ce processus peut se développer dans une atmosphère de quiétude et de calme ; la joie se présente alors comme une disposition d'esprit, une manière d'être, une humeur plus ou moins persistante. La « joie passive » observée par MIGNARD, les béatitudes et les extases décrites par M. P. JANET, la simple euphorie des êtres jeunes en sont des exemples. C'est à une circonstance spéciale que cet état doit de se transformer en émotion et ce qui trouble le sujet dans ce cas, ce n'est ni l'événement survenu, ni ses effets immédiats, mais le bouleversement qu'il détermine dans ses habitudes, l'effort de réadaptation qu'il rend nécessaire, les craintes qu'il lui inspire pour l'avenir, etc. L'élément proprement affectif de la joie est donc celui qu'on rencontre dans les autres émotions : c'est l'angoisse engendrée par le mouvement même de la vie. En aucune façon, par conséquent, la joie ne constitue une exception à la théorie générale que nous présentons ici sur l'origine et la nature de l'affectivité.

Ce livre se divise en trois parties. Examinant d'abord la structure de l'émotion, nous montrons qu'aucune de ses composantes (sensations, réactions, éléments trauma-

tiques, données représentatives et sociales) n'explique sa nature affective ; pour rendre compte de celle-ci, il faut remonter jusqu'à une angoisse spécifique qu'aucune expérience ne justifie et dans laquelle on doit voir, par suite, un a priori de la conscience humaine. Les divers degrés de cette analyse régressive nous ont été commodément fournis par les théories de l'émotion que nous avons exposées et critiquées successivement.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude des principes qui régissent l'organisation des formes élémentaires de l'affectivité. Car, si l'émotivité du non-civilisé, de l'enfant et du malade mental est, dans l'ensemble, plus proche que la nôtre de l'angoisse primitive, à ce niveau cependant se constituent déjà des systèmes émotionnels concrets dûs à la projection d'une inquiétude indéterminée sur des objets arbitrairement choisis. Ce processus de condensation, qui explique aussi certains états affectifs normaux, comme la peur de l'obscurité et de la solitude, le vertige, l'ennui, nous a paru éclairer la genèse des émotions rationalisées et confirmer les résultats auxquels nous avait conduit l'analyse.

Enfin un a priori, comme celui dont nous postulons l'existence au départ de l'évolution affective, ne pouvait être expliqué sans sortir des limites de la psychologie d'observation. La source de cette angoisse humaine, dont tout sentiment exprime la présence latente, doit être cherchée dans les conditions les plus générales de la vie et de l'existence individuelle. Tel est le problème métaphysique dont nous avons esquissé la solution, dans la dernière partie de notre travail.

Ce livre doit être regardé comme un essai de philosophie purement affective ; on est frappé de constater, en effet, que l'émotion est presque toujours définie et expliquée en fonction d'autre chose (sensation, conduite, troubles organiques ou sécrétoires, représentation, etc...). En la présentant ici comme un fait original, nous estimons être demeurés fidèles

à la pensée de Th. RIBOT, qui, le premier, défendit « l'autonomie de la vie affective ».

Nous n'avons pas épuisé l'abondante littérature consacrée dans tous les pays à la psychologie des sentiments et nous nous sommes dispensés, en conséquence, de fournir une bibliographie générale de la question. Le lecteur trouvera au bas de chaque page une référence sommaire des livres et articles cités et, à la fin du volume, les indications bibliographiques correspondantes classées par ordre alphabétique des noms d'auteurs.

René LACROZE.

Octobre 1937.

PREMIÈRE PARTIE

LA STRUCTURE DE L'ÉMOTION

CHAPITRE I

L'ÉMOTION ET LA SENSATION

Pour Fr. RAUH, les théories psychologiques sont « des modes d'explication vérifiables ou simplement utilisables dans des limites restreintes » ¹, « des instruments logiques toujours disponibles » ², à l'égard desquels il convient de conserver sa liberté d'esprit. L'opinion qu'on peut avoir, par exemple, sur la nature du sentiment ne doit pas influencer sur le choix des moyens qui servent à l'étudier ; ces derniers seront simplement empruntés aux diverses sciences (mécaniques, physico-chimiques, naturelles) ³.

Pratiquement, cette indépendance de la méthode et de la théorie, dont A. COMTE fait l'un des grands principes de l'esprit positif ⁴, est rarement réalisée ; une expérience de physique n'a de signification, montre DUHEM ⁵, que dans le cadre des théories que l'observateur admet ; la forme de l'observation et de l'explication en sociologie dépend de la manière dont on conçoit le fait social ⁶ ; il ne peut en être autrement en psychologie où la personnalité de l'investigateur intervient plus encore dans le choix de la méthode et dans l'interprétation des faits. Le point de départ d'une étude psychologique est

1. Fr. RAUH, *De la méthode dans la psychologie des sentiments*, p. 106.

2. *Ibid.*, p. 35.

3. *Ibid.*, p. 107.

4. A. COMTE, *Cours de philosophie positive*, 1^{re} leçon.

5. P. DUHEM, *La théorie physique*, p. 222.

6. Voy. E. DURKHEIM, *Les règles de la méthode sociologique*.

toujours une idée préconçue sur la nature des phénomènes mentaux, celle-ci se précisant et se déterminant ensuite au contact des faits : si la méthode associationniste conduit à l'atomisme psychologique, en un sens, elle l'implique déjà et se justifie par lui ; de même, les procédés essentiels de la psychanalyse (étude des rêves, des actes manqués, des libres associations) sous-entendent la théorie freudienne de l'inconscient, qui s'établit par eux. Problèmes de fond et problèmes de méthode sont inséparables en fait, car leurs solutions se commandent mutuellement.

Mais l'accord n'est pas toujours aussi parfait ; les résultats d'une méthode contredisent parfois les théories qui l'ont inspirée. En psychologie comme ailleurs, le progrès n'est pas rectiligne ; il se fait, non par addition, mais par un renouvellement incessant des idées. Il arrive alors qu'on oublie le point de vue initial pour ne penser qu'aux développements qu'il a reçus, aux travaux qu'il a suscités.

Un exemple de ce fait nous est fourni par les théories de l'émotion. La méthode psychophysiologique est intimement liée dans notre esprit aux expériences qu'elle a provoquées, bien que ces dernières aient eu pour effet d'écarter l'interprétation proposée en 1884 par W. JAMES dans son célèbre article du *Mind*. Il en résulte que la théorie périphérique, dont la caractéristique est d'assimiler l'émotion à la cénesthésie, c'est-à-dire à l'aspect passif des troubles organiques, et de faire abstraction des phénomènes actifs et des processus centraux, est devenue incompréhensible aujourd'hui pour qui se place au point de vue objectif rendu familier par les travaux de Fr. FRANCK et de M. G. DUMAS. Il est donc indispensable pour comprendre, non seulement la conception toute particulière que JAMES se fait de l'émotion, mais encore l'ordre de preuves auxquelles il a recours, d'adopter la méthode introspective dont il s'est servi lui-même.

L'argument principal de l'auteur de la *Théorie de l'émotion* repose, en effet, sur une expérience de pensée. « Si nous nous représentons une forte émotion et qu'ensuite nous tentions d'abstraire de la conscience que nous en avons toutes les sensations de ses symptômes corporels, nous trouvons qu'il ne nous reste plus rien ¹. » « Il s'agit, précise-t-il ailleurs, d'un effort purement spéculatif qui consisterait à retrancher certains éléments de sensation d'un état émotionnel supposé existant dans sa plénitude et à dire quels sont les éléments résiduels ². » Le caractère introspectif de cet argument est passé inaperçu dans le feu des premières discussions, qui ont porté sur les conséquences de la théorie, c'est-à-dire sur la nature de l'émotion. LARGUIER DES BANCELS a eu le mérite de reposer la question sur son véritable terrain : « Le problème que JAMES s'est donné pour tâche de résoudre est avant tout, dit-il, un problème de « structure ». Comment prenons-nous conscience de l'émotion ? Quelle en est l'étoffe ? seule l'introspection est en état de fournir les éléments d'une réponse à cette question et c'est à l'introspection qu'il faut recourir pour apprécier équitablement celle que JAMES a énoncée : « Représentez-vous quelque émotion ; excluez ensuite toutes les sensations physiques qu'elle comporte et vous trouverez qu'il ne reste rien ³. »

Ce n'est donc pas à l'émotion en tant que fait de la vie objective que pense JAMES, c'est à la conscience que nous en avons ; pour lui, le phénomène affectif n'est pas l'onde qui se propage dans le corps, atteignant successivement les divers systèmes psycho-organiques : c'est l'« effraction psychologique » ⁴ que celle-ci détermine. Il

1. W. JAMES, *La théorie de l'émotion*, p. 63.

2. *Ibid.*, p. 64.

3. J. LARGUIER DES BANCELS, *Introduction à la Psychologie*, p. 255.

4. L'expression est de PASCAL et DAVESNE, *Chocs émotionnels* (in J. de Psych., 1926, p. 464).

coïncide avec l'émoi, la déroute intime du sujet ; il se résout en une impression purement interne, un mode de la conscience, rien de plus ¹. Par là s'explique l'ordre de succession qu'il établit entre les phénomènes : la représentation, la réaction, en dernier lieu, l'émotion. Un homme se sait en danger, il cherchera à fuir, à se défendre, mais la peur ne lui viendra qu'avec les sensations qui l'informent des modifications de son état organique ; elle retarde, à la fois, sur la connaissance qu'il a de la situation et sur l'action par laquelle il s'y adapte : elle est l'effet et non la cause de son attitude physique. « Sans les états corporels qui la suivent, la perception aurait une forme purement cognitive, pâle, décolorée, elle serait sans chaleur émotionnelle. Nous pourrions alors voir l'ours et trouver à propos de nous enfuir, recevoir l'insulte et juger bon de frapper, mais nous n'éprouverions ni frayeur, ni colère ². »

Quelle est la portée de cette affirmation ? JAMES veut-il dire que le contenu de l'émotion est formé uniquement de données sensorielles ? Il serait facile de lui opposer le témoignage de l'introspection et de le mettre en contradiction avec l'expérience. C'est ce qu'ont fait certains auteurs. « On a commencé, dit M. P. JANET, par nous

1. A. BINET reproche à W. JAMES cette conception subjectiviste de l'émotion. « Il m'a toujours semblé, dit-il, que JAMES dans sa théorie de l'émotion a mis d'une manière trop exclusive l'accent sur la perception que nous avons des émotions, sur la connaissance que nous en prenons plutôt que sur le phénomène affectif lui-même. » (A. BINET, *La nature des émotions*, J. de Psych., 1911, p. 258).

2. W. JAMES, *La théorie de l'émotion*, p. 61. C'est ce subjectivisme qui fait l'originalité de la théorie de JAMES. TITCHENER (*An historical note on the James-Lange theory of emotion*, American J. of Psychology, 1914, p. 427) s'étonne que le psychologue américain ait pu considérer comme nouvelle une thèse déjà classique, dont DESCARTES, MALEBRANCHE, DE LA METTRIE, CABANIS, DE TRACY, BICHAT, BUFFON seraient les promoteurs véritables. Cette opinion est inexacte ; ces auteurs, suivis par LANGE, étudient objectivement le mécanisme psychophysiologique de l'émotion. Aucun d'eux n'a posé le problème de la conscience de l'émotion, dans les termes où le pose JAMES.

faire croire que l'analyse en décomposant le syndrome de l'émotion ne trouvait que des phénomènes périphériques, puis on nous affirme que ces phénomènes étant supprimés, il ne reste rien de l'émotion. Mais c'est justement le point de départ qui est discutable : si on veut bien remarquer qu'il y a dans l'émotion toutes espèces de modifications de l'intelligence, de l'attention, de la mémoire et surtout de l'action, on pourra supprimer par l'imagination telle ou telle conscience d'une modification périphérique, l'émotion qui restera sera incomplète sans doute, mais encore parfaitement caractérisée ¹. » En fait, l'état émotionnel est un phénomène complexe, dans lequel entrent de nombreux éléments psychologiques ou physiologiques que le sujet ne parvient pas toujours à identifier d'une manière précise. « Si l'on analyse les impressions ressenties, dit M. E. SOURIAU, il est possible de faire une « distinction de raison » entre le prolongement, l'écho du sentiment précédent, l'effet psychique du trouble physiologique nouveau, la réfraction de la situation extérieure, les résonances imaginatives, etc... Mais il n'est pas douteux que de tous ces éléments résulte une harmonie d'ensemble qui constitue l'être même de l'impression affective ². »

W. JAMES n'ignore pas ces modifications psychologiques, mais il les regarde comme des éléments secondaires que l'on peut séparer de l'état affectif sans que celui-ci cesse d'exister dans toute sa plénitude. Par contre, il prétend qu'on ne peut faire abstraction des sensations organiques sans que, du même coup, l'émotion s'évanouisse ; ce qu'il affirme, par conséquent, c'est le rôle prépondérant des troubles cénesthésiques : ils constituent les éléments purement affectifs, sans lesquels il peut bien y avoir encore une perception et même une conduite en rapport avec la situation extérieure,

1. P. JANET, *De l'angoisse à l'extase*, II, p. 25.

2. E. SOURIAU, *L'abstraction sentimentale*, p. 19.

mais non une émotion véritable. Ce caractère privilégié des sensations organiques, JAMES n'en cherche pas les causes, il le constate et pour l'établir, il fait appel à une évidence intime, dont la force passe à ses yeux toute démonstration.

La raison de ce fait doit être cherchée dans les caractères du fait affectif et d'abord dans la *nature intime et personnelle* de l'émotion. L'intelligence exige un certain détachement à l'égard du réel ; la vérité ne se livre qu'à celui qui sait se placer à un point de vue impersonnel et impartial ¹. L'émotion est, au contraire, essentiellement subjective : être ému, ce n'est pas comprendre une situation, en calculer les effets, en mesurer les incidences ; c'est en éprouver le contre-coup dans sa vie intérieure. L'émotion enferme le sujet en lui-même ; elle marque de sa part un retour sur soi, accompagné d'une sorte d'indifférence pour le monde objectif. Partant elle se confond avec la conscience qui, dit M. LAVELLE, « nous révèle la présence de cet être individuel qui s'agite en chacun de nous, qui frémit et qui souffre » ².

Mais le sentiment de personnalité ne résulte pas, comme le croyaient HAMILTON et MAINE DE BIRAN, d'une intuition immédiate ; le moi ne s'aperçoit pas directement, il se connaît par l'entremise du corps : la cénesthésie sert donc de base à la notion de personnalité. « La partie dite consciente de notre moi, dit DUPRAT, a l'avantage de pouvoir être conçue grâce à des sensations organiques, à la cénesthésie, à des sensations musculaires, tactiles (double contact et signes locaux) qui renseignent l'individu sur sa vie intime, mais de la même façon que les sensations visuelles ou olfactives ou tactiles renseignent autrui sur son activité plus apparente ³. »

1. E. GOBLOT, *Traité de logique*, p. 30.

2. L. LAVELLE, *La conscience de soi*, p. 19.

3. DUPRAT, Le « *phénomène psychique* », Rev. Philos., 1910, II, p. 272.

De tous ces éléments sensoriels, les plus importants sont incontestablement ceux qui concernent les fonctions internes ; un acteur, dit JAMES, imite à froid la mimique de l'émotion, parce qu'il n'en reproduit pas les effets viscéraux ¹.

REVAULT D'ALLONNES, s'appuyant sur les célèbres expériences de SHERRINGTON, distingue l'inclination, qui mène à l'acte, de l'émotion, qui est pure conscience viscérale. La première peut être déclenchée sans que la seconde intervienne : on aura alors la mimique inémotive des chiens opérés par SHERRINGTON ². L'émotion suivra, au contraire, toute modification de la cénesthésie profonde, qui retentit sur la vie personnelle. L'étude des anesthésies viscérales montre, en particulier, le rapport étroit qui unit la sensibilité organique, le sentiment du moi et la conscience affective. On observe, en effet, dans ce cas, non seulement, comme l'annonçait JAMES, un affaiblissement de l'émotivité, mais aussi une altération très marquée de la perception du moi. Une malade observée par le Dr REVAULT D'ALLONNES, ALEXANDRINE, chez laquelle on constate une importante diminution de la sensibilité viscérale, se sent étrangère à sa propre vie et indifférente à tout ³. C'est donc, conclut REVAULT D'ALLONNES, « par l'inémotivité, par l'abolition ou l'affaiblissement des perceptions viscéro-affectives, par la perte du moi affectif que s'explique... le phénomène de dépersonnalisation » ⁴.

Pour M. Ch. BLONDEL, le problème est plus complexe. La conscience que nous prenons des états, qui forment le contenu du psychisme, est subordonnée à leur insertion dans des cadres sociaux. Langage, jugement, raisonne-

1. W. JAMES, *La théorie de l'émotion*, p. 85.

2. REVAULT D'ALLONNES, *Les inclinations*, p. 110.

3. REVAULT D'ALLONNES, *Rôle des sensations internes dans les émotions et la perception de la durée*, Revue philosophique, 1905, II, p. 605.

4. REVAULT D'ALLONNES, *Les inclinations*, p. 193.

ment, mémoire, sont soumis à des règles collectives ; les sentiments eux-mêmes, dans la mesure où ils cessent d'être vécus pour être représentés, doivent se prêter à une conceptualisation, qui leur enlève une partie de leur cachet personnel. « Notre vie consciente se passe à méconnaître la véritable nature de notre psychisme individuel et à nous chercher où nous ne sommes pas ¹. »

Où trouver, dès lors, ce « psychologique pur », qui déborde les formes où nous voulons l'enfermer et que nous pressentons derrière le moi convenu, artificiel, auquel se limite l'observation intérieure ? Ce ne peut être que dans la cénesthésie. « Il n'est qu'un seul objet, dont, au moins partiellement, nous soyons seuls à avoir conscience et dont la connaissance ait quelque chose d'irréremédiablement subjectif : c'est notre corps... Ainsi l'expérience intime que nous ne cessons de faire de notre vie organique est le type d'une expérience éternellement individuelle et constitue un domaine à jamais fermé au collectif qui n'y saurait pénétrer au moins directement ². »

Sans doute, à la différence de la conscience morbide, la personnalité normale ne se laisse pas envahir par les remous de la vie organique ; elle procède à la réduction de cette masse indistincte et confuse des sensations internes qui sont rejetées dans le subconscient ou ne parviennent à la lumière que dans un « encadrement conceptuel » destiné à en faire ressortir les causes objectives ³. Mais il persiste toujours un « halo cénesthésique », dont les phénomènes psychologiques les plus éloignés de leur base organique (idées et opérations intellectuelles) ne parviennent pas à se défaire entièrement et auquel ils doivent de garder la marque individuelle ⁴.

1. Ch. BLONDEL, *La conscience morbide*, p. 268.

2. *Ibid.*, p. 275.

3. *Ibid.*, p. 281.

4. *Ibid.*, p. 280.

C'est la raison pour laquelle l'émotion, fait de la vie personnelle, est inséparable des données sensorielles qui en constituent la base.

Ce fait résulte aussi de la *place qu'occupe le phénomène affectif dans la durée*. Une représentation, un souvenir, une image prolongent des perceptions passées ; une réaction adapte l'expérience acquise à une situation nouvelle, au lieu que l'émotion se présente comme un fait premier dont la nouveauté irréductible, dont l'apparition brusque déconcertent le sujet lui-même. Je puis bien, partant d'une émotion, remonter dans le passé, évoquer les faits qui l'ont précédée, ou, me tournant vers l'avenir, organiser un plan d'action, inventer les solutions que la situation comporte, je n'aurai développé que les causes ou les conséquences de l'événement pris objectivement, mais l'émotion elle-même, dans ce qu'elle a de véritablement senti, paraît sans lien avec ce qui a été ou ce qui sera ; elle appartient au présent seul ¹.

Dans les discussions auxquelles a donné lieu la mémoire affective, un point n'a jamais été contesté, c'est la « forme actuelle » des réminiscences affectives. Une émotion représentée, c'est-à-dire rappelée sous la forme du passé, ne serait plus un état affectif ; elle ne peut être restaurée à la conscience comme telle que si elle est revécue dans sa fraîcheur première et fait à nouveau partie de la synthèse mentale avec tous les caractères d'un phénomène présent. M. E. SOURIAU, qui a longuement insisté sur ce trait, y voit le critère du sentiment. « La vie affective serait le domaine privilégié de l'instable, du provisoire, de l'Instantané, de l'*Impermanent*. Tous les instants marqués à ce sceau seraient irrémédiablement enfermés dans leur lieu temporel ; incapables

1. C'est ainsi, du moins, qu'elle apparaît à l'introspection, nous verrons plus loin ce qu'il faut garder de cette conception. Voy. *infra*, chap. V.

de se prolonger, de s'enrichir, de se renouveler, de vivre ^{1.} »

Mais ce présent où l'émotion se joue et s'épuise ne peut être la limite mathématique qui sépare le passé de l'avenir ; il doit avoir une réalité, donc une consistance et une épaisseur. Un phénomène, qui s'épanouit dans l'instant et meurt avec lui, doit dépendre d'un système matériel développé dans l'espace, dont il reflète l'état momentané et ce système ne peut être que le corps lui-même. « Mon présent, dit BERGSON, est... à la fois sensation et mouvement et puisque mon présent forme un tout indivisé, ce mouvement doit tenir à cette sensation, la prolonger en action... C'est dire que mon présent consiste dans la conscience que j'ai de mon corps ^{2.} » De ce point de vue, la théorie périphérique marque la nécessité où se trouve l'analyse introspective de chercher dans les sensations organiques, qui expriment à chaque moment l'état du corps, les seules causes capables de rendre compte de la nature essentiellement fugitive et passagère de l'émotion.

Enfin, la *forme passive* sous laquelle se présentent les faits affectifs leur est commune avec les phénomènes sensoriels. « L'affectif n'est donné, dit RIBOT, que comme existant, senti ; il n'est *connu* que par ses antécédents et ses conséquents ^{3.} » Si l'on réalisait cette analyse idéale, qui consisterait à isoler les données purement affectives des éléments interprétatifs par lesquels elles se représentent et se justifient à la conscience, on se trouverait en présence de simples sensations. « Il existe, dit RIBOT, une vie affective pure, autonome, indépendante de la vie intellectuelle, qui a sa cause en bas dans les variations de la cénesthésie, qui est elle-même une résultante, un concert des actions vitales ^{4.} » Cons-

1. E. SOURIAU, *L'abstraction sentimentale*, p. 22.

2. H. BERGSON, *Matière et mémoire*, p. 149.

3. Th. RIBOT, *Problèmes de psychologie affective*, p. 12.

4. Th. RIBOT, *Psychologie des sentiments*, p. 10.

science affective et conscience représentative sont les deux voies du psychisme, l'une tournée vers le corps, reflétant à chaque instant les modifications de l'état organique, l'autre dirigée vers le réel, marquant cette « attention à la vie » qui invente, calcule et règle les manœuvres individuelles. Dans l'évolution phylogénétique, la seconde s'est développée au détriment de la première. « Le sentir est plus ancien que le connaître... La faculté de connaître (la conscience non viscérale) d'abord nulle ou très faible, analogue à une bouture, à une greffe parasitaire, grandit et tend à dépasser sa rivale ¹. »

Par là encore, l'émotion s'oppose à la représentation ; elle absorbe l'individu dans la perception de son corps. « Sous sa forme première, dit M. WALLON, elle est non la conscience d'impressions rapportées au monde extérieur, mais du trouble et des velléités soulevées dans l'organisme ². » « Le subjectif est son domaine, dit-il ailleurs. Elle éteint en se levant la notion des réalités extérieures. Le souvenir de son propre motif pâlit souvent, à mesure que se multiplient et se développent les réactions dont elle est la conscience... Tout devient confus en dehors des remous organiques, des effluves motrices, du brisement ou des raideurs musculaires ³. »

La conscience affective apparaît donc comme l'atlas sensoriel où viennent s'inscrire les troubles périphériques et viscéraux ; une seule différence sépare l'émotion de la sensation : c'est que l'une conserve un caractère local, tandis que l'autre prend l'aspect d'un ton affectif capable de s'allier avec des processus d'un ordre relativement élevé.

Ainsi la théorie périphérique, avec ses exagérations si souvent critiquées, est la conclusion nécessaire d'une

1. TH. RIBOT, *Problèmes de psychologie affective*, p. 36.

2. H. WALLON, *L'enfant turbulent*, pp. 26-27.

3. *Ibid.*, p. 63.

étude introspective de l'émotion ; car ce sont les caractères distinctifs du fait affectif — subjectivité, actualité, passivité — qui invitent le psychologue à chercher son origine dans les sensations organiques. Tous ceux qui se sont prêtés à l'épreuve suggérée par W. JAMES sont obligés de partager son opinion. « Peut-on se figurer, demande-t-il, l'état de rage sans le bouillonnement intérieur, la coloration du visage, la dilatation des narines, le grincement des dents, l'impulsion à une action vigoureuse, et, à la place de tout cela, des muscles mous, une respiration calme et un visage tranquille ? L'auteur de ces lignes, quant à lui, en est certainement incapable. La rage s'est évaporée ici aussi complètement que la sensation de ses prétendues manifestations et la seule chose que l'on puisse supposer en tenir lieu est une sorte de sentence judiciaire froide et exempte de toute passion, du seul domaine intellectuel, et d'après laquelle une ou plusieurs personnes méritent d'être châtiées pour leurs crimes ¹. » Du point de vue subjectif, une telle affirmation est incontestable.

* * *

On peut théoriquement distinguer deux groupes d'éléments dans la cénesthésie : d'une part, les données proprement sensorielles (sensations musculaires et articulaires, contact interne, sentiment de fatigue et d'effort, impressions viscérales de réplétion, de vacuité, de distension, de constriction, etc...), dont la somme constitue la perception du corps ; de l'autre, les impressions de plaisir et de douleur occasionnées par le jeu des fonctions organiques. Il est vrai que les sensations affectives occupent une place privilégiée dans la cénesthésie. Comme le remarque M. PRADINES, sensorialité et affectivité sont

1. W. JAMES, *La théorie de l'émotion*, pp. 64-65.

orientées en des sens opposés ; « la sensorialité est moins un état qu'une direction de l'être vivant. Dans les sensations primaires, elle est tout affective. L'être vivant s'attache à l'objet, dont il est parent, bien plus dont il est part et où il retrouve la substance dont il doit refaire la sienne, mais plus il s'attache à lui, plus il le manque, parce que l'objet ne peut être qu'une chose étrangère au sujet. Ces sens du besoin et, par suite, du plaisir ne pourront jamais devenir sensoriels » ¹. Idée que confirment les expériences de HEAD, qui montrent que la sensibilité épicrotique discriminée et représentative se développe au détriment de la sensibilité protopathique d'essence affective et qu'elle demeure rudimentaire là où cette dernière persiste, comme dans la cénesthésie ².

On doit remarquer cependant que, quand la sensation organique ne dépasse pas une certaine intensité, l'élément affectif cède le pas devant le phénomène représentatif et se réduit à cette tonalité agréable ou désagréable, qui peut accompagner n'importe quel état psychique ou physiologique et doit être soigneusement séparée du plaisir et de la douleur, selon M. G. DUMAS ³. On peut donc en faire aussi légitimement abstraction dans la cénesthésie que dans la sensibilité externe.

Il suit de là que la théorie de JAMES peut être entendue en deux sens très différents, suivant qu'on place la source de l'émotion dans les plaisirs et les douleurs d'origine interne ou dans les sensations organiques elles-mêmes. Dans le premier cas, l'émotion apparaît comme le prolongement psychique des impressions algiques et hédoniques et, par conséquent, comme un phénomène dérivé ; dans le second, elle est, au contraire, directement liée aux données sensorielles de la cénesthésie et cons-

1. M. PRADINES, *Philosophie de la sensation*, I, p. 58.

2. Cf. les comptes rendus des expériences de HEAD publiés dans *Brain* (années 1905, 1908, 1911, 1912, 1918).

3. G. DUMAS, *Nouveau traité de psychologie*, II, p. 223.

titue un fait affectif original et premier. Nous examinons successivement ces deux interprétations.

La première se rattache à une tradition, dont il faut chercher l'origine dans l'école associationniste. LOCKE fait du plaisir et de la douleur les « idées simples », qui servent de « pivots » à toutes les passions ¹. JAMES MILL, en des termes qui rappellent ceux de SPINOZA, montre par quel processus naturel naissent les passions ; « une sensation agréable ou l'idée de cette sensation jointe à l'idée de la cause qui la produit engendre pour cette cause de l'affection ou amour » ². Tout état affectif, suivant SPENCER, a pour éléments le plaisir ou la douleur ; avec eux, la sensibilité est donnée tout entière ; seuls varieront leurs rapports avec les représentations. « L'évolution des sentiments consiste dans le développement des correspondances et leur progrès se fait par addition, par accroissement en complexité ³. » La gamme entière de la sensibilité, de ses manifestations les plus simples à ses formes les plus hautes, met en jeu, d'après A. BAIN, les mêmes notes fondamentales : le plaisir et la douleur, auxquels il ajoute les excitations neutres. Ce qui change ce n'est pas l'impression ressentie, c'est sa cause : « les sentiments... sont toujours associés à des éléments intellectuels et grâce à cela sont différents, ont une durée, peuvent revivre » ⁴. Les phénomènes affectifs ne diffèrent donc que par leur structure. « Le plaisir que donne une odeur agréable, en tant que simple sensation, est un fait primitif ou élémentaire ; on croit qu'il est la conséquence directe et immédiate d'une stimulation physique. Le plaisir que procure une belle statue est un effet dérivé et composé ⁵. »

1. J. LOCKE, *Essai*, II, XX, 1 et 3.

2. Th. RIBOT, *La psych. angl. contemporaine*, p. 88.

3. *Ibid.*, p. 216.

4. A. BAIN, *Les émotions et la volonté*, p. 88.

5. A. BAIN, *loc. cit.*, p. 68.

Si la théorie périphérique ne retenait de la cénesthésie que les sentiments de malaise ou de bien-être, qui accompagnent ses manifestations, elle devrait être regardée comme la suite logique de ces doctrines ; au plus, conviendrait-il de noter que JAMES accorde aux plaisirs et aux douleurs d'origine interne un privilège que les auteurs cités ne reconnaissent pas. Et, sans doute, il n'a été dans l'esprit d'aucun psychophysiologiste de réduire entièrement l'émotion aux sensations affectives, mais le rôle important qu'on a donné aux états d'euphorie ou de détresse organique dans la vie affective ¹, le soin avec lequel on a cherché à établir « l'identité foncière » de la douleur physique et de la douleur morale ² prouvent qu'aux yeux de certains psychologues, le plaisir et la douleur constituent les intermédiaires naturels entre l'émotion et sa base organique.

Nous n'avons pas à examiner ici la place qui revient à ces phénomènes dans l'émotion ; il est certain que dans la peur, la joie, la tristesse, le dégoût, des souffrances physiques ou, au contraire, un sentiment de légèreté et de vitalité accrue se trouvent souvent au premier plan. Tout le problème est de savoir si ces impressions sont des données immédiates de la sensibilité interne, si elles procèdent directement de la cénesthésie conçue comme une somme de sensations passives, en un mot, si elles font réellement partie de la perception du corps. A cette condition seulement, leur présence dans le contenu de l'émotion fournit un argument en faveur de la théorie périphérique. Il en serait tout autrement si, comme nous nous essayerons de le prouver, le plaisir et la douleur devaient être considérés comme l'effet des réactions subjectives.

1. Th. RIBOT, *Problèmes de psychologie affective*, p. 10 et suiv.

2. Th. RIBOT, *Psychologie des sentiments*, p. 43. RIBOT ne méconnaît pas cependant l'originalité du fait émotionnel. Voy. à ce sujet *Psychologie des sentiments*, p. 12.

Pendant un certain temps, la psychologie a traité le plaisir et la douleur comme des sensations particulières, au même titre que les sensations thermiques, par exemple. VON FREY, THUNBERG, M^{lle} IOTAYKO admettaient l'existence d'un sens spécial de la douleur, ayant des terminaisons, des nerfs et des centres indépendants ¹. Dans le *Nouveau Traité de Psychologie* de G. DUMAS, BOURDON ² classe encore les sensations de douleur dans le groupe tactile. De son côté, WERTHEIMER ³, avec moins de vraisemblance, croit à l'existence d'un sens du plaisir pourvu d'un appareil autonome. On sait comment les nouvelles expériences de GOLDSCHIEDER ont ébranlé cette théorie, en prouvant qu'une excitation légère des points de douleur donne lieu à une simple sensation de contact ⁴ : d'où il suit que la douleur dépend autant de l'intensité de l'excitation que de son siège et de sa qualité.

Ainsi est-on ramené à l'opinion de WUNDT et de RICHTER suivant laquelle le plaisir et la douleur sont de simples propriétés de la donnée sensible et font partie du ton affectif qui est inséparable de la sensation ⁵. « La douleur, dit RICHTER, est la perception d'une excitation forte ou qui paraît forte par suite de l'état d'hyperesthésie des nerfs ou des centres nerveux ⁶. » DUMONT ⁷ et BEAUNIS ⁸ professent des vues analogues ; nombreux enfin sont les auteurs pour lesquels le plaisir coïncide avec les excitations d'intensité moyenne. Il est difficile toutefois de considérer le plaisir et la douleur comme des qualités constantes de la sensation ; si l'on peut suppo-

1. Cf. G. DUMAS, *Nouveau traité*, II, p. 253 et suiv.

2. *Nouveau traité*, II, p. 101.

3. Cf. *Nouveau traité*, II, p. 262.

4. Cf. *Nouveau traité*, II, p. 256 et suiv.

5. Cf. WUNDT, *Grundzüge der physiologischen Psychologie*.

6. Ch. RICHTER, *L'homme et l'intelligence*, p. 15. Cité par G. DUMAS, *Nouveau traité*, II, p. 252.

7. L. DUMONT, *Théorie scientifique de la sensibilité*.

8. H. BEAUNIS, *Les sensations internes*.

ser, avec CELLÉRIER, que le phénomène primaire est l'effet direct de la stimulation, ce qui est, d'ailleurs, une hypothèse pratiquement invérifiable, il est certain, par contre, que, sous leur aspect secondaire, le seul observable, le plaisir et la douleur dépendent de l'expérience acquise autant que de l'excitation présente. Le tort de CELLÉRIER est de s'appuyer sur des exemples empruntés à des processus supérieurs, dans lesquels on a affaire à un ton agréable ou désagréable plutôt qu'à une sensation affective proprement dite ¹. Mais le fait signalé par lui est général ; la relativité du plaisir et de la douleur est particulièrement notable dans la sensibilité interne, où ils sont toujours sous la dépendance de processus complexes : ainsi la fatigue, l'effort se nuancent de plaisir quand ils font partie de certaines conduites, comme une excursion, une promenade, un voyage ; associés à un travail monotone et inintéressant, ils sont, au contraire, pénibles. Le plaisir et la douleur naissent donc d'un certain rapport entre les données sensibles et des opérations psychiques relativement élevées.

Au lieu de faire partie de l'expérience sensorielle, ils paraissent résulter de l'activité du sujet ; de ce point de vue, on peut diviser les conduites en deux groupes. Le premier correspond au « stade intentionnel » ² de l'évolution psychomotrice et comprend la plupart des actes volontaires et automatiques : mouvements de fuite et d'agression, chasse, habitudes professionnelles, réactions sociales, parades à échéance plus ou moins lointaine, etc. Le but de ces conduites est de satisfaire un besoin ou un désir en modifiant le milieu extérieur : en soi, elles ne constituent que des moyens indifférents, mais toujours plus ou moins coûteux, pour obtenir une fin qui, seule, importe, puisque d'elle dépend la décharge psy-

1. L. CELLÉRIER, *Les éléments de la vie affective* (Rev. Phil., 1926, I, p. 263).

2. Cf. H. WALLON, *L'enfant turbulent*, p. 308 et suiv.

chique. Le succès est subordonné à la fois à des facteurs subjectifs (répression des tendances impulsives, ajournement du plaisir, connaissances et habileté techniques, attention, persévérance, etc.) et à certaines conditions objectives, telles que les aléas de la mise au point et de l'exécution, les obstacles imprévus, les exigences contradictoires de la situation, les résistances du milieu social, etc. C'est dans la mesure où, malgré ces difficultés, l'acte parvient à s'insérer dans la chaîne de la causalité physique et à agir efficacement sur la réalité qu'il atteint son but : il exige donc une surveillance constante pour parer aux défaillances de l'automatisme, déjouer les menaces et tirer profit des moindres avantages.

Un second groupe de conduites, qui appartiennent au stade « impulsif » ¹, est formé par les « *consummatory reactions* » ², dont l'objet est d'assouvir une tendance par le jeu même de leur exécution. Entrent dans cette catégorie, d'abord, les manifestations élémentaires des besoins organiques (respiration, défécation, miction, sexualité, etc.), à un niveau plus élevé, les cris, les rires, les agitations motrices, les tics, qui ont pour fonction d'épuiser la tension nerveuse, enfin dans l'ordre supérieur, les actes qui assurent la décharge d'une tendance en l'exprimant, comme l'art, la danse, la rêverie, le rêve, le jeu, et les diverses constructions imaginatives ³. Comme les précédentes, ces réactions sont déclanchées par une stimulation externe, mais elles demeurent relativement indépendantes de leur cause physique et ne sont, initialement du moins, ni graduées, ni discriminées pour s'y adapter. Leur résultat pratique ne compte guère, car la finalité de l'acte est purement

1. H. WALLON, *loc. cit.*, p. 19.

2. Ch. SHERRINGTON, *The integrative action of the nervous system*, p. 329 et suiv.

3. Cf. R. LACROZE, *La fonction de l'imagination*, p. 54 et suiv.

interne, la détente dépendant uniquement de sa forme, de son rythme, de la dépense qu'il provoque, comme dans le coït, par exemple.

Ces deux formes de conduites — d'orientation opposée — ne sont pas sans rapport. En écartant une excitation nuisible, en éloignant un péril, les mouvements diffus de la décharge peuvent acquérir une finalité externe : c'est ce qui se produit chez les unicellulaires. D'un autre côté, les actes intentionnels mènent naturellement à la « *consummatory reaction* », aux gestes du triomphe, générateurs du plaisir, dont ils ont réuni les conditions. Savoir attendre les circonstances propices, en ajournant le plaisir et en retenant les mouvements impulsifs, est nécessaire pour que la décharge soit complète. Attitude douloureuse, car la tension interne du désir est pénible ; une certaine gêne préludera donc à la jouissance ; elle s'accumule dans l'attente et ne se dissipe qu'avec la décharge.

Ce n'est point, par conséquent, l'objet qui détermine le plaisir, mais l'acte qu'il rend possible. Ainsi que l'a montré L. R. MÜLLER ¹, la volupté sexuelle a pour cause les contractions des muscles lisses des organes internes ; elle n'est pas une sensation, mais l'aspect conscient d'une réaction. Le plaisir n'est donc pas le fait premier que croit EPICURE ² ; par elle-même, une sensation n'est ni agréable ni pénible ; elle le devient par notre conduite. Les psychasthéniques étudiés par M. P. JANET qui ne peuvent, malgré les circonstances favorables, achever leur acte et « faire leur plaisir », ne goûtent jamais l'apaisement de la libération ³. D'autres malades se hâtent,

1. Cf. DUMAS, *Nouveau traité*, II, p. 263.

2. « Omne animal, atque natum sit, voluptatem appetere eaque gaudere ut summo bono, dolorem aspernari ut summum malum et, quantum possit, a se repellere ; idque facere nondum depravatum, ipsa natura incorrupte atque integre judicante » (CICÉRON, *De Finibus*, I, IX, 30).

3. Cf. P. JANET, *Les obsessions et la psychasthénie*. Du même, *Les médications psychologiques*, II, p. 271 et suiv. ; *De l'angoisse à l'extase*, II, chap. II (les sentiments du vide).

au contraire, de triompher de tout ; à un certain degré de déchéance, ils ne savent plus laisser mûrir en eux le désir : l'énergie nerveuse se dépense alors en des décharges continuelles et le plaisir se dégrade en une stupeur béate. Telles la « joie passive », dans laquelle vivent certains vieillards des asiles ¹ ou les béatitudes décrites par M. P. JANET ². Mais normalement, la durée du plaisir est mesurée ; il n'est qu'un passage (une « *transitio* », dit SPINOZA), car l'acte qui le fait naître le consomme et il ne se prolonge qu'en variant.

Selon M. PRADINES, plaisir et douleur seraient de nature différente : « notre thèse, dit-il, est que les états affectifs de l'ordre physique se répartissent naturellement en *besoins*, qui donnent des plaisirs et ne peuvent donner des douleurs et en *sensations douloureuses*, qui n'ont aucun rapport avec les besoins et ne peuvent donner que le plaisir nominal de se supprimer elles-mêmes » ³. Pas plus que le plaisir, la douleur n'est cependant un état passif ; elle implique une attitude active, « un effort de l'élément lésé pour remettre les choses en place, dit BERGSON... Toute douleur doit consister dans un effort et dans un effort impuissant » ⁴.

On le constate dans la maladie ; la lésion ne suffit pas à créer la douleur : le cancer, la tuberculose sont à leur début indolores. La douleur est concomitante aux réactions que le sujet oppose à la maladie, à la lutte qu'il engage pour surmonter l'obstacle qu'elle met à l'accomplissement des fonctions naturelles. Ce sont les réflexes de défense, les mouvements spasmodiques ayant pour objet de rétablir l'équilibre normal, qui font naître la douleur et lui confèrent sa qualité particulière.

1. MIGNARD, *La joie passive*.

2. P. JANET, *De l'angoisse à l'extase*, II, p. 497.

3. M. PRADINES, *L'hétérogénéité du plaisir et de la douleur* (in Rev. Philos., 1927, I, p. 180).

4. H. BERGSON, *Matière et mémoire*, p. 50.

La classification proposée par BEAUNIS ¹ montre qu'on peut diviser les douleurs d'après les mouvements qui les accompagnent : les douleurs gravatives (impressions de lourdeur, de pesanteur, de pression) correspondent aux tentatives du malade pour soulever certains organes ; les douleurs tensives (sensations de tiraillement) à la résistance qu'il oppose à la distension des tissus ; les douleurs constrictives (serrement épigastrique) aux différents spasmes viscéraux ; les douleurs tormineuses (dans l'accouchement, dans les coliques) aux convulsions des muscles abdominaux, etc... La douleur n'est que l'aspect conscient d'une réaction ; c'est pourquoi elle se localise parfois, non au siège de la lésion, mais à la surface du corps ou dans les organes du mouvement ².

D'après PIÉRON et DUMAS ³, elle correspondrait à une réaction posturale, d'origine thalamique, qui intervient toutes les fois que l'excitation dépasse une certaine intensité ou quand « certaines catégories de terminaisons cutanées, profondes ou superficielles » sont stimulées ; cette réaction déclanche, en même temps que la douleur, des mouvements psycho-réflexes de retrait, de fuite, etc., qui constituent une réponse à la situation.

Il faut donc exclure le plaisir et la douleur de la cénesthésie passive ; en aucun cas, ils ne doivent être considérés comme les effets directs des phénomènes organiques ; le coloris affectif que peuvent revêtir les sensations internes a son origine dans l'activité, c'est-à-dire dans la psychologie générale des besoins et des tendances. Il est impossible, par conséquent, de rendre compte des éléments pénibles ou agréables, qui font partie du contenu de l'émotion, en demeurant dans le cadre de la théorie périphérique qui ne tient compte que des modifications viscérales et néglige la réactivité.

1. H. BEAUNIS, *Les sensations internes*, p. 176.

2. Cf. G. DUMAS, *Nouveau traité*, II, p. 122.

3. Cf. G. DUMAS, *Nouveau traité*, p. 257 et suiv.

* * *

Mais la plupart des défenseurs du périphérisme placent la source de l'émotion dans la sensation interne elle-même. Il ne peut y avoir à ce sujet aucun doute sur la pensée de W. JAMES qui écrit : « Quelle espèce d'émotion de peur resterait-il, s'il n'y avait ni sensation de battement de cœur ou de respiration peu profonde, ni sensation de chair de poule, ou d'agitations viscérales ¹ ? » Ces phénomènes sont, à ses yeux, les causes déterminantes de l'émotion. L'opinion de RIBOT est plus nuancée ; pour lui, les données sensorielles sont, avec les réactions motrices et les impressions algiques et hédoniques, les éléments constitutifs de l'émotion. Cette dernière est, dit-il, « dans l'ordre affectif, l'équivalent de la perception dans l'ordre intellectuel, un état complexe, synthétique, qui se compose essentiellement de mouvements produits ou arrêtés, de modifications organiques (dans la circulation, la respiration, etc.), d'un état de conscience agréable ou pénible ou mixte propre à chaque émotion » ². Enfin on sait que WUNDT admet, à côté du plaisir et de la douleur, l'existence de « dimensions affectives » (excitation et dépression, tension et relâchement), qui se résolvent en informations organiques ³.

On peut s'étonner qu'une somme de sensations puisse équivaloir un fait affectif. L'objection a été souvent faite : les états sensoriels gardent toujours un caractère local qu'ils doivent à leur origine physique ; d'où vient qu'on ne le retrouve pas dans l'émotion, si cette dernière est la conscience des troubles organiques ? Mais une

1. W. JAMES, *La théorie de l'émotion*, p. 64.

2. Th. RIBOT, *Psychologie des sentiments*, p. 12.

3. WUNDT, *Grundzüge der physiologischen Psychologie*, II, p. 285 et suiv.

synthèse présente souvent des propriétés qui n'appartiennent à aucun de ses éléments pris séparément. Il n'est donc pas impossible que les sensations perdent leur aspect originel en entrant dans le contenu de l'émotion et, par suite, que l'affectif ait des antécédents purement sensoriels.

C'est seulement de l'examen de la notion de cénesthésie, telle qu'elle est employée dans l'école périphérique, qu'il faut attendre, par conséquent, la confirmation ou la réfutation de ses opinions sur la genèse de l'émotion. Or, il faut reconnaître que l'investigation expérimentale ne lui a pas été très favorable : les observations de BEAUNIS prouvent que les tissus internes sont peu sensibles, qu'une grande partie du tube digestif, par exemple, est entièrement dépourvue de sensibilité ¹ ; et, bien que des recherches récentes ² aient, quelque peu, modifié ces conclusions, il est incontestable que le sens interne est moins généralement distribué que le toucher cutané. En outre, ses informations sont vagues, mal discriminées et localisées et dépendent davantage de l'état de l'organe que de la nature de l'excitant. Cette infériorité, ce caractère obtus des sensations organiques sont aujourd'hui reconnus par tous les psychologues. « Pour chacun d'entre nous, dit BOURDON, des sensations autres et plus nettes que les sensations viscérales se manifestent, présentant une persistance relative qui les rend, plus peut-être que ne le sont les sensations viscérales, aptes à servir de fondement à la perception et à l'identification du moi ³. » M. P. JANET est plus sévère encore : « La conception d'une sensibilité

1. H. BEAUNIS, *Les sensations internes*, p. 148.

2. Voir l'exposé qu'en fait BOURDON, dans le *Nouveau traité* de DUMAS, II, p. 128.

3. *Ibid.*, p. 129. « Nous pouvons dire, dit P. SCHILDER, que la partie vivante de notre corps, celle où nous éprouvons quelque chose, est très proche de la surface, à 1 ou 2 cm. au plus » (P. SCHILDER, *Brain and personality*, p. 60).

viscérale comme un ensemble de sensations prenant leur point de départ dans les viscères est, dit-il, une conception encore plus vague que celle de la sensation périphérique. En général, les notions immédiates relatives à des modifications viscérales et pénétrant dans la conscience directement sans l'intervention d'autres moyens de connaissance sont peu nombreuses et peu importantes ¹. »

Cet échec de l'expérimentation et surtout les différences qu'on observe dans les résultats obtenus par les divers investigateurs sont dûs à la conception erronée sur laquelle repose l'idée de cénesthésie : on est resté fidèle au schéma de CONDILLAC, suivant lequel chaque sensation est l'effet d'une excitation locale distincte. Or, les expériences de KOFFKA, WERTHEIMER et KÖHLER, confirmant les remarques de VON EHRENFELS, prouvent que le processus de la sensation est tout autre ². « Au lieu de réagir à des stimulations locales par des manifestations locales indépendantes les unes des autres, l'organisme, dit KÖHLER, réagit à une *constellation* actuelle de stimulations par un processus global, qui, en tant que tout fonctionnel, constitue sa réponse à la situation totale ³. » L'expérience sensorielle n'est pas une mosaïque d'éléments discrets, mais un système de tous organisés, dont les diverses parties sont maintenues solidaires par des forces internes. Chacun de ces tous tend à se séparer des autres sous l'influence de forces ségréga-

1. P. JANET, *De l'angoisse à l'extase*, II, p. 94.

2. Voy. sur la théorie de la forme, W. KÖHLER, *Gestalt Psychology* (en anglais) et un article du J. de Psychologie, 1930, pp. 5-30, sur *La perception humaine*. Voir aussi O. SELZ, *Les problèmes génétiques de la totalité* (in J. de Psychologie, 1936, pp. 88-113). On trouvera un excellent exposé de cette théorie dans l'article de P. GUILLAUME, *La psychologie de la forme* (in J. de Psychologie, 1925, pp. 768-800) dont la substance a été reprise et développée dans un livre du même nom (Paris, Flammarion, 1937). Dans le *Nouveau traité de psychologie* de G. DUMAS, les principales idées de la Gestalttheorie ont été résumées par I. MEYERSON (*Nouveau traité*, II, p. 551 et suiv.).

3. W. KÖHLER, *Gestalt psychology*, p. 81.

tives, qui déterminent les lignes de rupture du continuum sensible. Ce sont, par conséquent, les rapports dynamiques existant entre les matériaux sensoriels, qui organisent la perception extérieure et font prévaloir certaines formes. Par là s'avère la prédominance de la structure perceptuelle sur les éléments sensibles : le détail n'est pas perçu pour lui-même ; il n'est donné qu'en fonction du tout. La sensation isolée n'existe pas en tant que fait psychologique ; nous ne percevons que des ensembles organisés, dont la contexture générale est relativement indépendante des matériaux, qui les composent, et dont la forme subsiste, même si leur contenu vient à changer, jusqu'à ce qu'ils soient remplacés par des systèmes analogues.

Il est probable qu'une organisation identique régit la sensibilité interne, car la cénesthésie ne se présente pas comme un flot de sensations venues des divers points de l'organisme ; malgré le nombre et la variété des stimulations dont les tissus sont à chaque instant le siège, le ton vital est relativement constant et la plupart des modifications organiques ne se manifestent pas à la conscience subjective. « C'est ainsi qu'une fois de plus, dit M. DUMAS, se révèlent la simplicité, la grossièreté des sentiments organiques spontanés quand on les compare à la variété, à la délicatesse, à la finesse des réactions organiques correspondantes. Le corps est une machine d'une richesse et d'une complexité très grande par rapport aux états affectifs par lesquels on le connaît ¹. » Il est faux, par conséquent, de voir dans la cénesthésie une somme de sensations passives, sans tenir compte de la sélection et de l'élaboration psychophysiologique que les données sensorielles subissent pour former la perception du corps.

Une des données premières du sens interne est le sen-

1. G. DUMAS, *Nouveau traité*, II, p. 320.

timent de l'existence du corps et de ses organes, existence que le sujet éprouve comme constante et indépendante de leur état variable. Toutes les modifications, tous les changements perçus dans l'état organique se détachent sur le fond d'une identité personnelle que n'affaiblissent ni l'âge ni les maladies. Cette permanence apparente du moi physique, cas particulier du sentiment de ressemblance, a son origine, selon M. PARODI, dans la continuité sensorielle. « La continuité d'une impression cénesthésique, sur laquelle se détache une sensation organique quelconque, la continuité d'une teinte monochrome sur laquelle tranche une partie autrement colorée, la continuité d'un effort mental ou d'une tension sentimentale qu'interrompt une émotion forte, joie ou tristesse, nous donnent l'impression originale et primitive de quelque chose qui, entre certaines limites de temps et d'espace, a été ou est homogène, c'est-à-dire semblable à soi ¹. » Cette homogénéité se fait remarquer par la conscience, quand celle-ci analyse et détaille ce qu'elle percevait en bloc ; ainsi la similitude n'a pas, comme on le croit, sa source dans une identité objective partielle ou totale, mais dans l'acte synthétique par lequel le sujet pense « deux choses sous une même idée », passant « de l'une à l'autre sans être arrêté, sans avoir conscience de changer d'objet, d'une façon insensible et continue » ². Percevoir une ressemblance, c'est retrouver à propos d'une représentation, d'une idée, d'une image, la continuité d'impression qui fait le fond de la notion de permanence.

Mais ce qui serait à expliquer, c'est cette continuité elle-même ; car, dans l'ordre cénesthésique, en particulier, les dispositions et l'état des organes se modifient à

1. D. PARODI, *Le sentiment de ressemblance*. Rev. Philos., 1930, I, p. 204.

2. *Ibid.*, p. 207.

chaque instant sous l'influence des stimulations extérieures et des fonctions internes et l'on ne voit pas comment une sensation pourrait persister, à moins de supposer qu'elle survit à sa propre cause. La cénesthésie devrait donc présenter des variations incessantes, accompagnées de la perception des différences, des mouvements, des changements, qui se produisent dans l'état du corps. Pour qu'il en soit autrement, il faut que la conscience se place au-dessus de ces modifications particulières du ton vital et des sensations qui les manifestent, pour s'attacher à une permanence moins sentie que pensée. Ce qui le prouve, d'ailleurs, c'est que le sentiment de l'existence et de l'identité du corps n'exclut pas celui de certains changements de l'état organique.

Il y aurait lieu de rapprocher ce fait du processus d'assimilation que l'on observe dans la perception extérieure. « Nous n'appréhendons d'ordinaire des objets familiers, dit M. A. BURLOUD, que les qualités permanentes et non pas les variations momentanées dues à l'éclairage, à la distance, à la perspective, etc. ¹. » Ces « perceptions absolues » ² se substituent aux données réellement recueillies par les sens. De même, dans la sensibilité interne, une image projectile, relativement simple et stable nous dissimule le détail cénesthésique et confère une sorte de permanence à la perception du corps, en dépit des modalités diverses de l'expérience sensorielle, et des états de malaise ou d'euphorie éprouvés par le sujet. C'est cette image « relativement *indéterminée* enveloppant des qualités variables, mais comprises entre certaines limites » ³, ce schéma construit

1. A. BURLOUD, *L'assimilation et le schématisme*. Rev. Philos., 1933, II, p. 343.

2. B. BOURDON. Dans le *Traité de psychologie* de DUMAS (1^{re} éd.), II, p. 10. Cité par A. BURLOUD, *loc. cit.*, p. 344.

3. A. BURLOUD, *op. cit.*, p. 345.

d'après une notion grossière de l'anatomie et du rapport des organes entre eux, qui assure à la personnalité physique une apparente identité, et nous reporte au delà des sensations concrètes par lesquelles se manifeste à chaque instant l'état du corps.

Ces vues sont en accord avec une conception qui s'est progressivement substituée en psychiatrie à l'idée de la cénesthésie passive, celle d'une représentation subjective du moi corporel, à laquelle concourent de nombreux matériaux sensoriels, mais qui est sous la dépendance de processus psychologiques complexes ¹. Cette perception a pour caractéristique d'être *construite activement* par le sujet : ce fait résulte de la place prépondérante occupée dans sa formation par les éléments proprioceptifs. Chez un malade, dont la sensibilité proprioceptive est abolie, HEAD a montré que les mouvements passifs des membres ne modifient pas l'image du moi corporel ; c'est pourquoi il propose de la désigner du nom de « modèle postural ». Et même, s'il convient, comme le soutiennent SCHILDER et LHERMITTE ², de reconnaître un rôle important aux données visuelles dans sa constitution, il faut remarquer qu'elle n'est pas une somme de sensations optiques, kinesthésiques et tactiles : « elle résulte d'une intégration » ³. La seconde particularité de cette représentation est d'être *schématique*, c'est-à-dire de négliger la plupart des informations concrètes pour retenir seulement les lignes générales de la structure et les divisions du corps, avec une notion plus ou moins précise de sa topographie, de sa symétrie, de la disposition relative des organes et des membres. Le terme *Korperschema* « signifie, dit SCHILDER, que nous avons en quelque façon l'image de ce que notre corps

1. Cf. J. LHERMITTE, *L'image du moi corporel et ses déformations pathologiques* (in Revue méd. française, mars 1937, p. 239).

2. *Ibid.*, p. 236.

3. P. SCHILDER, *Brain and personality*, p. 58.

peut être. Nous avons un schéma postural de notre corps dans notre vie psychique consciente ou inconsciente » ¹. Une dernière propriété de « l'image du moi corporel » est d'être *plastique*, c'est-à-dire sujette à des retouches et révisions continuelles. « Elle constitue, dit SCHILDER, une création vivante, utilisant jusqu'aux impressions reculées de l'enfance et non une unité rigide. Nous créons et recréons à chaque moment la forme de l'ensemble de notre corps en tenant compte de la situation vitale ². »

Cette image possède néanmoins une certaine permanence ; elle persiste par inertie jusqu'à ce qu'elle ait été modifiée ; de toute manière, ses variations ne coïncident pas toujours avec celles de la sensibilité organique. Ce fait ressort de l'étude de certains états pathologiques, comme l'algothallucinoze, l'anosognosie et l'apraxie. La première est la fameuse illusion des amputés, que l'on n'attribue plus comme autrefois à une excitation périphérique, mais à la relative stabilité du schéma corporel. M. L. VAN BOGAERT a mis en lumière la force et les particularités de cette hallucination qu'il a observée chez un sujet, dont l'amputation remontait à 18 ans. « Il y a, dit-il, un modèle postural, un schéma, une image de notre corps, indépendants des sensibilités cutanées et profondes et qui jouent un rôle important quoique inapparent dans la conscience que chacun a de soi. Normalement inconscients, ils revêtent dans certaines conditions le caractère d'une très pénible réalité : le membre fantôme des amputés ³. » Dans l'anosognosie (BABINSKI), le malade « oublie » la moitié droite ou gauche de son corps ; « il est incapable à la fois de l'intégrer et de l'exclure » ⁴. « La moitié amputée est perçue, mais prati-

1. SCHILDER, *loc. cit.*, p. 54.

2. *Ibid.*, p. 59. Cf. E. TCHEHRAZI, *L'image de soi*, p. 100.

3. L. VAN BOGAERT, *Sur la pathologie de l'image de soi* (in *Annales médico-psych.*, 1934, II, p. 554).

4. *Ibid.*, p. 541.

quement désinsérée de la mélodie kinétique inconsciente qu'est notre vie quotidienne ¹. » Enfin LHERMITTE et ses collaborateurs, M^{lle} LÉVY, DE MASSARY et KYRIACO, ont établi que les troubles qui surviennent dans l'apraxie (impossibilité d'exécuter des gestes symétriques, de copier un dessin, ou un texte, etc.) s'expliquent, en grande partie, « par la dissolution de la représentation corporelle malgré la conservation presque complète des sensibilités élémentaires » ². L'idée du corps est distincte, par conséquent, des éléments sensoriels, dont elle est formée.

Dans le cadre de cette image du corps se détachent les informations relatives aux principales fonctions et aux besoins qui leur correspondent. Le réflexe, qui est l'unité fonctionnelle, présente une coordination interne à laquelle il doit sa sélectivité et son rythme propre ³. Les éléments d'un mouvement complexe sont déjà des unités organisées pour répondre à certaines exigences physiologiques ; ces dernières constituent, selon l'hypothèse d'HUGLINGS JACKSON ⁴, la première assise du système nerveux. En entrant dans une fonction synthétique, elles ne sont pas simplement juxtaposées, mais intégrées et combinées, après avoir été remaniées suivant la nature du tout dont elles font partie et la place qu'elles y occupent. Une nouvelle coordination intervient donc pour régler les rapports de simultanéité et de succession

1. L. VAN BOGAERT, *loc. cit.*, p. 546.

2. LHERMITTE, DE MASSARY, KYRIACO, *Le rôle de la pensée spatiale dans l'apraxie* (in Rev. neur., 1928, II, p. 901). Cet article fait suite à une analyse des troubles moteurs dans l'apraxie, publiée précédemment par LHERMITTE, G. LÉVY, KYRIACO, *Les perturbations de la représentation spatiale chez les apraxiques* (in Rev. neur., 1928, II, p. 895).

3. C. S. SHERRINGTON, *The integrative action of the nervous system*, p. 12 et p. 42.

4. On trouvera un bon exposé critique des idées d'HUGLINGS JACKSON dans l'ouvrage de VON MONAKOW et MOURGUE, *Introduction biologique à l'étude de la neurologie*, p. 169 et suiv.

des réflexes, ainsi que leurs interactions réciproques ¹. A tous les niveaux, l'activité exige, en effet, une régulation des mouvements et une intégration des mécanismes intéressés.

Mais le système nerveux ne peut exercer sa fonction régulatrice sans s'appuyer sur certaines données sensorielles ; le rôle principal ne revient pas ici aux sensations externes, mais aux impressions causées par l'exécution même de l'acte qui servent de point de départ aux réactions proprioceptives ². « A n'en pas douter, disait LONGET à propos des maladies de la moelle épinière, la condition première de l'harmonie dans les mouvements se trouve dans la sensation même de leur accomplissement ³. » Un membre, privé de sensibilité, ne peut plus exécuter les mouvements qui exigent de l'adresse ; les expériences de Cl. BERNARD sur les chiens, de MOTT et de SHERRINGTON ⁴ sur les singes mettent en évidence le déficit qui résulte pour l'activité d'une anesthésie interne. « Un mouvement peut être commencé, dit WOODWORTH, par une sensation particulièrement localisée, mais sa forme et son efficacité dépendent aussi d'autres sensations... Les sensations qui représentent la marche du mouvement et la résistance rencontrée sont nécessaires pour son achèvement ⁵. »

D'où vient que les sensations fonctionnelles provoquées par la respiration, la digestion, la circulation, par exemple, soient, comme s'en étonne BEAUNIS ⁶, peu nombreuses et peu précises ? Faut-il en accuser l'accoutumance ? Comment expliquer alors que certaines sensations persistent tandis que d'autres disparaissent ? Tout

1. C. S. SHERRINGTON, *op. cit.*, p. 125 et 137.

2. *Ibid.*, p. 129.

3. LONGET, *Anatomie et physiologie du système nerveux*, I, p. 326. Cité par R. S. WOODWORTH, *Le mouvement*, p. 261.

4. Cf. R. S. WOODWORTH, *op. cit.*, p. 258.

5. *Ibid.*, p. 257.

6. H. BEAUNIS, *Les sensations internes*, p. 148.

prouve qu'une sélection s'opère et qu'il se passe ici ce qui se produit dans la perception extérieure ¹ ; certains détails sont refoulés, comme si de leur élimination dépendait la perception d'une forme globale : de même, les sensations correspondant aux réflexes élémentaires s'effacent lorsque ceux-ci s'intègrent dans une fonction complexe.

Ce phénomène d'oubli consacre la séparation progressive du schème moteur et des gestes concrets par lesquels il se réalise ; à mesure que la *fonction* s'organise et, suivant l'expression de VON MONAKOW et de MOURGUE, « émigre vers le pôle frontal » ², les réflexes cessent d'exister comme unités séparées ; dans la « mélodie kinétique » ³ ainsi constituée, chaque élément est une note qui n'éveille plus de perception distincte. Cette fusion complète n'est jamais réalisée du premier coup ; elle s'opère par étapes et, dans la constitution d'une fonction comme la marche, on peut observer les synthèses successives qui précèdent l'ordre définitif ⁴. A mesure que la coordination et l'intégration des réflexes deviennent plus parfaites, et leur subordination au cerveau plus complète, le schème moteur, sur lequel repose l'organisation dynamique des mouvements, est plus indépendant des sensations locales. Autrement dit, la perception interne se simplifie dans l'exacte proportion où la fonction s'organise.

L'activité et la sensibilité organique évoluent donc parallèlement ; elles se déterminent, l'une et l'autre, au sein d'une masse de mouvements et de sensations.

1. P. SALZI (*La sensation*, p. 53) critique la notion de sensation inconsciente ; mais cette dernière n'est pas plus contradictoire que celle de tendance ou de sentiment inconscients. La « question préalable » qu'il lui oppose rouvre inutilement le problème de l'inconscient, qui semble avoir été tranché par l'affirmative par la plupart des psychologues contemporains.

2. VON MONAKOW et MOURGUE, *op. cit.*, p. 13.

3. *Ibid.*, p. 19.

4. VON MONAKOW et MOURGUE, *op. cit.*, p. 65.

Le phénomène peut être observé dans la constitution d'une *habitude* : celle-ci ne résulte pas, comme l'a montré M. BURLOUD, de la répétition mécanique d'un geste, mais de l'aptitude à coordonner certains mouvements simples¹. L'habitude du pianiste ou du conducteur d'automobile est « une forme globale, grossièrement ébauchée au début, mais qui va se déterminant et se différenciant peu à peu »². Elle repose non sur le souvenir des tentatives faites et des sensations éprouvées, mais sur la « règle dynamique », qui nous permet de construire un nombre indéfini de répliques différentes et cependant semblables pour faire face à autant d'interpellations diverses. Au schème moteur transposable, « rapport défini entre des variables »³, qui donne à l'habitude sa souplesse, se subordonnent les données sensorielles ; l'habitude efface, non seulement les perceptions familières, mais encore le détail des sensations organiques correspondant aux mouvements qui la composent. Nous ne savons plus comment nous parlons, ni comment nous écrivons ; de la plupart de nos actes les plus courants, comme de nous habiller, de nous lever, de nous asseoir, nous n'avons qu'une image appauvrie et schématique, dans laquelle les sensations musculaires et internes n'occupent plus qu'une place réduite.

Les *besoins* sont des fonctions naissantes : ils ont leur cause dans l'état général de l'organisme, dont ils expriment soit la déficience (besoins d'acquisition), soit la réplétion (besoins d'évacuation). La faim est due à un manque de nutriments, la soif à un abaissement de la tension osmotique du sang, avec accroissement du taux de sa salinité, le besoin d'air à l'oxydation insuffisante des tissus et à l'accumulation de l'anhydride carbonique

1. A. BURLOUD, *La pensée conceptuelle*, p. 282 et suiv. Cf. aussi A. BURLOUD, *L'assimilation et le schématisme*, in *Rev. phil.*, 1933, II, p. 365 et suiv.

2. A. BURLOUD, *L'assimilation et le schématisme*, p. 369.

3. *Ibi d.*, p. 357.

dans le sang, etc. ¹. Tout besoin se manifeste d'abord par des réflexes compensateurs qui font partie du système général d'autorégulation ². Une discrimination s'observe dans ces réactions ; ainsi, dans la faim, les réflexes trophiques déterminent tantôt une mobilisation des graisses et tantôt des emprunts au glycogène hépatique ³.

Le besoin ne devient conscient qu'au moment où ces moyens de défense deviennent insuffisants. Deux catégories de sensations apparaissent alors : d'une part, des impressions générales et diffuses de déficience musculaire, de faiblesse physique et mentale, des nausées, parfois, comme dans la soif intense, « un sentiment d'anxiété d'irritabilité, d'énervement, un sentiment fébrile, saccadé, rythmique » ⁴ ; et, d'autre part, des sensations locales en rapport avec les mouvements. Les premières ne se produisent qu'en cas de déficience prolongée, comme dans l'inanition, les débuts d'asphyxie, etc... ; elles semblent dues aux modifications profondes qui tiennent à l'état de détresse organique ; leur généralité les détache de leur base physique et leur donne la forme d'une angoisse psychique. Les autres, conservant au contraire leur aspect local, caractérisent chaque besoin ; bien que le mécanisme particulier de leur production nous échappe en certains cas ⁵, elles sont généralement liées à l'exécution de certaines réactions motrices. CANNON a montré la concordance des sensations de faim et des contractions des muscles de l'estomac ⁶ ; de même, d'après MÜLLER, les sensations de soif seraient liées aux mouvements de l'œsophage ⁷, le besoin d'uriner aux contractions de la

1. Cf. G. DUMAS, *Nouveau Traité*, II, p. 445 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 446, p. 450.

3. *Ibid.*, p. 450.

4. MAYER, *La soif*, p. 133. Cité par DUMAS, *loc. cit.*, p. 457.

5. Par ex. dans la « faim d'air », cf. DUMAS, *loc. cit.*, p. 448.

6. *Ibid.*, p. 453.

7. *Ibid.*, p. 462. Voir toutefois les réserves faites par DUMAS sur cette interprétation.

vessie ¹, etc. Dans un grand nombre de cas, la cénesthésie des besoins se localise dans les organes moteurs. Tout se passe comme si les mouvements constitutifs de la fonction ordinairement inconscients, comme ceux de l'estomac ou de l'œsophage, reprenaient leur autonomie et provoquaient des sensations précises, lorsqu'ils s'exécutent à vide. Malgré les obscurités qui subsistent à ce sujet, on peut donc affirmer qu'ici comme ailleurs, la perception interne est conditionnée et organisée par la réactivité.

Enfin, fonctions, habitudes, besoins ne sont pas l'objet d'une connaissance désintéressée ; ils n'occupent une place dans la conscience du sujet qu'autant qu'ils font partie de sa conduite générale. On en aurait une idée incomplète si l'on négligeait les éléments normatifs qui les pénètrent ; les fonctions corporelles les plus élémentaires (faim, soif, évacuation) sont soumises par la discipline sociale à tout un ensemble d'interdictions, de précautions, de convenances. Les habitudes s'exécutent et les besoins se satisfont suivant la forme imposée par les usages. De cette pénétration du monde organique par les règles collectives dépend, comme l'a montré PAULHAN, la spiritualisation des tendances ².

Cette éducation se fait pendant l'enfance : les fonctions s'organisent à la fois sur le plan organique et sur le plan social ; par la suite, la surveillance se relâche, la conscience se désintéresse du mécanisme monté et l'automatisme se suffit à lui-même. Mais la vie quotidienne exige à tout moment, comme l'observe M. P. JANET, une mise au point, un ajustement délicat de la conduite aux circonstances extérieures ; nous sommes donc obligés

1. DUMAS, *loc. cit.*, p. 469. Selon SCHILDER (*op. cit.*, p. 60), le besoin d'uriner est localisé à 1 ou 2 cm. de l'orifice de l'urètre, celui de défécation à 2 cm. environ de l'anus.

2. FR. PAULHAN, *Les transformations sociales des sentiments*, chap. III et IV. Voy. *infra*, conclusion.

d'intervenir par un acte secondaire dans le déroulement d'un acte primaire, soit pour en activer la mise en train, soit pour la prolonger, soit pour l'arrêter ¹. C'est sans doute à ces actes secondaires qu'une fonction corporelle doit de devenir consciente et de retenir notre attention sur ses manifestations extérieures. « Les faits psychologiques, dit M. P. JANET, sont des conduites en rapport avec des stimulations externes et les stimulations proprement internes ont sur eux peu d'influence immédiate ². » Pour en exercer une, peut-être doivent-elles avoir revêtu auparavant une signification sociale : les anesthésies viscérales, les sentiments du vide, dont souffrent certains malades, correspondraient, en ce cas, non à une altération véritable de la sensibilité interne, mais à un manque d'intérêt ou à un éloignement du sujet pour les actions sociales dans lesquelles les fonctions organiques jouent un rôle ³.

Nos analyses nous conduisent donc à séparer la perception du corps, de ses besoins, fonctions et habitudes, de la masse des sensations cénesthésiques que l'on suppose déterminées en mode passif par les troubles organiques. Celles-ci ne peuvent évidemment jouer aucun rôle dans la vie mentale, puisque, n'étant pas perceptibles, ni même peut-être concevables à l'état pur, elles ont juste le degré de réalité qu'il convient d'accorder aux phénomènes élémentaires en psychologie. Leur présence à la conscience et, plus généralement, leur intervention dans le psychisme sont conditionnées par les lois qui président à l'organisation de la perception interne. De la même façon que notre représentation extérieure n'est pas due, comme l'ont établi les auteurs de la *Gestalttheorie*, à l'addition des sensations externes, la connaissance que nous avons de notre corps repose sur

1. P. JANET, *De l'angoisse à l'extase*, II, p. 106. Cf. *infra*, p. 54.

2. P. JANET, *loc. cit.*, p. 94.

3. P. JANET, *loc. cit.*, 100 et suiv.

la sélection et l'élaboration des matériaux sensibles fournis par le sens interne.

Ce qui est vrai à l'état normal est-il faux dans l'émotion ? Rien ne nous autorise à le croire. Les sensations organiques que nous percevons dans la joie s'ordonnent autour d'un sentiment de puissance, qui a sa cause dans la suractivité nerveuse et musculaire. LANGE remarque curieusement que, dans la colère, l'homme semble éprouver le besoin de sensations violentes pour neutraliser une anesthésie interne. « Dans son besoin d'impressions fortes, il n'appréhende pas, dit-il, de se blesser ; il donne de la tête contre les murs, s'arrache les cheveux et la barbe, se mord les lèvres jusqu'au sang ¹. » Les modalités de la conscience organique dans une émotion ne sont pas dues, par conséquent, à l'irruption d'états sensoriels ordinairement inconscients, mais elles dépendent de l'attitude physique et mentale du sujet, c'est-à-dire de l'état affectif lui-même considéré sous son aspect objectif. Par là se trouve en défaut le périphérisme, qui voit dans la cénesthésie un état de pure réception et en fait dériver toute l'affectivité.

1. LANGE, *Les émotions*, p. 69.

CHAPITRE II

L'ÉMOTION ET L'ACTION

Si l'aspect passif du fait affectif est, comme nous avons essayé de l'établir, sous la dépendance des fonctions, des habitudes, des besoins, c'est-à-dire de l'activité du sujet, une voie nouvelle s'ouvre à la psychologie des sentiments. La peur, la colère, le dégoût, etc. se présentent, en effet, non plus comme des phénomènes purement subjectifs, des états de notre sensibilité, mais comme des conduites, par lesquelles nous réagissons à la réalité. De ce point de vue, chaque émotion est caractérisée par l'accomplissement de certains actes (fuite, combat, etc.), par l'entrée en jeu de certains automatismes innés ou acquis (crispement des poings dans la colère, gestes de cramponnement dans le vertige, tics divers dans la timidité), enfin par l'exécution de certaines manœuvres intelligentes ou instinctives (comme l'uniformité et la simultanéité des réactions chez des animaux exposés à un même danger) ¹.

Ce qui définit ces conduites, c'est qu'elles ne s'expliquent pas seulement par le trouble subjectif : *elles sont dirigées vers le dehors et en rapport avec la situation extérieure*. Par là, elles se distinguent des effets organiques internes ou externes de l'émotion, les premiers formant les phénomènes traumatiques que nous étudierons dans le prochain chapitre, les autres constituant

1. Cf. W. H. R. RIVERS, *L'instinct et l'inconscient*, p. 124 et suiv.

l'expression de l'émotion qui comprend, selon M. DUMAS, « toutes les réactions motrices et sécrétoires, toutes les variations de couleur, de température, toutes les manifestations naturelles par lesquelles l'émotion se révèle au dehors »¹. Nous laisserons de côté ces dernières qui n'intéressent pas directement le problème de la nature de l'émotion.

Si les mouvements indiqués ci-dessus ne sont pas, comme le prétend JAMES², les causes de l'émotion, il reste qu'ils en fassent partie au même titre que les phénomènes cénesthésiques. Dès lors, l'émotion n'appartient plus en propre à la psychologie introspective ; elle doit être considérée comme un comportement susceptible d'être observé et analysé du dehors.

Par malheur, les observations et les interprétations inspirées par cette hypothèse ont été longtemps dominées par des conceptions finalistes ; la psychologie ne s'est dégagée qu'avec lenteur de la croyance métaphysique qu'une réaction psycho-organique ne saurait être nuisible ou simplement inutile. Au XVII^e siècle, les passions de l'âme apparaissent comme des mécanismes de défense indépendants de la volonté, par lesquels se marquent l'excellence de notre nature et l'harmonie providentielle. « L'usage de toutes les passions, dit DESCARTES, consiste en cela seul qu'elles disposent l'âme à vouloir les choses que la nature dicte nous être utiles et à persister en cette volonté : comme aussi la même agitation des esprits, qui a coutume de les causer, dispose le corps aux mouvements qui servent à l'exécution de ces choses »³. » Selon BOSSUET, l'aide que nous tirons des passions tient au supplément de puissance qu'elles nous apportent. « C'est sans doute un grand secret de la nature

1. G. DUMAS, *Nouveau Traité de Psychologie*, III, p. 41.

2. « Je vois l'ours, je fuis, j'ai peur ».

3. DESCARTES, *Traité des passions de l'âme*, art. LII (éd. Adam et Tannery, p. 372).

(c'est-à-dire de Dieu), dit-il, d'avoir premièrement proportionné les forces du corps à ses besoins ordinaires, mais d'avoir trouvé le moyen de doubler les forces dans les besoins extraordinairement pressants et de disposer tellement le cerveau, le cœur et le sang que les esprits dont dépend toute l'action du corps devinssent dans les grands périls plus abondants et plus vifs et en même temps fussent portés, sans que nous le sussions, aux parties où ils peuvent rendre la défense plus vigoureuse ou la fuite plus légère ; c'est l'effet d'une sagesse infinie ¹. »

Pour MALEBRANCHE, le rôle des émotions est de dispenser la conscience d'intervenir en mettant spontanément l'organisme en garde ; « l'âme n'a point de part dans tout ce jeu de la machine et... c'est uniquement l'effet naturel et nécessaire de la sage et admirable construction de nos corps. Car Dieu par sa sagesse infinie y a mis tous les ressorts ou tous les principes d'action nécessaires à leur conservation » ². CABANIS défend la même idée : les réactions émotionnelles étant des moyens de défense incomparables, ne peuvent être confiées à la volonté humaine souvent sujette à défaillance ; elles doivent être inscrites dans la constitution biologique de l'être. « L'ordre établi sur ce point par la nature est extrêmement favorable, dit-il, à la conservation et au bien-être des animaux. La nature s'est exclusivement réservé les opérations les plus compliquées, les plus délicates, les plus nécessaires. Celles qu'elle a laissées au choix de l'individu sont les plus simples, les plus faciles et peuvent souffrir des suspensions et des retards ³. » Enfin, fidèle à cette tradition, GARNIER reconnaît à l'émotion un automatisme qui lui permet de devancer les représentations de l'intelligence : « la nature veille encore au salut des êtres animés, dit-il, en leur inspirant

1. BOSSUET, *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, IV, 2.

2. MALEBRANCHE, *Recherche de la vérité*, V, 3.

3. CABANIS, *Rapports du physique et du moral*, I, p. 117.

certaines appréhensions avant que l'expérience ait prouvé le danger des objets qui suscitent ces craintes » ¹.

Cette conception de l'émotion comme un mécanisme inné, dont la mission protectrice s'exerce en dehors de l'expérience personnelle, est à la base de l'analogie si souvent développée dans la psychologie contemporaine de l'instinct et de l'émotion. DE LA METTRIE avait déjà attiré l'attention sur ce point : « Lorsque notre corps est affligé de quelque mal..., il est comme celui des animaux machinalement déterminé à chercher les moyens d'y remédier sans cependant les connaître... Chaque animal a son sentiment propre et sa manière de l'exprimer et... elle est toujours conforme au plus droit sens, à un *instinct*, à une mécanique qui peut passer toute intelligence, mais non les tromper ². » W. JAMES, dans un passage des *Principles of Psychology* souvent cité, émet l'hypothèse que les manifestations corporelles de l'émotion sont les échos affaiblis des réactions instinctives. « Les objets de la rage, de l'amour, de la peur, non seulement poussent un homme à extérioriser un besoin, mais provoquent des altérations caractéristiques dans son attitude et son visage et affectent sa respiration, sa circulation et les autres fonctions de manière spécifique. Quand les actes extérieurs sont inhibés, ces dernières expressions émotionnelles peuvent subsister et nous lisons la colère sur la face, bien que le coup ne puisse être frappé, et la peur se peint dans la voix et dans la pâleur, bien que tout autre signe en soit supprimé. Les réactions instinctives et les expressions émotionnelles se fondent ainsi imperceptiblement les unes dans les autres ³. »

Avec MAC DOUGALL, cette thèse reçoit tout son développement : l'émotion n'est que l'aspect affectif ou passif

1. GARNIER, *Traité des facultés de l'âme*, I, p. 136.

2. DE LA METTRIE, *Traité de l'âme*. Œuvres philosophiques, I, p. 149.

3. W. JAMES, *Princ. of Psychology*, II, p. 442.

de l'instinct. « Chaque espèce de comportement instinctif, écrit-il, est toujours accompagné par une excitation émotionnelle, si faible soit-elle, qui, dans chaque cas, est spécifique ou particulière à chaque espèce d'instinct ¹. » Tout instinct se présente donc, à la fois, comme une impulsion à accomplir certains actes et comme l'aptitude à éprouver certaines émotions ; la première pourra se modifier ou disparaître sous l'influence de certains processus intellectuels ; ce qui subsistera, et qui constitue, par conséquent, l'essence de l'instinct, c'est l'état affectif. « L'excitation émotionnelle avec les activités concomitantes de la partie centrale de l'inclination est, affirme-t-il, la seule partie du processus instinctif complet, qui conserve son caractère spécifique et demeure commune à tous les individus et à toutes les situations dans lesquelles l'instinct est excité ². » Il y a donc correspondance exacte entre les diverses formes de l'instinct et de l'émotion, entre la peur et l'instinct de fuite, le dégoût et l'instinct de répulsion, l'étonnement et l'instinct de curiosité, la colère et l'instinct d'agression ³. Certains psychologues, comme RIVERS ⁴, admettent cette assimilation, tandis que d'autres, HACHET-SOUPLET ⁵, HARTENBERG ⁶, par exemple, tout en reconnaissant la corrélation des deux phénomènes, se refusent à les confondre. VON MONAKOW et MOURGUE, établissent entre eux la distinction suivante : « le sentiment représente une manifestation directe des instincts et se rapporte au présent, tandis que les instincts proprement dits sont latents et sont en rapport avec

1. MAC DOUGALL, *Introduction to social psychology*, p. 28.

2. *Ibid.*, p. 34.

3. *Ibid.*, p. 53 et suiv.

4. W. RIVERS, *L'instinct et l'inconscient*, p. 50 et p. 74.

5. HACHET-SOUPLET, *De l'animal à l'enfant*, p. 31.

6. HARTENBERG, *Les instincts et les réact. instinct. dans la psych. humaine* (in *Revue de psych. clinique*, p. 70-71).

le développement progressif du programme vital de l'individu » ¹.

Mais c'est surtout dans la psychologie inspirée par la dernière guerre, qu'on a abusé de l'analogie de l'émotion et de l'instinct ; pour la plupart des auteurs, la peur et la colère sont des réflexes de l'instinct de conservation que le courage consiste à dompter ². DIDE regarde l'émotion comme une parade instinctive, même, lorsqu'en paralysant le combattant, elle le place en fait dans un état d'infériorité. « Si... nous cherchons, dit-il, à concevoir la finalité de ce sommeil brusquement provoqué par l'émotion, qui dépasse la limite de capacité d'un sujet, nous pourrions peut-être la trouver encore dans l'étude de la fonction de défense. L'émotion stimule, agite ou inhibe suivant son degré et lorsqu'elle détermine la mort apparente, elle réalise l'ultime refuge contre la mort d'un être faible, vaincu par un agresseur qui le domine ³. »

Certains psychologues, examinant la conduite, les réactions, les désordres mêmes qui accompagnent les émotions, leur découvrent un but et une intention. Les données représentatives, les sensations agréables ou pénibles sont, suivant IRONS, les éléments secondaires de l'émotion ; l'essentiel est l'acte. « L'émotion, dit-il, ... est une attitude ou une disposition à l'égard de quelque chose ; elle dirige l'attention vers l'extérieur et, par suite, pousse à une action qui se rapporte à un objet. Quand l'agent est entièrement sous l'influence de l'émotion, il agit comme il se sent disposé à l'égard de l'objet, précisément parce qu'il est ainsi disposé et pour aucune autre raison ⁴. » Plus subtilement, FREUD, qui n'admet ni le hasard, ni l'accident dans l'activité humaine, interprète

1. VON MONAKOW et MOURGUE, *Introd. Biolog. à l'étude de la neurologie*, p. 42.

2. P. SOURIAU, *L'entraînement au courage*, p. 72 et suiv. Même conception chez le lieutenant-colonel CONSTANTIN, *Observ. sur les combattants* (in R. Philos., 1921, I, p. 198).

3. M. DIDE, *Les émotions et la guerre*, p. 82.

4. IRONS, *The nature of emotion* (in Philos. Rev., 1897), p. 254.)

certaines symptômes émotionnels, le resserrement de l'angoisse, les tics, le bégaiement, les maladresses, les oublis, etc. comme manifestant des desseins cachés et ignorés du sujet lui-même ¹.

En de nombreux cas cependant, l'émotion n'est pas un acte réel ; elle en est la *simulation*. SERGI le montre à propos de la colère. « Si nous considérons, dit-il, le phénomène de colère, nous verrons qu'il simule l'attaque et qu'il est quelquefois une véritable attaque contre celui qui l'a provoquée... Il est... facile d'interpréter la colère comme une réaction de défense dans sa signification originelle et comme un simulacre de défense dans la plupart des cas, dans sa signification présente ². » En pratique, l'acte dégénère souvent en comédie ; les mouvements exécutés « ne sont plus des attaques ou des résistances formelles, réelles, mais seulement des simulations ; c'est pourquoi il arrive que le colérique ou le furieux serrent les poings, se mordent les lèvres et les mains, frappent la terre du pied, etc... » ³.

La valeur actuelle de la réaction n'en est donc pas toujours la raison déterminante ; pour apercevoir celle-ci, il faut remonter au delà de la situation présente. Cette conception, proposée jadis par DARWIN et SPENCER, est illustrée par une belle étude de M. BOVET sur *l'Instinct combatif*, dans laquelle il met en lumière le mouvement de *régression* par lequel la colère revient aux formes frustes et spontanées de la lutte. « Que l'on parte des coups de langue... ou des jets de pierre, écrit-il, on constate que chacune des phases successives de nos batailles d'écoliers représente par rapport à la précédente une régression : de la querelle aux pierres et aux coups de bâton, de là au pugilat, puis aux ruades, et enfin au

1. Cf. S. FREUD, *Introd. à la Psychanalyse et Psychopathologie de la vie quotidienne*.

2. G. SERGI, *Les émotions*, p. 178.

3. *Ibid.*, p. 179.

corps à corps et aux morsures. C'est, tout au long, un recul sur le chemin qu'a suivi le développement de l'enfant ¹. »

Ainsi la conduite émotionnelle est chargée de *réminiscences* que l'école de STANLEY HALL s'est donné pour tâche de mettre au jour. « Nombre de ces archéopsychismes, dit STANLEY HALL, pénètrent parfois jusqu'à notre conscience. Ils affleurent à la surface et traversent, nous ne savons comment, de nombreux seuils, envahissant l'esprit adulte ². » La peur, notamment, est pleine de rudiments ataviques : « nous ne craignons pas seulement avec tout ce que nous avons craint, mais avec tout ce que la race a craint » ³. Certains gestes convulsifs, comme ceux du chatouillement, perpétuent chez l'homme la sensibilité spéciale propre aux organismes encore dépourvus de sens à distance et obligés, par suite, de réagir violemment à un faible contact ⁴. Un auteur français, M. TASTEVIN, rapproche de la même façon la mimique de la joie de l'agitation de l'animal en quête de sa nourriture ⁵.

En tenant l'émotion successivement pour une expression de la sagesse du créateur, une défense instinctive, un acte intentionnel, une survivance d'une habitude utile, les auteurs cités n'ont pas seulement fait preuve d'ingéniosité ; ils ont eu le mérite d'attirer l'attention sur certains traits importants de la mimique émotionnelle. Leurs recherches n'auront pas été vaines, même si une partie de leurs interprétations ne résiste pas à la critique.

1. P. BOVET, *L'instinct combatif*, p. 29.

2. G. STANLEY HALL, *Adolescence*, II, p. 61.

3. G. STANLEY HALL, *A synthetic genetic study of fear* (Am. J. of Psychology, 1914, p. 188).

4. G. STANLEY HALL and A. ALLIN, *The psychology of tickling laughing and the comic* (Americ. J. of Psychol., 1897-1898, p. 1). Cf. aussi HIRAM M. STANLEY, *Remarks on tickling and laughing* (même périodique, même année, p. 235).

5. TASTEVIN, *La joie* (in Rev. des sciences psychologiques, 1913, p. 24).

Leur tort toutefois est de partir d'une opinion *a priori* et de ne voir que les faits qui la confirment. Par là, leur description des phénomènes émotionnels est incomplète, car, en de nombreux cas, l'émotion se présente, non comme une réaction adaptée, mais comme un trouble de la conduite : c'est sous cet aspect négatif que nous allons l'examiner.

* * *

De tout temps, les moralistes ont dénoncé la nature pathologique des affections de l'âme qui, par leurs excès et leurs agitations, compromettent l'équilibre de la personnalité. Aussi les Stoiciens placent-ils le souverain bien au-dessus des mouvements de la passion. « Ergo exeundum ad libertatem est, dit SÉNÈQUE : hanc non alia res tribuit quam fortunae negligentia. Tum illud orietur inaestimabile bonum, quies mentis in tuto collocatae et sublimitas expulsisque terroribus, ex cognitione veri gaudium grande et immotum... Potest beatus dici qui nec cupit, nec timet, beneficio rationis ¹. » Les émotions ne sont pas directement causées par les événements extérieurs, enseigne ÉPICTÈTE ; elles naissent du jugement que nous portons sur eux. « Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, mais leurs opinions sur les choses. Par exemple, la mort n'a rien de terrible, car SOCRATE l'aurait trouvée terrible, mais notre opinion sur la mort qui nous la fait regarder comme terrible, voilà ce qui est terrible. Lors donc que nous sommes entravés ou troublés ou affligés, n'accusons jamais autrui, mais nous-mêmes, c'est-à-dire nos opinions ². » Les passions peuvent être, de ce point de vue, regardées comme des maladies, contre lesquelles la morale a le devoir de nous prémunir.

1. SÉNÈQUE, *De vita beata*, IV, 4-V, 1.

2. ÉPICTÈTE, *Manuel*, V. Trad. Guyau, p. 11.

Poussant cette idée plus loin, certains psychologues contemporains voient dans les altérations de la conduite, qui se produisent dans la peur, la colère, et toutes les émotions violentes, non l'effet, mais l'essence même de l'état affectif. Le sentiment, dit PAULHAN, résulte de l'arrêt d'une tendance ; « la force nerveuse absorbée par cette tendance doit se dépenser en produisant d'autres phénomènes purement nerveux ou nervoso-psychiques et ce sera là évidemment un caractère constant de l'émotion » ¹. Les symptômes émotionnels sont des remous organiques, simples phénomènes de remploi, dépourvus de toute signification, incoordonnés, inutiles. « Si nous examinons, écrit-il, les phénomènes nombreux qui se produisent alors que naît une émotion, nous trouvons que le caractère de ces phénomènes est d'être relativement assez mal systématisés, soit entre eux, soit avec l'ensemble de l'organisme. Un grand nombre des mouvements ou des phénomènes de la vie organique déterminés par une forte émotion paraissent n'avoir aucune utilité. Et d'une manière générale, plus le caractère affectif du phénomène est marqué et plus aussi les manifestations de l'émotion sont dépourvues d'harmonie » ². » La colère à son paroxysme, la peur sous ses formes les plus vives, dégénèrent en une agitation vaine, où alternent d'une manière désordonnée les impulsions les plus aveugles. Par opposition aux formes normales de la conduite, les phénomènes affectifs correspondent à un fonctionnement défectueux de la machine. « Ils apparaissent lorsque la réaction systématique de l'organisme est entravée, lorsque la force nerveuse dégagée par une excitation venue du dehors ou d'un organe quelconque ne peut s'employer utilement, lorsque ni l'harmonie des tendances intérieures, ni l'harmonie des actes ne peuvent s'obtenir... Toute passion, toute émotion,

1. FR. PAULHAN, *Les phénomènes affectifs*, p. 42.

2. *Ibid.*, p. 48.

tout sentiment, etc... est donc le signe d'une imperfection de l'organisme ¹. »

L'émotion marque la faillite de l'adaptation de l'individu à la réalité externe ; elle surgit quand l'instinct échoue. « C'est qu'en effet, explique E. SEILLÈRE, l'instinct qui est adaptation achevée à un milieu relativement stable peut bien suffire à conserver un état ancien d'équilibre. Aussitôt que le milieu varie et que cet équilibre est rompu, il faut que l'être se *réajuste*. Alors, au moment précis où il change, entre les routines qu'il doit quitter et les modes nouveaux d'activité qui l'adapteront derechef, s'insère inévitablement la pensée consciente. C'est alors que, de toute nécessité, cet être s'inquiète... ². »

LARGUIER DES BANCELS, prenant le contrepied de la théorie de MAC DOUGALL, a longuement développé cette idée. Le même objet peut exciter l'instinct et provoquer l'émotion ; là s'arrête l'analogie, car les deux phénomènes se développent ensuite de manière divergente. « Et tandis que, sous l'empire de circonstances toutes semblables, l'instinct déploie chez l'un les effets qui lui sont propres, il dégénère chez l'autre en émotion. L'excitation venue du dehors provoque, dans le premier cas, une réaction adaptée. Elle se dépense, dans le second, en vaines décharges. L'émotion apparaît ainsi comme un substitut. Elle n'est pas la contre-partie de l'instinct. Elle en est le raté ³. » Sous la plume de BERGSON, sous celle de RIGNANO, on trouverait des vues analogues, l'origine de l'affection étant cherchée, tantôt dans une désagrégation du moi liée à un affaiblissement de « l'attention à la vie » ⁴, tantôt dans une dispersion de l'éner-

1. Fr. PAULHAN, *loc. cit.*, p. 160.

2. E. SEILLÈRE, *Mysticisme et domination*, p. 52.

3. J. LARGUIER DES BANCELS, *Introduction à la psychologie*, p. 242.

4. H. BERGSON, *Leçons sur la personnalité*, 1911. Extraits in Broussais, *La peur aux armées*, p. 128.

gie psychique qui n'est plus canalisée dans le sens des réactions utiles ¹.

Parti de remarques semblables, M. P. JANET a eu le mérite de tenter une synthèse des deux aspects positif et négatif de l'émotion ; sa conception s'est enrichie et approfondie à mesure que son expérience s'élargissait : telle qu'elle est exposée dans ses derniers livres, elle constitue l'interprétation la plus remarquable et la plus pénétrante qui ait été proposée des phénomènes affectifs du point de vue spécial qui nous occupe. Dans ses premiers ouvrages, ce sont les troubles de la conduite inhérents à l'émotion qui retiennent son attention. L'émotion marque un déficit psychologique : l'homme effrayé ne peut plus fuir, l'homme irrité ne sait plus combattre, etc. « En règle générale, toute émotion supprime un acte, celui qui aurait dû être accompli normalement au moment où elle s'est présentée et souvent cette faiblesse s'étend et gagne les autres actions ². » A la limite, aucun acte adapté n'est plus possible.

Sous le coup de l'émotion, les synthèses mentales se désagrègent. « L'émotion rend les gens distraits ; bien plus, elle les rend quelquefois anesthésiques, soit passagèrement, soit d'une façon permanente... En un mot, toute émotion subite a une action dissolvante sur l'esprit, diminue sa synthèse et le rend pour un moment misérable ³. » C'est à ce phénomène qu'il faut attribuer l'automatisme psychologique ; les états affectifs dissolvent la personnalité. « Si l'on peut dire, leur action est analytique, par opposition à celle de la volonté, de l'attention, de la perception, qui sont des opérations synthétiques ⁴. » Nulle part, cette dissociation ne s'observe mieux que dans la mémoire. Le plus souvent, les amné-

1. E. RIGNANO, *Psychologie du raisonnement*, p. 30 et suiv.

2. P. JANET, *De l'angoisse à l'extase*, II, p. 458.

3. P. JANET, *L'automatisme psych.*, p. 457.

4. P. JANET, *Névroses et idées fixes*, I, p. 144.

sies ont leur point de départ dans une émotion ; sous l'influence de celle-ci, tantôt les souvenirs nouveaux ne peuvent plus se construire (amnésie antérograde), tantôt les souvenirs anciens cessent d'appartenir à la synthèse consciente (amnésie systématisée) ¹. Irène « après la mort dramatique de sa mère semble avoir oublié cette mort et les trois mois qui l'ont précédée, mais elle répète et joue fort bien ces souvenirs dans des crises de somnambulisme » ². Ce qui est perdu chez elle, c'est moins un souvenir qu'un acte, celui qui consiste à se raconter les événements passés. « Cet acte du récit est d'ailleurs susceptible de perfectionnements : il faut non seulement savoir le faire, mais savoir le situer, l'associer aux autres événements de notre vie, le ranger dans l'histoire de notre vie que nous construisons sans cesse et qui est un élément essentiel de notre personnalité ³. » Sous l'influence de l'émotion, cet acte est atteint dans l'un ou l'autre de ses éléments constitutifs.

Ces défaillances de la conduite sont particulièrement marquées dans certaines occasions. L'individu est, dans la plupart des cas, préadapté par sa constitution et par l'éducation reçue aux circonstances ordinaires de la vie : tant qu'il se fie à l'automatisme inné ou acquis, l'émotion n'a pas de raison d'apparaître. Il en est de même quand il se trouve dans une situation nouvelle à laquelle il réussit cependant à faire face, comme cela a lieu dans l'acte volontaire. Restent les « circonstances auxquelles l'individu n'est pas adapté par son organisation antérieure et auxquelles, pour une raison quelconque, il n'est pas capable de s'adapter actuellement, quoiqu'il perçoive ces circonstances et qu'il sente la nécessité de réagir. Dans ces cas, on observe, à la place de la réaction utile, un ensemble de troubles dans toutes les fonctions

1. JANET. *Név. et idées fixes*, loc. cit.

2. P. JANET, *De l'angoisse à l'extase*, II, p. 464.

3. P. JANET, *Médications psychol.*, II, p. 273.

de l'organisme et c'est cet ensemble de troubles survenant dans ces conditions que je propose, dit M. JANET, de désigner par le mot émotion » ¹.

L'émotion, ainsi conçue, n'est pas le phénomène qui provoque l'échec de l'acte ; elle est la conduite particulière qui en tient lieu ; cette substitution est facile à observer dans les formes les plus élevées de l'activité, dans les actions nouvelles, complexes, rapides, prolongées ². Dans tous ces cas, les effets de l'émotion sont comparables à ceux de la fatigue, de l'épuisement ³. « Un des phénomènes de l'émotion, c'est de s'accompagner d'un abaissement marqué du niveau mental... Elle ne produit pas seulement la perte de la synthèse et la réduction à l'automatisme qui est si visible chez l'hystérique, elle supprime graduellement suivant sa force les phénomènes supérieurs et abaisse la tension au seul niveau des phénomènes dits inférieurs ⁴. »

Aux insuffisances de l'activité supérieure correspond le développement des fonctions inférieures et des automatismes. Dans l'ordre intellectuel, on observe une agitation systématique : apparition des idées de mort, de danger, d'injustice, reproduction hallucinatoire de l'événement qui a causé l'émotion, bavardage, obsessions, interrogations, etc. Dans le domaine viscéral, les troubles les plus divers, tantôt diffus, tantôt systématiques, se produisent : boulimie, spasmes des mâchoires, des lèvres, de la langue, du pharynx, grimaces, vomissements, incontinence d'urine, pollakiurie, agitations respiratoires, soupirs, sanglots, baillements, hoquets, rires, cris, palpitations cardiaques, exagération des diverses réactions et sécrétions ⁵.

1. *Compte rendu du Congrès neurol.*, 1909 (in *Revue neurologique*, 1909, p. 1551).

2. P. JANET, *Les médications psychol.*, II, p. 64.

3. Cf. *Compte rendu du Congrès neurol.*, 1909, *loc. cit.*, p. 1355 et P. JANET, *Medic. Psych.*, II, p. 41.

4. P. JANET, *Les obsessions et la psychasthénie*, I, p. 523.

5. *Compte rendu du Congrès neurol.*, 1909, *loc. cit.*, p. 1552.

Ces agitations des fonctions automatiques constituent, selon M. P. JANET, un phénomène de remploi ou de *dérivation*. La chute de la tension psychologique a pour contre-partie l'exaltation des formes les plus basses de la conduite ; « l'activité qui n'est pas employée pour ce phénomène supérieur défailant se répand et se dépense en phénomènes inférieurs. C'est alors qu'apparaissent ces phénomènes d'automatisme ancien dont [parlent]... les auteurs américains, mais ces phénomènes ne sont déjà que des dérivations secondaires » ¹. Si la vie psychologique consiste, comme le prétend expressément M. P. JANET, en une échelle de conduites plus ou moins compliquées, plus ou moins fragiles, qui se sont superposées au cours de l'évolution, l'émotion est caractérisée, en définitive, par une *régression* qui ramène l'individu à une étape déjà dépassée de son développement. « La plus basse des conduites psychologiques est l'agitation convulsive et au-dessous de ces convulsions des membres se placent peut-être des modifications des fonctions respiratoire et circulatoire. C'est pour cela que l'émotion, quand elle est profonde, aboutit toujours à des convulsions ou à de simples modifications viscérales ². »

Le progrès même de sa pensée, à mesure qu'il édifiait cette psychologie des conduites, dans laquelle les faits psychiques sont interprétés comme des formes particulières du comportement, où, tour à tour, la mémoire, le langage, la perception du temps et de la réalité extérieure, la pensée elle-même sont analysés de manière à mettre en évidence les actes qui sont à leur base, contraignait M. P. JANET à dépasser ce point de vue. Dans l'un de ses derniers livres, il étend cette interprétation aux états affectifs, qu'il tient pour des *régulations de l'action*. Les sentiments correspondent, d'après lui, à une intervention du sujet dans l'exécution d'un acte pri-

1. *Congrès neur.*, 1909, *loc. cit.*, p. 1555.

2. P. JANET, *De l'angoisse à l'extase*, II, p. 468.

maire : les sentiments d'effort, de pression, de vide ou de fatigue, les états d'élation ou de joie naissent des actes secondaires, qui viennent modifier et compliquer une conduite pour tenir compte des exigences de la situation ¹. Il devenait dès lors impossible de s'en tenir à la conception de l'émotion suivant laquelle elle ne serait qu'une défaillance de l'activité adaptative accompagnée d'une agitation des automatismes. Etant donné les liens qui l'unissent au sentiment, l'émotion ne peut être simplement l'effet mécanique de l'événement ; elle doit constituer, elle aussi, une certaine réponse à la situation ².

Par un détour, M. P. JANET se trouvait ainsi ramené au point de vue finaliste ; encore y avait-il une difficulté : car, si l'on aperçoit bien ce qu'un sentiment ajoute à l'acte primaire en augmentant ou en prolongeant l'effort, en luttant contre l'épuisement, en le perfectionnant et en le modifiant pour l'approprier aux circonstances, on ne voit pas, par contre, quel rôle peuvent remplir les réactions désordonnées de l'émotion. Pour le montrer, M. P. JANET rappelle quelle a été l'évolution générale de la conduite humaine. « Les actes supérieurs qui se sont construits peu à peu étaient au début, dit-il, peu nombreux et difficilement adaptés. Quand les circonstances étaient favorables, on pouvait se servir de ces conduites élégantes et quelquefois avantageuses, mais quand les circonstances étaient dangereuses et pressantes, n'était-il pas plus sage de revenir en arrière et d'utiliser les conduites élémentaires, grossières, il est vrai, mais susceptibles de donner une protection immédiate... Ces actes primitifs apportent, au moins, de la violence et de la force, « une grande énergie disponible ». Pour un être primitif, la chose la plus importante dans un acte, c'est sa force et non sa perfection : il a l'habitude

1. P. JANET, *loc. cit.*, p. 191 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 470.

de résoudre les difficultés en remuant beaucoup, en courant de tous les côtés, en donnant des coups très nombreux, plutôt qu'en cherchant avec réflexion le mouvement petit, mais adroit et bien placé... L'émotion supprime ainsi des actes difficiles et souvent aléatoires et les remplace par une multitude d'actions faciles, d'une valeur restreinte, mais déjà vérifiée. Elle remplace la qualité par la quantité et procure, au moins un moment, l'illusion de la force et de la fortune ¹. » En fin de compte, l'émotion apparaît comme une régulation de la conduite dont la caractéristique est d'intervenir, non plus pendant, mais avant l'exécution de l'acte, et dont l'effet est d'abaisser le niveau mental du sujet, en donnant lieu à des réactions moins coûteuses, moins délicates, mais, en raison même de leur simplicité et de leur violence, plus efficaces dans les conditions où il se trouve.

* * *

Nous n'avons pas à apprécier ici la valeur des théories finalistes ; leur examen viendra dans le chapitre suivant, où nous étudierons les résultats de l'analyse objective et de l'investigation expérimentale des troubles émotionnels. Nous laisserons de côté, pour l'instant, le détail de cette discussion et nous nous bornerons à envisager l'idée générale, qui a guidé la plupart des auteurs que nous avons cités, à savoir que l'émotion est un mode spécial de comportement ou un trouble particulier de la conduite. Que vaut cette conception et la psychologie de l'activité permet-elle d'éclairer la nature du sentiment ?

L'émotion nous semble parfois constituer la réaction normale d'un être placé dans des conditions déterminées : devant le péril, il semble légitime de fuir et ration-

1. P. JANET, *De l'angoisse à l'extase*, II, p. 471.

nel d'avoir peur. Cette opinion ne résiste pas à l'examen. « La seule attitude rationnelle en présence d'une menace de danger, dit justement FREUD, consisterait à comparer ses propres forces à la gravité de la menace et à décider ensuite si c'est la fuite ou la défense ou même éventuellement l'attaque qui est le moyen le plus efficace d'échapper au danger. Mais dans cette attitude, il n'y a pas place pour l'angoisse ; tout ce qui arrive arriverait tout aussi bien et probablement mieux si l'angoisse ne s'en mêlait pas... L'animal effrayé éprouve de l'angoisse et fuit, mais seule la fuite est rationnelle, tandis que l'angoisse ne répond à aucun but ¹. » L'émotion, dans ce qu'elle a de plus intime, de plus profond et aussi de plus caractéristique, ne fait pas partie de la chaîne des actes, n'appartient pas à la logique de la conduite. On m'insulte et je frappe ; j'aperçois un danger et je fuis ; le circuit est clos : l'émotion n'y a aucune place. Si elle surgit, c'est comme un effet supplémentaire, comme un accident, non comme une réponse à la situation.

Des mouvements adaptatifs peuvent intervenir, il est vrai, au cours d'une émotion ; toute la question est de savoir s'ils en sont les effets. Or tout semble prouver le contraire, car les gestes de la fuite ou du combat, et plus généralement toutes les parades utiles peuvent s'accomplir en dehors de l'émotion. L'instinct lui-même atteint son but, ainsi que l'a montré LARGUIER DES BANCELS, sans éveiller d'écho affectif. Pour que l'émotion puisse être tenue pour une conduite, il faudrait qu'elle apporte quelque chose de nouveau ; mais aucune des réactions qu'elle déclanche ne lui appartient en propre. Certaines sont des réminiscences ancestrales ; d'autres sont empruntées aux automatismes acquis, comme les manœuvres d'un conducteur d'automobile,

1. S. FREUD, *Int. à la Psychanalyse*, pp. 409-410.

d'un pilote d'avion, ou d'un alpiniste ; d'autres enfin sont des réflexes purement organiques. L'émotion ne crée rien, pas une attitude, pas une réaction, dont on ne puisse trouver ailleurs l'original. Elle copie, elle démarque l'activité pratique sous toutes ses formes : organique, instinctive, habituelle, intelligente ; elle n'est pas un acte, elle en est le plagiat.

Il faut ajouter que la copie ne vaut pas le modèle, car l'émotion désorganise ce qu'elle imite. L'action exige, à ses différents niveaux, un aiguillage qui a pour effet l'arrêt des tendances antagonistes (SHERRINGTON, HEAD, RIVERS, VON MONAKOW, MOURGUE) ; dans l'émotion, cette sélection ne s'effectue pas et l'on voit s'ébaucher simultanément, alterner, parfois même coexister des actes incompatibles qui, séparément, seraient utiles, mais que leur interférence rend nuisibles. Les cris, les tremblements, les sanglots enlèvent tout profit à l'immobilité ; la colère, la peur s'épuisent en tentatives contradictoires. Enfin, le sens délicat de la mesure, sans lequel la réaction manque son but, est perdu dans l'émotion : les mouvements ne sont plus ni discriminés, ni proportionnés ; ils obéissent à la loi « Tout ou Rien », qui régit l'activité élémentaire ¹.

Vainement fait-on valoir, avec M. P. JANET, que l'émotion marque le retour à un mode de comportement où la violence et la force des réactions remplacent avantageusement les formes les plus finement discriminées de l'action. C'est oublier l'influence paralysante des chocs émotionnels violents et l'existence pour chaque émotion d'un type passif, dans lequel les réactions motrices, les rythmes organiques sont ralentis et affaiblis. En fait, plus l'émotion est forte, plus elle évolue vers le pur désarroi ; à son paroxysme, elle arrête l'action, dissout les automatismes, épuise l'énergie : elle

1. Cf. W. RIVERS, *L'instinct et l'inconscient*, ch. VIII et IX.

n'est plus qu'anxiété, inquiétude, irritation, énervement, angoisse, mélancolie, stupeur enfin, constituant pour celui qui s'y abandonne un danger supplémentaire, puisqu'elle le rend inapte à réagir, incapable de se défendre, au moment même où une défaillance, une maladresse, une négligence de sa part peuvent avoir un effet fatal.

Faut-il donc, avec PAULHAN, avec LARGUIER DES BANCELS, regarder l'émotion comme un trouble de la conduite, comme un « raté » de l'instinct ? Ce serait n'en saisir que les effets, car elle ne doit pas être confondue avec les désordres qu'elle provoque et son insertion dans la sphère de l'activité n'est qu'un phénomène secondaire et dérivé. L'émotion est un drame, qui se joue au dedans avant de se traduire au dehors. C'est lui qu'il faut atteindre et non ses manifestations extérieures. Comme le dit très justement M^{me} DEJEAN, « l'émotion avec ses déficiences mentales et motrices précède l'idée des réactions possibles, quand toutefois le sujet parvient à y penser ; elle ne résulte pas d'une incertitude dans la conduite à suivre, d'une insuffisance de l'adaptation, mais elle est *« ce » qui fait que l'activité mentale et motrice deviennent insuffisantes pour répondre à la situation actuelle* » ¹.

En fait, action et émotion se jouent sur deux plans différents : celui de l'adaptation au réel et celui de la vie intérieure ; si elles se rencontrent, c'est pour se nuire. D'un côté, le sujet, conscient du péril auquel l'émotion l'expose, ne cesse de lutter contre elle et tente de la surmonter pour agir correctement, comme fait l'orateur qui domine son trac pour prononcer son discours. Chacun des actes qu'il accomplit marque un triomphe sur lui-même ; chacun d'eux est dirigé contre l'émotion et exécuté malgré elle. En agissant, il fixe son attention sur la situation

1. R. DEJEAN, *L'émotion*, p. 29. Les italiques sont de nous.

objective et s'absorbe dans la tâche à remplir. La direction imprimée alors à sa pensée par la nécessité de calculer son intervention pratique a pour effet de rejeter au second plan le trouble affectif. Pour discerner le point faible de l'adversaire, pour prévoir et déjouer une menace, pour parer un danger, pour concevoir et exécuter une feinte, une tension, un effort tournés vers le réel sont indispensables, qui éloignent le sujet de sa propre émotion et la lui font momentanément oublier. Loin de se confondre avec l'émotion, l'action en est le réducteur le plus efficace.

D'un autre côté, quand l'émotion conserve sa puissance, elle arrête, elle entrave, elle fait échouer les manœuvres entreprises ; non seulement, en effet, elle trouble leur exécution, mais elle compromet la justesse du calcul, la sûreté du coup d'œil, l'exactitude des prévisions, qui toutes exigent le sang-froid. Elle insinue dans la conscience le doute et rend les gens hésitants ou indécis. Elle constitue ainsi l'obstacle intérieur, contre lequel se brisent souvent les efforts du sujet.

C'est cette orientation opposée, cet antagonisme latent ou conscient qui condamnent, selon nous, toute assimilation de l'émotivité à l'activité et qui nous obligent à écarter les théories « pragmatiques » de l'émotion.

CHAPITRE III

LE CHOC ÉMOTIONNEL

Le défaut des théories précédentes est de porter exclusivement sur les formes organisées de la vie affective ; avant de se déterminer et de s'installer dans la conscience, l'émotion se présente comme un simple phénomène de surprise. « Un certain nombre d'habitudes mentales ont été vivement choquées, dit M. DUMAS. ... Je ne détaille pas, je n'analyse pas ces habitudes ; non, c'est là un choc total, un arrêt collectif, et ce choc, je le sens confusément bien plus que je ne le perçois... L'état intellectuel y est nul ou à peu près ; l'état affectif y est tout, c'est le choc ¹. » Tant que son effet dure, le sujet ne réalise point ce qui lui est arrivé ; pâle, angoissé, il semble atteint de stupeur. Le Dr DUBOIS (de Saujon), qui a assisté les victimes d'un grave accident de chemin de fer, est surpris de leur passivité. « Ce qui m'a frappé d'abord, dit-il, c'est l'état d'indifférence des blessés. Peu ou pas de cris, presque tous semblent étonnés qu'on s'occupe d'eux ; ils ne demandent qu'une chose, c'est qu'on les laisse tranquilles ². »

On peut donc *théoriquement* distinguer deux phases dans le processus de l'émotion : au cours de la première, l'état affectif agit à la manière d'un choc, par son inten-

1. G. DUMAS, *La tristesse et la joie*, pp. 184-185.

2. Dr DUBOIS (de Saujon), *Psychologie des sinistrés* (in J. de Psych., 1911, p. 261).

sité et sa masse plus que par sa nature ; dans la seconde, au contraire, il s'organise, s'accompagne d'un certain discernement et se transforme en joie, tristesse, etc. ¹. Le passage d'une forme à l'autre est immédiat ; dès que le sujet se ressaisit et cherche à s'adapter à la situation, l'action du choc se dissipe et fait place à l'émotion qualifiée ². Il peut même arriver que le choc ne soit suivi d'aucun autre effet affectif, comme lorsque nous sursautons en entendant une porte battre. Le choc peut donc constituer à lui seul, l'état émotionnel ; de toute façon, il en est la première manifestation. A ce double titre, il mérite une étude particulière.

Les effets organiques de l'émotion ont d'abord été interprétés dans le même sens étroitement finaliste que les conduites qui l'accompagnent. Sans nous arrêter aux vues naïves de MANTEGAZZA ³, nous examinerons rapidement quelques-unes des explications inspirées de ce point de vue. Mosso considère les modifications circulatoires, qui se produisent dans les émotions, comme un phénomène adaptatif. « Dans l'activité intellectuelle et dans les émotions, l'augmentation du volume cérébral est, dit-il, produite en mode passif par un afflux plus grand du sang au cerveau, conséquence de l'augmentation de la pression sanguine. En fait, l'élévation de la courbe cérébrale pléthysmographique correspond à un abaissement de la courbe pléthysmographique du bras⁴. » Le sang, se retirant des régions périphériques de l'organisme pour irriguer plus abondamment le cerveau, rendrait ce dernier mieux apte à remplir sa fonction.

LANGE distingue deux types d'émotions, les unes dé-

1. Cf. DUMAS, *Nouveau Traité*, II, p. 297.

2. Voir le chapitre précédent.

3. MANTEGAZZA, *La Physionomie et l'expression des sentiments*, p. 77 et suiv.

4. Mosso, *Sulla circolazione del sangue...*, p. 57. Cité par G. DUMAS dont nous reproduisons la traduction, G. DUMAS, *Le choc émotionnel* (in Rev. philos. 1927, I, p. 348).

pressives, comme la peur ou la tristesse, les autres toniques comme la joie et la colère. « L'exaltation fonctionnelle des muscles et des nerfs volontaires fait que l'homme joyeux se sent léger comme tous ceux dont les muscles sont puissants et reposés. Il sent le besoin de se mouvoir, il s'agit avec promptitude et vivacité, il gesticule avec force, etc. ¹. » Dans la colère, l'excitation se double d'une certaine incoordination motrice, d'« une tendance à des mouvements trop rapides et trop forts » ². Mais, dans les deux cas, l'action dynamogénique de l'émotion est, en soi, un phénomène utile. C'est ce que remarque M. DUMAS, qui n'est pas suspect de partialité en faveur de la thèse finaliste : « Le tumulte de la colère, dit-il, l'excès de force qui se dégage dans les muscles, comme l'attitude générale du corps, facilite et prépare l'agression qui peut suivre la colère. Et l'on trouverait facilement des signes d'adaptation dans d'autres émotions, comme l'étonnement, la surprise, etc., etc. ³. »

Mais l'analyse détaillée des réactions est très incomplète encore et bien des coordinations nous échappent ; « la fertilité infinie de l'organisme en réactions adaptatives devient de plus en plus apparente, dit SHERRINGTON » ⁴. Les travaux de CANNON en fournissent la preuve. Toutes les émotions fortes (peur, colère, rage) donnent lieu, montre-t-il, à des réactions glandulaires identiques ⁵ : ainsi, dans tous les cas, il se produit, une augmentation de la quantité d'adrénaline contenue dans le sang ⁶. Ce phénomène, dû à la suractivité des capsules surrénales, produit les effets suivants : 1° Mobi-

1. LANGE, *Les émotions*, p. 46-47.

2. *Ibid.*, p. 64.

3. *Compte rendu du Congrès neurol. de 1909*. Rev. neurol., 1909, p. 1577.

4. SHERRINGTON, *The integr. act. of the nervous system*, p. 236.

5. CANNON, *Bodily changes*, p. 269.

6. *Ibid.*, p. 58.

lisation plus abondante du glycogène hépatique ¹ ; 2° Elévation du niveau de contractibilité musculaire et du seuil de la fatigue, l'adrénaline agissant comme facteur dynamogénique ² ; 3° Accélération, dans la proportion de 40 à 50 %, du temps moyen de la coagulation sanguine ³ ; 4° Vaso-constriction dans tous les organes périphériques et secondaires ⁴.

« Chacun des troubles viscéraux que nous avons notés, conclut CANNON, — l'arrêt des fonctions du canal alimentaire libérant un supplément d'énergie pour les autres parties du corps, le transfert du sang des organes abdominaux dont l'activité peut être différée aux organes immédiatement essentiels pour l'exercice musculaire (poumons, cœur, système nerveux central), la vigueur accrue des contractions cardiaques, la rapide abolition des effets de la fatigue musculaire, la mobilisation du sucre, réserve d'énergie, dans la circulation — chacune de ces modifications viscérales est directement utile en rendant l'organisme plus apte à supporter la dépense considérable d'énergie que la peur, la rage, la douleur peuvent impliquer ⁵. » Car le sujet se trouve, dans toutes les émotions, devant les mêmes exigences physiologiques : les réactions au danger, les gestes du combat ou de la fuite, l'effort pour surmonter la douleur lui imposent une dépense physique, qui est facilitée par la mise en garde automatique (*state of emergency*) résultant de l'hyper-sécrétion endocrine ⁶.

Il paraît difficile de maintenir ces interprétations devant les résultats obtenus par l'investigation. Les modifications que le choc émotionnel détermine dans les

1. CANNON, *loc. cit.*, ch. V.

2. *Ibid.*, ch. VI, VII et VIII.

3. *Ibid.*, ch. IX.

4. *Ibid.*, ch. VII.

5. *Ibid.*, pp. 215-216.

6. *Ibid.*, p. 269, et *The interrelations of emotions* (Americ. J. of psychology, 1914, p. 270).

rythmes vitaux sont, comme les expériences de Fr. FRANCK et de M. G. DUMAS l'établissent, indépendantes de sa nature et de sa cause : l'audition d'un vers de RACINE, un calcul mental, l'intérêt provoqué par une image érotique, l'attention éveillée par une question donnent lieu à des variations comparables du pouls cérébral et du pouls radial. C'est à peine si ces altérations sont plus marquées dans l'émotion que dans la simple attention ¹. Mais cette différence d'amplitude elle-même n'est pas un trait constant, comme le prouvent certains tracés de Fr. FRANCK, qui reproduisent les courbes du pouls digital de deux sujets : une réaction de vaso-constriction se lit dans les deux cas, mais elle est beaucoup plus nette chez l'un d'eux, qui a été simplement troublé par l'entrée d'un étranger dans le laboratoire que chez l'autre qu'on a menacé du bruit d'une sirène ². La qualité de l'excitant peut donc être négligée dans l'étude des troubles vasomoteurs et respiratoires ; il en est de même pour les réactions glandulaires endo et exocriniennes, qui sont identiques dans toutes les émotions fortes (peur, rage, déception, etc.). Un chien présente la même réaction salivaire à la suite d'une séance de jeu, à la vue et à l'odeur d'une chienne en chaleur, ou en présence d'un autre chien ³. L'organisme ne répond pas tout de suite à la stimulation par une réaction spécifique ; l'émotion agit initialement comme un simple traumatisme : un bonheur soudain produit le même effet qu'un malheur inattendu.

La variété des effets physiologiques déterminés par l'émotion a donc sa cause première, non dans la nature

1. Voir notamment les tracés recueillis par Fr. FRANCK et reproduits par M. G. DUMAS, *Le choc émotionnel*, Rev. Philos., 1927, I, p. 351.

2. Il s'agit des deux tracés 17 et 18 reproduits par M. DUMAS, *ibid.*, p. 366.

3. G. DUMAS, *Nouveau Traité*, II, p. 329.

du sentiment ou dans l'utilité de la réplique, mais dans l'action mécanique du choc. Les symptômes émotionnels relèvent de lois précises, physiologiques et anatomiques ; et c'est par elles qu'il convient de les expliquer, même s'ils ont acquis, par la suite, une fonction de défense ou une signification sociale. C'est pour une raison purement anatomique qu'une légère excitation, également répartie entre les muscles de la face provoque le sourire. « En principe, dit M. DUMAS, l'excitation devrait se propager uniformément, mais, en fait, il se trouve que les seuls muscles qui réagissent sont ceux qui forment naturellement synthèse, tandis que les autres se neutralisent réciproquement ou sont neutralisés par les muscles qui se contractent. C'est ainsi que l'excitation se manifeste seulement dans les muscles qui coordonnent leurs contractions ¹. » En raison de cette disposition, le sourire, qui est le mouvement le plus facile du visage, coïncide avec toutes les excitations faibles et s'associe avec les états agréables qu'elles accompagnent ordinairement. Il acquiert de ce fait une signification, dont il était dépourvu, et se prête par là à toutes les utilisations sociales.

M. DUMAS applique les mêmes procédés d'analyse objective à l'étude des chocs émotionnels ; il montre que leurs effets dépendent du sujet, de son âge, de son degré d'impressionnabilité, de l'état de ses vaisseaux et des compensations qui s'effectuent dans l'organisme : de là vient l'irrégularité des phénomènes observés, non seulement chez des sujets différents, mais encore chez le même individu ². Sous ces réserves, on peut énoncer la loi suivante : « Les émotions légères sont toniques pour les fonctions organiques, tandis que les émotions fortes sont dépressives et il y a là... un principe

1. G. DUMAS, *Le sourire*, p. 36.

2. Cf. DUMAS, *Le choc émotionnel*, in *Rev. philos.*, 1927, I, notamment les pages 375, 376, 379 et suiv.

d'explication dont on peut user, à condition qu'on veuille bien se contenter de confirmations approximatives. On pourra trouver ces confirmations dans les réactions respiratoires, cardiaques, stomacales, intestinales, exocriniennes, et dans les réactions des muscles striés, comme on pourra les soupçonner dans les réactions endocriniennes ¹. » Tout se passe, en un mot, comme si l'organisme répondait au choc émotionnel par une excitation ou une inhibition, suivant l'intensité de ce choc ².

Avant que la mimique et les parades de défense n'entrent en jeu, l'émotion se présente, par conséquent, comme une onde, qui se propage sur le plan organique et dont les effets dépendent uniquement de la violence du choc produit. Léger, ce dernier passe inaperçu ; plus intense, il atteint la conscience et développe ses effets sur le plan psychique ; mais, par lui-même et par ses effets immédiats, il ne relève que de facteurs mécaniques.

L'expérimentation bien conduite écarte les harmonies naturelles que les finalistes avaient cru apercevoir, comme la corrélation de l'anémie périphérique et de la congestion du sang au cerveau. Cette hypothèse est inspirée à Mosso, dit M. DUMAS, « par la croyance que, la pensée étant la fonction humaine par excellence et par suite la fonction essentielle du cerveau, le système circulatoire tout entier, depuis le cœur jusqu'aux artérioles des régions les plus éloignées, devait au premier signal se mettre en état d'entretenir la circulation du cerveau » ³. L'observation établit, au contraire, qu'à cet égard le cerveau ne jouit d'aucun privilège : les variations

1. On n'observe jamais expérimentalement une inhibition des sécrétions endocriniennes, mais on peut en induire l'existence de certains faits, insuffisance surrénale post-opératoire, auto-intoxications émotionnelles, etc.). V. G. DUMAS, *Le choc émotionnel*, J. de Psych., 1928, p. 147.

2. G. DUMAS, *Le choc émotionnel, Réactions glandulaires et vasculaires*. J. de Psych., 1928, p. 156. Voy. aussi G. DUMAS, *Le choc émotionnel*, Rev. Philos., 1927, I, p. 337.

3. G. DUMAS, *Le choc émotionnel*. Rev. Phil., 1927, I, p. 392.

de la pression sanguine dans le cerveau et dans les régions périphériques, au lieu d'être complémentaires, peuvent être parallèles et si des compensations s'établissent par suite de l'invariabilité relative du volume sanguin, ces dernières se font d'une façon très irrégulière : là où l'on attendait une réaction dirigée, on se trouve donc devant un simple effet mécanique ¹.

Tandis que FRANCK et M. DUMAS analysent ainsi les effets organiques du choc, LAPICQUE, en 1911, en étudie le mécanisme cérébral. Il montre que la discontinuité des neurones et la multiplicité des voies nerveuses exigent pour l'exécution de chaque réflexe spécialisé l'intervention d'un aiguillage, qui canalise l'influx nerveux dans la direction utile. « L'excitabilité d'un neurone est caractérisée par une influence particulière de la durée dans le processus d'excitation ² », chaque élément nerveux étant doué d'une « chronaxie » différente, c'est-à-dire mesurant le temps avec une unité qui lui est propre. L'exécution et la coordination des réflexes dépendent, par conséquent, de l'isochronisme des neurones intéressés. Cette harmonie interne du système nerveux est rompue par le choc émotionnel. « Si l'influx nerveux qui le parcourt jusqu'à ses divers pôles émissifs est modéré, l'excitation se transmettra uniquement à celui ou à ceux des neurones consécutifs qui sont accordés, isochrones avec le premier, comme un muscle avec son nerf ; quand un influx sera plus fort, il éveillera, en outre, d'autres neurones présentant un certain hétérochronisme, puis grandissant encore, d'autres neurones de plus en plus hétérochrones ³. » « Si, en un point quelconque l'influx acquiert une intensité inaccoutumée, l'aiguillage défini par les homochronismes sera en quel-

1. G. DUMAS., *loc. cit.*, p. 393.

2. LAPICQUE, *Essai d'une nouvelle théorie physiologique de l'émotion*. Journal de Psych., 1911, p. 2.

3. *Ibid.*, p. 5.

que sorte débordé ; l'influx se transmettra aux neurones les plus hétérochrones ; on verra dans l'organisme des appareils quelconques entrer en jeu. L'émotion elle-même sera le reflet psychologique de cette irradiation anormale ¹. »

Cette conception mécaniste marque un progrès incontestable sur les autres théories en substituant l'observation et l'expérimentation aux constructions hypothétiques ; elle ouvre la voie à l'investigation méthodique des symptômes émotionnels qui, seule, permettra de dégager les lois de l'expression. Par là, la psychologie affective sort du domaine des théories et s'avance en terrain sûr ; le rapprochement de l'émotion et du choc, succédant à l'assimilation contestable de l'émotion à la sensation, puis à l'action, fournit une hypothèse de travail féconde, aussi bien en faisant table rase des interprétations hâtives qu'en provoquant cette collaboration dans la recherche, d'où peut seule jaillir la lumière.

Nous ne devons pas toutefois oublier la valeur purement métaphorique de l'expression « choc émotionnel ». Prendre celle-ci au pied de la lettre serait manquer de cette prudence que ne cessent de recommander les auteurs mêmes de cette conception. L'erreur a été commise, pendant la guerre, quand on a attribué les accidents émotionnels observés chez les combattants à l'action directe de l'éclatement de l'obus sur l'organisme. L'intensité de l'onde produite dans l'atmosphère, sa vitesse de propagation qui, en certains cas, atteint 6.000 m. à la seconde, les compressions et les décompressions brusques qui en résultent ont été considérées, pendant un temps, comme les causes mécaniques des troubles nerveux consécutifs ².

1. LAPICQUE, *loc. cit.*, p. 7.

2. Cf. DUMAS, *Troubles mentaux et nerveux de guerre*, ch. IV et V, p. 94 et 117 et DIDE, *Les émotions et la guerre*, ch. III, p. 25.

Mais, si le *shell shock* peut provoquer certains désordres végétatifs, dans la majorité des cas, il ne constitue pas le facteur le plus important dans la genèse des troubles affectifs. Les mêmes accidents peuvent survenir, comme l'a observé DIDE, après une émotion ou un surmenage prolongé ¹. Et la diversité des réactions, suivant le tempérament et l'âge du sujet, le moment où il a été commotionné, la durée de son séjour au front et la nationalité à laquelle il appartient ², montre que le choc n'agit pas matériellement, mais par les effets psychiques qu'il produit sur un terrain prédisposé. Rien ne permet donc à l'investigateur, qui n'en aperçoit que les manifestations physiques et dont la méthode s'interdit de les dépasser, de présenter le « choc » comme un fait d'expérience et de le décrire en termes organiques. En s'appuyant sur les signes observés, il peut comparer l'effet de l'émotion à celui d'un processus traumatique, mais il ne doit pas perdre de vue qu'il s'agit là d'une simple analogie.

Cette dernière est, d'ailleurs, empruntée à l'introspection ; émotion et commotion ont une même étymologie ; nous disons qu'une nouvelle nous a « frappés », que nous avons éprouvé « un coup au cœur », etc. Le terme de « choc » traduit l'impression ressentie par le sujet, quand l'émotion fait irruption dans sa conscience, balayant tout au passage, et introduisant le désarroi et le désordre dans sa pensée et sa conduite ³.

Il en est de ce terme comme de la plupart de ceux qui sont employés en psychologie : il repose sur une métaphore et n'a pas de sens précis en dehors de l'observation intérieure. Pour cette raison aussi, la distinction des « chocs légers » et des « chocs intenses », sur laquelle

1. M. DIDE, *op. cit.*, p. 54.

2. Cf. POROT et HESNARD, *Psychiatrie de guerre*, 1^{re} partie, ch. III, p. 59.

3. V. *supra*, ch. II, p. 51 et suivantes.

s'appuie la loi énoncée par M. DUMAS, ne peut être faite du point de vue strictement objectif ¹. Quand on l'approfondit, la notion de choc émotionnel prend un sens purement psychologique, comme nous allons essayer de le montrer.

* * *

L'intérêt qu'on a attaché au phénomène affectif et à ses causes immédiates a fait oublier, pendant un temps, le rôle important qui revient au caractère, au type mental et à l'histoire personnelle du sujet dans sa genèse. On a séparé l'émotion de ses causes profondes pour la considérer comme un effet particulier se reproduisant régulièrement dans certaines conditions. Trop souvent, d'ailleurs, les expériences de laboratoire ont porté sur des chocs trop élémentaires pour nous renseigner sur les réactions individuelles du sujet (impressions causées par un bruit agaçant, par un coup de revolver, par le mugissement d'une sirène, par l'entrée d'une personne étrangère, etc.).

SOLLIER protestait déjà, en 1905, contre cette méthode statique, qui oublie l'homme derrière le phénomène observé. « Il est remarquable, écrivait-il, qu'on ait presque complètement négligé d'étudier le substratum même de l'émotion, c'est-à-dire les conditions qui permettent à l'émotion de naître, à savoir l'émotivité... Il s'est passé ici ce que nous avons vu se produire en microbiologie. On a accordé toute son attention au microbe et aux lésions qu'il produisait jusqu'à ce qu'on se soit avisé un jour que le terrain sur lequel il évoluait pouvait bien avoir aussi son importance. L'émotion est à l'émotivité

1. Cette distinction ne peut être faite qu'en se référant ou à la cause de l'émotion, ou à ses effets organiques, ou à l'impression éprouvée par le sujet. En fait, ces trois critères se mêlent l'un à l'autre ; il suffit pour s'en convaincre de relire le texte dans lequel M. DUMAS définit ce qu'il entend par « petits chocs » et « chocs intenses ». Cf. G. DUMAS, *Nouveau Traité*, II, p. 297.

ce que le microbe ou pour mieux dire la lésion qu'il provoque est à la réceptivité, et plus encore ^{1.} »

Ce sont ces différences individuelles, signalées aussi par M. DUMAS ², qui ont conduit DUPRÉ à l'idée d'émotivité constitutionnelle. « Les différents sujets, dit-il, sont très inégaux devant les émotions. Les uns sont remarquables, soit par la stabilité de leur équilibre et la perfection de leur adaptabilité aux chocs imprévus ou pénibles de la vie, aux douleurs physiques et morales, soit par leur insensibilité ou leur apathie dans les mêmes circonstances. Les autres, au contraire, et ce sont les plus nombreux, manifestent des dispositions spéciales à réagir vivement et profondément aux émotions, à dépasser dans ces réactions les effets utiles de l'ébranlement psychique et présentent, par conséquent, les traits généraux de cette émotivité constitutionnelle ^{3.} » Cette dernière se reconnaît objectivement à l'exagération des réflexes, à l'hyperesthésie, au déséquilibre des réactions et enfin à la tendance aux spasmes et aux tremblements. Normale chez l'enfant, dont elle manifeste l'instinct de conservation, elle ne devient pathologique qu'en persistant chez l'adulte ^{4.}

Cette conception présente à nos yeux un double mérite : celui de corriger la notion trop extérieure et trop mécanique de « choc émotionnel » en réintroduisant dans la psychologie affective la considération de la personnalité et du caractère du sujet et celui de placer à la source de l'affectivité une disposition innée, qui doit être regardée comme le fait primitif. Par là, elle marque un

1. P. SOLLIER, *Le mécanisme des émotions*, p. 3.

2. Voy. G. DUMAS, *Nouveau Traité*, II, p. 305 et suiv. Il relève, en particulier, l'existence de variations individuelles considérables dans les réactions vasculaires provoquées par l'émotion ; ces dernières ne sont pas seulement d'amplitude différente suivant les sujets, elles sont parfois de sens opposé.

3. E. DUPRÉ, *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*, pp. 246-247.

4. *Ibid.*, p. 250.

progrès certain sur les théories antérieures et nous achève vers une solution du problème de l'émotion. Non seulement nous acceptons, par conséquent, les idées de DUPRÉ sur ce point, mais nous essaierons, dans la suite de cette étude, de préciser la nature et l'origine de cet élément premier ¹.

Nous devons reconnaître toutefois que, dans la description qu'il en donne, la notion d'émotivité constitutionnelle demeure beaucoup trop vague ; s'agit-il d'un phénomène physique ou d'une disposition psychique ? en quoi consiste ce terrain que l'on dit favorable à l'éclosion de l'émotion ? Tant que ces problèmes ne sont pas résolus, l'idée d'émotivité demeure un peu verbale et a le défaut de constituer une entité, dont il est tentant d'abuser. C'est le travers que n'ont pas entièrement évité, à notre sens, certains disciples de DUPRÉ, comme DEVAUX et LOGRE dans leur étude sur l'anxiété ², et, malgré son beau talent et ses dons incontestables d'observateur, de FLEURY, quand il écrit, par exemple : « La constitution émotive, c'est la disposition qu'en entrant dans la vie nous apportons à réagir avec ampleur et promptitude aux sollicitations du monde extérieur ³. » De même, dans une étude sur la *personnalité humaine*, l'émotion est définie « le retentissement traduisant le dynamisme direct de l'émotivité » ⁴. On se croirait revenu aux plus beaux temps de la scolastique et ceci justifie les réserves que M. P. JANET faisait, au Congrès neurologique de 1909, sur la notion d'émotivité : « Il est trop facile, remarquait-il, de dire en examinant un individu, qui est devenu malade après un choc émo-

1. Cet élément inné est, selon DUPRÉ, de nature individuelle ; nous le tenons, au contraire, pour spécifique. Voy. *infra*, chapitres VI et XII, ainsi que la Conclusion.

2. DEVAUX et LOGRE, *Les anxieux*.

3. DE FLEURY, *L'angoisse humaine*, p. 19.

4. DELMAS et BOLL, *La personnalité humaine*, p. 265.

tionnel, que c'était un émotif et que cela explique tout.¹ »

L'abondante moisson des troubles nerveux provoqués ou colorés par la guerre nous fournit des renseignements plus précis sur l'émotivité acquise, dont le processus est observable : l'étude des effets, non plus immédiats, mais profonds et durables d'un choc sur la personnalité individuelle montre que l'émotion modifie le terrain sur lequel elle éclôt. Le commotionné est souvent plongé dans un état de profonde *stupeur*. « Je ne me rappelle plus rien de ce qui a précédé et suivi l'explosion de la marmite, dit un malade de M. DUMAS... Je sais seulement qu'on m'a porté dans la tranchée et de là au poste de secours. En fait de blessures, je n'ai alors qu'un fort noir au front et quelques déchirures à la peau du ventre. J'ai été projeté en l'air, paraît-il, et me suis cogné la tête en retombant. Le premier sentiment que j'éprouve, le troisième jour, est celui d'une stupidité qui se manifeste principalement par des confusions de mots, un bégaiement continuels dès que je veux parler, enfin à certains moments, une cécité presque complète. Je vois d'abord une sorte d'insecte qui se promène en l'air de droite à gauche ; aussitôt tout se brouille et les objets me paraissent entrer les uns dans les autres ; je ne distingue plus rien d'extérieur². »

La conscience affective, plus encore que l'état intellectuel, est altérée ; ramené à l'arrière, le commotionné demeure accroché à certains souvenirs douloureux : il est en proie à une *émotion fixe*. M. DUMAS cite le cas du soldat Crivelli que poursuit sans cesse le même cauchemar. « Je suis couvert de terre, dit-il ; aide-moi, aide-moi, donne-moi un coup de main. Eh ! Meyrieux, Meyrieux ! Mais il a une balle dans la tête ! Elle est entrée par le

1. *Compte rendu du Congrès neur.*, 1909. Revue neurologique, 1909, p. 1581.

2. G. DUMAS, *Troubles mentaux et tr. nerveux de guerre*, p. III.

front. Tout son sang m'a éclaboussé !! J'en ai plein les souliers. Oh ! regardez ! il coule... ¹ » et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il tombe dans un état de somnolence d'où il ne sortira que pour une nouvelle crise. D'autres fois, le malade s'absorbe dans une contemplation muette, comme le soldat Mettran. « Il se tenait à l'ordinaire sous ses couvertures et très rarement il sortait la tête pour regarder fixement dans le vide en disant doucement « Torpille ! Torpille ! ». Il semblait bien qu'il vit alors arriver des torpilles, car il avait l'air de suivre des yeux des trajectoires, mais sans manifester d'émotion intense. Ce qui frappait chez lui, c'était l'inertie et la passivité ². »

L'effet le plus important de la commotion est de *sensibiliser* le sujet à l'égard de certains chocs. BROUSSEAU rapporte l'observation d'un officier, titulaire de deux citations et de la Légion d'honneur, qui, après avoir été blessé et trépané, reste dans un état d'émotivité maldive. « Devenu timide, incapable d'effort, se troublant très facilement, supportant mal la plaisanterie, malgré une grande bonté naturelle, il est sujet à des accès de colère tout à fait inattendus... Au printemps de 1918, à 250 kilomètres des lignes, il est au téléphone, lorsqu'on donne l'ordre d'alerter comme pour un raid d'avions toujours possible. Il pâlit, bégaye, lâche le récepteur. Au dire de ses camarades, il avait complètement perdu la tête ³. » Un autre combattant, L..., est demeuré 4 jours entre les lignes ; depuis il ne cesse de repenser aux heures qu'il a vécues, « et cette rumination s'accompagne d'épouvante et d'angoisse » ⁴. « Le lieutenant d'artillerie R..., qui a gagné au front la Légion d'honneur, a été enseveli parmi ses hommes, dont plusieurs ont été broyés par l'éclatement d'un obus de gros calibre. Il a servi au front

1. G. DUMAS, *loc. cit.*, p. 50.

2. G. DUMAS, *Troubles mentaux et tr. nerveux de guerre*, pp. 54-55.

3. BROUSSEAU, *Essai sur la peur aux armées*, p. 48.

4. *Ibid.*, p. 55.

vingt-sept mois consécutifs et les plus formidables fracas n'étaient point pour l'émouvoir, mais il est depuis sa commotion sensibilisé à ce point qu'assistant à Paris à une comédie, où figurait un combat naval, il n'a pu supporter le bruit imité de la canonnade ¹. »

Ces modifications de la personnalité et du caractère déterminées par l'émotion font penser aux phénomènes d'anaphylaxie ; de nombreux auteurs développent cette comparaison. GILLES et VOIVENEL insistent sur l'état d'imprégnation émotionnelle qui caractérise certains combattants : « le soldat imprégné d'émotions, dit GILLES, s'affole à l'occasion d'une menace illusoire ; il semble que les peurs mâtées se réveillent tout à coup » ². En 1917, JOLTRAIN rapproche le choc émotionnel du choc hémoclasique étudié par VIDAL, ABRAMI et BRISAUD : leurs effets seraient identiques : « modifications brutales de la pression sanguine, du nombre des leucocytes, de la température, de la coagulabilité sanguine, etc. » ³.

Selon la Doctoresse PASCAL et DAVESNE (1926), l'émotivité acquise résulterait des altérations produites par le choc émotionnel dans les fonctions végétatives. « La constitution émotive de DUPRÉ, écrivent-ils, n'est plus une diffusion motrice anormale des émotions, un ensemble de réflexes disproportionnés avec la cause, mais une tare plus profonde, humorale et végétative ; elle se confond avec l'anaphylaxie mentale ; elle est la diathèse psychocolloïdologique ⁴. » « L'émotion pathogène à prévalence biologique, précisent-ils, apparaît comme une crise hémoclasique, un véritable bouleversement colloïdal ; elle

1. DE FLEURY, *L'angoisse humaine*, p. 255.

2. Cité par PASCAL et DAVESNE, *Chocs émotionnels pathogènes et thérapeutiques* (in J. de Psych., 1926, p. 461).

3. Cité par PASCAL et DAVESNE, *Chocs émotionnels pathogènes et thérapeutiques* (in J. de Psych., 1926, p. 462). V. aussi G. DUMAS, *Nouveau Traité*, II, p. 336.

4. PASCAL et DAVESNE, Article cité, p. 480.

réalise les conditions colloïdo-plasmaticques propices à l'éclosion des chocs... En résumé, la vague hémoclasique complète la sensibilité psychique ; leur action combinée crée l'anaphylaxie mentale ¹. » C'est pourquoi un choc émotionnel peut en certaines circonstances provoquer la mort subite ².

A. LUMIÈRE, en 1928, essaie de définir le mode d'action de l'émotion dans le domaine végétatif. L'effet premier du choc est de provoquer une chute immédiate de la pression sanguine par vaso-dilatation périphérique. « Lorsque la tension artérielle baisse dans de telles limites, les liquides intertissulaires passent au travers de la paroi semi-perméable des vaisseaux pour pénétrer dans la circulation et tendre à rétablir la pression normale. Les colloïdes interstitiels et plasmaticques, habituellement séparés les uns des autres par les tuniques des capillaires, se trouvent donc en contact dans le torrent circulatoire et ce mélange aboutit à une floculation ; réaction qui n'est point une vue de l'esprit, car si l'on mélange *in vitro* ces mêmes éléments colloïdaux, il se produit aussitôt un floculat ³. » Ce phénomène, à son tour, déclanche « tous les grands symptômes de maladies aiguës, symptômes circulatoires, respiratoires, glandulaires, sécrétoires, moteurs, variables suivant la forme de la précipitation, son abondance et la rapidité avec laquelle elle prend naissance » ⁴. L'hypersécrétion endo et exocrinienne ainsi déterminée réagit sur la floculation. « Les floculats conduisent à l'hypersécrétion et cette hypersécrétion produit à son tour des floculats ; il se

1. PASCAL et DAVESNE, *ibid.*, pp. 478-479. Voir des mêmes auteurs, *Traitement par les chocs* (1926).

2. E. MARTIN, *La mort subite ou rapide par choc émotionnel*. Journal de Médecine de Lyon, 1926, p. 543.

3. A. LUMIÈRE, *Rôle des facteurs émotifs dans les troubles fonctionnels et les affections organiques*. Presse médicale, 1928, n° 63, p. 993.

4. *Ibid.*, p. 994.

constitue ainsi une sorte de cercle vicieux qui assure un nouvel état d'équilibre floclatoire, lequel persistera aussi longtemps qu'on ne réalisera pas une modification humorale brusque, convenable, appropriée ¹. » La spécialisation des accidents post-émotionnels varie suivant les individus ; elle dépend du tempérament et de l'état des organes.

Ces recherches ont eu l'avantage de mettre en évidence le « cercle émotionnel » constitué par l'interaction réciproque du choc et du terrain sur lequel il se produit ; elles ont montré que toute émotion tend à aggraver les conditions spéciales qui l'ont fait naître. Nul doute, en effet, que le passé ne marque l'organisme d'une empreinte qui, jusqu'à un certain point, engage l'avenir ; aucun état affectif ne doit être étudié sans avoir été replacé dans le cadre d'une personnalité et d'une destinée individuelle.

Mais c'est une erreur de croire que l'expérience ne survit que par les traces matérielles qu'elle imprime dans les tissus ; l'émotivité acquise ne se confond pas avec les effractions du choc dans la sphère végétative. Les séquelles émotionnelles les plus graves sont de nature psychique. M. P. JANET a analysé avec précision les transformations de la conduite déterminées par l'émotion ² ; comment celles-ci ne laisseraient-elles pas des stigmates et ne tendraient-elles pas à se reproduire ? Et si certaines émotions « avortent » ³, si elles ne parviennent pas à s'épuiser dans l'instant où elles naissent, pourquoi ne subsisteraient-elles pas, comme le suppose FREUD, sous la forme de « complexes inconscients » ⁴ capables de menacer et d'ébranler l'équilibre du moi ? L'influence pathogène de certains chocs, la susceptibilité

1. A. LUMIÈRE, *loc. cit.*, p. 994.

2. V. le chapitre précédent.

3. V. P. JANET, *Les obsessions et la psychasthénie*, I, p. 566.

4. V. notamment FREUD, *Introduction à la psychanalyse*, p. 410 et suivantes.

que manifeste le sujet après certaines épreuves ont des causes psychiques très claires. Il n'est pas interdit de supposer, par conséquent, que l'émotivité acquise est une forme de la mémoire affective.

D'autre part, la notion de choc humoral, sur laquelle reposent les interprétations que nous avons passées en revue, demeure aussi éloignée de l'idée de choc émotionnel que celle de commotion : « C'est faire une comparaison trop lointaine, remarque M. DUMAS, que de comparer l'émotion dans ses rapports avec l'organisme psychique à l'injection d'une substance étrangère dans l'organisme physique et de parler de psychoclasie comme on parle d'hémoclasie ¹. » En procédant ainsi, on remplace un fait d'observation directe par un phénomène beaucoup plus obscur. Le choc émotionnel n'aurait pas d'ailleurs le retentissement qu'il a dans la vie mentale, s'il était le simple effet d'une cause extérieure. Il faut qu'il ait sa source dans la structure même du moi. C'est la conclusion à laquelle aboutissent ELLIOTT SMITH et PEAR en étudiant le « *shell shock* ». « Chez le commotionné, disent-ils, la guerre est au dedans autant qu'au dehors : il tente de vaincre un ennemi extérieur avec une armée qui s'est mutinée ². » Par là la notion de choc émotionnel nous conduit à celle de conflit.

* * *

Fait à remarquer, c'est la psychologie animale qui nous engage dans cette voie. L'étude du comportement animal peut nous renseigner utilement sur la nature des états affectifs, si elle se place au-dessus de l'anthropomorphisme naïf, qui prête des sentiments humains aux êtres inférieurs ³ et du mécanisme carté-

1. G. DUMAS, *Nouveau Traité*, II, p. 337.

2. G. ELLIOT SMITH and PEAR, *Shell shock and its lessons*, p. 71.

3. Trop souvent FABRE est tombé dans cette erreur que lui

sien, qui leur refuse toute vie psychologique ¹. En un grand nombre de cas, les actes, qui paraissent manifester chez l'animal une inclination ou une préférence, se réduisent, en fait, à de simples attractions mécaniques. « Nous pouvons considérer, dit LOEB, comme l'exemple le plus simple de ces tropismes la tendance qu'ont certains animaux à voler ou à se diriger vers la lumière. Nous avons à faire dans ce cas à la manifestation d'un instinct, d'une impulsion à laquelle l'animal ne peut résister. Cet instinct aveugle auquel les animaux doivent obéir, bien qu'il puisse leur en coûter la vie, pourrait bien être expliqué par la même loi de BUNSEN et de ROSCOE qui explique dans la nature les effets photochimiques ². » La réaction de l'insecte est provoquée directement par la stimulation extérieure ; il en est de même pour l'instinct sexuel, comme le prouve une expérience de LOEB. « Je mets, dit-il, une femelle de papillon dans une petite boîte de bois que je suspens au milieu d'une chambre. La fenêtre est ouverte. Au commencement de l'expérience, il n'y avait aux alentours

reproche justement M. RABAUD. De son côté, ROMANES écrit à propos des Araignées : « Autant qu'on en peut juger par leurs actions, les araignées sont susceptibles de deux genres d'émotions : les unes résultant des passions sexuelles (y compris l'amour maternel), les autres de la férocité de leurs mœurs qui les fait vivre de proie. Mais si ces émotions sont en petit nombre et revêtent un caractère en apparence fort simple, elles sont par contre d'une grande violence » (ROMANES, *L'intelligence des animaux*, I, p. 193). Il n'hésite pas, un peu plus loin, à leur attribuer des émotions esthétiques et un goût marqué pour la musique.

1. L'anthropomorphisme est, selon DESCARTES, un préjugé tenace. « Pour les Bêtes brutes, nous sommes si accoutumés, dit-il, à nous persuader qu'elles sentent ainsi que nous qu'il est malaisé de nous défaire de cette opinion. Mais si nous étions aussi accoutumés à voir des automates qui imitassent parfaitement toutes celles de nos actions qu'ils peuvent imiter, et à ne les prendre que pour des automates à cause que nous trouverions qu'ils diffèrent de nous en toutes les mêmes choses... », nous n'aurions point de peine à voir les animaux tels qu'ils sont, c'est-à-dire comme de simples machines (*Lettre à Mersenne*, 30 juill. 1640, Ed. Adam et Tannery, III, p. 121).

2. J. LOEB, *La conception mécanique de la vie*, p. 35.

de la maison... aucun papillon de même espèce. En une demi-heure, trois papillons mâles de la même espèce passent devant la maison, s'arrêtent sur la fenêtre, volent dans la chambre et se posent sur la boîte en essayant de pénétrer par ses fentes. Il ne peut s'agir que de l'action d'une substance émanant d'un papillon femelle ¹. »

Dans les actes complexes, le rôle de l'excitant extérieur consiste à amorcer le réflexe, qui constitue le premier anneau de la chaîne des réactions. « En fait, dit M. RABAUD, un premier excitant externe détermine un premier réflexe ; celui-ci place souvent l'animal dans des conditions telles que le même excitant — ou un excitant nouveau — provoque un second réflexe et ainsi de suite. Le comportement de l'Argiope fasciée exprime fort bien le phénomène : les vibrations mécaniques qu'une proie transmet à la toile attirent l'Araignée et l'amènent au contact de la proie. Ce contact avec l'objet vibrant détermine à son tour un enveloppement rapide qui est suivi, quand cessent les vibrations, par la morsure ². » Même succession fatale dans l'instinct prédateur du Sphecx. « La première prise de contact détermine un soubresaut immédiat de la victime et ce soubresaut déclanche les coups d'aiguillon. Ceux-ci portent sur le tégument abdominal : ils portent au hasard et la piqûre a seulement lieu au niveau des zones de moindre résistance, les zones intersegmentaires. La piqûre, à son tour, provoque un nouveau soubresaut, qui provoque une nouvelle piqûre et ainsi de suite, chaque mouvement produisant le même effet jusqu'à ce que la chenille soit paralysée ³. »

Bien que ces réactions aient des causes extérieures précises, elles supposent une disposition interne, sans laquelle elles ne se produisent pas. Le fait est mis en lu-

1. J. LOEB, *La dynamique des phénomènes de la vie*, p. 285.

2. E. RABAUD, *Fabre et la science*, p. 137.

3. E. RABAUD, *Fabre et la science*, pp. 107-108.

mière par les expériences de M. RABAUD sur l'instinct maternel de l'Araignée. Les Thomises, les Lycoses, les Pardoses, et les Théridions construisent un sac ovigène à l'égard duquel ces insectes présentent les réactions caractéristiques de l'instinct maternel. RABAUD enlève à une Lycose son sac et lui en présente un autre dont elle s'empare aussitôt ; l'interchangeabilité est totale à l'intérieur d'une espèce ; elle est moins complète d'une espèce à l'autre ; elle n'existe pas ou n'est que provisoire à l'égard d'un objet étranger de même apparence. « On peut donc dire, observe M. RABAUD, que ni la couleur, ni le volume n'interviennent dans le déterminisme ; il semble qu'il faille penser à l'effet d'un excitant olfactif ¹. » Plus important est le phénomène d'oubli qui se produit dans les conditions suivantes ; si l'on sépare l'araignée de son sac, elle s'en ressaisit, 24 heures plus tard, après une courte hésitation. A chaque présentation espacée du même laps de temps, la rapidité de la reprise diminue ; à la 7^e ou 8^e, l'Araignée ne reprend plus le sac. Cette indifférence tient probablement à ce que l'état interne s'est modifié : la réaction est donc conditionnée par un état particulier du système nerveux. Le cycle est le suivant : l'araignée est sensible à l'odeur du sac. « L'attraction s'ensuit ; elle peut rester isolée ou être suivie d'une mise aux filières. Celle-ci effectuée ajoute une excitation nouvelle, qui maintient l'état physiologique. Si l'on supprime cette excitation, l'attraction diminue nettement ². »

Les mouvements ainsi exécutés n'obéissent, selon LOEB et RABAUD, à aucune finalité. Dans « l'instinct de simulation de la mort », où certains auteurs voient une ruse, M. RABAUD n'aperçoit qu'un réflexe inhibiteur, sans rapport avec la nature de l'agresseur et la si-

1. E. RABAUD, *L'instinct maternel chez quelques Araignées* Journal de psychologie, 1926, p. 1030.

2. *Ibid.*, p. 1034.

tuation du sujet ¹. Les attractions et les répulsions que manifestent les animaux inférieurs sont « quelconques » et peuvent s'exercer aussi bien dans un sens nuisible qu'utile. « Certaines mouches (*Drosophiles*) sont attirées avec une telle force par l'étheracétique ou l'alcool qu'elles tombent dans le liquide et s'y noient ; divers insectes du pin (*Spondylis buprestoïdes*, *Blastophagus piniperda*, *Criocephalus rusticus*), viennent s'engluer dans la peinture mêlée de térébenthine ². » La cause de ces mouvements impulsifs réside dans la constitution physico-chimique du protoplasma. « Suivant les conditions dans lesquelles les diverses matières vivantes se sont formées, suivant les conditions successives dans lesquelles elles se sont trouvées, les proportions relatives des substances plastiques, qui les constituent, changent ; de la prépondérance des unes, de la faible quantité ou de l'absence des autres découlent évidemment les propriétés particulières de telle ou telle matière vivante, de tel ou tel organisme ³. »

Dans le réflexe simple comme dans le comportement instinctif, il n'y a donc pas lieu d'intercaler dans la chaîne des réactions un état psychique ressemblant de près ou de loin à l'émotion. Là où le mécanisme suffit à expliquer l'activité, toute autre hypothèse est superflue. « En aucun cas, dit LLOYD MORGAN, on ne doit interpréter l'action d'un animal comme la manifestation d'une fonction mentale élevée, lorsqu'on peut l'expliquer par l'intervention d'un principe occupant dans l'échelle mentale un rang inférieur ⁴. »

Par contre, il est difficile de nier le caractère affectif de certaines réactions qui accompagnent un trauma-

1. E. RABAUD, *L'immobilisation réflexe*. Journ. de Psych., 1920, pp. 865-877.

2. E. RABAUD, *L'adaptation et l'évolution*, pp. 101-102.

3. *Ibid.*, p. 101.

4. LLOYD MORGAN, *Introduction to comparative psychology*. Cité par WASHBURN, *The animal Mind*, pp. 24-25.

tisme de la sphère instinctive ; la conduite de l'animal, au lieu de répondre à l'excitant extérieur par une attraction ou une répulsion, se développe alors sous la forme d'une décharge nerveuse ou d'une agitation diffuse, que l'on doit interpréter comme une *réaction de choc*. Telles sont, par exemple, les contorsions singulières du *Sphex* après la capture de sa proie, dans lesquelles FABRE voyait des gestes de triomphe. « Loin d'être une manifestation de joie, rectifie M. RABAUD, c'est un frémissement *convulsif*, un tremblement, une série de mouvements désordonnés, comme l'ont fort bien vu P. MARCHAL, d'une part, et Ch. FERTON, de l'autre : l'insecte frotte sa tête contre le sol, mord les cailloux, s'agite violemment et son agitation n'a rien de joyeux... FERTON pense que la chenille émet une odeur à la fois attirante et excitante provoquant une sorte d'ivresse passagère ¹. » Cette agitation motrice peut être regardée comme l'ébauche d'une expression émotionnelle.

Les expériences de PAWLOV éclairent le mécanisme de ce phénomène. Le physiologiste russe est parvenu à isoler deux catégories de réflexes, stimulateurs et inhibiteurs, les uns et les autres étant capables de propagation et donnant lieu, par suite, à des formes conditionnelles. Lorsque les deux réactions opposées sont déclanchées simultanément, les deux processus se délimitent ordinairement l'un l'autre et se localisent en des régions distinctes, mais l'équilibre ne s'établit pas sans peine, comme le prouvent l'attitude inquiète, l'essoufflement et l'agitation de l'animal : dans la majorité des cas cependant, le chien se calme et, selon la nature de l'excitant, déclanche alternativement le réflexe d'inhibition ou celui d'excitation. « Ce n'est que dans certaines conditions particulières que cette lutte se termine par un

1. E. RABAUD, *Fabre et la Science*, p. 96.

trouble de l'activité nerveuse normale et un état pathologique qui peut durer des jours, des mois et peut-être même des années ¹. »

Cette « névrose expérimentale » est réalisée de la manière suivante : PAWLOV crée chez un chien un réflexe conditionnel positif pour une excitation destructive de la peau. « Pour cela, dit-il, on excitait la peau du chien par un courant électrique tout en donnant à manger à l'animal. Le courant, d'intensité faible au début, atteignait vers la fin une intensité considérable. A la fin de l'expérience, on avait obtenu que ce courant électrique, tout comme une brûlure ou une destruction mécanique de la peau ne détermine plus que la réaction alimentaire sans la moindre ébauche de réaction de défense. Ce résultat était évidemment dû à l'atteinte du centre alimentaire par l'excitation extérieure, avec inhibition concomitante du centre de défense ². »

Le réflexe établi, l'expérimentateur change systématiquement chaque fois le point d'application du courant sur la peau. « Lorsqu'un grand nombre de points furent ainsi successivement excités, on observa un changement brusque : l'excitation de chaque point, même très légère, déterminait maintenant une réaction de défense nette et pas la moindre réaction alimentaire ³. » On ne put par la suite faire reparaître le réflexe primitif et le chien, qui était très calme, entra dans un état d'extrême agitation.

Le même résultat est obtenu plus simplement dans une autre expérience. « Un réflexe conditionnel alimentaire pour un cercle lumineux projeté sur un écran fut établi chez un chien. Puis on différençia ce cercle d'une ellipse de même grandeur et de même intensité lumineuse ; à cet effet, l'apparition du cercle était accom-

1. PAWLOV, *Les réflexes conditionnels*, p. 356.

2. *Ibid.*, p. 357.

3. *Ibid.*, p. 357.

pagnée de nourriture et celle de l'ellipse ne l'était pas. La différenciation établie, le cercle provoquait la réaction alimentaire, tandis que l'ellipse restait sans effet, ce qui, on le sait, est dû au développement d'un processus d'inhibition ¹. » On modifia ensuite le rapport des axes de l'ellipse de façon à rapprocher progressivement celle-ci du cercle ; un changement soudain apparut dans l'attitude de l'animal, quand ce rapport ne fut plus que de 9/8. « Le chien très calme jusque-là devint agité. Il fallut reprendre tout depuis le commencement et la différenciation même la plus grossière fut beaucoup plus longue à obtenir que la première fois ². »

De ces expériences, on peut induire que des états affectifs intenses, se traduisant au dehors par une agitation diffuse, apparaissent toutes les fois qu'un antagonisme des tendances instinctives paralyse l'activité. Ce conflit interne détermine un choc qui interrompt brusquement la chaîne des réflexes. « Le point sur lequel il convient d'insister, dit KIRKPATRICK, est que chez l'homme comme chez l'animal, une réaction instinctive prompte et sans entraves a une moindre résonance affective que s'il y a délai, destruction et conflit des tendances motrices, avec le concours plus ou moins grand d'une imagerie quelconque ³. » En définitive, l'émotion est perçue subjectivement comme un choc parce qu'elle exprime à la conscience l'angoisse d'un conflit intérieur.

Certaines expériences de BARD permettent de comprendre pourquoi le conflit de deux activités contraires et le déséquilibre qui en suit s'accompagnent d'agitation motrice. CANNON et BRITTON avaient observé chez des chats, dont le cortex avait été séparé des couches inférieures du cerveau, des réactions typiques de colère, qui survenaient en l'absence de toute stimulation extérieure

1. PAWLOV, *loc. cit.*, p. 357.

2. *Ibid.*, p. 358.

3. KIRKPATRICK, *Genetic psychology*, p. 217.

et auxquelles ils avaient donné le nom de « pseudo-rage » ¹. Les expériences de BARD tendent à déterminer le siège exact de cette réaction sous-corticale ; à cet effet, on procède sur différents sujets à l'ablation des hémisphères et d'une partie du cerveau moyen, en pratiquant des sections de plus en plus basses. Quand on a enlevé les hémisphères, les corps striés, la partie crânienne du diencephale, en respectant l'extrémité caudale de ce dernier, l'animal, pendant les quelques heures où il survit à l'opération, présente des crises de colère spontanée, plus ou moins espacées : il se débat, agite violemment les pattes, sort les griffes, remue la queue, hérisse les poils, effectue des mouvements avec sa langue ; l'extrémité de ses pattes se couvre d'une sueur profuse, tandis que la pression artérielle monte et que le rythme du cœur s'accélère ².

On doit interpréter ces expériences à la lumière de l'hypothèse présentée par HUGLINGS JACKSON en 1884 ³ et reprise par HEAD ⁴, RIVERS ⁵, VON MONAKOW et MOURGUE ⁶. Le rôle du cortex cérébral est d'élaborer les réactions discriminées et graduées, qui permettent à l'être vivant de s'adapter aux situations indéfiniment variées du milieu extérieur. Les centres nerveux inférieurs, et l'extrémité caudale du diencephale, en particulier, commandent, au contraire, des mouvements diffus qui correspondent à une phase plus ancienne

1. Voir le compte rendu de ces expériences dans l'*American Journal of Physiology*, tome LXXII, 1926, p. 283.

2. P. BARD, *A diencephalic mechanism for the expression of the rage...* *American J. of Physiology*, tome LXXXIV, 1926, pp. 490-513.

3. Les idées d'HUGLINGS JACKSON sont excellemment exposées par VON MONAKOW et MOURGUE. *Introd. Biol. à l'étude de la neurologie...*, p. 169 et suiv.

4. V. les expériences de HEAD sur la sensibilité tactile ; (*BRAIN*, années 1905, 1908, 1911, 1912, 1918).

5. W. RIVERS, *L'instinct et l'inconscient*, p. 59 et suiv.

6. VON MONAKOW et MOURGUE, *Introd. biologique à l'étude de la neurologie*, p. 169 et suiv.

de l'évolution phylogénétique et obéissent à la loi « tout ou rien » énoncée par KEITH, LUCAS et ADRIAN ¹. L'activité corticale ne peut donc s'exercer, si les centres sous-corticaux, dont l'intervention compromettrait les manœuvres finement adaptées qu'elle élabore, ne sont tenus en échec. C'est pourquoi les réactions « affectives » sont normalement arrêtées par le contrôle des centres corticaux ; quand cette subordination est abolie ou suspendue, soit par l'ablation des centres supérieurs, soit par un conflit des tendances instinctives neutralisant les mécanismes de contrôle, les centres inférieurs recouvrent leur activité et déclenchent dans l'organisme des agitations, des contractions et des spasmes. Ce sont ces réactions grossières qui constituent les symptômes objectifs de l'émotion ².

On aurait tort par conséquent de voir dans ceux-ci les effets passifs du choc ; ils correspondent, en réalité, à l'action de mécanismes montés dans le système nerveux, qui attendaient une circonstance favorable pour entrer en jeu. La situation extérieure, en provoquant un antagonisme des tendances, leur offre cette occasion et l'inhibition des fonctions supérieures qui en résulte, avec un abaissement corrélatif de la tension psychologique, ouvre la voie à la décharge nerveuse. Les diverses phases du processus émotionnel ne se succèdent point en vertu d'un déterminisme comparable à celui que l'on observe dans le milieu physique ; les rapports qui unissent l'émotion à la représentation nous en fourniront une nouvelle preuve.

1. Cf. *Journal of Psychology*, 1912 et 1914, et BRAIN, 1918.

2. C'est donc à juste titre que l'on a pu voir dans l'émotion une « régression psychique ». Voy. le chapitre précédent.

CHAPITRE IV

L'ÉMOTION ET LA REPRÉSENTATION

Les phénomènes affectifs surviennent à l'occasion des incidents divers de la vie journalière ; je m'irrite *d'une* injustice, me réjouis *d'un* succès, m'effraie *d'un* danger, etc. L'idée de la cause qui l'a produite accompagne l'émotion dans son développement, l'alimente et l'entretient à la conscience. Vient-elle à s'effacer ou à perdre son actualité, aussitôt l'émotion décline, mais il suffit alors d'une allusion, d'une ressemblance, d'un retour en un lieu familier pour que, le souvenir revenant à la mémoire, l'état affectif recouvre son intensité. Des bouffées de colère, des accès de terreur rétrospectifs se produisent fréquemment.

L'émotion s'unit électivement à certaines représentations ; c'est pourquoi il y a des êtres et des choses irremplaçables, dont la perte entraîne la nostalgie et le désespoir. Si certains émois frustes peuvent s'attacher à un objet quelconque, tout amour véritable est exclusif. Plus une émotion est sincère et profonde, plus elle se spécialise, mieux elle épouse les traits particuliers de son objet dans ce qu'ils ont de plus original, tirant son prix à la fois de la singularité concrète du sentiment et de la rareté et de la fragilité de sa cause. A ce degré, l'émotion n'exclut pas la connaissance, elle la sollicite et, s'effaçant devant son objet, se prolonge spontanément en sympathie, en intuition.

Outre qu'il est toujours commode de rejeter au dehors

les causes des faits psychiques, l'expérience semble nous confirmer dans la certitude que nos états affectifs sont déterminés directement par les événements extérieurs. Chacune de nos émotions semble avoir son origine dans une circonstance particulière qui en explique l'apparition et la nature ; une même situation provoque chez la plupart des hommes une attitude semblable ; les chocs émotionnels, que l'on peut reproduire à volonté dans un laboratoire, se présentent comme les effets spécifiques d'excitants connus. Enfin, l'étude psycho-physiologique de l'expression montre que chaque perception, chaque sensation, chaque stimulation, qui atteint un organe des sens, retentit dans notre sensibilité. Il paraît donc naturel de concevoir les phénomènes affectifs comme les conséquences de ces ébranlements, pour la plupart trop faibles pour être perçus isolément.

Malgré ce faisceau de preuves, cette conception, qui a pour elle l'évidence propre à la psychologie de CONDILLAC, nous paraît inexacte. L'idée qu'une stimulation physique puisse être cause d'une émotion et que nos sentiments complexes viennent de l'addition de ces émois élémentaires, est contraire à tout ce que nous savons du fonctionnement mental. Pour qu'un excitant produise un effet dans le domaine affectif, il faut qu'il fasse partie d'un tout, qu'autour de lui se groupent des éléments empruntés à toute l'expérience sensorielle (visuelle, tactile, auditive, etc.), bien plus, que des souvenirs interviennent et, avec eux, des processus interprétatifs, des associations, des inférences, des prévisions, des calculs ; son influence serait nulle sans ce « redressement » opéré par l'intelligence. Ce qui fait la valeur d'une remarque, d'un silence, d'un geste, c'est la signification que nous y attachons ; si une parole nous émeut, cela tient parfois au souvenir « des voix chères qui se sont tues ». Le fait qui déclanche l'émotion peut, en soi, être insignifiant : une dépêche qu'on ouvre, un pas qui s'éloigne, un train qui

part ; c'est tout ce que nous mettons de nous-mêmes dans ces choses banales et indifférentes qui provoque l'émotion. La stimulation agit comme un signal ou un excitant conditionnel, par le tout auquel elle appartient et qu'elle représente.

La conscience affective réagit à une expérience organisée, c'est-à-dire à une représentation, puisqu'en définitive l'unité d'une situation ne peut se faire que dans un esprit. « Nous croyons, dit M. RUYER, qu'il faut étendre à la texture, à l'existence de la conscience ce que la *Gestalt Psychologie* soutient pour la perception et pour les opérations psychologiques complexes. Les vrais éléments de notre perception, de nos associations sont déjà des ensembles et le mouvement interne de nos idées, au sens général, se fait selon ces ensembles ¹. » Il faut en dire autant des phénomènes affectifs : jamais ils ne sont les effets directs d'une stimulation locale. Entre l'agent extérieur et l'émotion, il y a un intermédiaire qui est la connaissance.

La plupart des psychologues renonceraient volontiers à l'idée d'une causation mécanique des émotions si on leur accordait l'existence d'un déterminisme psychologique, en vertu duquel l'émotion procède de la représentation. Car la connaissance d'une situation comme telle suffit, selon eux, à produire les sentiments ; le sujet perçoit, juge, connaît d'abord ; il s'affecte ensuite et cette affection est la conséquence de l'expérience entendue au sens psychologique du mot. Cette subordination de l'affectif à l'intellectuel n'est pas, comme on pourrait le croire, le propre d'une école ; elle est universellement admise. Les intellectualistes en tirent, il est vrai, argument pour « minimiser » les états affectifs, dans lesquels ils ne voient que reflets inconsistants. SPINOZA a développé ce thème dans la troisième partie de l'*Ethique* :

1. R. RUYER, *Le versant réel du fonctionnement*. Rev. philos., 1935, I, p. 354.

l'action des objets sur le corps est cause, d'une part, de la représentation sensible (connaissance du premier genre) ¹, et d'autre part, des affections de l'âme, en tant qu'elle satisfait ou contrarie, en augmentant ou en diminuant notre puissance d'agir, la tendance de l'être à persévérer dans son être ². L'affection n'est autre chose que l'idée confuse de l'effet produit par l'objet sur le corps et, par conséquent, sur l'âme, le halo subjectif qui double certaines représentations, mais n'existe pas en dehors d'elles. Jamais elle ne constitue, un fait de conscience autonome. « Il n'y a de modes de penser, tels que l'amour, le désir, ou tout autre pouvant être désigné par le nom d'affection de l'âme qu'autant qu'est donnée dans le même individu une idée de la chose aimée, désirée, etc. Mais une idée peut être donnée, sans que soit donné aucun autre mode de penser ³. » Pour des motifs analogues, HERBART refuse l'existence substantielle aux sentiments, qui sont « des états, des manières d'être, le plus souvent fugitives et changeantes des représentations »; leur cause réside dans la succession des idées et dans les phénomènes d'arrêt ou d'accord qui résultent de leurs rencontres ⁴.

Les psychologues de l'école expérimentale réagissent contre cette tendance; ils reconnaissent la réalité et l'importance des phénomènes affectifs, sans renoncer toutefois, du moins pour ce qui concerne l'état normal ⁵, à l'antériorité du représentatif. Ils placent, eux aussi, l'idée au point de départ du processus de l'émotion, admettant contre toute évidence qu'elle peut déclancher

1. SPINOZA, *Ethique*, II, prop. 17 et scolie.

2. *Ibid.*, III, Postulat I et III, Propos. 9.

3. *Ibid.*, II, Axiome 3 (trad. Appuhn).

4. HERBART, *Lehrbuch zur Psych.*, § 38.

5. Th. RIBOT (*Problèmes de psychologie affective*, p. 9) admet, en effet, l'existence d'états affectifs purs, dépourvus de tout contenu intellectuel; mais ce sont pour la plupart des états morbides, ou semi-pathologiques. Voy. à ce sujet le chapitre suivant.

directement les réactions organiques. La difficulté est alors d'expliquer le passage de la représentation conçue comme un phénomène purement cognitif aux mouvements qui lui succèdent. Comment comprendre, par exemple, que l'idée d'une situation susceptible de compromettre l'existence puisse accélérer les contractions du muscle cardiaque, diminuer le tonus musculaire, provoquer des sécrétions plus abondantes, etc. ? On ne résout pas le problème en faisant intervenir des hypothèses gratuites, comme le primat vaso-moteur de LANGE, ou en invoquant les lois de l'expression de DARWIN. « Ce qui devient inexplicable, dit M^{me} DEJEAN, c'est la possibilité d'un rapport entre la pure connaissance indifférente au sujet et les modifications organiques, ainsi que le mécanisme de ce rapport, la spécificité de ces modifications dans les émotions différentes, la qualité des idées susceptibles de les déclencher, la modalité affective spécifique du sujet qui peut être du même genre avec des modifications organiques différentes et différente avec des modalités analogues, enfin les modifications affectives très intenses — d'une tonalité affective très accusée et très opposée — qui peuvent coexister avec le ralentissement de toutes les fonctions organiques et la suspension du mouvement dans la stupeur douloureuse et la joie extatique ¹. »

En fait, le primat de la représentation nous engage dans une impasse : ou bien il faut réduire l'affection à n'être que l'ombre vacillante qui accompagne certaines opérations intellectuelles, ou bien il faut renoncer à comprendre la relation qui unit les agitations organiques aux phénomènes cognitifs. Si nous voulons échapper à ce dilemme, nous devons renoncer à placer au point de départ du processus affectif la fiction d'une intelligence définie uniquement par sa fonction de connaissance. Sur

1. R. DEJEAN, *L'émotion*, p. 65.

ce point, la fausseté de la conception classique n'est que trop évidente, car il n'y a pas de pensée pure et nous ne percevons le réel qu'en fonction de nos besoins, de nos tendances, de nos actes. Notre connaissance des événements extérieurs est déjà pénétrée d'éléments affectifs et c'est le plus souvent autour d'un thème émotionnel qu'elle s'organise dans notre mémoire : le souvenir que CHATEAUBRIAND garde de la lande bretonne est inséparable, par exemple, de sa mélancolie ¹. *L'état affectif ne s'ajoute pas à l'idée ; il en fait déjà partie.*

Notre représentation du monde, remarque justement M^{me} DEJEAN ², est faite des valeurs autant que des propriétés réelles des choses. Il n'est pas question de renoncer à une distinction devenue classique dans la philosophie moderne. DESCARTES, fidèle à la tradition scolastique liait la perfection de l'existence ; SPINOZA était formel : « perfectio igitur rei existentiam non tollit, sed contra ponit » ³ ; KANT a dénoncé la confusion dans sa critique de l'argument ontologique, et montré que l'être n'ajoute rien à son concept, donc à sa valeur ⁴. De son côté, la psychologie contemporaine estime que les caractères intrinsèques d'un objet n'en déterminent pas la valeur ; celle-ci est purement subjective. Ainsi s'explique qu'un tout puisse avoir une valeur que n'ont pas ses parties, car c'est lui et non ses éléments constitutifs, qui a le privilège d'éveiller le désir ou la crainte. M. LALO insiste

1. Voy. L. LEGRAS, *Chateaubriand peintre de la Bretagne*, in *Annales de Bretagne*, 1926, p. 260.

2. Cf. R. DEJEAN, *loc. cit.*, chap. II.

3. SPINOZA, *Ethique*, I, prop. II, scolie.

4. « Etre n'est évidemment pas un prédicat réel, c'est-à-dire un concept de quelque chose qui puisse s'ajouter au concept d'une chose, c'est simplement la position d'une chose ou de certaines déterminations en soi. De ce que (par l'expression : *il est*) je conçois l'objet comme absolument donné, rien de plus ne peut s'ajouter au concept qui en exprime simplement la possibilité. Et ainsi le réel ne contient rien de plus que le simple possible. » KANT, *Critique de la raison pure* (trad. Barni). Dialectique transcendantale, ch. III, 4^e section.

très justement sur ce point. « Le sentiment moral, dit-il, est un des plus complexes parmi nos états affectifs. Il est la résultante morale d'une foule de composantes amORALES : des recettes de logique, d'hygiène ou d'économie politique ou domestique, des faits naturels comme la nutrition, la reproduction et les différences physiologiques et psychologiques des sexes, des faits historiques comme les nationalités et les traditions de tout ordre, voire des hypothèses sur le surnaturel comme les religions » ¹. On peut montrer de la même manière que les facteurs matériels, psychologiques et sociaux d'une œuvre d'art sont dénués de toute valeur esthétique ².

La valeur n'est pas seulement indépendante des composantes réelles de l'objet ; elle l'est aussi jusqu'à un certain point de son utilité pratique. L'eau, l'air, les denrées alimentaires sont moins appréciés que les bijoux ; il faut qu'ils viennent à manquer pour qu'on aperçoive leur valeur. La loi d'URBAN, qui mesure la valeur d'un objet par le dernier désir qu'il satisfait, prouve qu'elle est un pur phénomène affectif. Le prix d'une parure pour une femme coquette dépend de la place qu'elle occupe dans l'échelle de ses désirs et de ses rêves ; la rareté d'une chose elle-même n'intervient qu'autant qu'elle est un stimulant du désir. C'est pourquoi il suffit que l'imagination modifie ses thèmes pour que l'ordre des valeurs se trouve bouleversé comme il arrive dans la mode, par exemple. Le vrai, le beau, le bien, l'utile dépendent des variations que notre fantaisie décrit sur le fond des tendances affectives. Le monde des valeurs est distinct de celui du réel : c'est le domaine du possible : « Des émotions qui ne sont pas liées à des impressions, voilà, dit M. BOUGLÉ, ce qui fait la richesse de notre vie sentimentale. La possibilité suffit à nous émouvoir, et

1. Ch. LALO, *L'art et la Morale*, p. 158.

2. Ch. LALO, *loc. cit.*, p. 150 et suiv.

l'interdétermination des divers contenus possibles ne fait que rehausser le prix du cadre ¹. »

Ce qu'on appelle une situation est donc une construction psychologique à laquelle la conscience affective n'est pas étrangère ². Le sujet perçoit, interprète et apprécie le réel selon son tempérament, son caractère et ses tendances personnelles ; sa représentation a pour base des éléments intimes : impressions, émotions ou sentiments. L'idée du danger contient en puissance l'émotion de peur ³. Le sentiment préexiste à la représentation comme une forme vide et trouve dans l'expérience les matériaux propres à la remplir ; ainsi l'amour excelle, comme le remarque STENDHAL, à tirer « de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections » ⁴.

Il est vrai qu'un événement brutal suffit parfois à déclancher l'émotion : la mort d'un être cher est ressentie comme un coup : elle détermine un déchirement, une douleur qui ne s'atténue qu'avec le temps. Mais le fait, en lui-même, n'est pas, quoi qu'il paraisse, la cause véritable de l'émotion : la mort est un aspect particulier de l'ordre universel, une certitude intellectuelle et abstraite qui fait partie de ma philosophie générale, et, comme telle, ne peut m'émouvoir. La « mort de quelqu'un » ne me touche que si, par les relations, par l'amitié qui m'unissaient au défunt, elle prend une forme personnelle, et devient un événement de ma vie intime ⁵. L'émotion a sa source dans le sentiment de vide que j'éprouve quand, au détour de chaque pensée, je me heurte à l'image de celui qui n'est plus, quand il

1. C. BOUGLÉ, *L'évolution des valeurs*, p. 20.

2. Cf. H. DELACROIX, *Les grandes formes de la vie mentale*, p. 65.

3. Cf. *Infra*, p. 146.

4. STENDHAL, *De l'amour*, ch. II.

5. C'est l'idée qui se dégage du livre de J. ROMAINS. *La mort de quelqu'un*.

me faut dénouer, un à un, les liens qui m'attachaient à lui, oublier ses confidences, renoncer aux longues causeries seul à seul, rompre avec des habitudes chères. La douleur de la séparation résulte de cette absence dont on ne réalise pas d'abord l'étendue, mais qui lentement, inexorablement, détruit un morceau du passé.

Quant aux expériences de laboratoire, qui pourraient faire croire à une détermination mécanique, passive des chocs émotionnels par des excitants appropriés, elles mettent au contraire en évidence la variété, l'inconstance, les différences de sens et d'amplitude des réactions individuelles. Si le caractère du sujet entre en jeu, s'il faut, comme nous l'avons dit, faire une part à l'émotivité innée ou acquise, il devient impossible de parler d'un déterminisme strict. Nous n'identifions les impressions éprouvées par des sujets différents que d'une façon toute superficielle et il est probable que, s'il nous était donné de saisir chacune d'elles dans sa nature profonde, elle nous apparaîtrait comme un phénomène *sui generis*, comme la réaction caractéristique d'une personnalité. Sans doute alors, la causalité mécanique nous semblerait bien grossière pour exprimer un rapport dans lequel il n'y a ni causes ni effets rigoureusement semblables.

Il ne faut pas voir dans l'émotion, « l'agitation de la sensibilité par la représentation qui y tombe »¹; le plus souvent, au contraire, c'est elle qui promeut la pensée et la conduite. Notre activité intellectuelle et physique est sous la dépendance d'émotions qui ne procèdent pas de l'expérience. L'art nous en fournit la preuve : « à chaque musique nouvelle, dit BERGSON, adhérent des sentiments nouveaux créés par cette musique et dans cette musique, définis et délimités par le dessin même, unique en son genre, de la mélodie ou de la symphonie.

1. H. BERGSON applique cette formule aux émotions infraintellectuelles. H. BERGSON, *Les deux sources*, p. 40.

Ils n'ont pas été extraits de la vie par l'art ; c'est nous qui, pour les traduire en mots, sommes bien obligés de rapprocher le sentiment créé par l'artiste de ce qui y ressemble le plus dans la vie » ¹. Une telle émotion, qui occupe la conscience avant de s'y prolonger en idées, en images ou en actes, peut être dite « supra-intellectuelle », car c'est elle qui guide l'effort de création de l'artiste, « c'est elle surtout qui vivifie ou plutôt qui vitalise les éléments intellectuels avec lesquels elle fera corps, ramasse à tout moment ce qui pourra s'organiser avec eux et obtient finalement de l'énoncé du problème qu'il s'épanouisse en solution » ².

La conscience affective comporte une part de création et d'invention ; tantôt elle retarde sur les mœurs et certains états d'âme, dont les conditions semblent réunies, ne parviennent pas à naître ; d'autres fois, elle anticipe sur l'avenir. C'est pourquoi la vérité morale ne dépend pas d'un accord avec l'état social passé ou actuel ³ ; elle est le résultat d'une poussée intérieure assez forte pour rompre les traditions et vaincre les résistances. Sa puissance ne tient pas à l'évidence d'une idée, mais à la contagion d'une émotion. FR. RAUH l'a bien vu : « Si des pensées vraies, dit-il, n'ont pas du tout *réussi* dans la science, si même c'est le sort des grandes idées d'être le plus difficilement vérifiables et même de ne l'être jamais totalement, peut-être en est-il de certaines idées comme des hommes qui ne donnent jamais tout ce qu'ils valent... Il y a des vérités qui réussissent mal ou imparfaitement dans la vie ; et cependant l'homme veut qu'elles soient. C'est ce qu'il appelle l'idéal ⁴. »

1. H. BERGSON, *loc. cit.*, p. 37.

2. *Ibid.*, p. 42.

3. Cf. D. PARODI, *Traditionalisme et démocratie*.

4. FR. RAUH, *Compte rendu du livre de Bouasse, L'étude des théories de la mécanique*, in *Revue de Métaph. et de Morale*, 1895, p. 493.

* * *

L'émotion est donc relativement indépendante des représentations par lesquelles elle se motive. L'observation suivante, que nous reproduisons dans son texte primitif, montre qu'elle peut être donnée à la conscience sans être accompagnée de l'idée de sa cause.

« Je me suis éveillé, ce matin, en proie à une sorte d'angoisse ; j'étais mécontent, irrité, comme le tireur qui vient de manquer le but. Cette émotion pénible a été suivie de réminiscences que je note dans l'ordre où elles se sont produites. Je me suis souvenu d'abord d'une excursion en montagne, qui échoua piteusement et s'acheva par un triste retour sous la pluie ; puis j'ai songé à une contrariété professionnelle que j'ai eue au cours de l'année scolaire. Mais ces événements déjà lointains ne pouvaient expliquer l'émoi très vif que je ressentais ; un moment, j'ai pensé à un livre de G. DUCHAMEL, la *Confession de Minuit*, que j'ai lu récemment et dont le principal personnage me semblait, sans que je sache pourquoi, intimement mêlé à l'angoisse qui me torturait. Subitement, le jour s'est fait dans mon esprit : je me suis rappelé une conversation que j'ai eue hier avec un homme à l'estime duquel je tiens particulièrement ; au cours de cet entretien, je me suis senti, à tort ou à raison, inférieur à moi-même et, rentré chez moi, je me suis adressé d'amers reproches. A mesure que se précisent dans ma mémoire les détails de cet incident, mon émotion prend corps, se définit, se complète ; j'en éprouve l'acrimonie ; j'en discute le bien fondé ; je la comprends. »

Sous sa forme première, l'émotion n'enveloppait pas la connaissance de son motif ; elle était cependant assez clairement perçue pour déterminer de ma part une recherche et évoquer à ma pensée une suite d'i-

mages. Elle est devenue de ce fait le centre d'un système d'états représentatifs plus ou moins propres à la justifier. L'ordre dans lequel se sont produites les réminiscences mérite d'être souligné : les deux premières ont trait à des événements anciens tandis que les deux dernières se rapportent à des expériences plus récentes. Même gradation quand on considère leur importance relative : le premier souvenir met en jeu mon amour-propre d'alpiniste ; le second concerne mon activité professionnelle ; avec lui, l'émotion prend un tour plus intime. En apparence, le troisième souvenir ne me concerne pas ; en réalité, Salavin, le héros misérable de la *Confession de Minuit*, symbolise les reproches que je me suis adressés la veille. La dernière réminiscence exprime enfin la pensée, qui était latente dans tout le processus, l'idée d'une humiliation cruellement ressentie ; c'est avec elle seulement que l'émotion s'épanouit, en même temps que se déclenchent les réactions d'autocritique.

Comment faut-il interpréter ce phénomène ? La première hypothèse qui vient à l'esprit consiste à tenir l'incident de la veille pour la cause réelle de l'émotion et à attribuer la difficulté que j'ai eue à me le remémorer, d'une part, à l'état de demi-sommeil dans lequel j'étais, d'autre part, à une certaine résistance intime. Tout se passerait donc comme si deux forces étaient en présence : d'un côté, le désir du sujet de compléter et de justifier son émotion et de l'autre, la tendance de l'inconscient à égarer sa recherche sur des « souvenirs de couverture ». Tous les procédés de l'activité inconsciente rendus familiers par la psychanalyse semblent ici mis en œuvre pour détourner la mémoire de son but et c'est peut-être la raison pour laquelle la solution est accueillie avec une sorte de soulagement.

Les faits sont-ils toutefois aussi simples ? Le sentiment que j'éprouvais au moment du réveil était un état

vague, mal défini, un ennui ou une irritation d'un caractère plus général et abstrait que l'émotion qui a suivi la dernière réminiscence. Si j'essaie de me le représenter dans son indétermination première, en faisant abstraction de la forme particulière qu'il a prise ensuite, il me semble déborder infiniment le fait auquel je le rapporte. Celui-ci n'en explique qu'un aspect ou, pour mieux dire, l'angoisse diffuse éprouvée d'abord contenait en puissance, parmi d'autres virtualités qui ne se sont pas réalisées, le sentiment d'humiliation que j'ai senti plus tard. Ainsi l'amour se présente d'abord comme une nostalgie, un besoin de tendresse et d'affection, que n'épuisent point les formes concrètes qu'il revêt ensuite. Si donc l'émotion actuelle est étroitement liée à l'incident dont j'ai retrouvé le souvenir, rien ne m'assure, que, sous son aspect initial, elle en était réellement l'effet ¹.

L'interprétation la plus plausible de ce phénomène consiste donc à admettre que le phénomène affectif a évolué sous l'influence des réminiscences successives. L'état d'irritation initial a suggéré les images peu congruentes de deux déceptions éprouvées par le sujet dans des domaines différents et celles-ci ont donné au sentiment la nuance spéciale de la honte. L'émotion, ainsi transformée, s'est exprimée d'abord par l'image de Salavin, et a trouvé finalement sa justification dans le souvenir personnel que l'on sait. Tout s'est passé comme si chaque image, servant de support à une émotivité latente, l'obligeait à se déterminer et à se définir. Si l'élément représentatif ne peut en aucune façon être considéré ici comme la cause de l'émotion qui l'a précédé dans la conscience, il intervient toutefois pour en

1. Qu'on ne nous accuse pas de « monter en épingle » un cas exceptionnel. Chacun peut trouver dans son expérience personnelle des cas analogues, mais, pour une raison qui apparaîtra plus loin, les défaillances de la motivation intellectuelle sont relativement rares ; elles n'en sont pas moins instructives.

fixer les traits fuyants et lui conférer une relative stabilité.

Il n'est pas impossible aussi que le souvenir de l'événement auquel l'émotion est attribuée soit remanié pour lui mieux convenir. M. Ch. BLONDEL signale très justement la transformation que subissent fréquemment dans la mémoire des malades les incidents auxquels ils font remonter l'origine de leurs troubles nerveux ¹. Ce phénomène est général ; en revenant à la conscience, une image participe nécessairement à l'émotion qui l'occupe et en subit plus ou moins profondément l'influence.

L'électivité du sentiment n'est donc pas toujours la propriété de la donnée affective ; elle peut résulter d'une synthèse opérée par l'esprit, qui organise en un tout cohérent le trouble subjectif et la motivation intellectuelle. Quand cette synthèse est impossible, l'émotion demeure étrangère à la représentation ; elle coexiste avec elle sans s'y agréger. Ce phénomène s'observe parfois dans les *cauchemars*. En voici un exemple typique.

« Je rêve que je suis à la campagne avec des amis ; un enfant nous accompagne, il est atteint d'un brusque malaise. Je décide d'aller chercher un médecin ; deux personnes m'accompagnent, nous gagnons ensemble la route sur laquelle j'ai garé ma voiture. Cette route est très fréquentée ; elle est bordée de nombreuses maisons ; j'arrive à un carrefour dont le centre est occupé par un pont élévateur sur lequel se trouve une auto. Je continue à marcher ; puis je me souviens que ma voiture est encore à quatre ou cinq kilomètres de là. Pour gagner du temps, je me décide alors à louer une auto ; c'est un taxi d'un modèle très ancien. En route, je me préoccupe du prix de la course et je demande, à chaque instant, au conducteur de me l'indiquer, car son dos me cache le

1. Ch. BLONDEL, *La conscience morbide*, pp. 9-10.

taximètre. A ce moment, un de mes deux compagnons prend le volant ; nous arrivons à un passage étroit où l'une des roues accroche ; la vieille auto s'effondre, mais il n'y a aucun choc et nous acceptons le contretemps avec bonne humeur. Nous nous asseyons sur l'herbe parmi les débris de la pauvre voiture. Je dis au conducteur qui s'affaire : « il y a très peu de mal et en une heure tout sera réparé. » — Il me répond : « faites-le donc ». Je réplique : « il n'y a qu'une clavette à remettre à chaque roue ». A cet instant, je m'éveille sous le coup d'une émotion indicible ; mon cœur bat violemment et il me faut un long moment pour me calmer ¹. »

Ici le contenu manifeste du rêve ne peut expliquer l'affreuse terreur ressentie par le sujet ; l'accident survenu se présente dans le rêve comme un épisode comique et il est, d'ailleurs, antérieur à l'émotion, qui atteint son paroxysme à un moment où le sujet est pleinement rassuré sur ses conséquences. On se trouve, par conséquent, devant une angoisse qui, bien qu'accompagnée d'une abondante figuration intellectuelle, demeure mystérieuse et ne se rattache à aucun trait particulier du cauchemar. Et si, comme le supposent les psychanalystes, le rêve a un contenu latent, qui est la cause véritable de l'émotion, il faut admettre aussi qu'une énergie affective diffuse préexiste dans la conscience aux fantaisies imaginatives. « L'angoisse que nous éprouvons en rêve, dit FREUD, n'est expliquée qu'en apparence par le contenu du rêve. Lorsque nous l'interprétons, nous remarquons qu'il n'explique pas plus l'angoisse du rêve que les représentations auxquelles est liée une phobie n'expliquent l'angoisse de celle-ci... L'angoisse est seulement *soudée* aux représentations qui l'accompagnent, elle provient d'une autre source ². »

1. Ce récit a été écrit sitôt le réveil ; nous le reproduisons fidèlement, en l'abrégeant quelque peu.

2. S. FREUD, *La science des rêves*, p. 149.

Le *transfert affectif* fournit une autre preuve de la nature complexe des rapports unissant l'émotion à la représentation. « Sous sa forme la plus générale..., dit RIBOT, la loi du transfert consiste à attribuer *directement* un sentiment à un objet qui ne le cause pas lui-même. Il n'y a pas transfert en ce sens que le sentiment serait détaché de l'événement primitif pour être accolé à un autre, mais il y a un mouvement de généralisation et d'extension du sentiment qui s'étend comme une tache d'huile ¹. » Tout sentiment peut donc se porter sur un nombre imprévisible d'objets, dont aucun ne le caractérise en propre. Ce phénomène n'est pas le résultat d'une association par contiguïté ou par ressemblance ; il est dû à la nature indéterminée d'un *Affekt* capable de s'attacher à des représentations différentes : telle, la *libido* qui peut, selon FREUD, revêtir des formes diverses avant de se fixer ². A un certain degré de l'évolution des sentiments, la conscience affective identifie des êtres que l'intelligence sépare ; et c'est cette identification qui explique le mécanisme de la pensée symbolique ³ et rend possible la conception mystique de la nature propre à la mentalité primitive ⁴.

De ces différents faits, on peut conclure qu'entre la représentation et l'émotion, il n'y a pas à proprement parler de relation causale. L'émotion ne résulte pas plus de l'idée que des sensations internes, des réactions adaptatives ou du choc organique. Elle constitue une crise, un ébranlement trop profond de la sphère personnelle pour s'expliquer par une cause particulière ; elle a ses origines dans toute la structure et l'histoire du moi. Toutes les tendances innées et acquises de l'individu, toute son

1. TH. RIBOT, *La psychologie des sentiments*, p. 175.

2. S. FREUD, *Trois essais sur la sexualité*, ch. III.

3. R. LACROZE, *La fonction de l'imagination*, p. 92.

4. L. LÉVY-BRUHL, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*.

expérience personnelle, toutes les épreuves auxquelles il a été soumis interviennent dans sa genèse.

D'abord indéterminée, flottante, l'émotion se spécialise en s'attachant à une représentation concrète. En général, celle-ci coïncide avec l'ébranlement affectif ; exceptionnellement, il arrive que l'émotion soit donnée seule à la conscience et il se produit alors un travail intellectuel pour la compléter et la motiver devant l'esprit. C'est ce phénomène qui est décrit sous le nom de « raisonnement passionnel » par RIBOT ¹, de « raisonnement intentionnel » par RIGNANO ², de « rationalisation » par RIVERS ³ ; le processus de « dramatisation », qui intervient dans la formation des rêves d'après FREUD ⁴ et la « loi de justification symbolique » énoncée par HESNARD ⁵ en sont deux formes particulières. BAZAILLAS l'analyse en ces termes : « Dans la mélancolie..., il convient d'établir un départ entre la donnée affective pure, la langueur ou le relâchement de l'activité et le travail d'esprit par lequel elle se justifie en provoquant des interprétations capables de la soutenir et de la rendre cohérente. Chez ceux qui souffrent et qui pleurent, nous assistons à la production rapide d'éléments intellectuels qui ne relèvent nullement de l'automatisme, mais des facultés de raisonnement et d'invention : le sujet conscient se livre à un curieux travail de recherche et de synthèse pour alimenter sa douleur, lui fournir des raisons, la renouveler ⁶. »

Cette élaboration intellectuelle a pour effet d'insérer l'état affectif dans la trame de la vie objective. Ceci n'est évidemment possible qu'en négligeant l'aspect intérieur et irrationnel ⁷ de l'émotion (désarroi,

1. Th. RIBOT, *La logique des sentiments*, p. 66.

2. E. RIGNANO, *Psychologie du raisonnement*, p. 284.

3. W. H. R. RIVERS, *L'instinct et l'inconscient*, p. 180.

4. S. FREUD, *La science des rêves*, p. 277.

5. A. HESNARD, *La relativité de la conscience de soi*, p. 91.

6. A. BAZAILLAS, *La vie personnelle*, p. 82.

7. Voy. *supra*, p. 57.

déroute, affolement, déchirement, etc.) et en ne retenant d'elle que ses manifestations objectives (troubles organiques et mouvements adaptatifs). La rationalisation du phénomène affectif dépendra donc d'une comparaison entre la situation telle que la conçoit le sujet et l'attitude qu'il prend à son égard, abstraction faite de toutes les impressions intimes qui accompagnent la perception de l'une et l'exécution de l'autre. L'émotion sera regardée comme morbide, quand les réactions qui la caractérisent surviennent hors de propos et sans rapport avec la vie réelle ¹. Elle semblera, au contraire, normale et légitime, toutes les fois que les gestes, les manœuvres de l'individu constituent une réponse à la situation. Et, dans ce second cas, la notion de réalité, secondaire pour la conscience affective, occupera dans l'émotion une place centrale, parce que le sujet doit concentrer son attention sur les actes qu'il accomplit pour s'y adapter.

Ainsi la synthèse logique de l'affectif et du représentatif est l'œuvre de l'action, à condition d'entendre ce mot dans son sens le plus général : il est clair, par exemple, que dans l'exemple cité plus haut, l'attitude humiliée qui suit la dernière réminiscence, les excuses que je donne à ma défaillance, les moyens sur lesquels je compte pour me réhabiliter dans l'estime de mon ami font partie d'une conduite cohérente que je rapporte, en bloc, à l'incident auquel est attribuée l'émotion. Et c'est cette logique intérieure qui m'assure du lien qui unit l'une à l'autre.

Là se trouve le germe de la confusion dénoncée dans un chapitre précédent ², car c'est en assimilant l'émotion à l'action, la peur à la fuite, la colère aux gestes du combat, etc... qu'on peut seulement parvenir à l'intégrer dans la chaîne des réactions. Ainsi se construit

1. Voy. *infra*, p. 197.

2. Cf. *supra*, chap. II.

un récit dans lequel l'état affectif apparaît comme une phase normale de la conduite ; l'ordre est définitif quand, chaque phénomène ayant pris sa place, la succession : représentation, émotion, action, se présente comme un processus nécessaire et irréversible. Plus le récit est reproduit, plus le sujet est convaincu de son exactitude, si bien qu'en définitive, c'est le pouvoir de l'habitude qui achève de lui donner l'illusion d'une détermination mécanique.

Il faut étendre la conclusion à laquelle nous a conduit l'examen de cas particuliers, car si la dépendance de l'affectif par rapport au représentatif se trouve en défaut sur un point, il n'est pas possible de la maintenir ailleurs. Le témoignage de l'introspection ne peut être retenu dans un cas et rejeté dans l'autre. La confusion entre un ordre construit par le sujet et la causalité naturelle est due à l'interférence de deux processus que distinguent VON MONAKOW et MOURGUE : l'adaptation au réel et la « logique des sentiments » ¹. Le premier conduit à des relations causales véritables (ou *racine-branch*), le second à de simples liaisons subjectives. Dans cette « *causalité agglutinée* », qui prédomine dans la pensée enfantine et dans les productions imaginatives, « la suite des pensées de l'individu s'adapte avec complaisance aux tendances latentes de l'instinct et aux sentiments qui en sont la manifestation, aux exigences secrètes du moi, tout en gardant une forme d'expression verbale correcte au point de vue logique » ². Tout semble prouver que le lien étroit que nous établissons entre nos émotions et les représentations extérieures correspond moins à un fait d'expérience qu'à un besoin de la conscience affective que nous déterminerons plus loin.

1. VON MONAKOW et MOURGUE, *Introduction biologique à la neurologie*, p. 150.

2. *Ibid.*, p. 156.

* * *

Il convient donc de réviser nos opinions sur les rapports de l'intelligence et de l'affectivité. Si la représentation jouait dans la genèse de l'émotion le rôle qu'on lui attribue, l'intelligence et l'émotivité se développeraient parallèlement. L'ignorance aurait pour corollaire une indifférence absolue, dont la stupeur nous offre l'image ; le sujet ne devrait éprouver ses premiers émois qu'au moment où sa perception s'est organisée et où il est devenu capable de connaître et de prévoir. La technique moderne, en mettant à sa disposition des moyens d'information de plus en plus nombreux et rapides, la science en rendant possible une connaissance indirecte appuyée sur les lois de la nature, devraient développer sa sensibilité et multiplier ses émotions. En fait, personne n'oserait défendre cette opinion ; partout, l'intelligence et l'émotivité se présentent, en effet, comme deux puissances contraires, dont l'une ne peut grandir qu'au détriment de l'autre.

L'observation de l'enfant suffirait d'ailleurs à l'écarter. « A l'origine, dit COMPAYRÉ, toutes les impressions sensibles, à l'exception de la saveur du lait ou de la chaleur, sont désagréables à l'enfant. Ce qui sera tout à l'heure source de plaisir, la vision, l'audition, n'est au début que source de souffrance ¹. » La peur de l'enfant est polymorphe : point d'objet qu'il ne craigne ², mais il redoute principalement l'obscurité, la solitude, l'inconnu, le bruit, une lumière brusque. Ce nervosisme du jeune âge « dans lequel les processus psychiques sont réduits au minimum consiste essentiellement, dit CLAUDE, en une anomalie des réactions nerveuses et se traduit par l'intensité de ses

1. G. COMPAYRÉ, *L'évolution intellectuelle et morale de l'enfant*, p. 91.

2. G. STANLEY HALL, *A study of fears* (in *American Journ. of Psych.*, 1896-1897, p. 238).

réactions hors de proportion avec la cause d'excitation, la durée exceptionnellement prolongée de celles-ci et la non adaptation dans l'expression des émotions aux circonstances qui les ont fait naître » ¹.

Il faut distinguer cette « timidité primaire et organique » ² des peurs motivées, qui surviennent plus tard, car elle peut aller de pair avec une intrépidité qui « n'est le plus souvent que l'imprévoyance du péril » ³. « Un enfant de trois mois et demie, raconte PEREZ, au milieu du va-et-vient d'un incendie, en présence des flammes dévorantes et des murs effondrés, ne manifestait ni étonnement, ni crainte ; mais le bruit du clairon des pompiers qui approchaient et ensuite le bruit des roues de la pompe le firent tressaillir et pleurer ⁴. »

L'émotion de l'enfant a sa source non dans une représentation claire du danger, ni même dans une obscure prescience de celui-ci, mais dans le sentiment qu'il a de sa propre faiblesse ; c'est pourquoi il éprouve ses pires angoisses quand il se croit abandonné ⁵. « Le sentiment de la peur qu'on doit chercher à corriger et à guérir chez les enfants, dit BINET, n'est donc pas un sentiment de crainte légitime ; c'est une angoisse qui de toute façon est disproportionnée avec le danger, soit qu'il s'agisse d'un danger imaginaire, soit qu'il s'agisse d'un événement possible, mais dont la probabilité est à peu près nulle ⁶. » C'est pourquoi on n'observe chez l'enfant aucune relation entre le développement

1. H. CLAUDE, *Rapport sur les prob. neurolog. de l'émotion* (in Rev. neurolog., 1909, p. 1565). DUPRÉ écrit de son côté : « Le nourrisson et l'enfant sont à l'état normal des émotifs constitutionnels » (DUPRÉ, *Pathologie de l'imag. et de l'émot.*, p. 249).

2. J. M. BALDWIN, *Le développement mental chez l'enfant et dans la race*, p. 134.

3. G. COMPAYRÉ, *loc. cit.*, pp. 98-99.

4. B. PEREZ, *Les trois premières années de l'enfant*, p. 71.

5. Cf. FREUD, *Trois essais*, p. 133.

6. A. BINET, *La peur chez les enfants* (in Année psychol., 1895, p. 226).

de la sensibilité et celui de l'intelligence. Ses émotions irraisonnées sont, d'après STANLEY HALL, les effets d'un « shock », qui se traduit, d'une part, par des mouvements diffus de défense ou de fuite, allant du simple tressaillement à la crise nerveuse, et, d'autre part, par des phénomènes psychiques (surexcitation de l'attention, épuisement, inhibition, suggestion, etc...). La cause de ces troubles réside dans la rupture qui se produit dans la continuité du flux mental ¹.

Un autre trait important de l'émotivité enfantine est d'être *incoercible* ; elle n'est soumise ni à la raison, ni à la volonté. L'onde émotionnelle ne rencontrant devant elle aucune barrière, déclanche une crise nerveuse caractérisée par des cris, des pleurs, des spasmes et des convulsions. Sur ce point, et malgré les réserves qu'il convient de faire sur cette analogie ², l'enfant ressemble au primitif. « C'est une caractéristique commune de tous les enfants, dit RASMUSSEN, de manifester sans contrôle leur mécontentement, leur colère ou leur dépit. A cet égard, ils sont du même type mental que les primitifs qui entrent si facilement dans des rages désordonnées et ne savent point se maîtriser ³. »

En se développant, la connaissance dissipe ces premières terreurs ; l'enfant apprend à raisonner, à reconnaître le péril ; du même coup, il se rassure. L'éducation et l'instruction éliminent d'innombrables causes d'effroi ; que l'on songe aux craintes qui ont disparu devant les progrès de la science (la peur des dieux, des astres, des revenants, des sortilèges, etc.). En fait, l'intelligence est, avec l'action, le réducteur le plus efficace de l'émotivité.

1. STANLEY HALL, *loc. cit.*, p. 197. « Rupture of continuity is shock. »

2. Voir à ce sujet les remarques de E. CLAPARÈDE (*Psychologie de l'enfant*, p. 258) et de B. PÉREZ (*Les trois premières années de l'enfant*, p. 76).

3. Cf. RASMUSSEN, *Child psychology*, p. 67.

Ce qui nous fait croire le contraire, c'est l'idée que nous nous faisons de la vie mentale. Il s'agit là d'une erreur très générale : les anciens métaphysiciens se donnaient le monde comme immobile et faisaient appel à un moteur divin pour en expliquer le mouvement. Ainsi font les psychologues qui posent à l'origine une conscience indifférente, qui a pour seule fonction de refléter le réel. Pour que la sensibilité sorte de sa torpeur, pour que l'émotion apparaisse, il faut alors faire intervenir l'expérience externe, et l'état affectif est nécessairement conçu comme un trouble déterminé dans l'organisme mental par l'action du milieu. La fiction de la « table rase » a les mêmes conséquences ici que dans la psychologie de l'intelligence.

Tout ce que nous savons de l'émotivité de l'enfant, rapproché des renseignements que nous avons sur celle du primitif et du malade nerveux, nous oblige à écarter cette conception. Il y a un fond d'émotivité qui précède toute expérience et qui coïncide avec l'éveil de la conscience de soi ; au commencement, on ne trouve pas l'action, mais la peur. C'est d'elle que procèdent les terreurs enfantines et que s'alimentent nos émotions. Cette angoisse fondamentale, essentielle, pure inquiétude subjective, est apte à se fixer sur n'importe quel objet et ce sont ces fixations accidentelles et souvent paradoxales que l'on observe, comme nous le montrons ¹, dans la mentalité primitive et la conscience morbide. A ce degré, l'émotion peut se condenser sur des représentations que rien ne désignait spécialement à lui servir de support.

C'est à tort qu'on a voulu expliquer tout le développement mental de l'homme par les transformations de la technique matérielle ² ; sans doute, l'invention et le

1. Voy. la 2^e partie de cet ouvrage.

2. On pourrait adresser ce reproche à L. WEBER, *Le rythme du progrès*, et, jusqu'à un certain point aussi, à H. BERGSON, *L'évolution créatrice*.

perfectionnement des outils et plus tard des machines lui ont permis de s'adapter toujours plus parfaitement au milieu physique ; mais ces progrès n'auraient pas été possibles sans une modification profonde de sa mentalité. L'évolution du psychisme a précédé et, dans une certaine mesure, conditionné celle de la pratique. La tâche primordiale de l'homme a consisté à se défendre contre la peur originelle, qui le paralysait. A cet égard, la connaissance a joué un rôle essentiel en réduisant l'émotivité irraisonnée, en subordonnant l'affectivité à l'intelligence et en substituant finalement aux angoisses diffuses les émotions qualifiées. A cette condition, l'homme a pu acquérir ce sang-froid, cette vision nette des choses sans laquelle aucune entreprise, aucune manœuvre ne peuvent réussir. Au terme de cette évolution, qui est le niveau où l'introspection se place, l'émotion s'éclaire de motifs propres à la justifier. La pénétration de l'émotivité par l'intelligence apparaît de la sorte, non comme un fait primitif, mais comme le fruit d'une élaboration de la donnée affective, qui s'est poursuivie durant des siècles de civilisation.

CHAPITRE V

LA QUALITÉ DE L'ÉMOTION

L'expérience affective est multiple ; chaque émotion nous est donnée dans sa forme distinctive comme joie, tristesse, colère, peur, etc... L'impression de choc, par laquelle elle débute, fait bientôt place à un état défini dans son essence et ses limites que M. DUMAS nomme « émotion qualifiée » ¹. La vie personnelle est constituée par des sentiments qui cheminent parallèlement, se croisent sans se mêler et se distinguent d'autant mieux qu'ils sont plus proches. La conscience affective se nourrit de contrastes et ne s'accommode pas des demi-teintes et des compromis qui satisfont l'intelligence. C'est pourquoi elle est le champ privilégié de cette psychologie littéraire, qui se complait aux descriptions et aux divisions ², domaine dans lequel il est aisé de passer pour habile, car si les « dissociations d'idées » ³ requièrent une certaine vigueur intellectuelle, la diversité sentimentale invite naturellement à l'analyse. Peu de

1. G. DUMAS, *Nouveau traité*, II, p. 297.

2. « Le résultat de cette abondance de termes, dit W. JAMES, est que la littérature purement descriptive des émotions est une des parties les plus ennuyeuses de la psychologie ; non seulement elle est ennuyeuse, mais l'on sent que ses subdivisions sont dans une large mesure, ou fictives, ou sans importance et que ses prétentions à l'exactitude sont factices. Malheureusement presque tout ce que l'on a écrit en psychologie sur les émotions est purement descriptif » (W. JAMES, *La théorie de l'émotion*, pp. 56-57).

3. RÉMY DE GOURMONT.

pénétration est nécessaire pour disséquer un sentiment suivant les règles : aussi les femmes y excellent, nous le ferons voir ¹.

L'émotion ne doit pas sa qualité distinctive aux circonstances concrètes dans lesquelles elle apparaît, car elle leur survit sans changer de nature ; le plus souvent même, c'est elle qui caractérise une situation et la fait reconnaître, comme c'est elle aussi, nous l'avons vu ², qui dirige le sujet quand il cherche à motiver des sentiments sans cause apparente. La qualité de l'émotion ne résulte pas non plus de la nature des éléments, qui la composent, pour la plupart d'une extrême banalité : remous organiques, réactions de choc, répliques empruntées à tous les ordres d'activité. Aucun diagnostic physiologique de l'émotion n'est possible et, s'il y a entre les syndromes émotionnels des différences qualitatives ou quantitatives, elles ne correspondent pas à celles qu'établit la conscience ³. Point davantage n'est-il possible de définir un sentiment par les nuances qu'il revêt au cours de son développement : les mouvements d'indignation ou de pitié, les rancœurs de l'amour-propre blessé, le fiel de l'envie, le dépit de l'impuissance, le dédain, le défi, le mépris, tracent leurs variations sur un fond d'irritation qui donne à la colère son unité substantielle. Comme aussi les thèmes de l'ennui baudelairien (sensation de longueur du temps, impression de solitude et de nuit, insensibilité à la nature, tentation de blasphème, appel à la débauche et à la mort ⁴) ne sont que les aspects divers d'un état de désespérance qui les enferme tous et les dépasse.

1. Cf. *infra*, p. 120.

2. Cf. *supra*, p. 99.

3. Voir notamment les réactions de sens contraire qui se produisent dans la joie, la tristesse, la colère, la peur, etc. (Cf. DUMAS, *Nouveau Traité*, II, p. 356, 362, 371, 381).

4. Ces divers thèmes, séparés d'après le poème « De profundis clamavi » (*Fleurs du Mal*, p. 130), ont fait l'objet d'une belle étude de M. L. LEGRAS, *L'ennui baudelairien* (in *Annales de Bretagne*, 1934, p. 1).

La qualité d'une émotion dépend moins de ses éléments que de la note dominante à laquelle ils doivent d'être perçus dans leur coalescence et non séparément.

Chaque mouvement de la sensibilité a, il est vrai, sa valeur propre ; la vie émotionnelle est une succession d'impressions hétérogènes, incomparables les unes aux autres ; mais la variété de ces détails n'est pas sentie. Dans la richesse infinie et souvent discordante d'un fait affectif, les composantes se fondent et perdent leur individualité, dominées en quelque sorte par le ton qui confère son unité à l'émotion. De là la trahison de l'analyse qui, sous couleur de restituer les données élémentaires, supprime, en fait, l'émotion au profit de phénomènes différents ¹. C'est pourquoi aussi, nous le montrerons plus loin ², la qualité d'un état peut persister, bien que certains éléments s'en séparent ou s'y ajoutent.

La qualité spécifique de la synthèse émotionnelle est-elle une donnée première ? Y a-t-il, au départ de l'évolution affective, des émotions irréductibles ? On n'ose guère l'affirmer aujourd'hui ; la multiplicité des sentiments est volontiers attribuée à un découpage de l'intelligence dans la continuité affective. « Un amour violent, une mélancolie profonde envahissent notre âme, dit BERGSON : ce sont mille éléments divers qui se fondent, qui se pénètrent, sans contours précis, sans la moindre tendance à s'extérioriser les uns par rapport aux autres ; leur originalité est à ce prix. Déjà ils se déforment quand nous démêlons dans leur masse confuse une multiplicité numérique : que sera-ce quand nous les déploierons, isolés les uns des autres, dans ce milieu homogène qu'on appellera maintenant comme on voudra, temps ou espace ? ³. »

1. Ce fait peut être rapproché de ce que nous avons dit à propos de la cénesthésie (Voy. *supra*, p. 88).

2. Voy. *infra*, pp. 126-127.

3. H. BERGSON, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, p. 100.

En bien des cas, l'aspect concret, les contours arrêtés d'une émotion semblent dûs, en effet, à l'élaboration subie par la donnée affective ; ce que nous prenons pour des différences de nature n'est que l'effet des coupures introduites par l'intelligence. L'émotion participe souvent des formes les plus opposées sans se laisser enfermer dans aucune d'elles. L'observation suivante nous en offre un exemple :

« Cet après-midi de juin est morne ; dans la matinée, j'avais éprouvé un fléchissement de l'attention qui me rendait difficile l'expression des idées les plus familières. Une sorte de timidité m'avait fait fuir toute présence. Depuis, rien de nouveau n'est intervenu, mais une émotion s'est développée en moi : c'est d'abord un état de découragement, de dépression coupé d'accès de mauvaise humeur, quand j'entends marcher, parler, rire dans la chambre voisine. Aucun de ces sentiments ne se formule entièrement ; je les enregistre au passage sans les ressentir dans leur plénitude ; j'ai beau me prêter à l'émotion pour la laisser s'épanouir ; dès que celle-ci a atteint un certain degré, elle s'efface pour faire place à une autre. Dans ma conscience, des remous se succèdent, faisant surgir des formes qui se dissolvent aussitôt.

« A certains moments, je touche le fond du dégoût ; mes mains et mes tempes se couvrent de sueur ; je répète : « C'est affreux... affreux ! » Puis, la peur ploie mes genoux et me fait frissonner ; l'instant d'après, un bruit m'agace et je me dresse irrité. En vain, je cherche à m'absorber dans un travail ; j'entreprends dix choses différentes : j'ouvre un livre, je commence une lettre, mais je ne peux rien poursuivre. Maintenant, c'est l'inquiétude qui m'étreint, regret quand je songe au passé, anxiété quand je pense à l'avenir.

« Je voudrais fixer, arrêter cette émotion, mais sans cesse elle se dérobe, et ce ne sont point des impressions différentes qui se succèdent, c'est un même trouble qui se

transforme et qui échappe à toute expression, une angoisse dont les teintes varient avec les images qui l'accompagnent, car le contexte représentatif est abondant et tous les souvenirs pénibles, tous les motifs de souci ou de préoccupation se présentent à ma mémoire. A chaque évocation nouvelle, un court répit se produit, comme si l'émotion allait enfin aboutir, puis l'attention se déplace et tout recommence. »

G. D'ANNUNZIO décrit, dans *L'Enfant de Volupté*, un état d'âme semblable : « Ils se taisaient l'un et l'autre. Hélène s'était abandonnée sur le coussin et elle attendait que l'eau bouillît. Les yeux sur la flamme bleuâtre de la lampe, elle retirait et remettait alternativement ses bagues, perdue dans une apparence de rêve. Ce n'était pas un rêve ; c'était plutôt comme une réminiscence vague, ondoyante, confuse, fugitive... Elle semblait porter en elle le dernier soupir des souvenirs déjà évanouies, la dernière trace des joies déjà disparues, le dernier frisson de la félicité déjà morte, quelque chose de pareil à une brume incertaine d'où émergeraient des images sans nom, sans contour, mutilées. Elle ne savait pas si c'était du plaisir ou de la douleur ; mais peu à peu cette agitation mystérieuse, cette inquiétude indéfinissable grandissaient et lui gonflaient l'âme de délice et d'amertume. Les pressentiments obscurs, les émois occultes, les regrets inavoués, les craintes superstitieuses, les aspirations combattues, les douleurs réprimées, les rêves étouffés, les désirs non satisfaits, tous ces éléments troubles dont sa vie intérieure était composée, tout maintenant fermentait et se soulevait en tempête.

« Elle se taisait, recueillie en elle-même. Et alors que son cœur débordait presque, elle se plaisait à en accroître encore l'émotion par le silence. Cette émotion, la parole l'aurait dissipée ¹. »

1. G. D'ANNUNZIO, *L'enfant de Volupté*, pp. 274-275.

Peut-être dans des états de cette nature atteint-on à cette émotion individuelle, dont nous séparent, selon M. Ch. BLONDEL, l'intelligence et le langage ¹. L'affection se développant sur un autre plan que celui de la pensée logique ne se laisse ni définir, ni classer par elle. La résistance qu'elle oppose à l'intelligence semble due à ce qu'elle atteint une certaine profondeur. Penser une émotion, c'est en borner le contenu, en limiter la portée, en retrancher les échos lointains et, si une telle opération implique toujours une mutilation, elle menace ici l'essence même du fait qui en est l'objet : que reste-t-il, en effet, d'un sentiment quand on le sépare du halo d'impressions, de craintes, de souffrances, d'espoirs, qui en constitue le « climat » ? Si le langage ordinaire suffit à la rigueur pour exprimer les états les plus superficiellement sentis, il est, par contre, tout à fait impropre à traduire les plus intimes. Plus l'émotion tend vers l'intériorité, moins elle se prête à la conceptualisation qui la rendrait communicable ². Les poètes, les mystiques, les grands émotifs se plaignent tous de l'insuffisance des mots.

Ce découpage de l'affectivité est opéré par l'intelligence sous la pression des nécessités extérieures, au premier rang desquelles se placent celles de la *vie pratique*, car les émotions se distinguent avant tout par les conduites qui les accompagnent, par les attitudes que le sujet prend devant la réalité. La peur est caractérisée par le retrait, la fuite, l'immobilité ; la colère par l'attaque, etc... ; la spécificité de ces réactions organisées tranche sur la banalité des troubles viscéraux et la nature confuse des informations cénesthésiques. L'affectivité se détermine dans la mesure où l'activité se différencie et se spécialise, comporte des répliques de plus en plus nombreuses et de mieux en mieux adaptées aux interpel-

1. Ch. BLONDEL, *La conscience morbide*, p. 262.

2. Voy. H. BERGSON, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, p. 98.

lations extérieures, s'enrichit de manœuvres nouvelles, d'inventions tactiques, de moyens plus variés pour faire face aux situations objectives. C'est un des paradoxes de la psychologie de devoir reconnaître dans l'action, en son essence étrangère à l'émotion ¹, l'élément qui rationalise ² et différencie l'affectivité.

Certains *facteurs sociaux* ont agi dans le même sens. La vie collective fait de l'émotion un instrument d'échange : les rapports humains reposent sur des sentiments réels ou simulés (sympathie, tendresse, gratitude, respect, crainte, bienveillance, etc.). Chacun se sent tenu d'exprimer les sentiments prescrits par la politesse et cela précisément dans la forme reçue ; la mimique est réglée par des éléments normatifs lui donnent parfois l'aspect d'un véritable rite. Telles, les pratiques du deuil, dont l'observance est sévèrement sanctionnée par l'opinion publique. Tout jeune, l'enfant apprend à contrôler son émotivité, à la plier aux usages du milieu où il grandit ; plus tard, il doit acquérir le tact nécessaire pour exprimer en chaque circonstance le degré exact de gaieté, de sympathie, de reconnaissance, d'affliction qu'il sied de manifester. Qu'on ne s'étonne pas si parfois l'intérieur de l'émotion ne correspond plus à l'extérieur, si même certaines attitudes sont complètement vidées de leur contenu ! Entre le phénomène socialisé, simple monnaie commode, et le sentiment intime, il y a toute la distance qui sépare l'artifice de la réalité. La complication progressive des relations sociales n'en a pas moins pour effet de multiplier les états conventionnels, mi-sincères, mi-simulés, sur lesquels elles s'appuient, soit en les créant de toutes pièces, comme la pudeur, soit en les rendant simplement obligatoires, comme la courtoisie ou la discrétion, par exemple.

Une autre cause de la différenciation des données

1. Cf. le chapitre II.

2. Voy. le chapitre IV.

affectives a été *l'enrichissement de la langue*, non que l'invention d'un terme suffise à créer une émotion, mais parce qu'elle nous apprend à la distinguer des autres. Le mouvement propre du langage, qui le porte à remplacer toute métaphore « refroidie » par une image nouvelle, qui « se fait adopter, dit BRÉAL, si elle est juste ou si elle est pittoresque ou simplement si elle comble une lacune du vocabulaire » ¹, a pour conséquence de développer le sens des nuances. Le goût de la précision et de la propriété des termes fera séparer des sentiments jusque-là confondus, comme fait M^{me} DE SÉVIGNÉ quand elle écrit à BUSSY-RABUTIN : « Si vous demeurez sur la frontière, l'amitié *solide* y trouvera son compte et, si vous revenez, l'amitié *tendre* sera satisfaite ². » Ailleurs, en louant la justesse d'une expression de Nicole, elle définit avec exactitude le sentiment, qui y correspond : « On aime tant, dit-elle, à entendre parler de soi et de ses sentiments que, quoique ce soit en mal, nous en sommes charmées. J'ai même pardonné *l'enflure du cœur* en faveur du reste et je maintiens qu'il n'y a point d'autre mot pour exprimer la vanité et l'orgueil qui sont proprement du vent ³. » Ces querelles du langage ont occupé dans la vie littéraire et mondaine du grand siècle une large place, comme le prouve encore ce fragment de lettre de BUSSY-RABUTIN cité par M. J. BENDA : « Nous disions que le bon air attire le *respect*. M^{me} DE COLIGNY a trouvé qu'il fallait mettre *l'estime* et nous y avons souscrit ⁴. » La géographie sentimentale de la carte du Tendre, les raffinements mis à la mode par les romans ont multiplié les distinctions subtiles qui, réservées d'abord à un petit cercle de coquettes

1. M. BRÉAL, *Essai de Sémantique*, p. 124.

2. M^{me} DE SÉVIGNÉ, *Lettres* (15 nov. 1655). C'est nous qui soulignons.

3. M^{me} DE SÉVIGNÉ, *Lettres* (23 sept. 1671). C'est nous qui soulignons.

4. BUSSY-RABUTIN, Lettre de décembre 1678. Cité par J. BENDA, *Belphégor*, p. 34. C'est nous qui soulignons.

et de précieuses, se sont ensuite incorporées dans la psychologie de l'« honnête homme ».

De leur côté, les *moralistes* ont contribué à compléter et à fixer la classification des sentiments. Simple et rigide, tant qu'elle demeure théorique, la règle s'assouplit au contact de la vie ; en se tournant vers l'action, la morale se transforme en casuistique, nécessité à laquelle ont dû se plier le stoïcisme, le christianisme et, malgré son rigorisme, la doctrine de KANT. Or, aucune casuistique, aucune direction de conscience ne sont possibles si l'on ne sait distinguer le mal des apparences honnêtes, autrement dit, si l'on ne possède la connaissance des mouvements du cœur. C'est pourquoi les écrits des anciens contiennent des enseignements précieux sur les passions ; les moralistes chrétiens ont perfectionné, par la suite, cette casuistique, non sans tomber parfois dans les fausses subtilités que PASCAL leur reproche. Le ^{xvii}e siècle, ici comme ailleurs, fait œuvre de clarté, dénonce les confusions, dissipe les équivoques. L'esprit de finesse atteint chez LA BRUYÈRE à la solidité de l'esprit géométrique, comme on le voit dans le texte suivant : « Inquiétude d'esprit, inégalité d'humeur, inconstance du cœur, incertitude de conduite, tous vices de l'âme, mais différents et qui, avec tout le rapport qui paraît entre eux, ne se supposent pas toujours l'un l'autre dans un même sujet ¹. » De son côté, LA ROCHE-FOUCAULD s'attache à séparer l'apparence de la réalité. « La sincérité, dit-il par exemple, est une ouverture du cœur. On la trouve en fort peu de gens et celle que l'on voit d'ordinaire n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres ². »

Notre sensibilité est issue de ce long travail de classification et d'analyse et ce sont les états ainsi dissociés et catalogués pour des raisons d'ordre pratique, social, litté-

1. LA BRUYÈRE, *Caractères*, chap. XI. De l'homme.

2. LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes* (LXII).

raire ou moral, qui ont servi d'objet aux études des *philosophes*. « C'est la peur, la joie, la tristesse, la colère, la haine, etc..., dit M. Ch. BLONDEL, c'est-à-dire des émotions ainsi conceptualisées et, par conséquent, dépersonnalisées par le langage, à l'analyse desquelles s'applique l'activité du psychologue ¹. » Le premier, DESCARTES a tenté cette entreprise, dont il a senti toute la nouveauté. « Mon dessein, dit-il dans la Préface du *Traité des Passions de l'Ame*, n'a pas été d'expliquer les passions en orateur, ni même en philosophe moral, mais en physicien ². » Il se borne donc à indiquer leurs « causes les plus prochaines », c'est-à-dire les troubles corporels et les mouvements des esprits ; sa véritable originalité est de poser, dans la seconde et la troisième parties de son traité, le problème de la genèse des diverses émotions. Il ne s'agit pas de déterminer leur filiation réelle, mais d'indiquer l'ordre de composition logique par lequel on peut, conformément au troisième précepte de sa méthode, s'élever des « passions simples et primitives » aux émotions complexes. Ce mathématisme psychologique fait, comme on le sait, le fond de la théorie des affections de l'âme développée par SPINOZA dans la troisième partie de l'*Ethique*.

La *psychologie* contemporaine renonce à cet ordre géométrique et prétend reconstituer l'évolution affective. « La seule voie à suivre, dit RIBOT, est celle de la filiation génétique : poser les émotions simples et primaires, puis chercher par quels procédés conscients ou inconscients de l'esprit les émotions composées et dérivées ont pu en sortir ³. » Une telle méthode est viciée à son point de départ, puisque les émotions tenues pour « simples et primaires », loin de constituer les données irréductibles et fondamentales de la conscience affective, sont en réalité des résidus d'analyse, des produits déjà élaborés par l'in-

1. Ch. BLONDEL, *La conscience morbide*, p. 262.

2. DESCARTES, *Traité des Passions de l'Ame*, préface.

3. Th. RIBOT, *Psychologie des sentiments*, p. 139.

telligence et pénétrés d'éléments normatifs et sociaux. Quant aux hypothèses sur la généalogie des émotions, elles sont suggérées la plupart du temps, non par l'observation ou l'étude des régressions pathologiques, mais par les rapports logiques que l'esprit conçoit entre elles ; sous un aspect faussement historique, ces reconstructions *a priori* ne sont pas très éloignées, en somme, du géométrisme cartésien.

Les classifications affectives usuelles, qui correspondent moins à des différences psychologiques réelles qu'à des nécessités ou des commodités pratiques ou sociales, ne peuvent, par conséquent, servir de base à l'analyse et à l'expérimentation. Dans la mesure où la qualité d'une émotion tient simplement à l'espèce ou au genre dans lesquels la pensée la range, elle constitue une addition intellectuelle, qui doit être soigneusement séparée du phénomène proprement affectif.

* * *

Mais, sous ce découpage conceptuel, n'y a-t-il pas déjà une multiplicité de formes affectives pures ? L'évolution psychique part-elle, comme semblent le suggérer W. JAMES et BERGSON, d'un état de continuité que, seule, rompt l'intervention de la pensée réflexive et du discours ?

Poser la question revient à déterminer, d'abord, ce qu'il faut entendre par « état affectif pur ». Th. RIBOT, qui a inventé le mot, s'en sert pour désigner les émotions sans contrepartie représentative et range dans cette catégorie l'irritation, la mélancolie, la fatigue, l'euphorie des toxicomanes ou des mourants, la détresse qui précède une syncope, enfin l'angoisse, tous « états de conscience purement affectifs, dit-il, vides ou à peu près de contenu intellectuel »¹. Mais, à supposer que ces

1. Th. RIBOT, *Problèmes de psychologie affective*, p. 9 et *Psych. des sentiments*, p. 7 et suiv.

états soient initialement dépourvus de toute motivation, ils ne manqueraient pas, suivant un mécanisme étudié plus haut ¹, de déterminer la construction de fictions propres à les soutenir. C'est ce qui a lieu en fait : les sujets irrités se répandent en récriminations et griefs imaginaires ; les fumeurs d'opium, les mangeurs de hachisch, les cocaïnomanes et les morphinomanes attribuent leurs jouissances aux hallucinations dont la drogue peuple leurs ivresses ; à leur lit de mort, les phthisiques forment encore des projets et se leurrent de faux espoirs. Tous justifient leurs émotions : qui prouvera qu'ils se trompent et que les produits de leur fantaisie n'interviennent pas dans les impressions qu'ils éprouvent ? Il y a plus : si la représentation extérieure n'est pas, comme nous avons tenté de l'établir, le facteur déterminant de l'émotion, son absence ne peut suffire à assurer la pureté d'un état qui apparaîtra simplement incomplet ou inachevé. L'émotion pure ne doit pas être confondue avec des phénomènes avortés, toujours accompagnés ou suivis de processus interprétatifs ou justificatifs.

L'attitude du sujet nous paraît plus significative à cet égard que l'abondance plus ou moins grande du matériel représentatif ; pour BERGSON, le sentiment serait la voie où s'engage la conscience quand elle se libère des habitudes discursives et se rapproche de l'instinct. « L'instinct, dit-il, est sympathie... Si cette sympathie pouvait étendre son objet et aussi réfléchir sur elle-même, elle nous donnerait la clef des opérations vitales... C'est à l'intérieur même de la vie que nous conduirait l'*intuition*, je veux dire l'instinct devenu désintéressé, conscient de lui-même, capable de réfléchir sur son objet et de l'élargir indéfiniment ². » Par suite, le sentiment pur marquerait « ce point où nous nous

1. Cf. *supra*, ch. IV.

2. H. BERGSON, *L'évolution créatrice*, pp. 191-192.

sentons le plus intérieurs à notre propre vie » ¹ ; il se confondrait avec cette durée, qui exclut l'intellectualité. Sa subjectivité, si étrangère qu'elle puisse être à l'attitude cognitive, mènerait à cette intuition par laquelle, suivant M. E. LE ROY, « on s'installe dans l'objet, on se mêle amicalement à lui, on s'accorde à son rythme original, et d'un mot, on le *vit* » ². Sentiment et intelligence seraient, en définitive, les deux orientations opposées de la conscience vers la « spiritualité » ou vers la « matérialité » ³.

Mais cet effort régressif que nous propose le bergsonisme peut-il nous reporter, autrement que par la simple imagination, à l'émotivité primitive ? On n'oserait l'affirmer, car la difficulté qu'on éprouve à s'approcher de l'affectif pur, et même à le concevoir clairement, lui est essentielle. Si l'on renonce à le placer dans les formes frustes du sentir, on ne peut se le représenter que comme un état absolu, enfermé dans ses limites, se suffisant à lui-même et échappant, par nature, à toute détermination intellectuelle. L'émotion pure, ainsi entendue, ne peut être qu'un fait strictement intime : un aspect de la durée, une instance, une alerte ou une tension, qui sont simples modalités du vécu.

Il est vrai que le mouvement par lequel un sentiment se forme et s'impose à nous est distinct de celui par lequel nous connaissons qu'il existe ; l'émotion est vécue avant d'être pensée, et elle ne devient consciente qu'autant qu'elle se prête à l'élaboration intellectuelle. L'affectif pur est donc un état-limite dont nous séparent les émotions conceptualisées de la vie quotidienne. Cette conception tombe, il est vrai, sous le coup de l'objection adressée par M. BRUNSCHVICG à ROUSSEAU, auquel il reproche de faire du sentiment une « possibi-

1. H. BERGSON, *loc. cit.*, p. 218.

2. E. LE ROY, *Une philosophie nouvelle*, p. 38.

3. H. BERGSON, *L'évolution créatrice*, p. 219.

lité abstraite »¹; mais la psychologie contemporaine est trop coutumière d'extrapolations de ce genre² pour se laisser arrêter par cette difficulté. Au reste, si l'émotion pure échappe à toute connaissance directe, il ne s'ensuit pas qu'on ne puisse la saisir à travers l'action qu'elle exerce sur la conduite et il n'est pas interdit de chercher à profiter des défaillances de l'organisation affective pour en définir la nature et l'essence.

En fait, c'est la structure même de nos sentiments qui nous impose la notion d'émotion pure. La prise de conscience dissout nos sentiments en une multiplicité d'impressions, qui sont autant d'instantanés pris sur la vie intérieure; chacun de ces émois marque une perspective différente sur notre moi, sur les événements vécus, sur l'avenir immédiat. Si, par certains côtés, il se relie étroitement au passé, il n'en est pas moins, en soi, un fait original, qui emplit l'instant où il se produit et périt avec lui. « Les sentiments..., disent très justement von MONAKOW et MOURGUE, représentent à chaque moment le bilan de la vie personnelle dans le moment immédiat³. » Pour celui qui ne retient que cet aspect du sentiment, l'instantanéité devient, ainsi que nous l'avons dit⁴, le signe de l'affectif⁵. Il suffit, en effet, d'oublier l'être du sentiment, c'est-à-dire son développement dans le temps, pour le résoudre en une suite de notes séparées, de nuances diverses mêlées au flot de la vie intérieure.

Que l'émotion soit cependant autre chose que les émois par lesquels elle se manifeste, qu'elle conserve dans la durée une certaine unité malgré ses aspects va-

1. L. BRUNSCHVICG, *L'idéalisme contemporain*, p. 53.

2. Voy. par exemple la notion de « complexe » dans la littérature psychanalytique.

3. VON MONAKOW et MOURGUE, *Introd. biologique à l'étude de la neurologie*, pp. 44-45.

4. Voy. *supra*, pp. 11-12.

5. E. SOURIAU, *L'abstraction sentimentale*, p. 22.

riables et ses teintes changeantes, prouve qu'elle constitue une synthèse originale. « Le sentiment..., dit M. BERGSON, est un être qui vit, qui se développe, qui change par conséquent sans cesse... Mais il vit parce que la durée où il se développe est une durée dont les moments se pénètrent ; en séparant ces moments les uns des autres, en déroulant le temps dans l'espace, nous avons fait perdre à ce sentiment son animation et sa couleur ¹. » Il ne suffit pas toutefois de rejeter les coupures de l'intelligence pour faire apparaître l'unité du sentiment, car, s'il ne la tenait de son essence, on se trouverait alors devant une continuité amorphe où se dissoudraient, au sein d'une agitation émotionnelle sans qualité propre et sans nom, les états discrets. L'émotion ne peut durer et subsister qu'à la condition d'être liée à un rythme particulier de la vie intérieure, en soi, reconnaissable et distinct des autres et jusqu'à un certain point indépendant de son contenu.

Pour que le sentiment soit un « être », il faut, en d'autres termes, que les impressions successives et singulièrement ressenties, qui le composent, se constituent en une mélodie, dont les notes soient inséparables. La permanence relative d'un tel état ne peut avoir sa cause que dans l'organisation de la conscience affective. « Il s'ensuit donc très évidemment, dit M. E. SOURIAU, qu'il y a des formes affectives, des formes, c'est-à-dire des cadres propres à saisir dans la diversité matérielle de nos impressions du cœur et à mettre en ordre les données choisies pour être disposées en série linéaire ; cela est tout semblable à la fonction par laquelle dans notre circulation à travers le monde physique nous excerpons (pour en faire les termes d'une durée) les présentations diverses que nous rapportons au même objet ². »

1. H. BERGSON, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, pp. 100-101.

2. E. SOURIAU, *L'abstraction sentimentale*, p. 45.

Ainsi s'explique qu'une émotion ait un son *sui generis*, distinct de celui de ses éléments pris séparément, et qu'elle ne puisse jamais être regardée comme un phénomène de sommation. Tout se passe comme si l'on observait, dans certaines circonstances, une polarisation du psychisme, qui agit sur son contenu, quelle qu'en soit la nature, encore que cette action s'exerce plus particulièrement sur certains matériaux et que, par suite, l'émotion semble s'y révéler de manière privilégiée, se les choisir et se les agréger. Ainsi l'anxiété s'installera dans notre vie, lui imposera son rythme, donnera un relief spécial à certaines préoccupations, à certaines idées, tout en demeurant, en fait, indépendante des raisons qu'elle se donne, des objets sur lesquels elle porte, des formes qu'elle prend, etc. L'émotion pure consiste probablement dans cette polarisation de l'expérience personnelle par laquelle se dessinent dans la vie consciente des sentiments diversement, mais clairement qualifiés.

Ces motifs émotionnels, qui sont donnés dans leur ton original avant de s'exprimer par des états concrets, sont caractérisés par une grande pureté de ligne. L'influence du réel et surtout des rapports sociaux est de rendre nos émotions complexes, et même parfois contradictoires : la joie se mélange de déception, la sympathie se nuance d'envie, etc. Plus l'émotion est pure, plus elle réalise, au contraire, une unité parfaite ; l'ennui, par exemple, n'est qu'un sentiment de vide et d'impuissance. Cette simplicité tient à sa nature thématique, qui exclut, comme l'a montré M. E. SOURIAU, toute détermination particulière ¹.

Par là, nous nous éloignons de l'opinion de Th. RIBOT, qui voit dans « l'abstraction des émotions » un processus de dissociation et d'unification portant sur les données

1. E. SOURIAU, *L'abstraction sentimentale*, pp. 134-137.

affectives concrètes ; les sentiments abstraits, détachés de leur base représentative, sont pour lui des impressions vagues et incomplètes de mélancolie, de gaieté, d'ennui, de calme, de repos, etc... ¹. Selon nous, ils constituent, au contraire, des phénomènes d'autant plus purs et spontanés qu'ils se distinguent mieux des formes concrètes qu'ils prennent dans la conscience.

De ce type est le « souvenir involontaire » signalé par PROUST, dont la nature abstraite tient moins à une similitude réelle qu'à une identité subjective. « Evidemment la sensation inductrice et la sensation induite, dit M. Ch. BLONDEL, le goût de la madeleine de Paris et la saveur de celle de Combray, le geste d'ôter ses chaussures avant la mort de sa grand'mère et le même geste exécuté plus tard, l'inégalité des pavés de la cour de l'hôtel des Guermantes et celle des dalles du Baptistère de Saint-Marc, le heurt de la cuiller et celui du marteau, la raideur de la serviette des Guermantes et l'empois de celle de Balbec, le bruit de la conduite d'eau et celui des sirènes au large sont si semblables qu'on peut les dire pratiquement identiques. Mais cette identité n'offre par elle-même aucun intérêt... Cette identité ne vaut que par l'émotion qu'elle déclenche, qu'elle actualise au sens plein du terme et qui, d'abord anonyme, finit par reporter PROUST avec elle à Venise, à Balbec ou à Combray. Le caractère général, l'essence commune des deux sensations, ne sont point affaire de qualités sensorielles ; ils se ramènent tout entiers à l'émotion successivement suscitée par la première, puis par la seconde. C'est donc cette émotion qui est essentielle, qui est générale, et, si elle apporte à PROUST une impression de joie, de beauté, de vérité, qui efface toutes les autres, c'est qu'elle se double du sentiment de cette essentielle généralité, où dans l'émotion présente se

1. TH. RIBOT, *Psychologie des sentiments*, p. 183 et suiv.

ressaisissent l'émotion du passé, et, avec elle, le passé même ¹. »

L'existence d'émotions pures définies dans leur qualité, bien que générales et abstraites en leur forme, confirme les conclusions auxquelles nous avait conduit l'étude de la cénesthésie. Nous avons montré que la perception interne s'organise autour de l'image statique du corps et des schèmes dynamiques des fonctions ²; la sensibilité organique donne lieu à une connaissance en quelque sorte abstraite; les besoins corporels sont perçus comme des exigences précises, bien qu'indéterminées quant à leur objet. Là se trouve, selon BERGSON, l'origine de toute généralisation. « Tout être vivant, peut-être même tout organe, tout tissu d'un être vivant généralise, dit-il, je veux dire classe, puisqu'il sait cueillir dans le milieu où il est, dans les substances ou les objets les plus divers les parties ou les éléments qui pourront satisfaire tel ou tel de ses besoins; il néglige le reste. Donc, il isole le caractère qui l'intéresse, il va droit à une propriété commune; en d'autres termes, il classe et, par conséquent, il abstrait et il généralise ³. » Mais ceci même n'est qu'une conséquence de la propriété qu'a la tendance d'être un schème distinct, à la fois, des mouvements concrets par lesquels elle s'actualise et des sensations qui nous informent de ces mouvements. L'indétermination du schème dynamique apte à prendre les formes les plus variées, sans perdre pour cela son unité, est, comme l'a montré M. A. BURLOUD, la source véritable de la pensée conceptuelle ⁴.

Pareillement, il y a une énergie affective, une inquiétude, une angoisse humaine qui préexiste aux émotions

1. Ch. BLONDEL, *Marcel Proust* (in Rev. Philos., 1931, II, pp. 18-19). Texte réimprimé dans *La psychographie de Marcel Proust*.

2. Cf. *supra*, chap. I.

3. H. BERGSON, *La pensée et le mouvant*, p. 66.

4. A. BURLOUD, *La pensée conceptuelle*.

qualifiées. Cette donnée première de la sensibilité, avant même de se fixer sur une représentation concrète et de se rationaliser ¹, est informée par ces thèmes émotionnels purs, dont la prédominance dans le chaos des impressions subjectives ordonne la vie intime, de la même façon que celle des formes dans la perception organise la représentation extérieure. « Le pouvoir que nous acquérons, dit M. E. SOURIAU, par la fixation lucide d'une essence sentimentale, de choisir dans la diversité éventuelle des épisodes futurs ceux seuls qui seront intégrés à la ligne ainsi définie, ce pouvoir est celui de maintenir droite cette ligne affective, de la soustraire aux gauchissements éventuels et fortuits, celui en un mot d'exiger de nous-mêmes l'identité des éléments à intégrer désormais à cette fibre. Là est le vrai rôle pratique de l'abstraction sentimentale. Elle sert pour le présent et pour le futur ². »

1. Cf. *supra*, p. 105 et suiv.

2. E. SOURIAU, *L'abstraction sentimentale*, p. 121.

CHAPITRE VI

L'ANGOISSE

Dans la littérature psychologique récente, l'usage s'est introduit de distinguer les émotions spéciales (peur, colère, joie, tristesse, etc.) d'un phénomène affectif plus intense, mais plus diffus que l'on observe surtout dans les névroses et auquel, depuis FREUD, on donne le nom d'angoisse. Cette distinction permet d'expliquer le « paradoxe affectif » que M. Ch. BLONDEL signale chez certains malades. « Ils ont beau présenter, tous, des réactions affectivo-motrices, principalement anxieuses, d'une exceptionnelle intensité ; quelques-uns n'en dénoncent pas moins une insensibilité physique, morale, ou physique et morale à la fois, qui connaît tous les degrés de l'indifférence partielle et de la simple torpeur au sommeil affectif le plus profond et à l'anesthésie la plus radicale ¹. » Ce mélange bizarre d'insensibilité et d'émotivité serait dû à la disparition des émotions normales en rapport avec la vie quotidienne et au développement d'angoisses morbides, qui se produisent hors de propos. « Quand on remarque, dit M. P. JANET à propos des psychasthéniques, que ces malades ont de l'émotivité, cela ne veut pas dire qu'ils sont plus susceptibles que les autres personnes d'avoir des émotions normales et complètes, mais qu'ils sont plus disposés sous l'influence du moindre choc à commencer des crises d'agitation motrice ou d'angoisse ². »

1. Ch. BLONDEL, *La conscience morbide*, p. 156.

2. P. JANET, *Les obsessions et la psychasthénie*, I, p. 379.

Il faudrait admettre, selon M. WALLON, l'existence d'une dualité affective jusqu'ici méconnue : tandis que l'émotion a sa source dans la réalité extérieure, l'angoisse résulterait d'une défaillance du système postural. Par suite, « l'émotion et l'angoisse varient en proportion inverse l'une de l'autre. Avec l'émotion, le sujet a l'impression de vibrer à l'unisson de ce qui l'entoure et, si elle tend en se développant à obscurcir ou abolir l'exacte notion des réalités, c'est justement en leur substituant dans la conscience le sentiment envahissant des attitudes et réactions spécifiques qui la constituent. Par contre, dans l'angoisse, toute possibilité d'une émotion quelconque se dérobe. C'est l'impuissance à pleurer, à se mettre en colère, à connaître la peur — et c'est la souffrance de cette impuissance ¹. »

Cette angoisse, qui prend la place de l'émotion, est *sans lien avec les circonstances extérieures*, comme le prouve le cas suivant. Un malade de M. DE FLEURY est allé au bal, malgré sa fatigue, pour y rencontrer sa maîtresse ; à un moment, il quitte le salon et se rend au buffet. « Et tout à coup, raconte-t-il, au moment où je tendais le bras vers une assiette, je fus cloué sur place par quelque chose d'inconnu, d'effarant, d'indicible. Au moment même, je n'aurais pu dire ce que c'était. Je peux en parler maintenant, l'ayant éprouvé bien des fois : un resserrement stomacal, une constriction totale, un froid mortel, et puis surtout un sentiment d'effroi sans cause, une panique devant la mort qui passe et va vous emporter ². » Cette peur n'est pas franche ; c'est une inquiétude *indéterminée*, une sorte de terreur devant l'inconnu. Elle n'est ni graduée, ni adaptée aux circonstances. « Les malades eux-mêmes, dit M. P. JANET, remarquent que cette émotion a un caractère bizarre ; c'est qu'elle est toujours

1. H. WALLON, *Psychologie pathologique*, pp. 86-87.

2. M. DE FLEURY, *L'angoisse humaine*, p. 94.

la même ; elle survient aussi bien à propos des événements qui devraient faire naître de la peur qu'à propos de ceux qui devraient faire naître de la colère ... ou de la joie ¹. »

Mais il convient surtout de noter la nature *douloureuse* de l'angoisse. « De toutes les souffrances humaines dont la vie est semée, déclare M. DE FLEURY, c'est la moins tolérable. Chez des gens même braves et de cœur chaleureux, l'anxiété peut prendre une intensité si aiguë qu'aucune force concurrente ne la sait maîtriser. C'est pour cela que, dans l'immense majorité des cas, la seule cause du suicide réside en elle ². » Etant sans issue, l'angoisse se projette sur le plan végétatif, déterminant dans toutes les fonctions organiques des troubles graves, des spasmes respiratoires (poire d'angoisse, boule émotive), cardiaques (palpitations), gastriques (contractions, nausées), viscéraux (coliques), etc... « L'énergie de la réaction défensive, disent DEVAUX et LOGRE, ne peut que se résoudre en une agitation vaine et contradictoire : la force nerveuse inutilisée se *dérive* tout entière sur le sujet lui-même sous forme d'émotivité stérile ; elle n'aboutit qu'à son supplice et à son épuisement. C'est une torture sans cesse renouvelée ; c'est le *hard labour* de l'émotivité ³. » A son paroxysme, elle n'est plus, comme le dit HECKEL, que « la douleur de l'appareil nerveux vasosympathique..., la cénesthésie douloureuse portée à son plus haut degré ⁴. »

La tendance générale de la psychologie a été de considérer l'angoisse comme une forme dégradée de l'affectivité. D'après FREUD, elle constitue un élément morbide qui peut accompagner la réaction de défense sans être, à proprement parler, justifié par la situation extérieure.

1. P. JANET, *Les obsessions et la psychasthénie*, I, p. 378.

2. M. DE FLEURY, *L'angoisse humaine*, p. 79.

3. DEVAUX et LOGRE, *Les anxieux*, p. 13-14.

4. HECKEL, *La névrose d'angoisse*, p. 279.

Elle ne fait que perpétuer chez l'homme un événement traumatique qui a laissé sa trace dans l'inconscient. « En ce qui concerne l'état affectif caractérisé par l'angoisse, nous croyons savoir, précise-t-il, quelle est l'impression reculée qu'il reproduit en la répétant. Nous disons que ce ne peut être que la naissance, c'est-à-dire l'acte dans lequel se trouvent réunies toutes les sensations de peine, toutes les tendances de décharge et toutes les sensations corporelles, dont l'ensemble est devenu comme le prototype de l'effet produit par un danger grave et que nous avons depuis éprouvées à de multiples reprises en tant qu'état d'angoisse ¹. » Mais si le traumatisme de la naissance a fixé pour toujours les symptômes extérieurs et les manifestations principales de l'angoisse, l'énergie qu'elle exprime est celle de l'excitation sexuelle insatisfaite. « La transformation en angoisse ou plus exactement la décharge sous forme d'angoisse constitue le premier sort réservé à la *libido* qui subit le refoulement ². »

Se plaçant à un point de vue plus général, M. P. JANET, attribue l'angoisse à une « insuffisance portant sur un acte quelconque et non pas uniquement... à des insuffisances sexuelles ³. » Pour lui, l'angoisse est une émotion avortée, un processus affectif arrêté ou dévié au cours de son développement. « Ces émotions pathologiques... explique-t-il, ne sont pas des émotions précises en rapport avec une situation réelle ; ce sont les émotions les plus simples, les plus élémentaires et les plus abstraites en quelque sorte. Les angoisses se rapprochent de la peur, qui est la plus élémentaire des émotions, qui existe tout à fait au début de l'évolution des sentiments. Et même, comme on l'a vu, l'angoisse n'est pas précisément de la

1. S. FREUD, *Introduction à la Psychanalyse*, p. 412.

2. *Ibid.*, p. 426. E. JONES écrit dans son *Traité théorique et pratique de Psychanalyse*, p. 652 : « L'angoisse morbide n'est, au fond, que de l'amour insatisfait. »

3. P. JANET, *Les médications psychologiques*, II, p. 242.

peur, c'est une émotion plus élémentaire que celle de la peur ¹. » La transformation de l'émotion en angoisse est donc un cas particulier de ces arrêts, dérivations et états d'incomplétude que l'on observe dans la psychasthénie et qui ont leur cause générale dans l'abaissement de la tension psychologique. De la même façon que l'action dégénère en agitation, « les malades ont l'émotion ou, du moins, commencent à l'avoir, mais ces émotions s'arrêtent rapidement, cessent de se développer ou se transforment en ruminations ou angoisses ². »

Faisons une remarque générale au sujet de cette conception négative. Sous l'action de certaines circonstances (fatigue, épuisement, dépression, etc...), les opérations mentales supérieures s'exécutent plus difficilement ou même se trouvent suspendues. Cet arrêt donne ordinairement lieu à des phénomènes de remploi qui sont de deux espèces : tantôt, ils se présentent comme de simples exutoires de l'énergie comme les convulsions, les tics, les fous rires, les agitations motrices et verbales ; tantôt la disparition des formes élevées de la conduite réactive, par un phénomène de vicariance bien connu, certaines fonctions plus anciennes dans l'évolution phylogénétique, ayant leur unité et leur signification propres. Dans le premier cas, nous avons affaire à une dérivation ; dans le second, à une régression. Or rien ne nous autorise *a priori* à ranger l'angoisse dans la première catégorie, comme le fait M. JANET.

Il est vrai que l'idée de régression soulève des difficultés et se heurte à une légitime suspicion. « On a beau, dit LECLÈRE, reconnaître unanimement que le présent n'est jamais de tout point conforme au passé, combien, même s'ils font profession de mécanisme, gardent encore quelque chose de l'idée mythique d'une force vitale à part, dont les diverses manifestations seraient sus-

1. P. JANET, *Les obsessions et la psychasthénie*, I, p. 258.

2. P. JANET, *Les obsessions et la psychasthénie*, p. 374.

ceptibles de se réitérer ! La série des *habitus* vécus constituerait moins une histoire qu'un stock d'échantillons de modes de vie dont certains numéros, la plupart peut-être, seraient aptes à voir le jour plus d'une fois... Une véritable « régression » serait le réenroulement de ce qui se serait déroulé d'une existence comparable à un ruban mobile autour d'une bobine ¹. » Il est évident que si cette idée impliquait la conception d'une destinée indépendante de la durée, constituée par des épisodes décousus capables de se reproduire séparément dans un ordre arbitraire, elle ne pourrait être acceptée par une psychologie scientifique.

Mais la notion de régression a un contenu positif ; si la dissociation d'une synthèse mentale ne donne jamais lieu à la reproduction littérale du passé, elle peut cependant restituer les parties constitutives du phénomène dissous. Ce processus de désintégration tel qu'il se manifeste dans les troubles des fonctions motrices a fait l'objet d'une étude pénétrante de VON MONAKOW et MOURGUE. « Si... nous jetons un coup d'œil en arrière, disent-ils, pour comparer cette désintégration avec ce que nous a appris l'évolution des mêmes phénomènes chez le fœtus et chez le nouveau-né, nous voyons que la désintégration n'est pas l'inversion exacte de l'intégration. Il y a des ressemblances et des différences entre les deux processus. D'une part, en effet, il y a une ressemblance profonde : de même que nous avons mis en évidence une loi du *développement en briques*, de même il y a une loi de la *désintégration en briques*. A ce point de vue cependant, il serait absurde de dire que l'hémiplégie est un retour au stade primitif de l'apprentissage de la locomotion... En effet, ce ne sont que des *briques* de cette période que fait revivre la désintégration ; la posture en

1. A. LECLÈRE, *Contribution à l'étude des régressions psychiques* (Revue philosophique, 1920, II, p. 204).

station droite, si péniblement acquise par l'enfant, comme nous l'avons vu, est une acquisition que n'atteint pas l'interruption morphologique de la partie supraspinale du faisceau pyramidal. Par contre, on retrouve au cours de l'hémiplégie de nombreux phénomènes partiels (en briques) qui constituent des *anachronismes*... L'auto-régulation... joue ici aussi, de sorte que la notion de désintégration pure n'existe pas. Ce processus idéal est masqué par la tendance créatrice de l'organisme, sans cesse en action, à rétablir l'équilibre troublé ¹. »

L'angoisse morbide n'est-elle pas, dans l'ordre psychique, une de ces résurgences, une de ces « briques » mises au jour par la désintégration des formes supérieures de l'affectivité ? Si cette hypothèse se vérifiait, les faits que nous avons cités acquerraient une signification nouvelle. Par delà les états conceptualisés et même les formes émotionnelles pures, l'angoisse apparaîtrait comme le fond affectif premier, c'est-à-dire, non plus comme une émotion dégradée ou incomplète, mais comme un état positif, autonome, comme le fait original auquel il faut remonter pour comprendre toute expérience affective. C'est ce point de vue que nous essaierons de défendre dans la suite de ce chapitre.

* * *

L'étude de l'émotivité collective nous fournira un commencement de preuve. Selon DURKHEIM, les valeurs idéales ont une origine sociale ; par lui-même, l'individu ne connaît que les besoins se rapportant à sa vie organique ; pour qu'il conçoive un ordre de valeurs supérieur, il faut qu'il accède à un plan transcendant, qui ne peut être que celui de la vie collective. « C'est la société, dit DURKHEIM, qui en l'entraînant dans sa sphère

1. VON MONAKOW et MOURGUE, *Introduction biologique à l'étude de la neurologie*, pp. 178-179.

d'action, lui a fait contracter le besoin de se hausser au-dessus du monde de l'expérience et lui a, en même temps, fourni les moyens d'en concevoir un autre ¹. » L'erreur d'A. COMTE et, après lui, de SPENCER et d'ESPINAS, a été de concevoir le social comme une dépendance du vital, alors qu'il est une forme de l'idéal ².

S'il en est ainsi, le point de départ de l'évolution mentale de l'homme ne peut se trouver dans une spontanéité individuelle que viendrait limiter ensuite un contrat ou un quasi-contrat ³ social. Dès l'origine, le psychisme est pénétré par les éléments normatifs qui émanent du groupe. Les sociétés primitives sont des hordes si parfaitement homogènes que ceux, qui les composent, ne se distinguent pas les uns des autres. A ce niveau, l'homme absorbé par la communauté, dont il reçoit tout, ne pense et n'agit que sous l'inspiration des représentations collectives ⁴ et une « solidarité mécanique », sévèrement sanctionnée, assure l'uniformité des réactions des membres du clan et règle les moindres détails de leur vie ⁵.

La division du travail introduit une spécialisation au sein de ces masses indifférenciées ; en relâchant le lien social ou plus exactement en en modifiant la nature, elle développe l'intelligence et la culture et fait apparaître la libre discussion et l'esprit critique par lesquels se trouve ruinée l'autorité absolue des traditions et des coutumes. Le social, n'étant plus un fait, devient un devoir qui exige de tous la subordination de l'intérêt personnel à des fins collectives.

Il est classique d'opposer à la société, communauté de droit, la foule, simple union de fait ; dans la pratique,

1. E. DURKHEIM, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, p. 604.

2. E. DURKHEIM, *Le jugement de valeur et le jugement de réalité* (in Rev. de Métaphysique et de Morale, 1911, p. 449).

3. L. BOURGEOIS.

4. L. LÉVY-BRUHL, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures* et *La mentalité primitive*.

5. E. DURKHEIM, *La division du travail social*.

cette opposition est difficile à maintenir : certaines foules acquièrent spontanément la discipline et la cohésion, tandis que certains corps sociaux menacés de décomposition se comportent comme des foules anarchiques. La foule est une société en puissance ; les processus normatifs, qui sont à l'origine de toute organisation sociale, se manifestent déjà en elle. L'individu, qui en fait partie, est tenu de partager des sentiments et de s'associer à des actes qu'il réprouve peut-être. Les impulsions auxquelles il est soumis diffèrent de la discipline sociale par leur intermittence, mais elles s'exercent dans le même sens et produisent le même effet.

L'origine de cette contrainte, qui plie la volonté individuelle devant l'autorité du groupe doit être cherchée dans la vie affective. « Les sentiments, qui naissent et se développent au sein des groupes, dit DURKHEIM, ont une énergie à laquelle n'atteignent pas les sentiments purement individuels ¹. » A la base des règles, qui s'imposent à la conscience, il a donc un élan, qui, à un moment donné, les a rendues impérieuses et dont elles sont l'écho ².

Ce fait mérite d'être étudié de près. On observe chez l'individu, qui fait partie d'une foule, deux catégories d'émotions : d'une part, des *émotions communes*, qui ne se distinguent des états individuels que par le renforcement qu'elles reçoivent de l'unisson psychologique et qui sont souvent d'un ordre supérieur, comme les émotions esthétiques, morales, religieuses, qui se propagent à la faveur d'une similitude de goûts et d'idées parmi les personnes rassemblées pour une cérémonie, un concert, etc. — d'autre part, des *émotions collectives* généralement plus humbles, comme la panique ou l'irritation, qui surgissent simultanément chez tous les membres de la col-

1. E. DURKHEIM, *Le jugement de valeur et le jugement de réalité*, p. 447.

2. H. BERGSON, *Les deux sources de la morale et de la religion*, p. 44.

lectivité, en dépit des différences de classe, de milieu, d'opinion et même de nationalité, qui les séparent. Les premières ne jouent qu'un rôle secondaire dans la vie sociale, alors que les autres produisent des effets importants sur lesquels nous devons insister.

Les motifs personnels ne prennent qu'une très faible part à la naissance des émotions collectives. On croit communément que la vie grégaire place l'individu dans un état d'hyperémotivité ; en fait, on constate bien souvent le contraire : sous l'influence de ceux qui l'entourent, il se détache des fins qui lui étaient chères, il perd ses scrupules, oublie ses répugnances, abdique ses opinions et ses préférences, passe outre ses révoltes ; il devient insensible à tout un ensemble de faits, qui normalement l'atteindraient profondément. Ainsi sont rendus possibles des sacrifices qu'on n'eût jamais acceptés ; la nuit du 4 août en est un exemple ¹.

Seuls, les facteurs qui intéressent l'état du groupe lui-même, son avenir, sa sécurité, son bien-être sont capables de déterminer les explosions affectives, qui sont caractéristiques de la vie grégaire. L'individu ne réagit qu'à des mobiles collectifs. Il supporte calmement les pires épreuves, mais il s'affole dès que la communauté spirituelle, à laquelle il appartient, se trouve en danger. La retraite de 1914, qui renforçait l'union sacrée devant l'envahisseur, a eu certainement un effet affectif moindre que l'affaire Dreyfus ou tel scandale récent, à propos desquels l'opinion publique fut divisée. Le doute, la crainte de la trahison, la suspicion mutuelle causent les pires angoisses. La terreur est à son comble quand l'existence même du groupe est menacée. « Une panique se produit, observe FREUD, lorsque la foule commence à se désagréger. Elle est caractérisée par ces faits que les ordres du chef ne sont plus obéis et que chacun ne se préoccupe que

1. E. DURKHEIM, *Le jugement de valeur...*, p. 448.

de lui-même, sans nul souci des autres. Les liens réciproques se trouvent rompus et une peur immense, dont personne ne saurait expliquer les raisons, s'empare de nous ¹. »

Les excitations qu'un individu reçoit de la foule sont la contrepartie de ces phénomènes de dépression ; tout ce qui, à un degré quelconque, contribue à rendre plus étroit ou plus sensible le lien social exalte sa volonté. La vue du chef, du meneur, qui réalise et incarne l'unité collective, déclanche son enthousiasme. A l'origine de ces états affectifs, comme des précédents, il y a une sorte de défiance de soi-même et de timidité ; la société est un refuge d'autant plus précieux qu'on se sent moins fort.

Par l'état d'âme qu'elle crée, la foule détermine un retour, non pas complet, car les autres traits de la mentalité primitive manquent, mais partiel à la condition psychologique des sociétés inférieures. L'effacement spontané de l'individuel devant le collectif, l'intensité, la spécificité, la nature diffuse des émotions, qui naissent chez ceux qui en font partie, apparentent la foule aux hordes primitives dont l'unité était purement affective. Et, tandis que les sentiments motivés et élaborés par l'intelligence disparaissent, on voit se développer une émotivité impersonnelle, qui réagit positivement à toutes les circonstances qui renforcent l'unité du groupe, et négativement à toutes celles qui l'affaiblissent. Cette sensibilité spéciale n'a pas sa source dans la vie personnelle ; elle ne peut s'expliquer que par la présence, au fond de chaque conscience individuelle, d'une angoisse inexpliquée, qui l'oblige à se fuir elle-même et à chercher un appui dans la collectivité.

1. S. FREUD, *Psychologie collective et analyse du moi*, p. 45.



L'étude de la pensée réflexive comme attitude psychologique confirme la dualité de structure de la conscience affective. Chaque fois qu'elle veut dépasser la zone étroite des intérêts et des soucis quotidiens et atteindre le moi profond et par là l'essence même de l'homme, elle se heurte à la souffrance. L'obstacle qui l'arrête, et que l'ascèse seule permet de surmonter, n'est pas de nature intellectuelle, mais affective. Appliqué à la vie, l'effort de la pensée est régressif : il dissout les états individuels, les croyances communes, les formes concrètes du psychisme et conduit à l'ineffable et au mystère. Son objet n'est pas de déterminer une illumination de l'esprit, bien trop individuel pour atteindre à l'universalité, mais d'ouvrir la porte à cette angoisse, qui peut seule hausser le penseur jusqu'à l'humain. Les grandes intuitions métaphysiques sont moins des conquêtes de l'intelligence que des expressions de cette sensibilité impersonnelle que nous dissimulent les agitations superficielles de la vie affective.

Cette angoisse métaphysique a ses degrés ; chez ceux qui hésitent devant l'effort suprême, elle se traduit par un déficit dans la conduite. Menacée dans ses œuvres vives, la conscience se laisse gagner par la peur. « Cette neurasthénie morale issue de l'analyse et aboutissant à l'horreur de vivre n'est guère, dit DROMARD, l'apanage des êtres vulgaires. Elle recrute, au contraire, les esprits les plus distingués... Malgré ses poses un peu suspectes, l'ennui d'un CHATEAUBRIAND est profondément ressenti et l'auteur de *René*, comme celui d'*Adolphe* et celui d'*Obermann* transparait à chaque page du livre ¹. » Le type le plus parfait de cette angoisse passive, à base de découragement et d'impuissance, est AMIEL ², qui ne

1. G. DROMARD, *Le rêve et l'action*, pp. 320-321.

2. Cf. L. BOPP, *H. F. Amiel*, en particulier le ch. V et la concl.

cesse de remonter de l'être au possible, du réel au virtuel. « Il me semble, écrit-il dans son *Journal Intime*, que ma conscience se retire dans son éternité ; elle regarde circuler en dedans d'elle ses astres et sa nature avec ses saisons et ses myriades de choses individuelles ; elle s'aperçoit dans sa substance même, supérieure à toute forme, contenant son passé, son présent et son avenir... L'âme est rentrée en soi, retournée à l'indétermination, elle s'est réimpliquée au delà de sa propre vie ; elle remonte au sein de sa mère, redevient embryon divin ¹. » De là vient, non seulement, comme il le dit, « cette raideur secrète à laisser paraître mon émotion vraie » ², mais sans doute aussi son impuissance à l'éprouver dans toute sa plénitude ³. Muette pour ce qui l'atteint personnellement, sa sensibilité ne vibre que pour les motifs largement humains. « J'éprouve, écrit-il un jour, une terreur sacrée, et *non seulement pour moi*, mais pour mon espèce, mais pour tout ce qui est mortel. Je sens comme Bouddha tourner la Grande Roue, la roue de l'illusion universelle et, dans cette stupeur muette, il y a une véritable angoisse ⁴. » Ce sont des sentiments tout semblables qui font le prix des livres de PROUST, de R. M. RILKE ⁵, d'H. DE MONTHERLANT ⁶ : désespérance, ennui, impression d'isolement, perte de contact avec le réel, fluidité d'un moi qui se sent étranger à lui-même, et autres états de dépersonnalisation dont l'analyse est devenue banale.

Mais il existe une angoisse d'une autre qualité, à laquelle n'accèdent que les privilégiés ; cette émotion reli-

1. AMIEL, *Journal intime*, 31 août 1856. Ed. Scherer, I, p. 177.

2. *Ibid.*, 22 mai 1860, I, p. 226.

3. Cf. le commentaire que donne M. P. JANET de ce texte dans *Les obsessions et la Psychasthénie*, I, p. 371.

4. AMIEL, *Journal intime*, 22 juil. 1870, Ed. Scherer, II, p. 189.

5. V. R. M. RILKE, *Les cahiers de Malte Laurids Brigge*.

6. V. un article d'H. DE MONTHERLANT, *Les voyageurs traqués* (in Nouvelle Revue française, 1^{er} janvier 1927).

gieuse accompagne la crise salutaire de l'âme qui se renouvelle après avoir touché le fond de la souffrance humaine. « C'est, dit W. JAMES, une angoisse positive et poignante, une sorte de névralgie psychique exclusivement morbide. C'est tantôt un dégoût profond, tantôt de l'irritation, de l'exaspération, tantôt une défaillance de soi-même qui va jusqu'au désespoir, tantôt c'est une méfiance générale, de l'inquiétude, de l'agitation, en un mot, de la peur ¹. »

Des périodes de sécheresse, où l'âme se prépare dans la souffrance et l'humiliation à l'union à Dieu, précèdent, en général, comme l'a remarqué M. H. DELACROIX ², les extases mystiques. « Cette impuissance absolue, où elle a été, dit SAINTE-THÉRÈSE, lui révèle à la fois son néant et sa misère. Sans doute, durant cette tourmente, elle n'est point sans la grâce de Dieu, puisqu'elle ne l'offense point et que, pour rien au monde, elle ne voudrait l'offenser, mais cette grâce est tellement cachée que l'âme croit ne la posséder plus et même n'avoir jamais possédé la plus petite étincelle d'amour pour Dieu ; les grâces qu'il lui a faites et les services qu'elle lui a rendus lui apparaissent comme des songes, des illusions. Quant à ses péchés, elle voit avec certitude qu'elle les a commis ³. »

Cette torture est celle de PASCAL, à l'époque de sa seconde conversion. « Le contentement, la paix désertent son âme, dit BOUTROUX... Un mal inconnu travaille cette âme qui naguère s'épanouissait en s'ouvrant avec confiance à toutes les joies humaines ⁴. » Crise douloureuse, mais féconde, puisque c'est au fond de cette angoisse que, durant la nuit du 23 novembre 1654, PASCAL

1. W. JAMES, *L'expérience religieuse*, p. 123.

2. H. DELACROIX, *Etudes d'histoire et de psychologie du mysticisme*.

3. SAINTE-THÉRÈSE, *Le château intérieur*. Sixièmes demeures (trad. française), I, p. 371.

4. E. BOUTROUX, *Pascal*, p. 70. Cf. aussi F. STROWSKI, *Pascal et son temps*, II, p. 357.

a trouvé Dieu. « A partir de cette minute, écrit l'ABBÉ BRÉMOND, Dieu n'est plus pour lui le Dieu des démonstrations philosophiques, abstrait, lointain, inaccessible, le Dieu-conclusion, le Dieu insensible au cœur. Le cœur et l'âme de PASCAL exultent dans la possession du Dieu vivant ¹. » Et c'est pour inviter les autres à subir la même dure initiation qu'il reprend, dans les fragments destinés à son Apologie du christianisme, les thèmes de son angoisse — complexité, contrariété, misère de l'homme, incertitude de ses sens et de sa raison, situation tragique entre deux infinis — s'efforçant de communiquer à tous ce vertige, qui seul peut rompre le charme du divertissement et conduire au salut.

* * *

L'angoisse est donc le sentiment à la fois le plus intime et le plus profondément humain. A ce titre, elle est le type de toute expérience affective, car si, d'une émotion quelconque, on séparait les sensations, les actes, les remous organiques, les représentations, qui en forment le contenu, mais non l'essence, elle ne serait plus qu'un mode de la conscience de soi, une perspective sur la vie intérieure. S'il nous était donné, alors, de la suivre jusque dans ses formes les plus pures et de remonter jusqu'à l'énergie qui s'exprime en elles, c'est, en définitive, à l'angoisse que nous aboutirions.

L'étude de la peur le montre : le danger n'est ni l'objet d'une intuition première, puisque l'enfant l'ignore, ni le fruit d'une induction, puisque l'homme et l'animal fuient souvent un péril qu'ils ne conçoivent pas. Le danger véritable, celui que le sujet pressent mieux qu'il ne le peut définir, et qu'il redoute d'autant plus qu'il le comprend moins, n'est pas au dehors, mais au dedans.

1. BRÉMOND, *L'inquiétude religieuse* (2^e série), p. 38.

Car rien ne l'effrayerait, il ferait face aux situations les plus critiques, s'il ne se sentait menacé dans son être même et s'il n'avait déjà perdu confiance en soi. La peur ne réagit pas à un danger matériel, mais à un péril spirituel¹ ; au fond de cette émotion, il y a une angoisse morbide².

Il en est de même pour la colère ; si l'on ne tenait compte que des symptômes extérieurs, il faudrait distinguer une colère active et une colère passive³, mais, quelle que soit la manière dont elle se manifeste, elle est toujours une marque de faiblesse. En apparence, nous accusons les personnes, les événements, mais nos griefs sont trop incertains et nos revendications trop générales pour faire illusion : c'est avant tout contre nous-mêmes que nous sommes irrités. Ce dont nous souffrons, ce que nous cherchons à dissimuler par un étalage de puissance, c'est notre propre infériorité. De curieuses expériences de T. DEMBO, résumées par M. GUILLAUME dans un livre récent, le mettent en lumière⁴. HOPPE soumettait un sujet à des épreuves difficiles et observait les actes que le sujet substitue à celui qu'il ne peut exécuter⁵. DEMBO montre qu'en prolongeant l'épreuve on détermine chez le sujet une attitude d'irritation, qui rappelle par certains traits les « névroses expérimentales » des chiens observés par

1. Voy. sur la notion du danger, ch. VIII, p. 189.

2. « Même dans les situations de danger réel, dit E. JONES, une peur prononcée, loin de faire partie du mécanisme biologique de défense utile, représente une réaction anormale, analogue aux symptômes névrotiques de l'angoisse morbide » (E. JONES, *Traité théorique et pratique de psychanalyse* (trad. franç.), p. 754).

3. Voy. G. DUMAS, *Nouveau traité de psychologie*, II, p. 384. La même distinction entre la colère des faibles et celles des forts est faite par DE FLEURY, *L'angoisse humaine*, p. 395 et suiv.

4. T. DEMBO, *Das Aerger als dynamischer Problem* (Ps. Forsch. XV, 1931, pp. 1-144).

5. HOPPE, *Erfolg und Misserfolg* (Psych. Forsch., VII, 1930, pp. 1-63).

PAWLOV ¹. « La direction privilégiée du but ayant disparu, la structure différenciée que le problème imposait au champ est détruite. Les actes de substitution prennent les formes les plus éloignées, au point de vue technique, du problème initial ; une détente est cherchée de n'importe quel côté, dans les actes violents soit contre les objets, soit contre les personnes, soit contre le sujet lui-même ; le sujet devient agressif et cherche à n'importe quel prix un succès, en obtenant sur les autres un avantage quelconque ². » Ainsi la colère apparaît comme une réaction violente contre le sentiment que l'individu a de son impuissance et l'inquiétude qu'il en éprouve ³.

D'où vient cette angoisse, de laquelle semblent procéder toutes les émotions ? BRISSAUD voyait en elle, comme le rappelle M. DE FLEURY, « une méditation de la mort » ⁴. D'après M. L. DAUDET, l'idée de la mort serait l'un des thèmes constants du « rêve éveillé » ⁵. L'effroi dont elle s'accompagne est excellemment analysé par M. L. LAVELLE : « La crainte de la mort est d'abord, dit-il, un tremblement du corps, qui déjà s'effondre à la pensée du coup qui va l'anéantir. Mais elle est surtout la douleur extrême de l'amour-propre, qui ne se borne point à subir quelque perte, à abandonner tout ce qu'il croit posséder, tous ses biens, toutes ses joies et jusqu'à l'aliment et à la lumière du jour, mais qui se sent lui-même forcé de succomber, de renon-

1. Voy. *supra*, pp. 84-85.

2. P. GUILLAUME, *La psychologie de la forme*, p. 140.

3. M. LÉON DAUDET exprime une idée un peu analogue quand il écrit : « Si l'on tient compte de la pitié de soi-même, qui est à la base de la sensibilité de tout être humain, on peut assigner à la colère, comme genèse principale, la compassion contrariée » (L. DAUDET, *Le rêve éveillé*, p. 182-183). Mais la pitié refoulée n'est cause d'irritation que parce qu'elle est un signe d'impuissance et de faiblesse.

4. M. DE FLEURY, *L'angoisse humaine*, p. 79.

5. Cf. L. DAUDET, *Le rêve éveillé*, p. 37 et suiv.

cer non plus à l'objet du désir, mais au désir même ¹. » Mais une telle angoisse n'apparaît que si « l'attention à la vie » faiblit ; elle est une forme spéciale d'une inquiétude, bien autrement essentielle et profonde, dont nous détournent, un instant, les occupations quotidiennes mais qui est latente chez chacun de nous.

Faut-il en chercher la raison dans les crises qui déchirent notre vie ? Certes il est des conflits dramatiques ; l'écroulement d'un idéal, auquel on s'est identifié, dont on a fait sa raison de vivre, ne va pas sans souffrance. Et même, l'heure la plus douloureuse n'est pas celle où l'on rompt avec le passé ; c'est la période encore confiante, mais déjà troublée, où l'ardeur se relâche, le doute s'infiltré, les objections s'accumulent dans la conscience ². L'angoisse surgit le plus souvent à l'occasion d'un désir qui attire et repousse le sujet à la fois ³. Elle est, dit CHRISTIN, « une peur, mais en l'absence de tout danger extérieur. Ce sont ses propres sentiments, ses tendances, ses représentations mentales, qui troublent l'angoissé. Comme l'exprimait RACINE, il sent « deux hommes en lui » et cette guerre cruelle, cette lutte pour l'hégémonie, cette *ambivalence* est la caractéristique psychique de l'angoisse... L'angoisse est la peur de soi-même » ⁴.

Si ces conflits intimes lui donnent l'occasion de se manifester, ils ne la créent pas cependant, car elle n'est pas une émotion particulière, un accident dans notre vie, elle fait partie de notre nature, peut-être même de celle de tout être vivant doué de conscience. Dès que la vie est autre chose qu'une suite de réflexes, dès que les ins-

1. L. LAVELLE, *La conscience de soi*, p. 259.

2. Voy. *infra*, p. 270.

3. L'angoisse du primitif, l'angoisse morbide expriment l'énergie des conflits insolubles. Voy. *infra*, chapitres VII et IX.

4. CHRISTIN (de Genève), *L'angoisse* (in *Revue médicale de la Suisse romande*, 1921, pp. 113-114).

tincts s'opposent, dès qu'il y a alternative et choix, l'angoisse apparaît ¹; elle est le signe précurseur de l'esprit, la manifestation première du psychisme. « Je ne sache point d'animal, déclare KEYSERLING, à qui ne soit familier le malaise de l'angoisse, tel que nous l'entendons et l'éprouvons, et ce malaise correspond toujours à une intervention qui contrecarre le cours normal de la Nature. En ce sens, la peur de l'Esprit mêle son tressaillement au plus primitif rudiment de représentation ². »

Mais chez l'homme seulement, nous verrons plus loin pourquoi, l'angoisse devient une disposition permanente de la sensibilité, un thème fondamental et premier, qui se confond avec l'être même. Elle constitue, chez lui, une émotion métaphysique, qu'on ne peut rapporter à aucune expérience particulière, qui est donnée absolument au sujet, sans lien avec les conditions physiques ou sociales pas plus qu'avec les péripéties diverses de la vie personnelle. Ainsi conçue, elle constitue l'*a priori* de la conscience affective et, comme telle, ne peut avoir son origine que dans la condition humaine entendue dans son sens le plus large ³.

Par là, se trouve vérifiée l'hypothèse que nous avançons dans un chapitre précédent ⁴: « Il y a un fond d'émotivité, disions-nous, qui précède toute expérience et qui coïncide avec l'éveil de la conscience de soi; au commencement, on ne trouve pas l'action, mais l'angoisse. » Cet état est incompatible avec la vie pratique: en déviant l'attention du sujet sur lui-même aussi bien que par les spasmes, et les souffrances dont

1. Voy. *supra*, p. 79 et suiv.

2. Cte de KEYSERLING, *Méditations sud-américaines*, pp. 36-37. A tort, KIERKEGAARD croit pouvoir faire de l'angoisse un mal spécifiquement humain. Voy. S. KIERKEGAARD, *Le concept de l'angoisse*, p. 63.

3. Voy. *infra*, chap. XII et Conclusion.

4. Cf. *supra*, ch. IV, p. 111.

il s'accompagne, il paralyse l'action. L'homme a dû, par conséquent, se défendre contre lui par tous les moyens.

Les solutions auxquelles il a eu recours jalonnent la route de la civilisation ; toutes n'ont pas une égale valeur : quelques-unes ont été obtenues par les procédés spéciaux de la pensée autistique¹ et ont donné lieu à des états frustes, à des complexes étranges, impénétrables pour nous, dont la fonction est cependant la même que celle des émotions conceptualisées, de défendre le moi contre son principal risque. Si, dans son ensemble, cette organisation élémentaire a disparu, elle a laissé des stigmates dans la conscience morbide et dans la sensibilité normale. Nous consacrerons la seconde partie de ce livre à l'examen de ces formations pré-émotionnelles, de ces solutions archaïques du problème affectif chez le non-civilisé, le malade mental et l'homme sain ; par là se trouveront éclairées et, nous l'espérons, confirmées les idées que nous avons présentées dans ce chapitre.

Tout état affectif a, en définitive, une destination double : d'un côté, en ouvrant une issue à l'énergie affective interne, qui lui donne son coloris et sa chaleur, il remplit une *fonction cathartique* ; de l'autre, en dissimulant au sujet sa propre angoisse, en rejetant au dehors les motifs de craindre, en détournant son attention du seul objet qu'il doit redouter, il assure un *rôle de couverture*. C'est à ces exigences contradictoires qu'il doit d'être si complexe, et, partant, si difficile à comprendre et à interpréter, surtout quand il occupe dans la hiérarchie mentale un rang élevé.

1. Voy. à ce sujet, R. LACROZE, *La fonction de l'imagination*, p. 121.

DEUXIÈME PARTIE

**LES FORMES INFÉRIEURES
DE L'AFFECTIVITÉ**

CHAPITRE VII

L'ÉMOTIVITÉ PRIMITIVE ¹

Les renseignements que nous possédons sur l'émotivité du non-civilisé sont contradictoires. D'un côté, il se comporte comme un émotif constitutionnel, ayant peur de tout, des morts, des esprits, des dieux, des sorciers et de leurs maléfices ; il est sujet à des accès de violente terreur pour les causes les plus futiles (la rencontre d'un animal inconnu, un spectacle insolite ou incompréhensible ², un mauvais présage, etc...). Sa colère prend quelquefois la forme d'un raptus anxieux qui le pousse au meurtre et à la vengeance, comme il arrive dans « l'amok » malais, où « le patient après une période préliminaire de dépression devient soudainement excité, saisit un couteau ou quelque arme, se précipite à travers le village, tailladant tous les gens qu'il rencontre, faisant des dommages sans fin jusqu'à ce qu'il tombe épuisé » ³. Dans les tribus africaines, les joies collectives sont l'occasion de clameurs, de danses et de scènes de sauvagerie et de débauche d'une extraordinaire frénésie ⁴. Enfin les indigènes tombent fréquemment dans des accès de dépression sans cause, qui se traduisent par une nostalgie et un

1. Nous donnons ici au mot « primitif » le même sens que M. LÉVY-BRUHL, et nous l'employons avec les mêmes réserves.

2. Cf. CH. DARWIN, *L'expression des émotions*, p. 303.

3. D^r GOLDIE, *Maori medical lore*, Trans. of the N. Z. Instit., XXXVII, pp. 79-80. Cité par MAUSS, *Comm. à la Soc. de Psych.* (in J. de Psych., 1926, p. 666).

4. SPENCER and GILLEN, *Native tribes*, p. 237.

cafard insurmontables ¹. Cette anxiété latente expliquerait, selon FRAZER, la mentalité superstitieuse du noir. A première vue, les réactions émotionnelles du primitif semblent donc, sinon aussi nuancées, du moins plus intenses et plus amples que celles du civilisé.

Mais cette émotivité excessive se concilie mal avec certaines pratiques répandues dans les peuplades sauvages, qui exigent, aussi bien de la part de ceux qui les subissent que de ceux qui les effectuent, une absence presque totale de sensibilité. Chez les Bulthara et les Panunga, les cérémonies *intichiuma* comportent des rites sanglants ² ; en Australie, l'initiation impose aux jeunes des épreuves douloureuses, qui doivent être supportées avec les marques de l'indifférence complète : la circoncision et la subincision (ouverture de l'urèthre) dans les tribus orientales ³, le bris des dents dans les tribus occidentales ⁴. Chez de très nombreux peuples, enfin, l'esthétique exige certaines mutilations : les narines sont percées, les lèvres distendues par des plateaux de bois, la poitrine et le dos ornés de cicatrices. Toutes ces opérations sont pratiquées à un âge avancé et acceptées avec le plus grand courage.

La vie affective de l'indigène, sans être aussi rudimentaire que le croyaient les anciens auteurs ⁵, est cependant peu développée. Chez les Australiens, les enfants sont souvent étouffés à la naissance ; les rapports sexuels ne s'accompagnent d'aucune émotion tendre ; l'adultère est puni pour des motifs religieux beaucoup plus que pour des raisons de sentiment ⁶. Les rites du deuil, si dra-

1. DELAFOSSE, *Les Civilisations négro-africaines*, pp. 37-38. Cf. aussi SPENCER and GILLEN, *Nat. trib.*, p. 54.

2. SPENCER and GILLEN, *Nat. trib.*, p. 184.

3. SPENCER and GILLEN, *op. cit.*, p. 215 et suiv. ; HOWITT, *Nat. Trib.*, p. 642 et suiv.

4. SPENCER and GILLEN, *op. cit.*, p. 450. *Northern trib.*, p. 329 ; HOWITT, *op. cit.*, p. 592 et p. 642.

5. LUBBOCK, *Origin of civilisation*, p. 67.

6. FRAZER, *La tâche de Psyché*, p. 189.

matique qu'en soit la forme, expriment seulement le souci de respecter les usages ¹. Chez les noirs centrafricains, le niveau affectif est très bas ; l'extrême prodigalité amoureuse des mâles, cause de leur sénilité précoce, est exclusive de toute affection : les élans « déclanchés par le seul désir ne survivent pas à la petite secousse accompagnant l'acte sexuel » ². Le nègre abandonne à sa compagne tous les travaux pénibles, tous les soucis de la vie courante ; les vieillards, les malades sont sacrifiés dès qu'ils deviennent un embarras. « Dans maints villages, rapporte HUOT, les malades réputés incurables étaient, il y a peu de temps encore, jetés à l'eau ou livrés aux fauves dans la brousse ³. » Tout semble prouver, par conséquent, que la conduite du primitif, même lorsqu'elle paraît témoigner de sa part de la gratitude ou du dévouement, ne s'accompagne d'aucune émotion vraie.

De toute manière, l'affectivité de l'indigène, qui ne comporte aucun des sentiments qui nous sont familiers, est très différente de la nôtre. C'est pourquoi il faut tenir pour suspectes les analogies ou les assimilations que certains établissent entre les angoisses du primitif et les craintes du civilisé. MARILLIER trace un sombre tableau du sort de l'homme de la préhistoire, « alors qu'impuisant à attribuer aux phénomènes, dont lui-même ou les siens n'étaient point les agents immédiats, une cause définie, à peine conscient de sa propre activité, inhabile à percevoir dans les choses nul ordre, à saisir nulle succession régulière, incapable de distinguer des autres êtres les vivants ou de se faire de la vie même aucune conception claire ou confuse, traqué par les animaux sauvages, incertain du lendemain, sans demeure fixe, souffrant de

1. SPENCER and GILLEN, *Nat. trib.*, p. 510.

2. HUOT, *L'homme centre-africain* (in *Mercure de France*, 1921, t. CLI), p. 402.

3. HUOT, *op. cit.*, p. 403.

la faim et des intempéries, vivant de hasards, entouré de mille périls, anxieux devant l'énigme de la mort, frémissant au hurlement du vent dans les branches, au mugissement des eaux, aux mille bruits inquiétants et vagues de la nuit, il ne pouvait recourir à nul protecteur surhumain et ne sentait même point dans sa horde, sans cohésion et sans unité, cet appui ferme et joyeux que trouvent le sauvage dans son étroite alliance avec les hommes de son clan, le barbare dans sa fraternité avec ses compagnons d'armes » ¹. Selon SABATIER, l'homme « jeté nu et désarmé sur la planète à peine refroidie, marchant en tremblant sur un sol qu'il sentait encore trembler sous ses pas... connut un état de misère et de détresse qui remplit son cœur d'une épouvante infinie » ². Ce sont ces mêmes sentiments d'insécurité, c'est cette même inquiétude devant l'inconnu que prêtent TYLOR et FRAZER aux primitifs actuels : « ces appréhensions et mille autres analogues, écrit ce dernier, occupèrent sans doute l'imagination du sauvage et troublèrent la paix de l'homme qui commença pour la première fois à réfléchir sur les mystères du monde sur lequel il vivait et à penser à un avenir un peu plus éloigné que celui du lendemain » ³.

La base psychologique de ces descriptions est entièrement fausse ⁴, car, seul, un civilisé peut s'inquiéter « du lendemain », frémir « au hurlement du vent dans les arbres, au mugissement des eaux, aux mille bruits inquiétants et vagues de la nuit ». Les préoccupations métaphysiques, attribuées aux sauvages par l'école anglaise, sont contestées par tous les observateurs : en particulier, les missionnaires considèrent leur indifférence philoso-

1. MARILLIER, *Grande Encyclopédie*, Art. Religion.

2. SABATIER, *Philosophie de la religion*, pp. 12-13.

3. FRAZER, *Le rameau d'or* (éd. abrégée, trad. franç.), p. 301.

4. Voir la critique que WEBER en a faite. *Le rythme du progrès*, pp. 146-147.

phique et religieuse comme l'obstacle principal à leur conversion sincère ¹.

Par ailleurs, les conditions matérielles dans lesquelles se trouvent les indigènes sont loin d'être aussi misérables qu'on nous les dépeint. SPENCER, GILLEN, RIVERS, HOWITT, CUSHING, qui ont partagé de longs mois leur existence, n'en ont pas trop souffert. L'adresse du primitif à se tirer d'un mauvais pas, son fatalisme résigné devant ce qu'il ne peut empêcher, le petit nombre de ses besoins et de ses désirs, l'abondance des ressources locales, la faible densité de tribus réparties sur d'immenses territoires, minées par la dépopulation, et dont la concurrence vitale est par conséquent réduite au minimum, rendent la vie de ces hommes à tout le moins supportable.

Ce n'est pas à des causes extérieures et accidentelles, au régime de vie du nomade, aux motifs plus ou moins réels qu'il peut avoir de s'inquiéter et de s'affliger, qu'il faut attribuer l'émotivité particulière du primitif. Nous montrerons qu'elle a ses caractères propres et qu'elle n'obéit pas aux mêmes lois que celle du civilisé. Faisons, à ce propos, deux remarques.

La première est que les émotions de l'indigène lui *demeurent étrangères*, comme si elles s'épuisaient avant d'atteindre la conscience personnelle. Le choc affectif ne laisse derrière lui aucune séquelle physique ou mentale ; la souffrance ne se prolonge pas en mélancolie, le plaisir en joie, la colère en haine. Les émotions se dissipent aussi vite qu'elles sont nées, suivies parfois de l'état d'âme opposé. « A de nombreux égards, disent SPENCER et GILLEN, l'esprit des indigènes australiens ressemble à celui de nos enfants. Un moment, ils sont en proie à un véritable débordement de douleur et de rage, et, l'instant d'après, leur humeur change en un clin d'œil

1. V. ALLIER, *Psych. de la conversion*, I, pp. 85 et 268.

si quelque objet captive leur imagination, et les larmes font place au rire ¹. »

Dans la vie affective des non-civilisés, abondent, d'autre part, les émois frustes, les *angoisses*, les émotions irraisonnées. Le lien de l'affectif et du représentatif, de l'émotion et de sa cause est toujours extrêmement vague ; le plus souvent, un péril n'est pas conçu par le primitif avant que la peur ne l'ait envahi. « La peur du primitif, dit très justement ESSERTIER, a plutôt été un état d'attente anxieux ². » Ces inquiétudes imprécises, qui ne se motivent pas et souvent ne se projettent point sur un objet déterminé, qui ne cèdent devant aucune certitude, n'organisent aucune défense, n'admettent aucun discernement, constituent, en fait, de véritables psychoses qu'on ne peut sans erreur comparer aux émotions rationalisées du blanc : telle la terreur perpétuelle dans laquelle vivent les Quarrés, dispersés dans les forêts africaines, dépourvus d'armes, faibles et débilités par une nourriture insuffisante. La peur est devenue, dit HUOT, « une forme permanente, définitive de leur manière d'être et comme la dominante caractéristique de leur constitution psychique, tenant sous sa dépendance, marquant à son empreinte leur sensibilité, leur caractère, tous leurs actes et toutes leurs attitudes » ³.

L'émotivité primitive paraît donc correspondre à une phase élémentaire de l'évolution affective ; et c'est probablement l'absence ou le petit nombre d'émotions intellectualisées semblables aux nôtres avec, par corollaire, l'abondance des affectivités troubles et confuses qui nous rend la sensibilité du non-civilisé inintelligible et nous conduit tantôt à la nier et tantôt à lui accorder une intensité excessive.

1. SPENCER and GILLEN, *Nat. trib.*, pp. 510-511.

2. ESSERTIER, *Les formes inférieures de l'explication*, p. 121.

3. HUOT et VOIVENEL, *Le courage*, p. 56.



A côté de ces angoisses indéterminées, on trouve chez le sauvage des craintes plus précises : les unes portent sur des choses ou des êtres par eux-mêmes dangereux (animaux féroces ou venimeux, guerriers ennemis, etc...) ; elles sont en général moins nombreuses et moins bien définies que celles que nous ressentons dans les mêmes circonstances ¹ ; — les autres, particulières à la mentalité primitive, sont relatives à des objets ou des êtres inoffensifs, comme les instruments des sacrifices, les fétiches, l'animal totémique, etc... Nous nous occuperons spécialement de ces peurs religieuses et, comme elles forment le fond d'une institution très importante dans la vie des peuples sauvages, celle des *tabous*, c'est le mécanisme psychologique de ces derniers qui sera l'objet principal de notre étude.

Au sens propre, le mot *tabou* désigne les interdictions religieuses ou magiques portant sur des actes, des objets ou des personnes ; en pratique, il a été étendu à des faits d'ordre et de niveau très différents. Il en est des tabous comme de toutes les institutions sociales : elles survivent souvent à leurs causes et se prêtent aux utilisations secondaires les plus imprévues. D'après FRAZER, les tabous auraient contribué à assurer l'autorité des chefs, à faire respecter le bien et la vie d'autrui, et à rendre indissolubles les liens du mariage ². En Mélanésie, les tabous servent à protéger un champ, à interdire une chasse ou une pêche : « une chose, une action, un lieu sont, à volonté, rendus tabous, dit CODRINGTON, par qui a le pouvoir de le faire » ³. RIVERS a montré comment, chez un

1. Voy. à ce sujet LÉVY-BRUHL, *La mentalité primitive*, p. 37 et suiv.

2. FRAZER, *La tâche de Psyché* (trad. franç.), en particulier les pages 46, 52, 189, 211.

3. CODRINGTON, *The Melanesians*, p. 215. RIVERS signale aussi

peuple berger, les Todas, les interdictions rituelles, en s'atténuant prennent la forme de règles techniques ¹. Enfin les *fadys* malgaches étudiés par M. VAN GENNEP, ne sont plus guère que des prescriptions d'hygiène ².

Nous laisserons de côté ces formes dégradées des interdits pour nous attacher au noyau primitif de l'institution. Selon FRAZER, le tabou serait « une application négative de la magie pratique. La magie positive ou sorcellerie dit : fais ceci afin que telle chose arrive. La magie négative du tabou dit : ne fais pas ceci de crainte que telle chose n'arrive » ³. Les tabous seraient de simples précautions par lesquelles l'indigène se prémunit contre des dangers imaginaires. Mais si, en s'altérant, ils prennent quelquefois une forme hypothétique, à l'état pur, ils se formulent comme des impératifs catégoriques, dont la motivation, l'origine, le sens échappent à celui-là même qui s'y soumet. Si la magie procède d'un calcul, le tabou a pour fondement une crainte.

Pour DURKHEIM, le contenu des interdictions religieuses est formé de deux sentiments très proches : le respect d'un être sacré et la peur d'un pouvoir redoutable. « Quelque différence qu'il y ait au regard de la conscience entre ces deux émotions, le dégoût et la vénération, elles se traduisent, écrit-il, par les mêmes signes extérieurs. Vues du dehors, on peut difficilement les distinguer. Mais la confusion était surtout facile dans les sociétés inférieures, à cause de l'extrême ambiguïté qu'y a la notion du divin ⁴. » « Autre chose est le respect, autre chose le dégoût et l'horreur, dit-il ailleurs. Cependant, pour que

les usages profanes auxquels servent les tabous en Mélanésie (*The history of Melanesian society*, I, pp. 319-320).

1. RIVERS, *The todas*, p. 244, p. 452 et suiv.

2. VAN GENNEP, *Totémisme et tabou à Madagascar*, p. 53 et suiv.

3. FRAZER, *Le rameau d'or* (éd. abrégée), p. 22.

4. E. DURKHEIM, *La prohibition de l'inceste* (in *Année sociologique*, 1896-1897), p. 57.

les gestes soient les mêmes dans les deux cas, il faut que les sentiments exprimés ne diffèrent pas en nature ¹. »

C'est ce sentiment complexe qui nous permet d'isoler, parmi tous les préceptes religieux, magiques et sociaux, un groupe relativement homogène de faits auquel nous limiterons notre étude. *Sous le nom de tabous, nous entendons les interdictions qui s'accompagnent d'un sentiment de respect mélangé de terreur, à l'égard de certains objets ou de certaines personnes.*

Répondent à cette définition, par exemple, les tabous qui frappent dans toutes les sociétés inférieures le sang. « Chez les primitifs, dit DURKHEIM, tout sang est redouté et toutes sortes de tabous sont institués pour en prévenir le contact. Certains Esthoniens se refusent à toucher du sang et ils en donnent comme raison qu'il contient un principe surnaturel, l'âme du vivant, qui pénétrerait en eux, s'ils en approchaient, et qui pourrait y causer toutes sortes de désordres ². » A cet égard, on n'établit guère de discrimination et, si le sang du roi paraît plus redouté que celui de l'esclave, celui de l'homme plus que celui de l'animal, la différenciation semble récente. En fait, tout sang, celui de l'inconnu, du criminel, de l'ennemi, du gibier tué à la chasse, est regardé avec crainte ; on prend des précautions avant de le verser, et, si on l'a touché, on se purifie par des sacrifices. C'est donc bien le sang lui-même qui fait horreur et, s'il arrive à la magie de l'utiliser pour certains usages, c'est que ses préférences vont, comme l'ont montré HUBERT et MAUSS ³ aux objets interdits.

Le sang fait peur et, parce qu'il effraie, il est l'objet de

1. E. DURKHEIM, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, p. 586. Voy. aussi *infra*, chap. VIII, pp. 185-189.

2. E. DURKHEIM, *La prohibition de l'inceste* (in *An. sociol.*, 1896-1897), p. 48. Voy. aussi L. LÉVY-BRUHL, *Le surnaturel et la nature...*, p. 323 et suiv.

3. HUBERT et MAUSS, *Théorie générale de la magie* (in *Année sociologique*, 1902-1903), p. 130.

multiples prohibitions : celle de le verser d'abord : « c'est une règle courante que celle qui défend de verser sur le sol le sang d'un roi. Aussi quand il faut mettre à mort le roi ou un membre de sa famille, on imagine un moyen d'exécution par lequel on évitera de répandre le sang royal » ¹ ; d'après MARCO POLO, c'est la raison qui a fait préférer la bastonnade qui tue sans causer d'hémorragie ². Mais il est surtout défendu de laisser le sang à la portée de tous : chez les Australiens, pendant la circoncision, le patient est supporté par les membres du clan, afin que son sang coule sur eux. Quand, malgré toutes les précautions prises, une goutte tombe sur le sol, « il faut soigneusement la recouvrir, la racler et l'enfoncer dans la terre ; si elle est tombée sur un canot, ou un arbre, on coupe et on enlève la partie souillée et on la détruit » ³. Enfin, en dehors de certaines occasions solennelles, la circoncision en particulier, tout contact avec le sang est regardé comme dangereux. C'est pourquoi il ne doit pas entrer dans l'alimentation ; pour cette raison, les Peaux-Rouges passent le gibier au feu et les Sémites confient à un rabbin le soin d'abattre, selon les rites, les animaux destinés à la consommation.

L'essence du tabou est donc la peur d'un objet, d'une substance ou d'un être ; la prohibition est l'effet de cette crainte. L'effort des ethnologistes a naturellement tendu à ramener ce sentiment aux formes ordinaires de la peur. Cette réduction a été tentée, en particulier, par CRAWLEY, qui a été suivi par M. VAN GENNEP. CRAWLEY estime que tous les tabous viennent d'une même source, qui est la peur de l'inconnu. « Choses et personnes, écrit-il, sont potentiellement dangereuses, actes et fonctions sont potentiellement menacés quand ils sont respectivement étranges, exceptionnels, inhabituels, anormaux, bref

1. FRAZER, *Le rameau d'or* (édition abrégée), p. 214.

2. *Ibid.*, p. 214.

3. *Ibid.*, p. 215.

plus ou moins inconnus ¹. » Cette défiance a son origine dans une « pensée physiologique », forme particulière de l'instinct de conservation, qui prémunit le sujet contre ce qui pourrait lui nuire ². Chez le demi-civilisé, dit M. VAN GENNEP, l'anormal « joue un très grand rôle... ; il se complique toujours de stupéfaction et de crainte » ³. A ses yeux, « est naturel tout ce qui est conforme à la coutume. Or, tout ce qui n'est conforme ni à la coutume, ni à la nature est revêtu d'un caractère dangereux. Aussi voit-on le *fady* frapper l'anormal » ⁴. A Madagascar, tous les aliments nouveaux, tous les animaux importés récemment dans l'île (les chevaux par exemple), tous les états qui sortent de la règle (les naissances gémeillaires, les relations incestueuses, etc...) sont l'objet d'interdits.

Il est difficile toutefois de s'en tenir à cette interprétation, car les caractères propres de l'objet ne sont pas, en général, pris en considération dans l'interdiction qui le frappe. Les ongles, le sang, les liquides organiques, l'ombre, qui suit le corps dans tous ses déplacements, sont tabous, bien qu'étant des faits d'expérience quotidienne. L'animal ou la plante totémiques, qui peuvent être très répandus, comme l'émou en Australie, ne doivent être ni approchés, ni consommés par les membres du clan. Il n'y a donc aucune relation entre la rareté ou le caractère anormal d'une chose et la crainte superstitieuse qu'elle inspire. Inconnu ou familier, normal ou exceptionnel, tout être peut devenir tabou sans que rien l'y destine spécialement ⁵. La fixation émotionnelle s'opère, en vertu d'un mécanisme subjectif particulier à certains individus, car les tabous varient non seulement sui-

1. CRAWLEY, *The mystic rose*, p. 21.

2. *Ibid.*, p. 30.

3. VAN GENNEP, *op. cit.*, p. 35. M. LÉVY-BRUHL fait la même constatation ; cf. *Le surnaturel et la nature*, p. 32 et p. 167.

4. VAN GENNEP, *op. cit.*, p. 35.

5. R. H. NASSAU, *Fetichism in west Africa*, pp. 62-76.

vant les tribus, mais encore suivant les clans et même parfois suivant les personnes, leurs sexes et leurs fonctions ¹.

Cette fixation faite échappe à toute critique ; par là, le tabou se distingue encore de la peur de l'inconnu. L'indigène, comme le civilisé, plus que lui peut-être, est accessible à ce sentiment : DARWIN raconte le saisissement d'un sauvage qui demeura « cloué sur place, la bouche ouverte et les yeux fixes » ², la première fois qu'il aperçut un homme à cheval. Mais ce choc de la surprise, que nous éprouvons tous, disparaît sous l'influence de la répétition et de l'habitude ; le tabou, au contraire, résiste à l'expérience aussi bien qu'à la pensée logique, qui est impuissante à la fois à l'expliquer et à l'ébranler.

* * *

Si les tabous résultent d'une condensation de l'émotivité diffuse du primitif autour de certains objets ou de certains actes, il faut chercher la raison de ce fait dans le processus interne qui détermine cette fixation. Le problème devient de la sorte psychopathologique et c'est sous cet angle qu'il est posé par M. FAUCONNET dans son livre sur *La responsabilité*.

Suivant cet auteur, la notion moderne de culpabilité, qui se mesure par la gravité de la faute et conditionne à son tour la sanction, résulte d'une élaboration, à laquelle ont contribué des siècles de civilisation et des générations de juristes. Initialement, la responsabilité, indépendante de toute faute réelle ³, est engendrée par certaines situations objectives. Sa nature est purement

1. « In the Gabun and Loango coasts... the custom is called *orunda*, e. g. such and such an animal (or part of an animal) is *orunda* or *taboo* to such and such a person » (NASSAU, *op. cit.*, p. 211). Voy. aussi WOODS, *Nat. trib. of South Australia* (p. xxxiv et p. 16).

2. DARWIN, *L'expression des émotions*, p. 303.

3. FAUCONNET, *La responsabilité*, pp. 28, 90, 173.

affective : c'est la colère, l'indignation, l'horreur inspirées par un acte, qui menace les représentations collectives, c'est-à-dire l'ordre social dans ce qu'il a de plus sacré, qui d'abord, le feront qualifier de criminel et déclancheront ensuite un processus de protestation et de réparation, qui a pour fonction de restaurer l'unité psychologique du groupe. La vengeance, surtout quand elle est élevée au rang d'une institution sociale, comme la *vendetta*, n'est qu'un acte de foi dans les valeurs sociales qui ont été violées ¹.

Le noyau premier de la responsabilité est donc constitué par les émotions suscitées par le crime ² ; celles-ci offrent deux particularités. D'abord, elles ne sont jamais liées à des causes précises ; entre l'acte et l'horreur qu'il inspire, il n'y a ni relation directe, ni proportionnalité ³. La transgression fortuite d'un tabou est ressentie aussi fortement qu'un meurtre ; le décès d'un vieillard, d'un malade, un accident mortel, un assassinat déterminent les mêmes réactions collectives. Toute mort « est attribuée à l'activité malfaisante, aux coups et aux pratiques magiques d'un ennemi » ⁴ et doit, en conséquence, être vengée. D'autre part, les émotions collectives « ne restent pas attachées à l'image du crime. Elles se propagent, se transfèrent et c'est ce qui rend possible la symbolisation du crime par un responsable » ⁵. La colère publique est comme un « torrent qui se répand par toutes les voies ouvertes » ⁶, menaçant tous ceux qui se trouvent sur son passage.

On retrouve ici les traits généraux de l'émotivité primitive ; la vindicte populaire est une angoisse qui s'éli-

1. FAUCONNET, *op. cit.*, pp. 227-233.

2. *Ibid.*, p. 247.

3. *Ibid.*, p. 138.

4. *Ibid.*, p. 236. Voy. aussi DAWSON, *Australian aborigenes*, p. 68 et WOODS, *op. cit.*, p. 237.

5. FAUCONNET, *op. cit.*, p. 247.

6. *Ibid.*, p. 248.

mine par un acte impulsif, dont le point d'application reste indéterminé. « STEINMETZ a reconnu l'existence de ce qu'il appelle heureusement « die völlig ungerichtete Rache », la vengeance complètement inorientée ¹. » Mais l'histoire de la responsabilité montre que cette forme diffuse ne peut se maintenir : il faut un coupable à la foule, c'est-à-dire quelqu'un à châtier et à haïr. « Il suffit, dit M. FAUCONNET, qu'une société soit furieuse pour qu'elle frappe... L'ordre chronologique des faits est ici le suivant : initialement un malaise collectif d'origine quelconque, une de ces crises douloureuses que traversent les sociétés travaillées par des forces dissolvantes ; une irritation latente et des explosions de colère soudaines..., l'orientation de ces violences... vers des êtres qu'une prévention défavorable désigne comme victimes ; enfin, une construction d'images qui fournit après coup une interprétation du drame ; les responsables en fait devaient être des responsables en droit et puisqu'on les a jugés tels, c'est que des crimes avaient été commis ². » Peu importe si cette orientation résulte de pratiques superstitieuses comme les auspices ou les ordalies ³, si elle tient à des présomptions défavorables — comme dans la « fièvre obsidionale » ⁴ — ou si elle est organisée suivant les voies de la procédure criminelle. Dans tous les cas, la responsabilité résulte d'une condensation de la colère collective sur la tête d'un individu, qui devient, de ce fait, le seul, le vrai coupable.

L'origine et l'histoire de la notion de responsabilité, telles qu'elles sont reconstituées par M. FAUCONNET, montrent que, dans la conscience primitive, l'émotion précède la représentation ; elle est donnée d'abord

1. FAUCONNET, *op. cit.*, p. 235.

2. *Ibid.*, p. 289.

3. *Ibid.*, pp. 236-237.

4. *Ibid.*, p. 289.

comme une inquiétude obscure, un trouble interne sans cause apparente, qui est suspendu en quelque sorte dans le vide et, pour cette raison, apte à s'attacher indifféremment à tout objet. L'émotion se détermine ensuite par un mouvement de projection, dans lequel le hasard joue un rôle aussi important que l'expérience.

Ce phénomène a son expression symbolique dans la notion mélanésienne du *mana* ; le *mana* est un pouvoir, une force redoutable et indéterminée, qui peut s'incarner dans un homme, un animal, un chef, un dieu ou un fétiche. « Il est, dit CODRINGTON, présent dans l'ambiance de la vie, il s'attache aux personnes et aux objets et se manifeste par des effets, qui peuvent seulement être attribués à son opération ¹. » En fait, le *mana* figure l'émotivité incohérente, la peur sans objet, toujours en éveil, sans cesse en mouvement, propre à la mentalité primitive. Sa nature affective est reconnue par ESSERTIER. « *Mana* et *tabou*, dit-il, ont une commune origine. L'interdiction a été inventée pour réduire la peur qu'inspirent les invisibles. C'est une protection définie contre un danger indéterminé... L'homme s'est entouré d'interdictions pour se rassurer, de même que l'anxieux se crée des craintes précises, des phobies, comme pour occuper et user sa propre angoisse ². »

Ce processus psychologique explique, non seulement la nature et les incertitudes de la notion de responsabilité, mais aussi la genèse des tabous et des autres peurs du primitif. S'il y a une différence entre la responsabilité, qui émane d'une émotivité positive (irritation) et s'exprime, en conséquence, par des actes, et les tabous, qui naissent sur un fond de terreur et se manifestent par des réactions négatives (craintes, interdictions, fuite, etc...), psychologiquement les deux ordres de faits sont compa-

1. CODRINGTON, *The Melanesians*, p. 119.

2. ESSERTIER, *op. cit.*, pp. 131-132.

rables, car ils naissent l'un et l'autre de la condensation d'une angoisse latente.

* * *

La diversité et la multiplicité des interdits, que fait ressortir la classification compliquée de FRAZER, dissimulent une communauté de nature. Toutes les prohibitions, dit DURKHEIM, sont des « variétés particulières d'un tabou fondamental : celui du contact » ¹. Chez beaucoup de peuples, il est défendu de toucher les objets sacrés, les *churingas*, les fétiches, les morts et ceux qui les ont ensevelis, la personne royale et tout ce qui lui appartient, les guerriers revenant du combat, le sang, les cheveux, les restes d'aliments, etc... Les relations sexuelles, en tant qu'elles impliquent un contact intime, sont, en de nombreuses circonstances, prohibées. « Chez les Bribis de Costa-Rica, une femme est regardée comme impure lors de la menstruation. A Tahiti, après l'accouchement, les femmes sont enfermées dans une hutte isolée pendant trois semaines ². »

Manger, boire, c'est s'assimiler une chose ; il y a donc des tabous qui proscrivent certains mets. En Australie, il est défendu aux membres du clan, de consommer la chair de l'animal totémique ³. A Madagascar, les lapins importés par les français dans l'île sont tabous ⁴. Et comme le regard, la parole établissent des relations qui ne sont pas sans analogie avec le contact, il est également défendu de regarder certaines personnes, de s'entretenir avec elles. A Loango, il est impie de voir manger le roi ; certains sultans d'Afrique ne doivent pas découvrir leur visage ⁵. Dans les tribus de l'embouchure du fleuve

1. DURKHEIM, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, p. 432.

2. FRAZER, *Le rameau d'or* (éd. abrégée), pp. 196-197.

3. SPENCER and GILLEN, *Northern tribes*, p. 291.

4. VAN GENNEP, *op. cit.*, p. 37.

5. FRAZER, *op. cit.*, p. 188.

Wanigela en Nouvelle-Guinée, l'homme qui a tué est regardé comme impur et personne ne peut l'approcher, ni lui parler avant qu'il se soit purifié ¹. Enfin, prononcer le nom d'un homme ou d'un animal, c'est en évoquer la présence, c'est entrer d'une certaine façon en rapport avec lui. De là, les tabous, qui frappent certains noms : ceux des rois et des personnages de sa cour (au Dahomey et chez les Bahimas de l'Afrique Centrale ², ceux des morts pendant la durée du deuil (en Australie et en Afrique, chez les Bassoutos en particulier) ³, ceux du gibier et des poissons avant et pendant la chasse ou la pêche (à Bornéo) ⁴, etc...

L'effet pratique des tabous est donc de faire le vide autour d'un individu ou d'un objet, de les retrancher du commerce social, comme s'ils étaient infectés ou dangereux ⁵. « Les tabous, dit FRAZER, sont une manière d'isoloirs destinés à rendre réfractaire la force spirituelle des personnes qui en sont chargées, afin qu'elles n'aient ni à souffrir, ni à faire souffrir, et le monde extérieur restera indemne s'il s'est mis à l'abri de leur contagion ⁶. » C'est pourquoi on ne redoute pas tant l'objet que le fait d'entrer en relation avec lui. A Bornéo, les quatre termes qui ont le sens d'« interdit » : *malam*, *lati*, *parit* et *tulah*, se rapportent à des actes et non à des choses ⁷. Peu importe, par ailleurs, si le contact est voulu ou subi, actif ou passif. « L'action du tabou, dit JEVONS, est toujours mécanique

1. FRAZER, *op. cit.*, p. 200.

2. *Ibid.*, p. 240.

3. Cette interdiction est si sévère que ceux qui portent le même nom que le mort en changent temporairement. Cf. Woods, *The native Tribes of South Australia*, pp. 165 et 247 ; CASALIS, *Les Bassoutos*, pp. 269-270.

4. HOSE and MAC DOUGALL, *The pagan tribes of Borneo*, II, p. 100.

5. Un contact est dangereux dans la mesure où il communique une « souillure ». Voy. à ce sujet L. LÉVY-BRUHL, *Le surnaturel et la nature*, p. 277 et suiv.

6. FRAZER, *op. cit.*, p. 210.

7. HOSE and MAC DOUGALL, *op. cit.*, II, p. 14.

et le contact avec l'objet taboué communique l'infection aussi sûrement que le contact avec l'eau communique l'humidité ou un courant électrique un choc électrique ¹. »

CRAWLEY, qui a beaucoup insisté sur ce point, voit dans ces mouvements de répulsion des gestes de peur : le contact, dit-il, est l'expression universelle de la sympathie, dont les divers degrés se marquent par la poignée de main, le baiser, l'étreinte. Fuir une personne est, au contraire, le fait de la haine, du dégoût ou de la peur ². Mais on peut fuir un contact, soit pour se préserver d'un danger, soit pour écarter une pensée pénible ; l'attitude est différente suivant le cas. En évitant un conducteur électrique en charge, j'obéis au premier motif : ma conduite est guidée par l'expérience acquise ; elle est, en outre, discriminée ; ce sont certains contacts que j'évite, il en est d'autres que je sais inoffensifs : je ne crains pas de tourner un interrupteur convenablement isolé, de regarder un câble à haute tension, moins encore de lire un traité d'électricité.

Il en va tout autrement dans le second cas : un amoureux déçu fuit, non seulement celle qui l'a trompé, mais encore sa maison et, s'il le peut, la ville où elle demeure, ses amis, ses parents. Tout ce qui peut la lui rappeler, un livre qui lui vient d'elle, une fleur, un portrait, le souvenir de sa voix, son nom même, lui sont désormais pénibles et c'est devant cette douleur qu'il se dérobe. Or, l'effroi du primitif devant l'objet taboué présente les mêmes caractères : absence de discrimination, irrationalité de la conduite, contagiosité de l'infection. Le tabou semble être une réaction de *fuite devant une pensée pénible* que les prohibitions ont pour fonction d'entourer d'une zone infranchissable ³.

1. JEVONS, *An introduction to the history of religion*, pp. 59 et suiv. Cité par FAUCONNET, *op. cit.*, p. 138.

2. CRAWLEY, *op. cit.*, pp. 76-77.

3. « Le tabou, dit M. LÉVY-BRUHL, agit à la façon d'une bar-

Cette attitude de retrait fait le fond d'une idée, qui joue un rôle important dans la mentalité primitive. Toutes les terreurs, les angoisses, les cérémonies magiques et religieuses, les superstitions et les interdictions des non-civilisés naissent et se développent dans une ambiance de mystère. C'est ce qui distingue, selon M. LÉVY-BRUHL, leur conception de la nature de la nôtre. « Celle des primitifs, dit-il, est foncièrement mystique, à cause des représentations collectives, mystiques elles-mêmes qui font partie intégrante de toute perception. La nôtre a cessé de l'être, au moins en ce qui concerne la plupart des objets qui nous entourent » ¹. On ne peut nier, en effet, que les progrès matériels et la vulgarisation des explications scientifiques, en modifiant notre représentation du monde, n'aient éliminé une large part de son mystère ; ce dernier a cependant conservé son attrait, comme le prouvent le succès des supercheries des voyantes et des médiums, la vogue de l'occultisme, le goût des jeux de hasard. Sous le positivisme apparent du civilisé, le mystère reste, aujourd'hui comme autrefois, chez le plus cultivé comme chez le sauvage, le centre de la vie humaine, la contrepartie et comme la rançon du savoir. « Il y a antinomie, dit M. J. DE GAULTIER, entre connaître et connaître absolument ; connaître s'entend d'une connaissance approchée, inadéquate par essence, cernée, comme par des contours qui la réalisent, par des zones de mystère qui attribuent des formes à la lumière ². »

Mais l'inconnu ne devient mystère qu'autant qu'il éveille chez le sujet un intérêt, une curiosité particulière,

rière, d'un cordon sanitaire mystique qui arrête une infection également mystique » (LÉVY-BRUHL, *Le surnaturel et la nature*, p. 361).

1. L. LÉVY-BRUHL, *Les fonctions mentales dans les soc. inf.*, p. 38.

2. J. DE GAULTIER, *Une philosophie du mystère* (in *Mercure de France*, 1927, t. CXCIV), p. 288.

et surtout qu'il met en jeu des tendances que la conscience repousse. La magie fait appel à la volonté de puissance, aux désirs secrets de vengeance, de meurtre, à la jalousie, à la luxure. Le mystère des crimes, l'énigme sexuelle pour l'enfant, l'intérêt spécial du grand public pour les milieux interlopes et les bas-fonds des villes font appel à des sentiments troubles ; les « musées » de curiosités médicales dans les foires exploitent une floraison malsaine d'impulsions perverses (exhibitionnisme, sadisme, etc...). Dans bien des religions enfin, les mystères ont un sens érotique ou une signification secrète plus ou moins contraire à la morale. La nature elle-même est restée mystérieuse, tant qu'on a vu en elle le champ clos où s'affrontent les dieux ; les démons, les esprits, les génies, les fées, qui personnifient les désirs les moins avouables de l'homme, ont donné leur âme mystérieuse à la mer, à la lande déserte ou à la montagne. La forêt fut mystérieuse comme les ogres et les nains, qui la hantaient, et elle a gardé ce caractère dans les pays où la mythologie populaire a été entretenue par la littérature ¹.

Ces sentiments ne correspondent pas à des aspirations précises : ils demeurent à l'état de velléités confuses et souvent contradictoires, qui ne parviennent pas à se formuler nettement devant la conscience. Le sujet n'en perçoit que la tension sous-jacente, mais cet appel suffit à le troubler. La poussée obscure de ces forces, dont il sent la puissance, et qu'il repousse par un effort de volonté, crée en lui un malaise, un état de détresse quasi-organique et c'est alors que se dessine dans sa conduite cette attitude d'attente sans but, d'anxiété sans objet, qui est caractéristique du mystère.

Ces conflits ont perdu leur acuité à mesure que l'homme s'est civilisé et a su mieux parer aux atteintes portées à

1. En allemand, le mot « *Wald* », par exemple, a une sonorité religieuse que n'a plus le mot « forêt » en français.

son équilibre ¹. Les mœurs des indigènes présentent, au contraire, à cet égard une rigidité, une fixité, une inertie qui ne s'accommodent point de certains changements. CASALIS l'a observé chez les Bassoutos. « La moralité dépend tellement chez ces peuples de l'ordre social, dit-il, que toute désorganisation politique est immédiatement suivie d'une perversion profonde, à laquelle le rétablissement de l'ordre accoutumé peut seul remédier. C'est ainsi que, dans les montagnes du Lesouto et de la Natalie, on a vu des populations, habituellement douces et humaines se plonger, tête baissée, dans toutes les horreurs du cannibalisme pendant une époque de confusion universelle, puis renoncer simultanément et comme d'elles-mêmes à ce genre de vie, dès qu'un chef bienveillant s'est mis en devoir de reconstruire l'ordre social ². » Tout se passe comme si chacun avait l'idée confuse que peuvent être remises en cause les traditions, les croyances, les institutions dont dépend sa vie personnelle. Et c'est le sentiment de la fragilité des valeurs sur lesquelles repose leur équilibre mental, qui engendre chez les primitifs cette affectivité diffuse, douloureuse par son indétermination même, dont les tabous ne sont que des fixations accidentelles.

Ces germes de désorganisation ont une source unique : la hiérarchie des fins humaines ne peut être menacée directement ou indirectement que par les tendances subjectives. Seules, elles sont capables de déterminer une modification durable des dispositions, un renversement des croyances, une anarchie de la conduite, qui mettent en péril le système entier des mœurs. Car rien n'est contagieux comme certains actes : le crime est impie surtout par ses conséquences, par l'attrait qu'il exerce sur les autres membres du groupe. L'inceste ³, l'adultère, le

1. Cf. *infra*, chapitre X, p. 220.

2. CASALIS, *Les Bassoutos*, p. 349.

3. Cf. LÉVY-BRUHL, *Le surnaturel et la nature...*, p. 250 et suiv.

sacrilège font naître des désirs coupables. L'odeur du sang éveille chez l'homme des instincts de cruauté et de carnage qu'il sera impossible de contenir, une fois déchaînés. C'est ce qui explique la sévérité avec laquelle la société réagit pour prévenir la contamination.

Ce danger est aussi celui que combattent les rites funéraires. On sait que, chez les primitifs, les prescriptions sont d'autant plus strictes que le rang du mort est élevé : l'émotion varie en « intensité, dit HERTZ, selon le caractère social du défunt » ¹. Les sacrifices et les privations imposés à tous par le deuil, la présomption de malveillance, l'obligation de venger le défunt, les rites propitiatoires, et surtout la peur qu'inspire le cadavre, semblent traduire un vague sentiment de culpabilité collective, comme si chacun se sentait un peu responsable d'une mort qu'il a peut-être désirée dans son cœur.

En résumé, les tabous correspondent à des *conflits* entre l'idéal collectif et les tendances individuelles ; ils expriment l'horreur que ressent la société pour tout ce qui, par sa nature, ses effets, son exemple, son action suggestive, peut compromettre l'ordre établi ² ; ils manifestent son indignation contre les désordres, les anomalies ³, les transgressions volontaires ou fortuites des rites et des traditions, les démentis infligés par la vie aux croyances collectives, etc... C'est contre les dangers spirituels qui en résultent, que l'âme primitive cherche à se protéger et, comme on ne fuit une idée, un désir qu'en s'écartant de tout ce qui peut les évoquer, les tabous peuvent être regardés comme des réactions négatives de refoulement, plus ou moins semblables à celles que FREUD a étudiées.

1. HERTZ, *La représentation collective de la mort* (in *Année sociologique*, 1905-1906), p. 122.

2. Voy. *infra*, conclus on.

3. Le crime lui-même est une « anomalie ». Voy. LÉVY-BRUHL, *Le surnaturel et la nature...*, p. 266.

CHAPITRE VIII

LA CONDENSATION AFFECTIVE CHEZ LES NON-CIVILISÉS

Il reste à comprendre pourquoi et comment cette angoisse flottante se localise autour de certaines personnes ou de certains objets. Cette liaison n'est pas donnée par l'expérience, car les dangers les plus réels, les plus visibles, sont souvent méconnus par l'indigène. Le naufrage d'un canot, l'action de la foudre, les blessures infligées par un fauve ou par une arme ne sont pas considérés comme les causes réelles des malheurs survenus ¹. Les crocodiles, qui abondent dans les rivières du Congo, sont réputés inoffensifs et, malgré leur présence, les jeunes gens n'hésitent pas à se baigner ; si un accident survient, personne n'admet qu'ils en soient responsables. « On croit que les sorciers se métamorphosent parfois en crocodiles, ou bien entrent dans ces animaux pour les conduire et ainsi causent la mort de la victime en la saisissant ². » Par contre, les objets les plus inoffensifs sont redoutés des primitifs ; c'est l'imagination, non la raison et l'expérience, qui oriente leur émotivité : de là, les relations absurdes qu'ils établissent. « Une sécheresse à Landana fut attribuée particulièrement au fait que les missionnaires portaient une espèce de toque pendant le service divin ³. » A Loango, « après le débar-

1. Cf. LÉVY-BRUHL, *La mentalité primitive*, pp. 31-36.

2. W. H. BENTLEY, *Pionneering on the Congo*, I, p. 275. Cité par LÉVY-BRUHL, *La mentalité primitive*, pp. 38-39.

3. PHILLIPS, *The lower Congo*. J. A. I., XVII, p. 220. Cité par LÉVY-BRUHL, *Les fonctions mentales*, p. 70.

quement des missionnaires catholiques, les pluies firent défaut et les plantations souffrirent. La population se mit dans la tête que c'était la faute de ces ecclésiastiques et particulièrement de leurs longues robes... Un manteau de caoutchouc luisant, un chapeau bizarre, un rocking-chair, un instrument quelconque peut donner lieu aux plus graves soupçons » ¹. « La maladie et la mort, dit BENTLEY, sont regardées par un indigène du Congo comme des événements tout à fait anormaux. On ne les rapporte nullement à des causes naturelles : elles sont toujours dues aux sorciers. Même quand la mort a lieu par asphyxie dans l'eau, ou à la guerre, en tombant d'un arbre, quand elle est causée par quelque bête fauve ou par la foudre. Toutes ces morts sont attribuées à des maléfices, de la façon la plus obstinée et la plus déraisonnable » ². »

Il ne saurait être question toutefois de revenir à la thèse banale, suivant laquelle l'imagination engendre spontanément les peurs irraisonnées ; les créations de la fantaisie ne peuvent, en effet, être les causes réelles, ni surtout dernières, des troubles affectifs. Les sorciers, les esprits, les morts, les animaux mythiques, redoutés par l'indigène, ne font que matérialiser son angoisse ; le rôle de l'imagination est simplement *médiateur*. L'énergie affective, qui s'exprime dans les peurs religieuses, pré-existe à toute figuration imaginative : elle a son origine, comme nous l'avons dit, dans l'activité latente des tendances rejetées et désavouées par la conscience collective. Le problème est donc de déterminer par quel processus elle est orientée et fixée par l'imagination sur certaines représentations.

On peut rapprocher ce phénomène de celui qui se pro-

1. D^r PECHUEL-LOESCHE, *Die Loango Expedition*, III, 2, p. 83. Cité par LÉVY-BRUHL, *Fonctions mentales*, p. 71.

2. BENTLEY, *op. cit.*, I, p. 263. Cité par LÉVY-BRUHL, *La mentalité primitive*, p. 26. Voy. aussi LÉVY-BRUHL, *Le surnaturel et la nature* p. 171.

duit dans les « contes de la peur ». « Naguère, rapporte SÉBILLOT, des jeunes garçons de la Haute-Bretagne se réunissaient dans un lieu obscur pour entendre des « peurées » et, tour à tour, les narrateurs s'efforçaient d'ajouter au thème entendu à quelque veillée des broderies macabres ; conteurs et auditeurs étaient parfois si empoignés qu'ils n'osaient sortir de leur retraite, de crainte de rencontrer un des terribles personnages dont les gestes venaient de leur être racontés. Il fallait que leurs parents viennent les chercher et aux veillées de ferme, les filles apeurées se faisaient reconduire par leurs galants ¹. » Il faut chercher la raison de ces terreurs collectives dans la nature même des contes populaires, car c'est l'atmosphère de la légende qui agit sur la sensibilité des auditeurs, plus encore que les aventures qui leur sont rapportées, surtout si, comme c'est le cas pour les adultes, ils ont cessé d'y croire. Tous les personnages mythiques chers à l'imagination populaire, les gnomes, les lutins, les fées, les revenants, les feux follets et les fantômes, présentent le même caractère inquiétant. C'est que dans toutes ces légendes, dans le Petit-Poucet, dans Barbe-Bleue, etc..., la conscience collective s'attendrit et s'émeut sur les espoirs et les craintes que personnifient les héros des contes. Elle retrouve en eux ce qu'elle y a mis et les émotions qu'elle éprouve ont leur origine, non dans le contenu manifeste, mais dans le contenu latent de la fiction littéraire.

Les peurs religieuses ont une source identique ; l'adage latin : *primus in orbe deos fecit timor*, indique l'alliance étroite de la pensée religieuse et de l'angoisse. Les fétiches sont considérés dans l'Afrique Occidentale comme *orunda*, c'est-à-dire comme sacrés et dangereux ² ; les *churinga* australiens ne sont maniés qu'a-

1. SÉBILLOT, *Le folk-lore*, p. 33.

2. NASSAU, *Fetichism in West Africa*, p. 80.

vec les plus grandes précautions ¹. Les animaux qui sont mêlés à la vie religieuse acquièrent de ce fait un pouvoir redoutable. En Australie, chez les Warramunga, le Wollunqua, énorme serpent mythique, inspire une telle frayeur que certaines cérémonies propitiatoires sont spécialement destinées à apaiser son courroux ². La plupart des animaux totémiques sont doués de propriétés qui inspirent la frayeur et le respect ; d'où l'interdiction de les tuer, de les consommer, et parfois de les toucher et de les voir. « Ainsi chez les Omaha, dans le clan de l'Elan, nul ne peut toucher une partie du corps de l'Elan mâle ; dans un sous-clan du Buffle, il n'est pas permis de toucher à la tête de cet animal. Chez les Bechuna, nul n'oserait se vêtir de la peau de l'animal qu'il a pour totem ³. »

Les morts auxquels on rend un culte sont regardés comme hostiles ; chez les Kurnai, les esprits désincarnés que l'on nomme les *Mrarts* hantent les lieux où ils ont vécu et cherchent à emporter ceux qui n'y prennent garde. Chez les Wiradjuri, on croit qu'un mort peut blesser un étranger qui a marché par inattention sur sa tombe ⁴. Dans les sociétés inférieures, les êtres invisibles, génies, démons et dieux, inspirent, en général, la crainte. A Bornéo, les tribus païennes honorent leurs dieux par peur beaucoup plus que par respect ⁵ ; les noirs craignent d'innombrables génies ⁶ ; les *teus* des Todas, conçus cependant par eux comme des divinités protectrices, sont redoutés et « les épreuves qui frappent les membres de la communauté sont attribuées à leur colère ⁷ ». Les prêtres

1. SPENCER and GILLEN, *Northern tribes*, p. 260 et suiv.

2. SPENCER and GILLEN, *op. cit.*, p. 495.

3. DURKHEIM, *Les formes élémentaires de la Vie religieuse*, p. 187.

4. HOWITT, *Native tribes*, pp. 438-439.

5. HOSE and MAC DOUGALL, *The Pagan tribes of Borneo*, II, p. 4.

6. HUOT, *L'âme noire* (in *Mercure de France*, 1^{er} sept. 1921, t. CL), p. 322.

7. RIVERS, *The Todas*, pp. 443-449.

et les magiciens, en relation constante avec les puissances spirituelles participent aux dangers qui en émanent ; chez les Mélanésien, on croit que le *mana*, dont ils sont investis, rend leur approche périlleuse¹. En Australie, en Afrique, les hommes-médecine sont vénérés et redoutés. Toute personne, enfin, qui, à son insu, possède des pouvoirs religieux ou magiques suscite l'effroi de ceux qui l'entourent. « Telle est notamment la croyance si répandue à ces êtres auxquels les Mandingues donnent le nom de *soûbagha* ou de *soûba*, que nous appelons improprement des « sorciers » et qu'il serait plus exact de dénommer « jeteurs de mauvais sorts ». Ce sont des hommes ou des femmes qui passent pour être doués, involontairement en général et inconsciemment, de la faculté de faire mourir les gens sur lesquels se porte leur pensée en « mangeant leur âme². »

Ainsi, tout ce qui touche de près ou de loin à la vie religieuse revêt aux yeux des non-civilisés un caractère terrifiant³. Ce fait tient-il à la nature et aux pouvoirs attribués aux dieux ? Il ne semble pas, car, comme le fait observer NASSAU, rien ne destine *a priori* un objet à devenir un fétiche. « Nothing is too mean or too small or too ridiculous to be considered fit for a spirit's *locum tenens*⁴. » L'essentiel est qu'il ait passé par les mains du

1. CODRINGTON, *The Melanesians*, p. 119.

2. DELAFOSSE, *Les civilisations négro-africaines*, p. 34.

3. « Qu'il s'agisse de crimes commis par le « sorcier professionnel », de la mauvaise influence exercée par les personnes qui ont le mauvais œil, ou par celles qui, du fait de leurs dispositions hostiles ou jalouses, même malgré elles, portent malheur à leur entourage, ou par les êtres et objets, quels qu'ils soient, qui recèlent en eux un principe nocif, ou par les actes et objets insolites et anormaux, ou par les *monstra et portenta*, ou par une souillure qui met en état d'impureté, etc... ; dans tous ces cas, si différents à nos yeux, le primitif, je ne dis pas « conçoit » ou « perçoit », mais « sent » immédiatement l'action de puissances invisibles et malfaisantes... Sans avoir besoin de réfléchir, ni de comparer, ni de juger, en un mot sans aucune opération proprement intellectuelle, il sait aussitôt en présence de quoi il se trouve » (LÉVY-BRUHL, *Le surnaturel et la nature...*, p. 225).

4. NASSAU, *Fetichism in West Africa*, p. 76.

magicien et qu'il ait été consacré ; ce sont les principes spirituels, dont il est désormais chargé, qui le rendent dangereux. La crainte, dont les morts sont l'objet, est significative à cet égard ; qu'un vieillard, respecté de tous, devienne subitement, après sa mort, un objet d'horreur et d'effroi, montre que ce ne sont pas ses qualités propres, qui le rendent redoutable, mais l'ordre de réalité, dont il fait à présent partie.

Les peurs religieuses ne s'expliquent pas par l'histoire ou la personnalité des héros divins, par les aventures qui leur sont prêtées, le caractère cruel ou malveillant, les pouvoirs mystérieux qu'il possède ; elles ont leur source dans l'expérience religieuse elle-même. « Ce qui occupe l'attention du primitif, ce qui provoque ses émotions, ce sont, dit M. LÉVY-BRUHL, les éléments mystiques qui enveloppent le contenu positif du mythe. Seuls ces éléments lui donnent sa valeur, son importance sociale, et je dirai presque, son pouvoir ¹. »

En quoi consiste cette expérience religieuse, nous essaierons de le montrer ailleurs : son objet nous paraît être de « réaliser », d'abord, par des cérémonies rituelles, de « symboliser », ensuite, par des créations mythiques, certaines tendances ou désirs collectifs ². En ce sens, toute religion est surnaturelle, puisqu'elle se place en dehors des lois du monde objectif, et spirituelle puisqu'elle marque la révolte de l'esprit contre les faits ³. Cette pensée allégorisante, ce processus de personnification que l'on trouve dans toutes les religions s'exprime par la « doctrine animiste », dans laquelle TYLOR voyait une « philosophie complète de la religion naturelle » ⁴ et qui n'est, en réalité que la tendance naturelle de l'imagination mythique. C'est donc par la signification symbo-

1. L. LÉVY-BRUHL, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, p. 436.

2. Voy. R. LACROZE, *La fonction de l'imagination*, p. 80.

3. *Ibid.*, p. 53.

4. TYLOR, *La civilisation primitive*, I, p. 141.

lique qu'elle revêt, par les éléments spirituels et humains qu'elle contient, en un mot, par ce qu'elle représente aux yeux du croyant, que la mythologie religieuse acquiert sa valeur affective ; considérée d'un point de vue psychologique général, la peur religieuse est un cas particulier du transfert symbolique.

Les tabous sont donc des réactions de fuite devant le symbole ou l'image d'un désir dangereux ; ainsi s'éclairent les tabous du sang, les prohibitions qui défendent l'approche des chefs et des prêtres, les tabous sexuels, les interdictions qui frappent le cadavre et ceux qui l'ont approché. Si les prohibitions prennent des formes très diverses, leur motivation est, dans l'ensemble, assez simple : « le tabou, dit FREUD, est un acte prohibé, vers lequel l'inconscient est poussé par une tendance très forte » ¹. Notre interprétation coïncide avec celle de l'auteur de *Totem et tabou*, sous la réserve que les interdits ne nous paraissent pas avoir tous une origine sexuelle, ni correspondre à « des prohibitions très anciennes, qui auraient été autrefois imposées du dehors à une génération d'hommes primitifs », et se seraient « ensuite maintenues de génération en génération, peut-être seulement à la faveur de la tradition transmise par l'autorité paternelle et sociale » ². Cette conception historique est une hypothèse gratuite, dont on peut faire l'économie.

En définitive, le rôle de l'imagination dans la condensation affective nous paraît être le suivant : l'angoisse diffuse correspond à l'énergie de tendances latentes, qui, ne s'intégrant pas dans l'idéal du moi ³, donnent lieu, quand elles sont activées, à un conflit inconscient. L'ima-

1. S. FREUD, *Totem et tabou*, p. 50.

2. *Ibid.*, p. 49.

3. L'« idéal du moi », chez le primitif, est d'origine sociale ; chez le civilisé, il est, au contraire, de nature individuelle. Mais sa fonction est, dans les deux cas, identique. Cette notion d'*idéal du moi* sera précisée plus loin, voy. *infra*, p. 213 et p. 264.

gination exprime certains de ces désirs par des actes fictifs ou symboliques et leur assure un commencement d'exécution ¹. Son intervention a pour effet de transporter dans le domaine de la conscience un conflit, qui était demeuré jusque-là, sinon insoupçonné, du moins obscur. L'horreur inspirée au sujet par certains sentiments se reporte sur les actes, qui directement ou indirectement, mais toujours sur le plan imaginatif, ont pour effet de les satisfaire. L'équivalence des actes réels repoussés par la conscience, et de leurs substituts symboliques, aboutit à une identification affective ; l'émotivité diffuse, l'angoisse issue du conflit, se détermine en se fixant sur la satisfaction figurée des tendances réprimées ; et c'est naturellement sur ses éléments objectifs, sur les images des êtres et des choses, qui la rendent possible ou y participent, qu'elle se projette, provoquant de la part du sujet une attitude de dégoût ou de peur à leur égard. L'expression imaginative des désirs et la condensation de l'angoisse sous forme d'émotions objectivées sont deux aspects d'un même processus.

* * *

Le mécanisme mental des prohibitions et des peurs religieuses s'explique donc entièrement, sans qu'il soit nécessaire de se référer à la nature des êtres qui en sont l'objet. Mais, la plupart des ethnologistes partent, au contraire, de la notion du divin et cherchent à en déduire les manifestations essentielles de la vie religieuse. Selon eux, les émotions du croyant, la forme des interdictions et des cérémonies, auraient leur origine dans la représentation des dieux.

C'est, à notre avis, un problème purement verbal de se demander si un être est inaccessible parce qu'il est divin,

1. Voy. R. LACROZE, *La fonction de l'imagination*, pp. 105-106.

ou s'il est divin parce que son approche est interdite. Il importe toutefois de voir les conséquences qui découlent de la première alternative.

Car elle soulève une difficulté, dont on n'a pas toujours eu une conscience exacte. Pour éviter un cercle, on est contraint, en effet, de définir le divin en faisant abstraction de l'attitude du fidèle, c'est-à-dire des éléments psychologiques, individuels et sociaux, qui entrent, en général, dans son contenu. C'est une entreprise délicate et quand TYLOR et FRAZER fondent la religion sur l'animisme ¹, quand CRAWLEY et VAN GENNEP réduisent la notion de sainteté à celle de contamination ², échappent-ils complètement au défaut d'expliquer les attitudes religieuses par la nature des êtres qui en sont l'objet et de définir ensuite celle-ci par les sentiments et par la conduite de leurs adorateurs ?

DURKHEIM satisfait mieux à cette exigence en cherchant l'origine de la notion de sacré hors de la vie religieuse. Selon l'auteur des *Formes élémentaires de la vie religieuse*, « le caractère sacré que revêt une chose n'est pas impliqué dans les propriétés intrinsèques de celle-ci : *il y est surajouté* ³. » Il est même logiquement indépendant de tout dogme ; certaines religions, comme le Bouddhisme, ne comportent pas de dieux ⁴ ; dans la plupart des autres, nombre d'interdictions sont sans lien avec la représentation des êtres spirituels. « La Bible, par exemple, ordonne à la femme de vivre isolée chaque mois pendant une période déterminée ; elle l'oblige à un isolement analogue pendant l'accouchement... sans qu'il soit possible de voir quel rôle la croyance en JAHVEH peut avoir joué dans ces

1. TYLOR, *La civilisation primitive*, p. 187 ; FRAZER, *Le rameau d'or* (éd. abrégée), p. 210.

2. CRAWLEY, *The mystic rose*, p. 13 ; VAN GENNEP, *Totémisme et tabou*, p. 15.

3. DURKHEIM, *Les formes élémentaires de la vie relig.*, p. 328.

4. *Ibid.*, p. 41.

interdictions ¹. » La notion de sacré, fondamentale dans toute religion, n'est cependant pas une conception spontanée de la pensée primitive. D'après DURKHEIM, elle ne peut naître que sous l'influence du clan, qui tantôt plie l'individu devant son autorité et tantôt l'élève, le grandit et l'exalte ². Cette puissance sociale, particulièrement ressentie à l'occasion des fêtes collectives, inspire à l'indigène une frayeur mêlée d'admiration, qui est la forme initiale du sentiment religieux.

Cette force redoutée peut demeurer flottante, comme le *mana* mélanésien ³ ; le plus souvent, elle se fixe sur les objets, qui symbolisent l'autorité sociale, comme le *totem*, par exemple. « Le *totem*, dit DURKHEIM, est le drapeau du clan. Il est donc naturel que les impressions que le clan éveille dans les consciences individuelles — impressions de dépendance et de vitalité accrue — se rattachent beaucoup plus à l'idée du *totem* qu'à celle du clan : car le clan est une réalité trop complexe pour que des intelligences aussi rudimentaires puissent se le représenter nettement dans son unité concrète ⁴. » Plus tard, elle s'exprimera et se rationalisera en même temps dans les créations de la pensée mythique : âmes, esprits, dieux, génies n'en seront que les incarnations diverses. Toutes les fois que la pression sociale pourra se concrétiser sous la forme d'un symbole, celui-ci acquerra en vertu de sa valeur représentative le caractère et les propriétés d'un objet sacré.

Quant aux interdictions, elles résultent de la nature des êtres, dont elles défendent l'approche. « Les êtres sacrés sont, par définition, des êtres séparés. Ce qui les caractérise, c'est qu'entre eux et les êtres profanes, il y a solution de continuité. Normalement, les uns sont en

1. DURKHEIM, *loc. cit.*, p. 47.

2. *Ibid.*, p. 296.

3. *Ibid.*, p. 291.

4. *Ibid.*, p. 315.

dehors des autres. Tout un ensemble de rites a pour objet de réaliser cet état de séparation qui est essentiel... Ils prennent donc, tous, la forme de l'interdit ou, comme on dit couramment en ethnographie, du tabou ¹. » Les tabous sont donc des « rites négatifs », c'est-à-dire des simples règles destinées à préserver les choses sacrées de tout contact profane.

Mais DURKHEIM ne parvient à transporter le problème sur le terrain objectif qu'en omettant l'un de ses éléments essentiels ; certaines cérémonies et certaines fêtes collectives ont, sans doute, efficacement contribué à l'apparition de l'idée de sacré, en donnant lieu à une expérience affective spéciale. La notion de sacré recouvre des états émotionnels, que DURKHEIM signale, mais qu'il néglige d'étudier. Sa théorie n'est cohérente qu'à la condition de demeurer incomplète.

ROBERTSON SMITH très justement insiste sur l'ambiguïté de la notion de sacré, qui a tantôt le sens de « saint » et tantôt celui d'« impur ». Le plus souvent, il est impossible de séparer le tabou des choses saintes et celui des choses souillées ; chez les Syriens, par exemple, la viande du porc est tabou, sans qu'on puisse déterminer si c'est à cause de la sainteté ou de l'impureté de cet animal ². « Chez les Shuswaps de la Colonie Britannique, il est interdit aux veufs et aux veuves en deuil de se toucher la tête ou le corps ; personne d'autre qu'eux ne peut se servir des tasses et de la vaisselle dont ils ont usé ³ » ; faut-il en chercher la raison dans le respect ou dans la crainte qu'inspire leur état ? Les choses saintes et les choses impures se confondent pour la conduite humaine ⁴ ; la distinction qu'on établit entre elles est purement théorique, les unes étant interdites parce qu'elles appar-

1. DURKHEIM, *loc. cit.*, p. 438.

2. ROBERTSON SMITH, *The religion of the Semites*, p. 142.

3. FRAZER, *op. cit.*, p. 195.

4. ROBERTSON SMITH, *op. cit.*, p. 427.

tiennent à la divinité, et les autres parce qu'elles lui déplaisent ¹.

Le sens équivoque de la notion de sacré a sa source dans une affectivité contradictoire, ou, comme le dit FREUD, « ambivalente » ². D'un côté, l'être sacré éveille chez le fidèle le désir de s'unir à lui, de communier en sa chair et en son sang au monde divin, dont il fait partie ; c'est pourquoi le schème du sacrifice est conçu comme l'ont remarqué HUBERT et MAUSS ³, de manière à rendre ce contact possible. Est sacré ce qui attire le sujet, en activant chez lui les tendances dont la motivation lui échappe ; parfois l'impulsion est si forte qu'elle triomphe des résistances qui lui sont opposées : dans les sociétés primitives, les violations de tabous ne sont point rares. D'un autre côté, l'objet sacré exerce sur le sujet un effet répulsif, comme s'il faisait peser sur lui on ne sait quelle menace, devant laquelle il se dérobe et dont il cherche à se protéger par des prières, des sacrifices et des rites propitiatoires. C'est à cet aspect négatif du sentiment religieux que correspondent les interdits que nous avons étudiés.

Attrait et horreur, adoration et crainte entrent, par conséquent, dans le sentiment complexe de respect qu'inspire l'approche des choses saintes. Le contenu psychologique de la notion de sacré est donc constitué par le conflit, dont nous avons indiqué plus haut les

1. ROBERTSON SMITH, *loc. cit.*, pp. 132, 145, 427.

2. « Le tabou, dit FREUD, est une prohibition... dirigée contre les désirs les plus intenses de l'homme. La tendance à la transgresser persiste dans son inconscient ; les hommes, qui obéissent au tabou, ont une ambivalence à l'égard de ce qui est tabou » (FREUD, *Totem et tabou*, p. 54).

3. HUBERT et MAUSS, *Mélanges d'histoire des religions*. Essai sur la nature et la fonction du sacrifice. « La victime, écrivent-ils, est l'intermédiaire par lequel le courant s'établit. Grâce à elle, tous les êtres qui se rencontrent au sacrifice, s'y unissent. Toutes les forces qui y concourent se confondent. » *op. cit.*, p. 65.

termes. Loin d'être primitive dans la pensée religieuse, cette idée n'est que la rationalisation, c'est-à-dire la traduction en termes abstraits des états affectifs qui ont fait l'objet de nos analyses.

L'un des résultats de notre étude est de nous permettre de compléter les indications que nous avons données plus haut sur la notion de danger ¹. Le point de départ de cette dernière n'est pas dans l'expérience profane, mais dans la vie religieuse. C'est le *danger spirituel* causé par l'éveil d'un désir contraire à l'idéal du moi, qui a fait naître la peur chez l'homme. Elle fut d'abord cette terreur diffuse devant un péril que l'intelligence ne comprend pas, cette angoisse, cette émotion de mystère, que nous avons décrite.

Mais comme ce danger s'est peu à peu concentré sur la personne ou l'objet sacrés, il fut ensuite conçu sous la forme concrète du maléfice. Parce qu'on se prosternait devant l'idole, parce qu'on évitait certains contacts et certaines allusions, parce que certains lieux, certaines substances, certains êtres étaient isolés par des interdits, on prêta aux choses religieuses le pouvoir de nuire. Les primitifs ont organisé leur représentation de la nature, non d'après les caractères réels des choses, mais d'après les émotions qu'ils éprouvaient. Leur angoisse subjective, projetée sur un être, devint l'infection des êtres tabous, le sortilège du magicien, le *mana* du roi, la vertu des fétiches, la puissance des esprits et des dieux. Cette projection fournit à son tour une justification et une explication des prohibitions et des actes du culte ; si bien qu'« en dernière analyse, comme le dit M. VAN GENNEP, le véritable sens de *fady*... est celui de dangereux ; toutes les autres notions d'interdit, prohibé, incestueux, de mauvaise augure n'en sont que des nuances » ².

A ce stade toutefois, l'idée du danger n'est pas en-

2. Voy. *supra*, chapitre VI.

1. VAN GENNEP, *op. cit.*, p. 23.

tièrement intellectualisée ; de son origine, elle garde la faculté de se transférer d'un objet à l'autre. Tandis que le danger réel reste attaché à un être, plus précisément encore à une relation déterminée avec cet être, l'angoisse subjective est, par essence, mobile ; elle fait « tache d'huile » dans la conscience. Traduit en termes objectifs, ce phénomène devient celui de la contagiosité des tabous. Chez les Bassoutos, par exemple, « la mort et tout ce qui la précède ou la suit immédiatement est aux yeux de ces peuples la plus grande de toutes les souillures. Ainsi, les malades, les personnes qui ont touché, enseveli un cadavre ou lui ont creusé une fosse, les individus qui, par inadvertance, marchent ou s'assoient sur une tombe, les proches parents d'un mort, les meurtriers, les guerriers qui dans le combat ont tué leurs adversaires passent pour impurs » ¹. Cette contamination, qui s'étend de proche en proche, tient à ce que le tabou suit dans tous ses déplacements l'état interne, dont il est l'expression.

La construction de l'idée de danger, succédant aux parades aveugles de l'automatisme, n'en marque pas moins une étape importante du développement psychique ; elle permet de comprendre certaines cérémonies connexes à l'institution du tabou. Contre les dangers de l'au delà se construisent, en effet, des systèmes de défense, qui occupent une place considérable dans la religion et la magie primitives. Tels sont, par exemple, les *rites de purification* qui prémunissent l'individu contre les effets d'une souillure éventuelle, et qui revêtent une forme, tantôt générale, comme dans les cérémonies de l'initiation, et tantôt spéciale pour parer à tel genre d'impureté déterminé, avant une guerre, une chasse, un mariage, etc... Ces pratiques répondent dans l'ensemble à une préoccupation prophylactique en rapport avec l'idée du tabou. Réciproquement, les *rites expiatoires* ont

1. CASALIS, *Les Bassoutos*, pp. 269-270. Voy. aussi NASSAU, *op. cit.*, p. 219 et DAWSON, *Australian aborigènes*, p. 66.

pour but d'atténuer ou de faire disparaître les effets d'une contamination déjà consommée, après un deuil, un adultère, la transgression fortuite ou voulue d'un interdit, etc... Enfin, certains procédés, dont la forme varie suivant les individus et les peuples, permettent de *tourner les prohibitions* en neutralisant le danger qui émane des objets sacrés : ils forment l'essentiel de certaines cérémonies solennelles, comme le *bilo* malgache ¹.

Ces institutions magiques ou religieuses relèvent de la pensée primitive et ont une efficacité purement subjective. Leur rôle n'en fut pas moins considérable dans l'évolution de l'humanité, car elles faisaient appel pour la première fois à l'intelligence pour assurer la protection individuelle, inaugurant ainsi une politique de sécurité fondée sur la ruse, la prévision et la manœuvre. En apprenant à l'homme à se protéger contre des dangers imaginaires, elles conduisaient à la reconnaissance des dangers réels, et à la découverte des moyens propres à y parer.

* * *

« Le tabou, dit M. VAN GENNEP, est non seulement un des éléments les plus importants de toute vie sociale demi-civilisée, ç'en est, en certains cas, le pivot ². » La position centrale qu'occupe cette institution dans la mentalité primitive tient à la fonction psychologique qu'elle remplit. Le tabou constitue, en effet, une peur fixée et *condensée* sur un objet en soi indifférent ; cette projection détermine la formation d'un complexe émotionnel, dont les éléments sont coordonnés et systématisés autour de sa représentation. La détermination du

1. « Tout l'ensemble d'actes qu'on groupe sous le nom de *bilo* constitue, à mon avis, dit M. VAN GENNEP, un cas d'annulation du tabou, de levée d'interdit » (*op. cit.*, p. 25).

2. VAN GENNEP, *op. cit.*, p. 14.

danger s'accompagne, en même temps, d'un ensemble de pratiques, qui ont pour but soit de l'écarter, soit d'en neutraliser l'effet ; ces réactions de défense, sans cesse multipliées et diversifiées par l'intelligence, offrent à l'angoisse subjective une issue, et lui substituent des états affectifs relativement stables et définis.

Cette évolution a eu un effet important, si l'on pense que rien n'est moins tolérable, rien n'est plus paralysant pour la conduite qu'une inquiétude sans cause. Une émotivité interne, qui ne peut s'user et s'éliminer par des réactions utiles, se dépense en agitations organiques et en spasmes viscéraux. Connaître ou croire connaître l'objet de sa peur, constitue, de ce point de vue, un véritable apaisement, puisqu'en agissant on réduit l'angoisse. Il est probable, par conséquent, que le primitif doit l'équilibre mental relatif, dont il jouit, aux objets imaginaires sur lesquels il projette son anxiété latente.

Deux faits semblent le prouver. En premier lieu, la stabilité affective des indigènes est d'autant plus grande que leurs institutions sociales et religieuses sont plus parfaites. « Il n'est pas exact de dire, observent SPENCER et GILLEN, que l'Australien vit dans la peur constante des pratiques magiques ennemies... Tout comme un enfant, il peut aisément oublier tout ce qui est déplaisant pour être tout à la joie de l'instant présent ¹. » En Afrique centrale, c'est chez les Quarrés ou les Bondjos, dépourvus de toute religion et de toute organisation sociale et familiale, que l'on trouve cette terreur irraisonnée que nous avons décrite ; par contre, dans les tribus dont l'évolution religieuse est plus avancée, qui croient à l'existence de génies malfaisants ou bienveillants, et célèbrent des cérémonies rituelles, comme l'initiation ou la circoncision, la santé morale est indiscutablement meilleure : tel est le cas des Mandjas, des Bandas, des Sangos et des

1. SPENCER and GILLEN, *Native tribes*, p. 54.

Banziris ¹. C'est pourquoi aussi les peuples inférieurs tiennent à leurs institutions et y trouvent un refuge salutaire.

En second lieu, la conversion des non-civilisés pose, comme l'a montré M. ALLIER, des problèmes de psychologie affective inattendus. L'abandon des croyances traditionnelles est suivi d'un véritable débordement d'émotivité ; le premier contact avec l'Evangile donne lieu à des scènes que les missionnaires ont souvent décrites. « Les Canaques, dit M. N. LERHARDT sont peu émotifs. Pourtant ils peuvent dans une réunion religieuse, avoir le sentiment du mal qui est en eux avec assez de force pour en être émus et même pour en pleurer. Les larmes sont contagieuses ; quand un individu commence à pleurer pour un motif moral, d'autres suivent immédiatement son exemple ². » « L'exaltation, dit M. P. BERTHOUD... se montre presque dans chaque culte. Celui qui parle ou qui prie (il faudrait dire *celle* le plus souvent), s'anime en insistant sur son sujet ; l'émotion le gagne, sa voix tremble, les pleurs s'y mêlent, son émotion se communique aux auditeurs ; les sanglots éclatent ; de partout on les entend, parfois même des cris déchirants ; bientôt c'est une telle clameur que l'orateur est obligé de se taire ³. »

Ainsi les tabous se présentent comme un élément régulateur dans la vie affective de l'indigène ; ils remplissent une fonction utile, non sans entraîner, d'ailleurs, des conséquences fâcheuses : celles-ci sont même plus visibles que les avantages qui suivent de règles en soi absurdes. « La quiétude du Nègre, dit M. DELAFOSSE, est troublée par toutes ses croyances, par les multiples « interdits » ou « tabous » (*tana* ou *téné* en langue man-

1. HUOT, *L'âme noire* (in *Mercure de France*, 1^{er} sept. 1921, tome CL), pp. 302-303 et 319-320.

2. Cité par ALLIER, *Psychologie de la conversion chez les peuples non civilisés*, I, p. 482.

3. Cité par ALLIER, *loc. cit.*, p. 483.

dingue) qui pèsent les uns sur les individus, les autres sur toute une collectivité (famille, clan, tribu ou village), empêchent ceux, qui y sont assujettis, de détruire, de manger, de toucher même l'animal, la plante ou l'objet interdit. Il est difficile de s'imaginer les conditions misérables dans lesquelles vivent nombre d'indigènes embarrassés dans tous les actes de leur existence par la peur de contrevenir aux interdictions, qui les frappent, et de s'exposer ainsi au châtiment automatique et souvent mortel, que doit entraîner, à leur idée, toute contravention de cet ordre ¹. » Le tabou n'est donc qu'une solution précaire et imparfaite — une solution qui sera nécessairement remise en question lorsque l'esprit critique découvrira la vanité de la magie et cherchera à transformer en techniques positives les procédés de l'imagination primitive — mais qui, en s'effaçant devant les progrès de la pratique, laissera, ainsi que nous allons le voir, des traces persistantes.

1. DELAFOSSE, *Les Civilisations négro-africaines*, p. 36.

CHAPITRE IX

LES PHOBIES

Le rapprochement du tabou et de la phobie s'impose tellement à l'esprit que l'on confond parfois les deux termes ; il n'est pas rare que les ethnologistes emploient le mot « phobie » pour désigner les peurs des primitifs et FREUD propose d'appeler « maladies du tabou » ¹ les névroses obsessionnelles. Mais, en dépit de leur fond psychologique commun, des différences importantes les séparent.

Le tabou est une institution collective qui, avant de cristalliser sous la forme actuelle, a subi une longue évolution historique, au cours de laquelle des apports successifs en ont recouvert le noyau et altéré le sens. Il implique la participation de la pensée mythique et s'accompagne de légendes et de croyances, de rites et de cérémonies fixés par la tradition : il a son code, dont les prescriptions sont sanctionnées par des réactions sociales. Il est, en outre, essentiellement constitué par un ensemble de pratiques, dont la clef est aujourd'hui perdue, et sur la signification desquelles le témoignage de ceux-là mêmes qui s'y soumettent, influencé par les rationalisations théologiques ultérieures, est suspect. Au contraire, la phobie est un fait strictement individuel, c'est-à-dire entièrement conçu, imaginé et réalisé par le sujet ; sa formation, sa constitution progressives sont connues ou peuvent le plus souvent être reconstituées ;

1. S. FREUD, *Totem et Tabou*, p. 43.

et comme le malade n'est pas guidé par une tradition, ses hésitations mêmes sont significatives. Si le phobique ne connaît pas directement la cause véritable des craintes qu'il éprouve, il n'est pas impossible de la découvrir en étudiant sa conduite générale et ses rêves. A ce point de vue, la phobie est un fait plus simple et plus proche de la nature que le tabou.

D'autre part, les tabous ne rencontrent aucune résistance dans la mentalité primitive. La fixation affective s'opère définitivement autour de certains symboles et n'est pas sujette à révision. La phobie se présente, au contraire, chez un civilisé, le plus souvent même chez une personne d'une culture intellectuelle et scientifique élevée. Le sujet ne manque donc pas de s'étonner de ses propres craintes, de les juger mal fondées et absurdes. S'il souffre de ne pouvoir s'en défaire, ni les dominer, du moins fait-il tous ses efforts pour les dissimuler et les déguiser aux yeux des autres. Cette intervention de l'auto-critique ne doit pas être négligée, car c'est elle qui remet à chaque instant en question la forme et l'objet de la phobie.

Phobie et tabou ne sont pas, par conséquent, des phénomènes superposables, et on doit éviter de conclure de l'une à l'autre. Leurs ressemblances se dégageront d'elles-mêmes de l'étude que nous allons faire.

La plupart des définitions de la « phobie » soulignent son caractère exceptionnel et anormal. « On peut donner le nom de peur maladive ou phobie, dit GÉLINEAU, à une terreur subite, irrésistible, angoissante, se reproduisant dans certaines conditions de la vie, de milieu, généralement dans des conditions identiques et occasionnant une émotion si profonde qu'elle suspend la volonté et le raisonnement, ces pilotes utiles qui nous aident à triompher de la peur ordinaire ¹. » « Est pathologique, observe RI-

1. GÉLINEAU, *Des Peurs maladives...*, p. 5.

BOT, toute forme de la peur, qui au lieu d'être utile devient nuisible, qui cesse d'être un moyen de protection pour devenir une cause de distraction ¹. » « Que la vue d'un animal répugnant, l'audition d'un bruit éclatant et subit, le contact d'un corps duveté chatouillant la peau déterminent une émotion pénible, cela est... tout à fait naturel, écrivent PITRES et RÉGIS. Mais que la vue d'un brin de poussière, le murmure du vent, le bruit du tonnerre, la sensation d'un prurit cutané, le contact d'un animal domestique, chien ou chat, etc... déterminent un « shock », un ébranlement émotif tel qu'à dater de ce moment le renouvellement de cette sensation ou le simple souvenir de l'impression qu'elle a produite réveillent et ravivent chaque fois l'anxiété première, arrivent souvent à torturer l'esprit dans l'intervalle, il y a là, à n'en pas douter, un phénomène pathologique particulier dérivant d'une anomalie de l'émotivité. C'est à cet état morbide qu'on donne généralement le nom de « phobie » ². » « Ces émotions, dit encore M. P. JANET à propos des phobies, ... s'imposent au sujet sans rapport légitime, ni avec les circonstances extérieures, ni avec ses propres pensées : elles sont considérées par la personne même qui les éprouve comme exagérées, inopportunes et absurdes ³. »

D'après ces textes, quatre traits essentiels définiraient la phobie : *son irrésistibilité* (elle ne se laisse réduire par aucune évidence, échappe à tout effort de la volonté), *son caractère nuisible* (elle désorganise les répliques de l'intelligence et de l'instinct), *son irrationalité* (elle ne se justifie, ni par la nature de l'objet sur lequel elle porte, ni par les inquiétudes réelles que peut avoir le sujet), enfin sa *nature individuelle* (elle est particulière à celui qui l'éprouve) ⁴.

1. TH. RIBOT, *Psychologie des sentiments...*, p. 220.

2. PITRES et RÉGIS, *Les Obsessions et les impulsions*, pp. 35-36.

3. P. JANET, *Les obsessions et la psychasthénie*, I, p. 182.

4. « Rien ne ressemble moins à un phobique qu'un autre pho-

Mais ces différents signes ont été choisis par opposition à l'idée conventionnelle qu'on se fait de l'émotion normale. En réalité, la passion, la colère, le dégoût comportent des impulsions aussi violentes que les phobies. Quant à l'utilité des réactions émotionnelles, on sait ce qu'il en faut penser : depuis longtemps, nous l'avons dit ¹, la critique a écarté les interprétations finalistes. D'autre part, que d'appréhensions, que d'anxiétés, se justifient mal à nos yeux, sans qu'elles soient à proprement parler pathologiques ! Enfin chacun de nous n'est-il pas, sensibilisé à l'égard de certains chocs auxquels il réagit plus intensément que d'autres ? La nature morbide de la phobie ne tient pas à ces caractères, qu'elle a en commun avec d'autres états affectifs, mais à la qualité spéciale de l'émotion ressentie. L'analyse d'un cas particulièrement simple nous permettra de la définir.

« M. P. est une jeune fille de 18 ans ; plusieurs maladies graves l'ont rendue délicate. Le père a un caractère difficile, inégal, il est sujet à de violents accès de colère ; la mère est mentalement saine. Dans les circonstances ordinaires de la vie, cette jeune fille ne présente pas une émotivité exagérée : elle n'est pas timide, répond sans embarras aux questions qu'on lui pose ; elle est relativement courageuse et, en plusieurs occasions, a fait preuve de présence d'esprit et de sang-froid.

Sous cet aspect calme, elle cache cependant une extrême nervosité ; dès qu'on prononce devant elle les mots de « serpents », « araignées », « crapauds », elle pâlit, met la tête entre les mains, s'agite, exécute des contorsions bizarres, son front se couvre de sueur, des sanglots l'étouffent ; finalement elle éclate en pleurs. Cette émotivité est étroitement spécialisée, car toute

brique, écrit GÉLINEAU. Chacun d'eux, en effet, a son stigmate particulier. » (*op. cit.*, p. 11).

1. Voir *supra*, chap. II.

autre allusion à des objets ou des spectacles répugnants est sans effet sur elle.

En remontant dans son passé, on ne découvre qu'un seul incident se rapportant à l'objet de sa phobie. A l'âge de douze ans, elle rencontra une couleuvre et en éprouva une très vive frayeur. Depuis cette époque, elle affirme n'avoir jamais vu un serpent et ne se rappelle pas avoir touché, de sa vie, une araignée, une grenouille ou un crapaud.

Sa phobie est étroitement délimitée ; comme il arrive en général, elle se prolonge d'une obsession : redoutant le contact des corps visqueux, notre sujet ne peut éviter d'y penser et d'en imaginer l'odieuse sensation. La nuit, elle a des cauchemars, dans lesquels elle voit, tantôt des reptiles qui grouillent autour d'elle, et tantôt des êtres, qui n'ont pas l'apparence du serpent, mais dont elle a peur, dit-elle, « comme s'ils étaient de véritables serpents ». Elle reconnaît d'ailleurs être incapable d'en préciser la forme exacte. Elle se réveille en sursaut, en proie à une terreur folle, à la suite de ces rêves angoissants, qui se reproduisent quelquefois régulièrement chaque nuit, pendant une semaine, pour disparaître ensuite pendant un temps plus ou moins long.

Cette phobie donne lieu quelquefois à des incidents amusants : en lisant, un jour, la *Psychologie de l'Attention* de RIBOT, elle tombe sur la phrase suivante : « Le commencement de la folie est quelquefois marqué par un régime alimentaire excentrique et désordonné. On en cite qui ont du goût pour manger des araignées, des crapauds, des vers ¹. » A ce moment le livre lui tombe des mains, et elle se déclare incapable de le ramasser, de le toucher et de le rapporter elle-même à la bibliothèque, où elle l'a emprunté. »

1. RIBOT, *Psychologie de l'Attention*, p. 170.

Ce qui frappe chez cette jeune fille, c'est la *rigidité de la conduite*. En proie à une peur réelle, elle crierait, fuirait, chercherait un secours, une aide, imaginerait une défense, et, suivant le cas, adopterait l'une ou l'autre de ces attitudes. Ici, au contraire, elle semble, comme le remarque M. P. JANET, « réciter » son émotion ; cette dernière n'est pas actuelle, en rapport avec l'événement qui la déclenche. « C'est une émotion ancienne... Cette émotion s'est systématisée et elle est toute prête à fonctionner maintenant à tort et à travers ¹. » Tout se passe, par conséquent, comme si la phobie était préformée dans l'inconscient, n'attendant qu'une occasion pour se développer suivant un rythme fixé d'avance.

Cette attitude peut s'expliquer, en partie, par *l'indifférence dont le sujet fait preuve à l'égard de la réalité*. On pourrait croire, en effet, que notre malade, obsédée par la crainte de certains animaux, prend toutes les précautions nécessaires pour ne pas les rencontrer. Il n'en est rien ; spontanément, elle n'y songe pas, même si elle marche sur un pré ou dans un chemin creux ; si on lui en fait la remarque, elle manifeste un tel effroi, qu'elle est obligée d'interrompre sa promenade et de rentrer chez elle. Influencée par la suggestion, elle choisit alors les endroits où elle pose les pieds, mettant pour quelques instants sa conduite en accord avec le sentiment qu'elle prétend ressentir.

Mais, le reste du temps, elle semble craindre beaucoup moins l'animal réel que l'idée de ce dernier ; l'imaginaire a sur elle un pouvoir que n'a pas la réalité. Elle redoute « quelque chose », qui réside dans le serpent, l'araignée ou le crapaud, et c'est ce « quelque chose » qu'elle trouve aussi dans ces êtres mystérieux qui la poursuivent la nuit dans ses rêves et qui participent des serpents sans en avoir l'aspect. Pour se protéger contre ce pouvoir

1. P. JANET, *L'état mental des hystériques*, pp. 221-222.

dangereux, elle a inventé, me confie-t-elle, un moyen : il s'agit de toucher quatre fois avec trois doigts de la main gauche un objet de fer, sans plier les doigts, de telle manière que les trois contacts soient simultanés, et elle a plus de confiance dans l'efficacité de cette pratique, dont elle ignore la signification, que dans les précautions matérielles.

Le noyau de la phobie est donc constitué par une angoisse systématisée autour de certaines images. C'est pourquoi, nous proposerons la définition suivante : *La phobie est une émotion angoissante, stéréotypée et préformée chez le sujet, qui se produit à l'occasion de certains objets et s'accompagne, le plus souvent, de pratiques superstitieuses*. L'objet de notre étude est de déterminer la nature du lien qui unit ces divers éléments.

* * *

On peut diviser les explications que l'on a données de la phobie en deux groupes, suivant qu'elles font appel au principe de causalité ou à celui de finalité. Pour certains auteurs, la phobie est un *effet*, dont la cause doit être cherchée, soit dans la constitution psychique du sujet, soit dans un événement particulier de sa vie. Pour d'autres, elle est un *moyen* dont le malade use avec plus ou moins d'adresse pour atteindre un but conscient ou inconscient.

La cause générale des phobies a été d'abord attribuée à une *prédisposition* malade à s'émouvoir hors de propos. MOREL traçait, en 1866, le tableau du « délire émotif », où il décrivait cette « sensiblerie de mauvais aloi » qui fait que certains malades « ne peuvent s'empêcher en présence des étrangers, d'accomplir des actes qui les couvrent de honte et de ridicule, comme de n'oser toucher certains objets, ouvrir une porte ou une fenêtre, entrer dans une voiture, monter à un premier étage, tra-

verser une rue, une rivière, voir tel ou tel genre de spectacle, embrasser leur femme, leurs enfants, leur offrir même la main, saisir une arme tranchante, etc... » ¹. L'intelligence est intacte, mais le sujet, obsédé par une vague inquiétude, éprouve des « craintes non motivées, des impulsions pour ainsi dire irrésistibles, des terreurs ridicules, qui prennent parfois les proportions d'une véritable panopobie » ². Cette crainte diffuse est, suivant RIBOT, la « vraie cause » de la phobie. « C'est, dit-il, un état où l'on a peur de tout et de rien, où l'anxiété, au lieu d'être rivée à un objet, toujours le même, flotte comme dans un rêve et ne se fixe que pour un instant, au hasard des circonstances passant d'un objet à un autre ³. » De nombreux auteurs la considèrent comme une projection d'une affectivité d'origine cénesthésique sur certaines représentations, comme une « hémorragie de l'émotivité » ⁴, opinion qui est assez proche de celle de DUPRÉ pour lequel le terrain joue le rôle principal dans la genèse des troubles affectifs ⁵.

Mais, outre que la notion d'émotivité est dans l'ensemble très vague ⁶, elle ne permet pas d'expliquer entièrement les peurs morbides. Certains incidents anciens, aujourd'hui oubliés, n'ont-ils pas contribué à créer l'état de nervosité du malade ? et même si cette émotivité existait déjà à l'état latent, n'a-t-il pas fallu un choc pour qu'elle s'exagère et devienne pathologique ? De toute manière, on est obligé de remonter au delà de l'idée trop générale d'émotivité pour chercher dans la vie

1. MOREL, *Le délire émotif* (in Archives générales de Médecine, 1866), p. 389.

2. *Ibid.*, p. 704.

3. TH. RIBOT, *Psychologie des sentiments*, p. 222.

4. PITRES et RÉGIS, *op. cit.*, p. 47. Le même avis est exprimé par HECKEL (*La Névrose d'angoisse*, p. 98), par SOLLIER (*Le mécanisme des émotions*, p. 3, 10, 20, 30, 47) et par CLAUDE (in Revue neurologique, 1909, p. 1634).

5. E. DUPRÉ, *La constitution émotive* (in *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*, p. 245). Voy. *supra*, chapitre III.

6. Voy. *supra*, chapitre III.

personnelle du sujet les causes actuelles et déterminantes de sa phobie.

Un premier groupe de faits montre que l'émotion a tendance à se répéter et à devenir chronique. Cette *survivance émotionnelle* fait, suivant LEGRAND DU SAULLE, le fond de l'agoraphobie ; initialement, le malade est « sujet à des vertiges ou des défaillances dans les membres inférieurs, il hésite alors à s'aventurer loin des objets qui pourraient lui servir de point d'appui... peu à peu, l'état névropathique aidant, cette appréhension devient malade et c'est bientôt de la terreur et une véritable angoisse que le malade éprouve, quand il se sent seul et isolé au milieu d'un espace étendu » ¹. L'agoraphobie est une « émotion fixe ». Une observation de M. P. JANET semble confirmer cette opinion : une de ses malades a subi une opération grave, dont elle « se releva très affaiblie, obligée de se tenir à une chaise pour faire quelques pas dans la chambre... [elle] se laissa à ce moment troubler par l'idée de faiblesse, de chute possible. Cette idée a persisté et c'est elle qui détermine aujourd'hui cette agoraphobie dont il n'existait aucune trace auparavant » ².

MARREL étend cette interprétation ; d'après lui, toutes les phobies reproduisent un événement traumatique de la vie du sujet ; mais « il est des cas où l'objet de la phobie n'est pas celui qui nous a vivement émus, mais un objet qui lui a été associé d'une façon quelquefois toute fortuite. Un jeune homme était sur le haut d'une échelle, quand il entendit de grands cris qui le firent se retourner : il aperçut alors un immense incendie, qui le remplit d'effroi ; il descendit rapidement et, depuis lors, il ne peut monter sur une échelle » ³. La généralité de cette

1. LEGRAND DU SAULLE, *Etude clinique sur la peur des espaces*, p. 35.

2. P. JANET, *Névroses et idées fixes*, II, p. 86.

3. P. MARREL, *Les phobies*, p. 19. Le cas cité est emprunté à FÉRÉ, *La pathologie des émotions*.

persistance émotionnelle, capable à elle seule de provoquer des phobies, des délires ou des accidents confusionnels, ressort également de l'examen des troubles nerveux de guerre ; le *shell shock*, constatent G. E. SMITH et PEAR¹ est un phénomène affectif ; les commotionnés, notent BROUSSEAU² et DIDE³, sont en réalité des émotionnés, chez lesquels, ajoute M. DUMAS⁴, l'action du choc est fixée par la suggestion.

Sans reproduire l'émotion initiale, la phobie peut en être l'effet indirect, car le *choc modifie d'une façon durable le terrain sur lequel il agit*⁵. Cette influence traumatique de l'émotion a été l'objet d'une longue discussion au Congrès de Neurologie de 1909, DÉJERINE voit dans les émotions, plus spécialement dans celles qui sont « lentes, mais prolongées », la « cause unique de la neurasthénie »⁶. CROCQ (de Bruxelles) estime que « la neurasthénie peut être créée de toutes pièces par des émotions, que celles-ci soient de moyenne intensité et répétées, ou qu'il s'agisse d'une émotion unique, mais intense »⁷. BABINSKI nie, contre JANET, DÉJERINE, CLAUDE et PITRES, que l'émotion suffise, sans l'appoint de la suggestion, à produire l'hystérie, invoquant à ce sujet les observations du Dr NÉRI sur les sinistrés de Messine, mais il reconnaît l'action inhibitrice et dissolvante du choc et propose, avec MEIGE, d'appeler névrose traumatique l'état morbide caractérisé par la persistance anormale des symptômes émotionnels⁸. Plus formel encore, M. P. JANET, soutenu par DUPRÉ, attribue à l'influence de l'émotion

1. G. ELLIOT SMITH et PEAR, *Shell shock*, p. 3. Voy. *supra*, chapitre III.

2. BROUSSEAU, *Essai sur la peur aux armées*, p. 45 et suiv.

3. M. DIDE, *Les émotions et la guerre*, p. 137 et suiv.

4. G. DUMAS, *Troubles mentaux et troubles nerveux de guerre*, p. 150.

5. Voy. *supra*, chapitre III.

6. *Revue neurologique*, 1909, p. 1630.

7. *Ibid.*, p. 1641.

8. Voy. toute la discussion, *ibid.*, pp. 1605-1643.

la désagrégation de la synthèse mentale, que l'on observe chez certains malades, et qui s'accompagne d'une exagération de l'automatisme et de la suggestibilité ¹. Nul ne conteste donc que l'émotion prépare la voie à la maladie et qu'en « modifiant profondément la sensibilité générale, elle facilite, comme l'écrit STANLEY HALL, la fixation phobique » ².

Cet effet massif du choc est suivi, en général, de *troubles électifs*. Beaucoup de commotionnés et de blessés de guerre, ayant cependant une longue habitude de la vie des tranchées deviennent subitement impropres au combat, parce qu'ils gardent, après leur guérison, une intolérance particulière pour certaines émotions. L'un ne peut plus entendre le sifflement d'une balle ou l'éclatement d'un obus ; un autre a une peur affreuse des avions, des mines, des torpilles aériennes ; un troisième éprouve un dégoût incoercible pour les scènes ordinaires du champ de bataille (corps mutilés, blessés couverts de sang, cris des agonisants, etc.) ³. M^{me} la Doctoresse PASCAL et DAVESNE ont longuement insisté sur ce phénomène ⁴. « La sensibilisation psychique, écrivent-ils, apparaît comme un phénomène d'*hypermnésie émotionnelle* ; elle est une infinité de souvenirs affectifs élémentaires, dont la somme d'énergie potentielle constitue l'*anaphylaxie mentale*. Elle est *spécifique*, c'est-à-dire que chaque groupement mnémotique est apte à donner comme décharge uniquement sa spécificité... Elle relève de deux principes fondamentaux : 1^o lorsque le psychisme a été préparé par une première émotion, il conserve une telle sensibilité à cette émotion que le choc moral ultérieur de même nature

1. *Rev. neurol.*, 1909, p. 1548. Voy. *supra*, chapitre II.

2. STANLEY HALL, *A synthetic genetic study of fear* (in *American Journal of Psychology*, 1914, p. 389).

3. Voy. MAC CURDY, *War Neuroses*, p. 19 et suiv. et BROUSSEAU, *op. cit.*, p. 35.

4. Voir *supra*, chap. III.

suffit à produire des accidents qui sans cela n'auraient pu paraître ; 2^o une première agression morbide trace des voies déterminées et les chocs ultérieurs ne font que suivre ces canalisations devenues électives ¹. »

Mais il est certain que l'action pathogène de l'émotion tient surtout à sa *qualité*. Dans ses travaux sur l'hystérie, CHARCOT remarque qu'un choc a une influence d'autant plus profonde et durable qu'elle semble d'abord moins intense. Le sujet demeure calme, presque trop calme, devant le coup qui le frappe, et les accidents n'apparaissent qu'après une période d'incubation plus ou moins prolongée. M. P. JANET précise avec beaucoup de finesse la nature de l'émotion morbide. L'émotion a des effets comparables à ceux de la fatigue ², mais ceux-ci s'atténuent quand l'équilibre se rétablit et quand l'événement est intégré dans la synthèse personnelle. Car cette intégration a pour effet de détacher le sujet du passé. « Une situation n'est bien liquidée, bien assimilée, que lorsque nous avons réagi non seulement extérieurement par nos mouvements, mais encore intérieurement par les paroles que nous nous adressons à nous-mêmes, par l'organisation du récit de l'événement aux autres et à nous-mêmes et par la mise en place de ce récit, comme un chapitre de notre propre histoire ³. » Ce stade de la liquidation franchi, l'émotion cesse d'être nuisible et le sujet l'oublie. Mais cette « réaction terminale » constitue un effort, une dépense dont certains ne sont pas capables ; ils demeurent donc « accrochés » à une phase généralement douloureuse de leur vie sans pouvoir s'en détacher ⁴. Leur émotion n'atteint « ni à cette acuité de dou-

1. PASCAL et DAVESNE, *Chocs émotionnels* (in Journal de Psychologie, 1926, p. 469). Voy. aussi PASCAL et DAVESNE, *Traitément des maladies mentales par les chocs*.

2. Voy. *supra*, chapitre II, p. 53. Cf. P. JANET, *Les médications psychologiques*, I, p. 204.

3. P. JANET, *Les médications psychologiques*, II, p. 273.

4. P. JANET, *Les médications psychologiques*, II, p. 271.

leur, ni à cette fleur de plaisir, qui achève l'acte » ¹. Ce sont ces émotions avortées, devenues obsédantes et angoissantes, qui sont pathologiques.

Dans un esprit plus étroit, l'école psychanalytique identifie les *complexes pathogènes* avec les expériences sexuelles malheureuses. Le domaine de la sexualité est, en effet, celui où l'échec et l'insatisfaction sont le plus pénibles. L'insuffisance de la jouissance, l'interruption du coït avant la détente terminale sont dues tantôt à la maladresse, à l'impuissance du sujet ou de son partenaire, tantôt à des obstacles extérieurs, comme les interdictions sociales ou religieuses. La *libido* refoulée se transforme alors en angoisse ², en même temps que se trouvent rejetés dans l'inconscient les souvenirs se rapportant à l'événement. C'est ce complexe qui manifeste sa présence persistante dans les troubles névropathiques. Comme les rêves et les actes manqués, les symptômes morbides, en général, et la phobie, en particulier, doivent être regardés comme l'expression déguisée d'un désir inconscient. Leur guérison pourra être obtenue par le traitement psychanalytique, dont l'objet principal est d'exhumer et de réintégrer dans la conscience les souvenirs traumatiques. Selon FREUD et ses disciples les plus orthodoxes, RANK, JONES, LAFORGUE, ALLENDY, la découverte du complexe latent a, par elle-même, une valeur curative ³, tandis que, suivant d'autres, JUNG en particulier ⁴, elle doit être complétée par une rééducation du malade.

1. P. JANET, *Les obsessions et la psychasthénie*, I, p. 552.

2. S. FREUD, *Introduction à la Psychanalyse*, p. 417 et suiv. Voy. *supra*, chapitre VI, p. 135.

3. Voy. à ce sujet R. DALBIEZ, *La méthode psychanalytique et la doctrine freudienne*, I, p. 350 et suiv.

4. C. JUNG, *L'inconscient*, chapitre V.

* * *

Les interprétations causales présentent la phobie comme un état de choses résultant du passé individuel ; l'analyse du symptôme morbide prend, dans ce cas, la forme d'une exploration de la vie du sujet, et notamment de son enfance. Mais certains indices montrent que la phobie remplit aussi une fonction actuelle ; le malade se comporte comme s'il lui accordait une valeur, qui ne tient pas seulement à l'attachement naturel qu'il peut éprouver pour une habitude ancienne. Sa peur malade est en rapport avec la situation générale dans laquelle il se trouve ; elle fait partie d'un ensemble morbide et y joue un rôle bien défini. Négliger cet aspect téléologique de la maladie est se priver d'un élément d'interprétation important.

Certains cas sont typiques à cet égard, entre autres le suivant, qui est rapporté par le D^r HARTENBERG et interprété par lui dans un sens purement causal. Un personnage Russe part pour Paris : dans le train, il est pris d'inquiétude, puis d'angoisse ; finalement il parvient au terme de son voyage, se remet, visite la capitale. Quelques jours plus tard, il décide de se rendre à Versailles. Au moment de prendre le train, « une appréhension le saisit et il se demande avec anxiété si, pendant le parcours son mal ne va pas le reprendre. Sa femme essaie en vain de le rassurer... Il monte cependant en wagon et le train part. Mais à mesure que le trajet s'accomplit, l'inquiétude augmente... bref son émotion devient si grande qu'à la station de Ville d'Avray, il descend du train pour rentrer à Paris en voiture ¹. » Voilà donc un malade contraint, faute de pouvoir reprendre le chemin de fer, de demeurer à Paris ; « ce malheureux étranger se trouve ainsi dans

1. HARTENBERG, *Histoire et traitement d'un cas de phobie* (in *Revue de Psychologie clinique*, 1900, p. 210).

la situation curieuse et désolante d'être exilé de son pays, prisonnier de sa phobie et impuissant à s'en affranchir » ¹. N'y a-il pas lieu de se demander si ce Russe n'avait pas des raisons personnelles pour demeurer à Paris, ou, tout au moins, pour ne pas rentrer dans son pays ? Des recherches faites dans ce sens eussent peut-être éclairé d'un jour nouveau sa maladie.

Car la phobie, en bien des circonstances, « arrange les choses ». Elle peut faire écarter un mariage qu'on n'osait repousser, retenir un combattant de longs mois loin du front, interrompre des occupations professionnelles pénibles, etc... Mieux que tout autre, ADLER a insisté sur cet aspect « construit » de la névrose. « Le caractère névrotique, dit-il, se révèle à nous comme étant *au service d'un but* fictif, comme suspendu, pour ainsi dire, à ce but. Il n'est pas le produit logique, naturel de forces originelles, d'ordre biologique ou constitutionnel ; sa direction et ses tendances lui sont imposées par une superstructure psychique compensatrice et par sa ligne d'orientation schématique ². » Les fictions ainsi élaborées par le sujet lui donnent parfois le moyen de s'assurer une supériorité sur son entourage ; mises au service d'un autoritarisme morbide, elles lui permettent d'exercer une tyrannie impitoyable sur les siens, contraints de se soumettre à ses désirs les plus ridicules et à ses fantaisies les plus coûteuses ³.

Après avoir incliné d'abord vers une interprétation historique des névroses, M. P. JANET a progressivement édifié une psychologie générale des conduites, qui fait une large part à la finalité. Nous l'envisagerons ici dans la mesure où elle intéresse le problème qui nous occupe. « Malgré leurs noms différents, dit-il, qu'elles soient des

1. HARTENBERG, *Histoire et traitement d'un cas de phobie* (in *Revue de Psychologie clinique*, 1900), p. 210.

2. ADLER, *Le tempérament nerveux*, p. 21.

3. Cf. L. DUPUIS, *L'autoritarisme comme aboulie sociale* (in *Journal de Psychologie*, 1927, p. 731).

phobies de fonctions, des phobies de contact ou des phobies de situations, des agoraphobies, des éreutophobies ou des phobies du mariage, etc... [ces peurs maladives]... sont au fond toutes du même genre... Ce sont des phobies d'actes ¹. » C'est l'action, que le sujet devait accomplir *avec* ou *sur* l'objet, qui est rendue pratiquement impossible. La phobie est un trouble de la conduite et c'est sous cet aspect qu'il faut l'étudier.

Pour comprendre ce qui se produit, il faut tenir compte d'abord du *coût psychologique* de l'acte, lequel dépend de certaines conditions objectives et subjectives. Entre d'abord en ligne de compte sa nature intrinsèque ; les actions *nouvelles* (mariages, divorce, débuts professionnels, installations, etc...), les actes *rapides* et *complexes* (changements de situation, entreprises délicates, négociations, affaires de cœur, rapports sociaux), ou *prolongés* (soucis domestiques et professionnels) sont particulièrement difficiles et épuisants ². Mais ce n'est là qu'une donnée du problème ; il faut aussi tenir compte de l'énergie disponible du sujet, de sa *tension psychologique* qui se mesure « par le degré qu'occupe dans la hiérarchie les phénomènes les plus élevés auxquels... [il] peut parvenir » ³. Chez un individu, ce niveau varie suivant les circonstances, les unes ayant pour effet de l'élever (changements, attention, mouvement, émotions toniques) et les autres de l'abaisser (vieillesse, maladie, fatigue, tristesse, infection). Le rythme de ces oscillations rend tour à tour aisé ou difficile l'accomplissement d'un même acte.

Le psychasthénique est un déprimé chronique pour lequel tous les actes « de haute tension » sont impossibles, mais, comme il ne se résigne pas à sa déchéance, il fait

1. P. JANET, *Les névroses*, p. 160. Cf. *Les obsessions et la psychasthénie*, I, pp. 190-211.

2. P. JANET, *Les médications psychologiques*, II, pp. 1-64.

3. P. JANET, *Les obsessions et la psychasthénie*, I, p. 496.

des efforts inutiles pour les accomplir. En dernier ressort, il remédie à cette impuissance humiliante par une politique d'économie, une attitude de retraite, une « peur de l'action » qui « est bien souvent analogue à la peur de la dépense chez des individus qui se sentent à demi ruinés et qui ont peur de s'engager au delà de leurs ressources ¹. »

C'est dans le cadre de ces restrictions volontaires de l'activité qu'il convient de ranger les phobies ; la fuite du sujet devant l'action prend, dans ce cas, la forme d'une angoisse intolérable pour l'une de ses conditions matérielles. La peur, que celle-ci fait naître, résout le conflit et arrête les vaines tentatives du malade. La couturière qui craint les épingles ou qui a horreur de sa machine à coudre, le notaire qui ne peut plus signer un acte (BILLOD), le comptable auquel les billets de banque inspirent un dégoût irrésistible, le voyageur de commerce qui a peur des chemins de fer, trouvent dans leurs phobies un motif pour se reposer et renoncer à une tâche impossible. « Dans toutes les phobies, qui sont des peurs de l'acte plus précises, plus localisées que les mélancolies, le malade, conclut M. P. JANET, cesse son métier, cesse de marcher, cesse de parler, cesse de manger. Il arrête telle ou telle action et il sait quelle est l'action qu'il supprime...² Dans ces maladies bizarres que l'on a appelées les éreutophobies, les peurs de rougir en public, et qui ne sont que des exagérations malades de la timidité, le sujet ne va pas dans la société, mais il n'en a plus la moindre envie ². »

Les deux procédés d'interprétation que nous avons examinés dans ce chapitre peuvent être appliqués simultanément à certaines phobies. Le plus souvent toutefois,

1. P. JANET, *La peur de l'action* (in Rev. Philos., 1927, I, p. 335). Texte réimprimé, avec des modifications, dans *De l'angoisse à l'extase*, II, pp. 320-379.

2. P. JANET, *La peur de l'action* (in Revue Phil., 1927, I, p. 329).

l'un d'eux est plus plausible et cadre mieux, tant avec les caractères de la maladie, qu'avec l'attitude du sujet. Toute névrose a, remarque JUNG ¹, deux aspects complémentaires, qui relèvent l'un de l'analyse réductrice de FREUD et l'autre de l'explication téléologique d'ADLER ; mais l'un peut être plus accentué que l'autre. La contradiction apparente des doctrines tient donc à la présentation unilatérale des faits, et il doit être possible de les réconcilier en dépassant le point de vue étroit auquel elles se placent.

1. C. JUNG, *L'inconscient*, chap. IV, p. 69.

CHAPITRE X

LA CONDENSATION AFFECTIVE DANS L'ÉMOTIVITÉ MORBIDE

La phobie a pour centre la représentation de certains objets, qui présentent pour le malade une importance particulière ; leur valeur, en apparence négative, puisqu'elle correspond à des réactions d'angoisse, de peur ou de dégoût, dissimule un intérêt spécial du sujet pour les choses dont il s'éloigne. Il ne peut en détacher sa pensée ; ses associations d'idées tournent autour d'elles, il est absent, distrait ; son allure est inquiète, sa physionomie tendue et absorbée. Si, par honte ou par respect humain, il ne parle guère des craintes qu'il ressent, il ne cesse cependant d'y songer et, la nuit, l'obsession revient sous la forme de cauchemars et de rêves angoissants. Le malade cherche bien à lutter contre elle, à « penser à autre chose », à « faire comme tout le monde », ainsi qu'on le lui conseille, mais ses efforts ne servent, en général, qu'à mieux fixer dans son esprit l'idée qu'il voudrait oublier.

Quand on l'interroge sur la nature de l'intérêt qu'il lui porte, on obtient des réponses vagues. Si elle concerne un objet réellement dangereux, les raisons qu'il donne font rarement allusion à ce caractère : ainsi, la jeune fille, dont nous avons rapporté plus haut l'observation, déclare redouter les serpents, parce qu'ils sont « froids ». S'il s'agit d'un objet en soi indifférent, comme les clefs, les portes, la poussière, les chemins de fer, etc., le malade justifie sa phobie par les sophismes les plus divers : la

confusion du possible et du réel (je crains les épingles, parce que je pourrais en avaler une), la généralisation poussée à l'absurde (le contact des objets sacrés est interdit, donc il est défendu de toucher un prêtre, par conséquent aussi ce qu'un prêtre a touché, et ainsi de suite), la coïncidence érigée en règle (ma voisine est morte du choléra, donc je mourrai de la même maladie), le passage du relatif à l'absolu (l'hygiène prescrit la propreté ; donc il faut que j'évite à tout prix la saleté par des ablutions continuelles), etc... Il est impossible de prendre au sérieux ces thèmes délirants, qui d'ailleurs se modifient sans cesse, et de fonder sur eux une interprétation du symptôme morbide.

On doit cependant faire une place spéciale aux explications qui rattachent la névrose à un événement passé. Ces dernières présentent, en général, une certaine vraisemblance. Dans toute existence, il y a des circonstances douloureuses, des actes honteux, des scènes pénibles que le sujet n'aime pas à évoquer ; le malade y voit tout naturellement les causes de son affection. Et quand il raconte l'incident qui s'est produit, il le revit avec une telle intensité qu'on est souvent tenté de croire, avec lui, que sa phobie est le prolongement de l'émotion qu'il a éprouvée autrefois. Certains auteurs, nous l'avons vu ¹, ont été dupes de ces explications.

Il est peu probable toutefois qu'un symptôme morbide et, moins encore, qu'une névrose résulte directement d'un choc émotionnel : l'expérience personnelle oriente sans doute l'imagination et fixe le choix du sujet, mais elle ne crée pas la maladie. Dans toute névrose, intervient une activité, qui élit et construit les symptômes ; si douloureux, si horrible soit-il, le passé comme tel n'engendre jamais l'état morbide et ses diverses manifestations.

1. Voy. le chapitre précédent, p. 201 et suiv.

Les événements invoqués par le sujet doivent, en majeure partie, leur importance à l'imagination du malade ; ce qui compte, ce n'est point ce qu'ils furent, c'est la valeur qu'ils ont prise rétrospectivement dans sa mémoire. Qu'ils se soient produits tels qu'ils sont rapportés, ou qu'ils aient été amplifiés ou même inventés par le malade, il importe peu, au fond, car leur influence dépend surtout de la place qu'ils occupent dans ses fantaisies. M. Ch. BLONDEL rappelle très justement que la croyance populaire attribue une action pathogène à l'émotion ; le névropathe est probablement influencé par cette opinion quand il dramatise telle période plus ou moins lointaine de sa vie pour expliquer les troubles qu'il ressent. En agissant ainsi, il « s'affirme de son temps et de son milieu » ¹. Il est fréquent que le médecin lui-même partage cette opinion et la couvre de son autorité. Dès lors, comment l'analyste, qui explore la mémoire la plus reculée du malade, avec son aide et sa complaisance, ne découvrirait-il pas ce qu'il cherche ? et comment l'explication à laquelle il parvient ne serait-elle pas conforme à ses idées préconçues ² ?

On ne peut douter cependant que la névrose soit colorée par le passé individuel ; les expériences vécues, anciennes ou récentes, déterminent la plupart de ses traits, mais elles n'agissent pas autrement que les lectures, les conversations du malade, les analogies, les exemples qu'il a sous les yeux, les suggestions qu'il subit, etc... La construction imaginaire, qui soutient la névrose et lui donne son aspect particulier, contient, sous une forme à peine modifiée, des matériaux empruntés à toute l'histoire individuelle. Il est donc légitime d'en éclairer le contenu par une analyse régressive,

1. Ch. BLONDEL, *La conscience morbide*, p. 10.

2. C'est l'objection générale que l'on peut faire aux « analyses régressives » conformes à l'orthodoxie freudienne. Voy. R. DALBIEZ, *La méthode psychanalytique et la doctrine freudienne*, I, p. 69 et suiv.

qui découvrira dans maints détails de la maladie des réminiscences du passé.

Mais cette réduction, si utile qu'elle soit, ne peut expliquer toute la névrose, car elle néglige la ligne d'orientation générale de la pensée morbide. Les rêveries du sujet ne sont pas de simples restitutions du passé ; elles sont, comme toutes les créations de l'imagination ¹, au service d'un but ; c'est pourquoi prédominent certains thèmes, dans lesquels l'objet de la phobie joue un rôle tantôt actif, comme dans les rêves de poursuite, tantôt passif, comme dans les rêves de profanation. L'idée de cet objet est le centre autour duquel se groupent et s'ordonnent les éléments figuratifs, même si elle demeure confuse, comme dans les rêves de M. P. ², et ne donnent lieu à aucune représentation concrète. Elle est reconnue avant tout à l'éveil de certaines tendances, à l'accomplissement ou l'arrêt de certains actes, bref à un trouble caractéristique de la conduite. L'objet de l'obsession symbolise, en un mot, un ensemble de désirs et de sentiments qu'il a pour particularité d'éveiller.

C'est par son retentissement dans la sphère de l'action qu'il intéresse et attire le sujet ; par là aussi, il l'inquiète. Le point de départ des angoisses morbides est toujours l'idée d'un acte : le malade se voit en train de ramasser une épingle, de serrer une main sale, de frôler un chien ou un chat, d'effleurer la poignée d'une porte, de monter en wagon, de toucher un animal visqueux, etc., et il en éprouve une horreur indicible. Ses rêves angoissants ont pour thèmes des images analogues. Tout se passe comme si ces gestes évoquaient dans sa pensée on ne sait quel péril mystérieux, dont il se défend par la fuite.

En quoi consiste ce danger ? Tient-il, comme le croit M. P. JANET ³, à la place occupée par l'acte dans l'échelle

1. Voy. R. LACROZE, *La fonction de l'imagination*, pp. 10-11.

2. Voy. le chapitre précédent.

3. Cf. *supra*, chapitre IX, pp. 209-211.

des conduites ? Il ne semble pas, car, s'il en était ainsi, la phobie devrait suivre les oscillations de la tension psychologique, au lieu de se présenter comme un état continu. Ce qui arrête le malade, ce n'est point la difficulté de l'acte, c'est sa nature. Il est aisé de le voir. Chaque objet fait partie d'un certain nombre de conduites : la table sur laquelle j'écris est aussi celle où je pose un livre, que je déplace pour m'approcher de la lumière, que j'évite pour atteindre la bibliothèque, etc... Quand un trouble de l'activité a pour cause l'état de dépression momentanée ou chronique du sujet, on constate la disparition des actions les plus élevées dans la hiérarchie mentale (actions sociales, actions nouvelles, complexes, etc...) ; les autres subsistent ou même, par compensation, s'exagèrent : c'est ce qui se produit chez les malades de la volonté et les timides. Quand l'arrêt est motivé, au contraire, par la qualité particulière de l'acte et des tendances qu'il met en jeu, toutes les conduites se rapportant à un même objet et, comme telles, appartenant à un même groupe de préoccupations, sont simultanément suspendues. Or, c'est précisément ce qu'on observe chez le phobique incapable, par exemple, de toucher, de compter, d'employer des épingles, bref d'en tolérer la présence sous n'importe quelle forme.

Car il convient de remarquer que la nature et la signification d'un acte sont relativement indépendantes des modalités de la conduite ; l'attrait sexuel s'exprime par le respect, la tendresse, le dévouement, l'amour platonique aussi bien que par les gestes du désir, l'insulte, la violence et quelquefois la haine. Les détails de l'exécution et le choix des moyens sont subordonnés à des considérations d'opportunité : ni les uns, ni les autres n'influent sur la qualité de l'acte. L'objet lui-même pourra être remplacé sans que la conduite change de nature, pourvu qu'elle émane d'un même sentiment : cette équivalence des conduites, et l'identification affec-

tive qui en résulte, rendent possible, comme nous le montrons ailleurs ¹, l'imagination symbolique.

Réel ou imaginé, un acte doit sa qualité, et, par conséquent, sa valeur positive ou négative, au désir qu'il traduit. S'il y a des actes que le malade fuit, c'est parce que certains désirs lui font peur. Nous sommes ainsi ramenés à un thème développé plus haut ². Le psychisme a une structure double : d'une part, une spontanéité se manifestant par des élans, qui sont sans rapport avec le jugement et l'expérience acquise, un fond mental dynamique, qui n'a pas son origine dans l'intelligence ; et, d'autre part, l'activité constructrice de la conscience, qui s'organise selon l'idéal qu'elle s'est donné.

Les tendances traumatiques sont celles qui, émanant du moi spontané, ne parviennent pas à s'intégrer dans la personnalité consciente et mettent le sujet en contradiction avec lui-même. Ce conflit latent s'exprime par le complexe attrait-crainte, qui est à la base de toutes les obsessions ; l'ambivalence des sentiments que l'on observe, dans ce cas, est, d'après JONES, l'effet d'un « mécanisme qui opère la transformation d'un ensemble affectif en son contraire. La transformation de ce genre la plus fréquente est celle du désir en phobie. La jeune fille qui, avant de se coucher, regarde s'il n'y a pas un homme sous son lit, redoute souvent le plus ce qui hante le plus ses rêves » ³. L'horreur que le phobique éprouve pour certains actes et les objets qui y sont associés, apparaît, en définitive, comme une forme particulière de la peur de soi, ou, pour mieux dire, des éléments subjectifs qui contredisent l'idéal personnel ⁴.

Une remarque s'impose toutefois ; la conscience civi-

1. R. LACROZE, *La fonction de l'imagination*, p. 92. Voy. aussi *supra*, p. 184.

2. Cf. *supra*, chapitre VII, p. 173 et suiv.

3. JONES, *Traité théorique et pratique de psychanalyse*, p. 405.

4. Cf. *supra*, chapitre VI, p. 149.

lisée n'est pas soumise, comme la mentalité primitive, à un conformisme étroit : elle supporte certaines contradictions intimes. « Dans la conscience moderne, ce monde tragique qui, seul, nous intéresse, écrit A. SUARÈS, tous les sentiments sont divisés et même, ils sont contraires : où serait le drame sans la division ? pas un qui n'ait ses retours et ses contrariétés. Nous n'avons de belles passions qu'à ce prix : tout se combat en nous, tout se détruit et se refait sans cesse. Le bien est plein de mal, qui est une sorte de bien aussi. Le mal est plein de bien qui est aussi du mal nécessaire ¹. » L'éducation que nous avons reçue de plusieurs mains, d'une mère, d'un prêtre, de professeurs, d'amis, de compagnons divers, dépose en nous le germe des discordances ; la vie sociale en nous contraignant à fréquenter des hommes appartenant à des nations, à des confessions, à des milieux différents, cultive cette complexité intime ; les conditions sont peu favorables aujourd'hui à l'adoption d'un idéal exclusif. Cependant, malgré l'hétérogénéité de son contenu, la conscience moderne sait éviter les drames intimes et s'accommoder de partages et de compromis. Un sens de plus en plus marqué des relativités, peut-être aussi un certain scepticisme, atténuent les crises intérieures et lui permettent de résoudre les conflits naissants sur le terrain purement intellectuel.

Et, certes, il est bon qu'il en soit ainsi : un développement unilatéral de la personnalité, qui orienterait tout son effort dans un sens, comme il arrive pour ceux qui se dévouent corps et âme à une cause, aurait pour effet de la dessécher, de l'ankyloser ². L'« énantiodromie », la course des contraires d'Héraclite, s'impose à ceux qui veulent rester jeunes et qui, parvenus à un certain

1. A. SUARÈS, *Remarques*, III, p. 11.

2. Cf. C. JUNG, *L'inconscient*, p. 120 et suiv. Voy. du même, *La structure de l'inconscient* (in *Archives de Psychologie*, 1916-1917, pp. 152-179).

âge, ne peuvent se renouveler qu'en brûlant ce qu'ils ont adoré. Echappent seuls à cette nécessité les hommes qui restent fidèles à une foi, en s'attachant successivement à ses différents aspects.

Il serait faux de croire, par conséquent, que tout conflit est pathogène. Une conscience saine peut tolérer en elle une variété qui est le signe de la richesse ; elle s'honore d'éprouver des scrupules, des hésitations, qui partent de sentiments opposés, également précieux. La discipline qu'elle consent n'a pas pour objet de mutiler le moi en tarissant certaines sources d'énergie, mais de lui permettre de s'épanouir sans rien sacrifier de lui-même. Elle a confiance en ses réserves de vie, et, ne s'absorbant pas dans l'idéal qu'elle a choisi, demeure capable de se reprendre, si les circonstances l'exigent. Un deuil, un divorce, un échec, les revers, les déceptions, la preuve d'une trahison ne l'atteignent pas dans ses œuvres vives, car, s'il le faut, elle sait oublier le passé et se donner de nouvelles raisons de vivre.

La conscience morbide a perdu ce pouvoir ; incapable de s'adapter à des conditions nouvelles, faible et connaissant sa faiblesse, elle ne trouve, comme l'âme primitive, un appui ferme que dans les éléments normatifs sur lesquels repose la personnalité acquise. Elle leur accorde donc une valeur inestimable et s'identifie avec son idéal, comme le sauvage s'identifie avec les représentations collectives. Cette identification avec la partie la plus artificielle du moi ne va pas sans inconvénients, car le sujet sent lui-même la fragilité de la solution qu'il a adoptée. Mais, ne pouvant changer sa « formule de vie », il la maintient avec d'autant plus de violence qu'il la sait davantage menacée ¹.

Par là s'expliquent les réactions négatives du malade

1. Ce phénomène d'identification a été très bien décrit et analysé par C. JUNG, *L'inconscient*, p. 128 et suiv.

contre tous les faits qui contredisent ses idées, son « imperméabilité à l'expérience », son incrédulité, l'étroitesse de ses vues, son ton cassant. Dans ses rapports avec les autres, il est distant, hautain, susceptible : la moindre résistance l'irrite ; il ne souffre aucune objection, aucune critique, même bienveillantes. Il s'isole ou se plaît dans les compagnies faciles qui flattent son orgueil, mais, par dessus tout, il a la manie d'imposer sa volonté et d'exercer une véritable tyrannie sur ses proches ou ses subordonnés. Cet autoritarisme morbide repose, comme le remarque justement M. L. DUPUIS, sur un fond d'aboulie ; les colères, les rages des asthéniques éclatent, quand on les oblige à changer leurs desseins et à compliquer leur acte : elles traduisent simplement leur effroi devant l'effort supplémentaire qu'on leur demande. « Tout se passe comme si, chez eux, la source du mouvement était naturellement appauvrie, j'entends la source du mouvement « qualifié », élaboré par l'écorce, et non du mouvement automatique produit par l'activité non contrôlée des centres inférieurs ¹. »

Plus vive encore est la réaction du malade à l'égard des éléments subjectifs qui compromettent l'équilibre si péniblement maintenu. Il ne supporte aucun des conflits, aucune des oppositions et des divisions que le sujet normal tolère ; obstinément il se refuse à voir ce qui est contraire en lui aux principes qu'il professe. Il se sépare ainsi de son inconscient, dont il nie l'existence ou qu'il traite en étranger. Cette attitude négative, cette absence de sincérité dans sa conduite, dans sa pensée, dans ses propos, lui impose un effort qui épuise ses dernières forces. Il sait qu'il ne pourra pas prolonger la lutte, que l'écroulement de son idéal est inévitable, et c'est devant cette perspective, qu'une angoisse, tantôt diffuse ², tan-

1. L. DUPUIS, *L'autoritarisme comme aboulie sociale* (in *Journal de Psychologie*, 1927), p. 739.

2. Cf. *supra*, chapitre VI, p. 133.

tôt condensée sur certaines représentations, se développe dans sa conscience.

Pour nous résumer, la phobie repose sur une *fiction*, dont les éléments sont empruntés à l'expérience passée. Elle répond, en même temps, à certains *besoins actuels* du malade, en rapport avec les exigences du milieu physique et social. Trois facteurs interviennent, dans sa genèse : l'histoire individuelle, la ligne d'orientation de la pensée morbide et la constitution mentale innée ou acquise du sujet.

* * *

La phobie s'accompagne de réactions positives qui correspondent à chacun de ces trois aspects. Certains gestes stéréotypés manifestent la persistance de certains souvenirs chez le sujet : ce sont les *tics*. « Le tic, dit BRISSAUD, est un mouvement systématisé, reproduisant en l'exagérant un acte physiologique appliqué à un but fonctionnel ¹. » M. P. JANET le regarde comme une « maladie de l'habitude » ² : tels, par exemple, les tremblements qui perpétuent une émotion, les fous-rires, les torticolis de nature psychique, les grimaces, les clignements de paupières, les reniflements et divers troubles du langage (bégaiement, rictus, coprolalie, etc...) ³. Au Congrès de Neurologie de 1909, MEIGE, CLAUDE et CROCQ (de Bruxelles), prenant le contrepied de l'opinion exprimée par M. P. JANET ⁴ ont émis des doutes sur l'origine émotionnelle de ces gestes automatiques. Mais, quel que soit

1. E. BRISSAUD, *Leçons sur les maladies nerveuses*, p. 503. Cité par P. JANET, *Névroses et idées fixes*, II, p. 351.

2. P. JANET, *op. cit.*, p. 384.

3. Voy. P. JANET, *op. cit.*, pp. 325-332 et 351-395.

4. Suivant M. P. JANET, l'émotion favorise la naissance du tic ; elle peut aussi faire reparaître les tics anciens et, d'une manière générale, en provoquer la systématisation. Voir *Rev. neurol.*, 1909, p. 1650 et suivantes.

l'avis auquel on se range, on doit reconnaître que le tic a son origine dans un souvenir ou une habitude ancienne, traumatiques ou non.

D'autres réactions se rapportent à l'aspect téléologique de la névrose : ce sont les *impulsions*. Suivant PITRES et RÉGIS, l'obsession est le premier degré de l'impulsion : quelquefois même elle est suivie d'un commencement d'exécution. « On se rend bien compte ainsi, pour l'avoir ressenti soi-même, que la peur de l'impulsion ne garantit pas de l'impulsion et qu'au contraire plus cette peur est grande, intense, ancienne et plus elle se rapproche de l'impulsion ¹. » Souvent une inattention suffit pour que l'acte soit accompli : c'est le cas du kleptomane, qui ne peut se retenir de dérober des objets aux étalages. Dans certains cas, enfin, il s'établit une sorte de compromis entre la phobie et l'impulsion, qui se satisfait symboliquement. « Un de mes malades, raconte RIVERS, se sentait poussé à se couper lui-même et se trouvait soulagé dès qu'il avait fait jaillir le sang. Cette impulsion se rattachait chez lui à des projets déterminés de suicide ². »

Enfin, les *actions cérémoniales et superstitieuses*, auxquelles se soumettent un grand nombre de phobiques, sont des moyens qu'ils utilisent pour lutter contre leur émotivité constitutionnelle et pour se rassurer. Ainsi faut-il interpréter l'attitude de ces malades, qui « ne peuvent s'habiller le matin, ni se coucher le soir sans obéir aux rites singuliers qui éloignent le mauvais sort... Il s'agit seulement de toucher douze fois le flacon dentifrice en le changeant un peu de place vers la gauche, de se laver la main gauche avant la main droite et de bien placer son rasoir dans la direction Est-Ouest, de compter jusqu'à trente en se savonnant le visage, quitte à recom-

1. PITRES et RÉGIS, *Les obsessions et les impulsions*, p. 112.

2. W. H. R. RIVERS, *L'instinct et l'inconscient* (trad. franç., p. 180).

mencer chacune de ces menues cérémonies, pour peu qu'un doute subsiste dans l'esprit sur le nombre des répétitions de chacun de ces gestes » ¹. Ces pratiques, dont l'efficacité est purement subjective, s'apparentent directement à la magie et à la sorcellerie ².

Ces diverses catégories d'actes, aussi bien que la phobie elle-même, entraînent des incommodités physiques ou sociales : répugnances irraisonnées, restrictions de l'activité, hésitations, maladroites, bizarreries de la conduite, etc..., qui mettent le sujet en état d'infériorité et excitent la pitié ou les moqueries de son entourage. C'est pourquoi il a recours à des ruses pour dissimuler et déguiser les symptômes de sa maladie ; avec une ingéniosité surprenante, il invente mille procédés pour cacher ses craintes, ses tics, ses impulsions et ses manies ; tantôt il invoque un retard, un empêchement, un oubli, tantôt il simule l'occupation, la fatigue, la maladie. Certains moyens sont classiques, comme ceux dont usent les éreutophobes. « Ils consistent à se cacher la figure derrière un journal en faisant semblant de lire, à se couvrir le visage avec les mains ou avec un mouchoir, en simulant de se moucher, de s'essuyer la figure, de souffrir des dents, etc. » ³.

La phobie est donc le point de départ d'une systématisation de la conduite, en rapport avec des nécessités internes. L'émotivité morbide n'est pas, comme la sensibilité normale, subordonnée à la représentation extérieure ⁴ : elle est indifférente aux motifs réels que le sujet peut avoir de s'inquiéter ou de s'affliger. Mais elle réagit intensément à tous les facteurs de déséquilibre interne, à tous les conflits subjectifs ; l'émo-

1. M. DE FLEURY, *L'angoisse humaine*, pp. 46-47.

2. Cf. R. ALLIER, *Psychologie de la conversion chez les peuples non civilisés*, I, p. 255 et suiv. Voy. aussi R. LACROZE, *La fonction de l'imagination*, p. 58.

3. PITRES et RÉGIS, *op. cit.*, p. 171.

4. Voy. *supra*, chapitre IV, p. 106.

tion pathologique est, au sens le plus absolu du terme, une expérience intime ¹ : elle enferme le malade en lui-même, détourne son attention du réel et la fixe sur les tendances qui menacent sa sécurité. L'idéal personnel, avec les rêves et les fictions qui s'y rattachent, lui offre une oasis de paix, qu'il cherche à défendre par tous les moyens. La phobie en est un parmi tant d'autres : elle constitue une tentative désespérée pour maintenir, malgré les résistances subjectives et les obstacles extérieurs, les utopies, auxquelles le sujet attribue les rares moments de bien-être dont il jouit.

Comme le tabou, elle est une *solution* du problème vital ; mais, n'étant ni consacrée par la tradition, ni sanctionnée par la société, elle n'échappe pas à la critique du sujet et de son entourage. Elle est donc provisoire et le malade est obligé de modifier continuellement les thèmes de sa névrose, sans jamais parvenir à se satisfaire entièrement et à goûter la paix à laquelle il aspire.

1. Voy. *supra*, chapitre VI, p. 149.

CHAPITRE XI

L'ANXIÉTÉ

Au cours de l'évolution mentale, les formes élémentaires de l'organisation affective, dont relèvent les tabous et les phobies, ont fait place aux émotions rationalisées que nous avons étudiées au début de ce livre. Mais les traces du passé n'ont pas complètement disparu et l'on trouve, dans la sensibilité normale du civilisé, des phénomènes assez semblables à ceux que l'on observe chez le malade mental et chez le primitif. La maladie ne pourrait, d'ailleurs, réactiver un processus, si celui-ci n'avait persisté, sous une forme ou sous une autre, dans la conscience du civilisé.

Qu'il en soit ainsi, c'est ce que prouve l'étude des états anxieux, qui forment une catégorie intermédiaire entre les émotions normales et les angoisses morbides. « L'anxiété, disent DEVAUX et LOGRE, est une émotion caractérisée par un état de douleur morale et d'incertitude avec sensation fréquente de constriction physique ¹. » Elle s'accompagne de l'idée d'un péril indéterminé, avec une impossibilité contradictoire de repos et d'action, car « elle ne peut ni renoncer comme le désespoir, ni agir comme la colère » ². Paralysé par les scrupules, n'osant jamais courir sa chance, ni consentir les sacrifices nécessaires, l'anxieux « se montre également incapable de choisir et d'exécuter. Il reste indécis, per-

1. DEVAUX et LOGRE, *Les anxieux*, p. 5.

2. *Ibid.*, p. 13.

plexe, hésitant » ¹. Cette impuissance engendre le doute, non celui des sceptiques, qui est systématique, ni celui de DESCARTES, qui est méthodique, mais cet état de sécheresse intime, qui empêche le don de soi ².

Subjectivement, l'anxiété est une maladie de la volonté ; en se projetant au dehors, elle devient une émotion, qui se couvre de n'importe quelle raison. « Je sais des femmes anxieuses, raconte M. DE FLEURY, qui s'enferment à triple tour par crainte des cambrioleurs, refusent de sortir, la nuit venue, par peur des rencontres fâcheuses, encore qu'elles aient largement dépassé l'âge canonique et que la crainte d'être mises à mal ait dû, depuis beau jour, leur passer de l'esprit ; d'autres qui pour rien au monde, ne prendraient le Métropolitain, qui refusent de monter en wagon, s'il faut passer sous un tunnel, qui ne consentent pas à prendre le bateau, qui pourrait faire naufrage... On conçoit que toutes ces causes de crainte ne sont, en vérité, que des prétextes. Ce qui est, dans ce phénomène mental, essentiel et primitif, c'est l'angoisse qui s'accroche à tout ce qu'elle trouve d'un peu plausible sur sa route ³. »

Si l'anxiété est capable de prendre des formes multiples, si son contenu peut varier de jour en jour, c'est qu'elle a sa source dans un conflit subjectif semblable à ceux que nous avons décrits. L'anxiété est une émotion abstraite que les circonstances colorent diversement. Jamais absurde, elle est cependant hors de proportion avec les risques invoqués : elle n'est pas une peur imaginaire, elle est la crainte du possible. C'est pourquoi l'anxieux s'inquiète de tout, est influencé par toutes les suggestions, s'affecte des coïncidences, des accidents, de tous les événements imprévus. Son inquiétude est

1. DEVAUX et LOGRE, *loc. cit.*, p. 10.

2. Le véritable doute, celui qui atteint les sources mêmes de l'activité, est, d'après P. SOLLIER (*Le doute*), celui des anxieux et des abouliques.

3. M. DE FLEURY, *L'angoisse humaine*, pp. 91-92.

polymorphe ; il ne parvient ni à la définir, ni à la fixer.

Sous cette forme excessive, l'anxiété est un symptôme pathologique que l'on observe dans un grand nombre de névroses ; elle est à la base de la plupart des troubles de la conduite observés chez les psychasthéniques et constitue le point de départ de nombreux délires. Mais l'anxiété donne lieu aussi à des troubles affectifs, trop communs pour être regardés comme morbides, très différents néanmoins par leur structure des émotions ordinaires. Nous examinerons ici les plus typiques.

La peur de l'obscurité et de la solitude. — A. BINET voit en elle la « peur type de l'enfant » ¹ : la statistique dressée par STANLEY HALL ² montre qu'elle est très fréquente. Elle se manifeste souvent par des crises violentes : l'enfant s'éveille brusquement au milieu de la nuit, « appelle sa mère et se plaint sans pouvoir formuler l'impression pénible qu'il paraît ressentir. L'expression de son visage est celle qu'on trouve dans l'hallucination ; le regard est fixe et anxieux comme devant un spectacle terrifiant. Parfois, l'enfant pleure, se débat ou crie, laisse échapper quelques mots exprimant sa terreur ; presque toujours, il est inconscient et ne reconnaît personne de son entourage, qui le presse, le questionne et s'inquiète. Cette scène est très brève, puis l'enfant se rendort, secoué encore de sanglots ou pressant avec angoisse contre lui les mains de sa mère ³ ». Chez l'adulte, la peur de l'obscurité prend la forme d'une appréhension, à laquelle les plus courageux sont sujets, dans une pièce obscure ou, la nuit, dans un endroit désert.

La peur des ténèbres n'est pas le résultat de l'expé-

1. A. BINET, *La peur chez les enfants* (in *Année psychologique*, 1895), p. 223.

2. G. STANLEY HALL, *A study of fears* (in *American Journal of Psychology*, 1896-1897), p. 147.

3. HECKEL, *La névrose d'angoisse*, p. 142. Voir aussi la description donnée par Mosso, *La peur*, p. 146.

rience acquise, car elle apparaît à un âge où l'enfant ignore le danger et si, par la suite, elle s'associe à l'idée d'un péril réel (rencontre d'un bandit, d'un animal nuisible, d'un obstacle imprévu, possibilité d'une chute etc.), elle précède toujours dans la conscience la représentation de ce dernier. Le sujet redoute moins, d'ailleurs, une attaque contre laquelle il saurait se défendre ou une surprise, qui mettrait fin à une insupportable attente, que l'obscurité elle-même. Il est inutile de chercher à lui démontrer qu'il ne risque rien, car son angoisse résiste à toute évidence.

L'irrationalité de cette émotion la fait considérer par quelques auteurs comme une « appréhension naturelle », une « peur instinctive » ¹. Durant l'enfance de l'humanité, certaines formes d'angoisse se seraient déposées dans l'inconscient collectif et pourraient se reproduire à la faveur de certaines circonstances. « Tous ces cas de peurs instinctives, dit SCHNEIDER, s'expliquent fort bien par l'hérédité. Songez, en effet, que, durant des générations et des générations, nos ancêtres vécurent à l'état sauvage et contractèrent l'habitude de rencontrer dans leurs cavernes des ours et d'autres bêtes féroces et de s'en voir attaquer surtout la nuit dans les bois ; il n'en fallait pas tant pour établir dans l'espèce humaine une association indissoluble et transmissible entre les perceptions d'obscurité, de caverne, de bois, et l'émotion de peur ². »

A l'appui de cette opinion, on peut faire valoir que le repos total, pendant la nuit, est une conquête de la civilisation ; le sommeil des hommes de la préhistoire fut sans doute, comme l'est encore celui des tribus sauvages et des animaux, coupé d'alertes et accompagné d'un état de tension continu ; il n'est pas interdit de penser qu'il

1. W. JAMES range la peur de l'obscurité parmi les instincts, RIBOT, STANLEY HALL, MAC DOUGALL en font une émotion innée. Seul, LARGUIER DES BANCELS la tient pour acquise.

2. SCHNEIDER, *Der Menschliche Wille*, p. 224. Cité par W. JAMES, *Précis de Psychologie*, trad. franç., p. 547.

en survit quelque trace dans la peur de l'obscurité. Mais cette persistance elle-même pose un problème, car la civilisation et la science ont eu raison de terreurs aussi vives et aussi anciennes. La peur des animaux féroces, la croyance à l'influence pernicieuse des astres, la crainte des maléfices et des sortilèges ont cédé devant elles ; la peur des dieux, assez puissante chez les anciens pour qu'Épicure¹ songe à la combattre, a disparu aujourd'hui. Pour quelle raison la peur de l'obscurité a-t-elle subsisté ?

A en croire certains psychologues, cette survivance tiendrait à ce qu'elle constitue une préadaptation au danger² ou, suivant l'expression de STANLEY HALL, une « attitude de défense phylogénétique »³. Il est incontestable, en effet, que l'interruption brusque du sommeil et la mise en garde rapide de l'animal sont des réactions qui font partie des instincts de défense ; il est difficile toutefois d'étendre cette finalité à la peur de l'obscurité, qui est une émotion spécifiquement humaine et dont les effets sont, la plupart du temps, nuisibles.

Plus justement, on peut rapprocher la crainte des ténèbres de la peur de la solitude. Féconde et bienfaisante, lorsqu'elle est mise à profit pour méditer, mûrir un dessein ou achever une œuvre, la solitude est, au contraire, pesante, douloureuse, quand elle n'est pas remplie par le travail, la réflexion ou la prière. Elle fait naître alors une angoisse semblable à celle que provoque l'obscurité ; dans les deux cas, le sujet se sent privé de tout contact humain, et c'est dans cette impression d'abandon qu'il faut chercher la raison profonde de sa souffrance. « La peur chez les enfants, dit FREUD, n'est à l'origine pas autre chose qu'un sentiment d'absence de la personne aimée et cette angoisse ne s'apaise que lorsqu'ils peuvent

1. Voy. EPICURE, *Lettre à Ménécée*, trad. franç. par HAMELIN (in *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1910), p. 435.

2. Voy. A. GARNIER, *Traité des facultés de l'âme*, I, p. 136.

3. G. STANLEY HALL, *A synthetic genetic study of fears* (in *American Journal of Psychology*, 1914), p. 194.

tenir sa main... [L'enfant]... commence à avoir peur dès qu'il est laissé seul, c'est-à-dire sans une personne sur l'amour de qui il croit pouvoir compter ¹. »

L'obscurité crée une sorte de solitude ; nos rapports avec nos semblables s'établissent par la vue et l'ouïe. Mais la parole est intermittente ; faite pour traduire des sentiments convenus, superficiels, elle sépare les hommes autant qu'elle les unit. Mieux qu'elle, et surtout d'une manière plus constante, plus intime, la vue nous maintient en contact avec les autres hommes, nous rend sensible leur présence, nous permet de lire sur leurs physionomies et dans leurs regards. Malgré leur adresse à tirer partie d'indices négligés par les clairvoyants, les aveugles se sentent isolés, tenus à l'écart. Comme eux, nous sentons les liens sociaux se dénouer dans l'obscurité, nous nous taisons, nous parlons bas et nous nous rapprochons pour mieux nous sentir. La vie de société n'a pu se prolonger, au delà des bornes du jour, que grâce à la lumière artificielle. C'est pourquoi la peur de l'obscurité exprime avant tout le besoin impérieux que tout homme éprouve d'une présence amie et la crainte qu'il a de se sentir livré à lui-même.

Mais l'obscurité a aussi le pouvoir d'exciter l'imagination ; par là s'expliquerait, selon certains auteurs, son effet affectif. Les peurs nocturnes des enfants sont considérées par FÉRÉ comme « l'effet d'hallucinations terrifiantes, qui naissent pendant le sommeil et persistent un certain temps après le réveil, quelquefois jusqu'à ce que

1. S. FREUD, *Trois essais...*, pp. 133-134. La même idée est exprimée par de nombreux psychologues. « C'est la solitude qui effraie encore plus que les ténèbres. Même quand il n'est pas seul, l'enfant plongé dans l'obscurité croit qu'il est seul » (COMPAYRÉ, *L'évolution intellectuelle et morale de l'enfant*, p. 101). « La solitude est ce qui effraie le plus les enfants ; aussi ne manquent-ils jamais de pleurer, quand ils se croient « perdus » et quand ils s'éveillent et ne voient personne autour d'eux » (W. JAMES, *Précis de Psychologie*, trad. franç., p. 546).

l'apparition de la lumière vienne les troubler » ¹. La même opinion est exprimée par M. P. SOURIAU. « Chez l'homme, l'imagination se développe antérieurement à l'expérience et à la raison. Elle entre en jeu d'elle-même sans contrôle suffisant. De là, une production spontanée d'images bizarres, fantasques, qui dans certaines conditions deviennent si intenses qu'elles prennent une inquiétante apparence de réalité ; il est naturel qu'on en ait peur. Ainsi s'explique chez certains enfants cette peur du noir dont vraiment ils souffrent. A la lumière, ils sont heureux, ils s'épanouissent ; dans l'obscurité propice au travail imaginatif et aux hallucinations, ils s'inquiètent ². »

A quelle cause faut-il attribuer cet afflux d'images ? Mosso en rend responsables les contes de la veillée, qui frappent l'imagination des enfants bien « autrement vive et excitable que celle des adultes » ³ ; BINET pense aussi que les « récits d'histoires effrayantes ou simplement dramatiques entretiennent la peur et y prédisposent » ⁴. Mais le fait est trop général pour qu'on puisse se satisfaire de cette explication. COMPAYRÉ, s'inspirant des idées de TAINE, propose une autre interprétation. « L'enfant ne pouvant plus exercer le sens de la vue réelle peuple l'obscurité de fantômes, de visions fantastiques. Tout ce que sa petite imagination, trop souvent surexcitée par les contes de nourrice, peut concevoir de choses effrayantes, tout cela surgit de l'ombre ⁵. »

Mais, plus encore que l'absence des réducteurs habituels de l'image, la solitude exalte l'imagination. FLAUBERT a décrit dans la *Tentation de Saint-Antoine* les

1. Ch. FÉRÉ, *La pathologie des émotions*, p. 60.

2. P. SOURIAU, *L'entraînement au courage*, p. 76.

3. A. MOSO, *La peur*, p. 143.

4. A. BINET, *La peur chez les enfants* (in *Année psychologique*, 1895), p. 242.

5. G. COMPAYRÉ, *L'évolution intellectuelle et morale de l'enfant*, p. 100.

étranges délires qui hantent les anachorètes. L'obscurité, en isolant l'homme et surtout en soustrayant ses actes à la surveillance et au contrôle d'autrui, produit un effet semblable ; la nuit, les interdictions, les censures tombent, les tendances refoulées, les désirs contenus durant le jour sont libérés. Les ténèbres symbolisent le secret, le mystère, le crime, bref tout le mal qu'on peut accomplir impunément dans l'ombre propice. Les rêveries coupables, les images obscènes ou horribles, les fantômes qui envahissent alors l'esprit ne font qu'exprimer les sentiments troubles remontés de l'inconscient ¹. C'est pour quoi le tête à tête avec soi-même est si dramatique dans la solitude et le silence de la nuit : la peur de l'obscurité n'est peut-être, en définitive, que la crainte de s'apercevoir à nu, tel qu'on est.

Le vertige. — Nulle émotion n'est plus démoralisante ; il s'insinue lentement dans la conscience, dissolvant la volonté des plus courageux. Une observation publiée par M. DE FLEURY permet d'en suivre la progression. « Vais-je passer ? D'autres, devant moi, viennent de franchir ce pas en disant seulement un « fichtre ! », qui signifie que, tout de même, il ne ferait pas bon choir à cet endroit... Je viens à la sueur de mon front de faire un pas de plus ! Mais me voilà cloué sur place, désormais incapable d'avancer ou de reculer, le regard trouble, l'esprit tourbillonnant et le vouloir anéanti. Je ne me soucie plus d'être ou non ridicule. D'où viennent cet indicible sentiment de détresse, ces lourds battements de mon cœur, ce tremblement atroce dont vibre mon corps et qui dissout la tonicité de mes muscles ? Ma peau ruisselle et ma sueur se glace au vent qui m'enveloppe comme pour m'emporter ². »

D'après le Dr J. ARLAUD, les principaux symptômes du vertige sont un « sentiment d'angoisse précordiale,

1. Cf. R. LACROZE, *La fonction de l'imagination*, p. 77 et suiv.

2. M. DE FLEURY, *L'angoisse humaine*, p. 97.

épigastrique à forme compressive » ¹, une « sensation de collapsus, de défaillance imminente, avec plus ou moins de mollesse et de tremblement des membres inférieurs : *le sol se dérobe sous les pieds* » ² ; « il peut survenir ensuite un trouble visuel secondaire consistant en une sorte de brouillard interposé, d'obnubilation semblable à celle accompagnant la période initiale de presque toutes les défaillances. L'inquiétude morale, comparable à la peur, devient bientôt l'élément dominant ; elle se traduit par la pâleur du visage, la constriction thoracique, l'angoisse respiratoire, la rétraction de la peau du scrotum, l'algidité, les sueurs froides » ³. »

On observe parfois dans le vertige une *immobilisation*, qui ressemble à celle de certains animaux devant un péril menaçant ; la parole, les mouvements, la pensée même sont arrêtés ; dans les formes extrêmes de l'émotion, le sujet devient complètement inerte. Quand le vertige est moins intense, il exécute certaines réactions : il se *cramponne* aux soutiens les plus illusoires : une pierre branlante, une touffe d'herbes, une mince branche d'arbre, le vêtement d'un compagnon, et ce geste spontané reproduit celui de l'enfant qui se suspend aux bords de sa baignoire ⁴, ou se serre de « toutes ses forces contre le sein de sa nourrice pour ne pas glisser à terre » ⁵. Une tendance irrésistible porte, en outre, les personnes sujettes au vertige à *se coucher*, à marcher à quatre pattes ou à ramper, comme pour mieux adhérer au sol.

Selon GRASSET, le vertige serait un trouble des fonctions d'équilibre. Bien qu'il fasse partie de la symptoma-

1. J. ARLAUD, *L'entraînement sportif à l'alpinisme* (in Bulletin de la Section du Club Alpin de Toulouse 1923), p. 183.

2. *Ibid.*, p. 183.

3. *Ibid.*, p. 184.

4. Voy. B. PÉREZ, *Les trois premières années de l'enfant*, p. 70.

5. G. COMPAYRÉ, *L'évolution intellectuelle et morale de l'enfant*, p. 103.

tologie d'un grand nombre d'affections (congestion, tumeurs cérébrales, maux d'estomac, etc.), le vertige a sa cause véritable dans une lésion du labyrinthe (vertige de Ménière). « Le vertige, dit GRASSET dans le langage qui lui est propre, est un phénomène subjectif psychique, constitué par la transmission au centre O d'une double sensation : sensation fausse venant de l'appareil d'orientation et sensation de l'insuffisance du polygone à assurer l'équilibre, le mot polygone s'appliquant ici à l'ensemble des centres automatiques de l'orientation et de l'équilibre ¹. »

Mais il existe une différence considérable entre le vertige pathologique et le vertige des hauteurs. Dans le premier, les fonctions d'équilibre sont atteintes et le malade ne peut plus accomplir, sans risquer de tomber, certains mouvements, notamment ceux qui consistent à se lever, à se baisser ou à se retourner brusquement ; d'où une appréhension continuelle de sa part et une prudence extrême quand il doit se mouvoir. Dans le vertige des hauteurs, le système de l'équilibre et de l'orientation étant intact, le sujet est capable d'exécuter les gestes les plus délicats, lorsqu'il n'est pas sous le coup de l'émotion ; son angoisse ne vient ni d'une insuffisance fonctionnelle, ni du souvenir de chutes répétées. Elle est causée uniquement par la vue du vide ², et l'imagination joue un rôle si important dans sa genèse, qu'il suffit aux personnes prédisposées de voir ou de se représenter quel-

1. P. GRASSET, *Le vertige* (in *Revue philosophique*, 1901, I, p. 250). Pour la définition du centre O et du polygone, consultez, du même, *Introduction physiologique à l'étude de la philosophie*.

2. « Le vertige de l'alpiniste a une origine visuelle et il se produira à l'état physiologique chez toutes les personnes ayant un tempérament vertigineux. Un homme conduit, les yeux fermés, au bord d'un précipice n'éprouvera aucun malaise. Au contraire, le sujet ayant eu la sensation de vertige n'améliore pas sa situation en fermant les yeux. L'épreuve sensorielle persiste et l'occlusion des paupières augmente l'anxiété et l'instabilité » (J. ARLAUD, *op. cit.*, p. 182).

qu'un au bord d'un précipice pour l'éprouver intensément.

L'idée du danger, plus précisément d'une chute possible, occupe naturellement la place principale dans le vertige ; c'est pourquoi tout ce qui aide à concevoir celle-ci, le favorise : une pierre qui roule, le grondement d'une cascade au fond d'un abîme, un bâton qui rebondit de roche en roche, une paroi inclinée que l'œil peut suivre jusqu'au bas ¹, etc... Mais le vertige ne dépend point du danger réellement couru. Nombreux sont les montagnards qui ignorent le vertige, encore qu'ils aient une conscience nette du péril et éprouvent même un certain plaisir à le vaincre. « En mille occasions, durant l'ascension d'une montagne escarpée, ... [l'alpiniste] ..., remarque E. RECLUS, comprend qu'il aurait à courir un vrai danger, s'il venait à perdre l'équilibre ou s'il laissait son regard se voiler tout à coup par un vertige, ou si les membres lui refusaient leur service. C'est précisément cette connaissance du péril, jointe au bonheur de se savoir agile et dispos, qui double dans l'esprit du marcheur le sentiment de la sécurité ². » Il faut aller plus loin : le danger, en obligeant le grimpeur à utiliser toutes les ressources de la technique pour escalader un rocher ou gravir un glacier, le défend jusqu'à un certain point contre le vertige. « On a d'autant moins de chance d'avoir le vertige, constate ARLAUD, que l'endroit est plus périlleux. L'attention que l'on porte à maintenir son équilibre, à trouver le passage, détourne le regard du vide et finit par absorber le souci ³. »

La nature irraisonnée du vertige a été soulignée par de nombreux écrivains. « Le plus grand philosophe du monde, dit PASCAL dans un texte célèbre, sur une planche

1. « En montagne, une paroi inclinée à 50 ou 60° impressionnera davantage les sujets prédisposés qu'un surplomb » (J. ARLAUD, *op. cit.*, p. 183).

2. E. RECLUS, *La terre*, I, pp. 157-158.

3. J. ARLAUD, *op. cit.*, p. 183.

plus large qu'il ne faut, s'il y a dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en saurait soutenir la pensée sans pâlir et suer ¹. » De même, W. JAMES : « Le vertige détermine les impulsions motrices les plus aveugles, les plus instinctives qu'on puisse imaginer ; non seulement la raison n'y est généralement pour rien, mais même elle ne peut rien contre elles ². » La faiblesse de ses motifs, l'absurdité et l'inutilité de ses réactions n'ont d'égale que l'insignifiance des moyens propres à l'apaiser : une corde tendue devant l'abîme, un bâton, une main secourable suffisent à le dissiper.

Pour expliquer la nature du vertige, il faut partir de l'idée du vide. Si cette dernière est une donnée avant tout visuelle, elle se rattache néanmoins à toute l'expérience sensorielle, en particulier à celle du toucher et du sens musculaire. Car le vide est essentiellement l'absence de point d'appui ; devant l'abîme qui se creuse, le sujet sent toute résistance se dérober. Pour comprendre l'angoisse qu'il en éprouve, on doit se rappeler que le milieu physique est pour l'homme un champ d'action qui circonscrit et limite ses mouvements : c'est en l'explorant, en tournant les obstacles qu'il y rencontre, en s'opposant aux objets qui l'entourent, qu'il acquiert la conscience de sa propre existence. Le vide laisse, au contraire, l'homme sans contrepoids, suspendu au-dessus de la réalité où il est accoutumé de se mouvoir ; et il s'effraie de se trouver seul, sans défense devant un monde dont il sent d'autant mieux l'immensité qu'il en est, en quelque sorte, séparé. Le vertige est une émotion métaphysique : c'est pourquoi il a servi de point de départ à plusieurs philosophies ³.

1. PASCAL, *Pensées*, éd. Brunschvicg, section II, § 82.

2. W. JAMES, *Précis de Psychologie*, trad. franç., p. 547.

3. Celles de PASCAL, de SCHOPENHAUER, de NIETZSCHE, par exemple.

Mais le vide, qui fait naître cette angoisse, a l'étrange pouvoir d'attirer celui qui l'éprouve : s'il n'y prenait garde, il se laisserait choir dans le gouffre qu'il contemple avec crainte. C'est sur cette attraction que RENOUVIER fonde sa théorie du « vertige mental », par quoi il entend la propriété qu'a la tendance de passer spontanément à l'acte, quand elle n'est pas contredite dans la conscience ¹.

L'attirance du vide semble correspondre chez l'individu à un « désir du néant » ², à une impulsion au suicide, aussi profonde, aussi ancienne peut-être que l'instinct de conservation. JUNG remarque qu'un grand nombre d'accidents mortels ne peuvent s'expliquer par la maladresse ou le hasard, mais sont, en fait, des suicides dissimulés ³. Ce pouvoir de fascination de la mort est, selon M. de FLEURY, spécialement intense dans l'angoisse ⁴. Il est possible que cette tendance, normalement arrêtée par les liens qui unissent l'individu au groupe social ⁵ et au milieu physique, acquière, à la faveur de circonstances exceptionnelles, une force particulière.

Dans le vertige, le sujet se prémunit contre elle en accumulant les précautions, en reculant, en se faisant tenir ou attacher ; ici, comme dans la phobie et le tabou, on observe cette attitude ambivalente, ce complexe attrait-crainte, qui sont les signes apparents du conflit intérieur. Le vertige est donc l'effroi ressenti par l'homme devant l'« appel de la mort » ⁶, devant ce néant, qui le repousse et l'attire à la fois.

L'ennui. — Il ne faut pas confondre l'ennui, qui est lassitude et langueur, et les ennuis, qui sont motifs parti-

1. Ch. RENOUVIER, *Deuxième essai*, 1^{re} éd., p. 278.

2. Cf. VIALLE, *Le désir du néant*.

3. C. JUNG, *L'inconscient*, p. 185.

4. M. de FLEURY, *L'angoisse humaine*, p. 131 et suiv.

5. Contrairement à l'opinion de E. DURKHEIM (*Le suicide*, p. 363 et suiv.), la société jouerait donc un rôle passif dans la genèse du suicide. Cette conception pourrait s'accorder aussi bien avec les données de la statistique.

6. M. de FLEURY, *loc. cit.*, p. 102.

culiers de s'affliger ou de craindre. L'ennui est un des thèmes de l'anxiété ; il n'a pas son origine dans un événement déterminé, mais dans le rythme même de la vie. « L'ennui, dit TARDIEU, est une souffrance, qui va du malaise inconscient au désespoir raisonné ; conditionné par les causes les plus diverses, sa raison profonde est un ralentissement du mouvement vital. Subjectif par-dessus tout, susceptible d'être intensifié démesurément par l'imagination, il se traduit par ces états d'âme appelés dégoût, découragement, humeur maussade ¹. »

Aux yeux de certains, il est un symptôme de fatigue et d'épuisement. « Par le fait de l'asthénie nerveuse et organique, dit le D^r HARTENBERG, il semble qu'il se produise vraiment une sorte de paralysie de la sensibilité pour les petites excitations agréables qui font l'intérêt de la vie, une inertie de l'état mental que les stimulations du dehors n'arrivent pas à secouer. Le sujet assiste à sa propre existence avec l'indifférence d'un spectateur contemplant une scène qui ne le touche pas ². » L'abaissement de la tension psychologique s'accompagne, en effet, chez les psychasthéniques d'une impression d'ennui ³. Mais cette dépression est elle-même à expliquer, car s'il est des cas où l'ennui a pour point de départ un mauvais état organique, il en est d'autres, par contre, où le sujet est parfaitement capable d'agir, pourvu que son intérêt soit excité : son indifférence et son apathie chroniques relèvent donc d'une cause purement psychique.

L'ennui est étroitement associé au sentiment de la monotonie de l'existence : le sujet en accuse son mode de vie ; il s'en prend à son métier, à ses occupations, au cadre dans lequel il doit vivre ; il maudit les obligations familiales, l'uniformité d'une carrière réglée, d'un travail qui exclut l'imprévu et parfois souhaite qu'une catas-

1. E. TARDIEU, *L'ennui*, p. 3.

2. D^r P. HARTENBERG, *Psychologie des neurasthéniques*, p. 76.

3. Cf. P. JANET, *Les obsessions et la psychasthénie*.

trophe, une guerre, une révolution viennent rompre la platitude d'une existence dont il est écœuré, et lui apportent « du nouveau » ¹. Autrefois cependant, il aimait son métier, sa femme, ses enfants, s'intéressait à ses affaires ; rien n'est changé aujourd'hui, sinon lui. Sa lassitude, son découragement ne peuvent lui venir des choses, mais de ses dispositions à leur égard.

Car ce n'est pas la monotonie qui ennuie ; c'est l'ennui qui fait paraître la vie monotone. On ne devient sensible au manque de relief des événements, à la mesquinerie des soucis quotidiens que parce qu'on est soi-même privé de courage. La source de l'ennui se trouve dans un état de détresse intime, où l'individu, détaché de toutes les valeurs personnelles, se cherche sans se trouver : plus de désirs, plus d'enthousiasme, pour ainsi dire plus de crainte, mais la « morne incuriosité » ², le spleen implacable, qui tuent le goût même de vivre. Est-ce là un signe d'appauvrissement ? Plutôt, à notre avis, celui d'une plénitude de forces vacantes qui cherchent à s'employer. « L'action, dit GUYAU, est devenue une sorte de nécessité pour la majorité des hommes... Le sauvage est incapable d'un vrai travail, d'autant plus incapable qu'il est plus dégradé. Les organismes qui, parmi nous, sont les débris encore vivants de l'homme ancien — les criminels — ont, en général, pour trait distinctif l'horreur du travail. Ils ne s'ennuient pas à ne rien faire. On peut dire que l'ennui est, chez l'homme, un signe de supériorité, de fécondité du vouloir ³. »

1. « Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau. »

(Ch. BAUDELAIRE, *Le Voyage, Fleurs du Mal*, p. 351).

Voir sur *L'ennui baudelairien* l'étude pénétrante de L. LEGRAS, (in *Annales de Bretagne*, 1934, p. 1).

2. « L'ennui, fruit de la morne incuriosité » (Ch. BAUDELAIRE, *Spleen, Fleurs du Mal*, p. 200).

3. M. GUYAU, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, p. 99.

D'où vient que ce besoin d'agir demeure sans effet ? Sans doute à la ruine de l'idéal, auquel le sujet s'était voué, et dont la disparition le laisse sans but dans l'existence. Son ennui est la nostalgie de la foi perdue ; quand il songe à la médiocrité de sa vie actuelle, il regrette l'élan, qui le portait, et sa désespérance se nourrit de ce souvenir. Pour cette raison, les périodes où l'on s'ennuie le plus (l'adolescence, l'approche de la vieillesse) sont celles où l'on doit réviser les valeurs vitales. Il en est de même pour les peuples ; le « mal du siècle » n'a pu apparaître qu'à une époque de transition, comme la fin du XIX^e siècle.

La qualité de l'ennui varie avec les individus. Certains ennuis s'éliminent par le bavardage, le jeu, les distractions, le divertissement, au sens pascalien du mot. « La seule chose qui nous console de nos misères, dit l'auteur des *Pensées*, est le divertissement et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous et qui nous fait perdre insensiblement. Sans cela, nous serions dans l'ennui et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous amuse et nous fait arriver insensiblement à la mort ¹. » Jamais cet art n'a été poussé si loin qu'à notre époque où l'esprit, occupé par des plaisirs superficiels (cinéma, music-hall, T. S. F.), est frappé de cette anesthésie qu'il prend pour le bonheur ². Il est d'autres ennuis, qui sont féconds, parce qu'ils inclinent à la méditation, à la retraite, à la prière ; ils se refusent au divertissement, et portent en eux leur consolation, qui est le plaisir de l'analyse et de la connaissance de soi. Ils s'épuisent pour ainsi dire en s'exprimant, comme ceux de CHATEAUBRIAND, de BAUDELAIRE, et plus près de nous, de PROUST.

1. PASCAL, *Pensées*. Edition Brunschvicg, section II, 171.

2. Voy. G. DUHAMEL, *Scènes de la vie future*.

* * *

Ces états affectifs ne sont pas des émotions comparables à la peur ou à la tristesse. Certes ils ne sont point dépourvus de toute motivation intellectuelle ; celle-ci peut même, dans l'ennui, être exceptionnellement abondante ; elle ne suffit point toutefois, nous l'avons montré, à soutenir et à justifier l'impression ressentie. Le sujet a lui-même conscience de cette insuffisance et soupçonne qu'elle couvre un trouble plus profond. La cause véritable de la peur de l'obscurité, du vertige, de l'ennui, est un état particulier du moi. Ces émotions apparaissent, quand se trouve ébranlée la superstructure psychique qui nous dissimule à nous-mêmes. Leur fond est constitué par cette angoisse subjective, à laquelle nous n'échappons qu'en nous détournant de la vie intérieure et en nous absorbant dans la pratique ¹.

Toutes les situations, qui ont pour effet de favoriser le retour sur soi-même, réveillent chez l'individu cette angoisse de vivre, qui est le mal spécifiquement humain. L'émotivité a sa source dans cette peur essentielle que l'homme peut oublier un instant, mais que tout conflit subjectif, toute incertitude de la conduite, toute défaillance de l'organisation mentale inévitablement réveillent à la conscience.

Par rapport à cette donnée fondamentale et première de la conscience affective, les états particuliers du sentir ne sont pas de simples effets mécaniques ; chacun d'eux est une *construction* qui dépend du processus général d'autorégulation et d'accommodation à soi-même, plus important et peut-être plus ancien que l'adaptation au milieu physique et social. Tabous, phobies, états anxieux ne sont pas les étapes successives d'une évolution né-

1. Voy. *supra*, chap. VI, p. 146 et suiv.

cessaire, mais des solutions diverses du problème affectif, des inventions contingentes tout au moins dans leur forme.

La différence qui sépare les sentiments supérieurs des formes les plus basses de l'affectivité doit être cherchée dans le principe qui régit leur organisation. Dans les états élémentaires, l'angoisse s'attache à des images concrètes, qui lui conviennent en vertu de leur sens symbolique et non de leurs qualités représentatives. Cette fixation arbitraire ne peut être acceptée que par une *pensée autistique* plus attentive aux nécessités subjectives qu'aux leçons de l'expérience ¹. Dans l'anxiété, l'angoisse se porte sur des notions abstraites (l'obscurité, le vide, l'uniformité de la vie), qui deviennent ainsi représentatives d'une horreur, d'une peur ou d'une mélancolie, dont l'objet véritable est le moi lui-même.

La prépondérance acquise chez l'homme par l'intelligence a écarté ces solutions sans les exclure entièrement. Une méthode nouvelle a été mise en œuvre pour réduire l'angoisse subjective en la transférant à l'image des objets auxquels correspond une conduite de retrait ou de fuite. L'organisation de la conscience affective, soumise désormais au principe de réalité, se poursuit, nous l'avons fait voir ², sous la pression des nécessités pratiques et sociales. L'angoisse née des conflits, des hésitations, des doutes, s'intercale entre la connaissance extérieure et la réaction du sujet. Une liaison définitive, qui exclut l'interchangeabilité de l'objet, de règle dans les phénomènes élémentaires, s'établit ainsi entre le fait objectif et l'émotion, l'un expliquant et justifiant l'autre. Et ce sont ces phénomènes affectifs, profondément pénétrés par des éléments intellectuels et sociaux, qui prédominent dans la conscience normale du civilisé.

1. Cf. R. LACROZE, *La fonction de l'imagination*, pp. 121 et suiv.

2. Cf. *supra*, chap. V, p. 118 et suiv.

TROISIÈME PARTIE

L'ORIGINE DE L'ANGOISSE

CHAPITRE XII

IDENTITÉ ET DEVENIR

La conclusion qui se dégage de cette étude est que toute émotion, normale ou pathologique, aussi bien chez l'animal que chez l'homme, chez le primitif que chez le civilisé, chez l'enfant que chez l'adulte, a sa source dans une angoisse spécifique qui représente, par conséquent, le fait affectif original. Il nous reste à déterminer la nature et l'origine de cette donnée première. La difficulté que l'on rencontre ici est du même ordre que celle qu'on éprouve à passer de la raison constituée à la raison constituante ; on ne peut espérer, en effet, rendre compte de l'*a priori* affectif par les expériences objectives ou par les péripéties innombrables de la vie intérieure, encore que les unes et les autres lui soient une occasion de se manifester : la cause véritable de l'angoisse doit être cherchée dans la structure psychobiologique de l'animal en général, et de l'homme en particulier.

C'est dire que le débat n'est plus psychologique, mais métaphysique. Pour parvenir à une certitude complète, il nous faudrait entrer dans la discussion des problèmes philosophiques les plus controversés (ceux de la vie, de la durée, de l'être, etc...). Les limites de ce travail ne le permettent pas. Nous nous bornerons à développer, dans les pages qui vont suivre, une hypothèse que les analyses précédentes suggèrent et qui explique les faits que nous avons mis en évidence. Il va sans dire que les résultats

acquis conserveraient toute leur valeur, si l'on se refusait à nous suivre jusqu'au bout.

A tous les niveaux de l'organisation, la vie s'accompagne d'une fonction régulatrice, qui contient en puissance le développement ultérieur du système nerveux. Chez les êtres supérieurs, chaque mouvement, chaque réflexe local déclanche, comme l'a montré SHERRINGTON, des réactions compensatrices ¹ ; le même phénomène s'observe dans les organismes élémentaires. « La vie, dit CUÉNOT, serait presque inconcevable, si les êtres n'avaient possédé, dès le début, ces réactions automatiques plus ou moins utiles, qui remplacent pour eux le mécanicien dont la charge est précisément de régler plus ou moins la marche des machines industrielles ; lorsque celles-ci s'usent, lorsque les Métazoaires vieillissent, le réglage devient de plus en plus difficile ². » C'est à cette fonction, qui a pour mission de combattre les causes de destruction au dehors comme au dedans, qu'il faut rapporter les mouvements « forcés » ³ ou spontanés, les instincts et plus généralement les impulsions de toute nature de l'être vivant. Chacune de ces réactions dépend d'une cause générale et d'un stimulus local : le renversement des tropismes observé chez les bactéries ⁴ a son équivalent dans la relativité des besoins humains ⁵.

En envisageant les choses d'un point de vue assez élevé, il est possible avec RIGNANO, de réduire toutes les attractions et répulsions individuelles à une tendance unique. Un être vivant n'agit, ne se meut, n'accomplit des mouvements difficiles et pénibles, n'engage des luttes périlleuses que pour maintenir intact son état or-

1. Ch. G. SHERRINGTON, *The integrative action of the nervous system*.

2. L. CUÉNOT, *L'adaptation*, p. 163.

3. Expression de J. LOEB qu'il applique, non seulement aux tropismes, mais à un grand nombre d'actes réflexes.

4. E. RABAUD, *Eléments de biologie générale*, p. 296.

5. Cf. G. DUMAS, *Nouveau traité*, II, p. 444 et suiv.

ganique interne, soit en s'assimilant une substance étrangère (faim, soif, respiration, etc...) ¹, soit en éliminant les toxines accumulées dans ses tissus (défécation, miction, etc.) ². Toutes les réactions hétéro et proprioceptives poursuivent le même but, qui est d'assurer la constance vitale. « Si nous réservons, écrit RIGNANO, la dénomination d' « affectives » à cette catégorie spéciale de tendances organiques qui subjectivement, chez l'homme, se manifestent comme « besoins », ou « appétits », ou « désirs », et objectivement, chez l'homme et les animaux, comme mouvements complètement exécutés ou à l'état naissant, pourvu qu'ils présentent un *aspect non mécanisé*, il devient possible de ramener toute une série de tendances affectives ainsi définies à une seule et unique tendance fondamentale inhérente à n'importe quel organisme : tendance à l'invariance physiologique ³ », c'est-à-dire, précise-t-il ailleurs, « la tendance de l'organisme à persister ou à retourner — pour employer l'expression énergétique d'OSTWALD — dans son état physiologique stationnaire » ⁴.

Cette orientation générale de la conduite est indépendante, d'ailleurs, de la valeur de cet état. Quand certains défauts anatomiques rendent la condition d'un animal difficile ⁵, l'état normal n'en est pas moins défendu et rétabli, comme s'il était parfait. Il ne s'agit donc pas d'une tendance téléologique, mais d'une « mémoire biologique », déjà signalée par QUINTON ⁶. Il y a tout lieu de croire que cette « tendance de l'être à persévérer dans son être » est un phénomène strictement individuel ; on en trouvera la preuve dans un fait cité par

1. Cf. G. DUMAS, *Nouveau traité*, II, p. 445 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 463 et suiv.

3. E. RIGNANO, *Qu'est-ce que la vie ?* pp. 107-108.

4. E. RIGNANO, *La mémoire biologique*, p. 132. Cf. aussi, du même, *La psychologie du raisonnement*, chap. I et II.

5. V. par exemple le cas de la Népe d'eau douce étudié par E. RABAUD, *L'adaptation et l'évolution*, p. 118.

6. Cf. R. QUINTON, *L'eau de mer, milieu organique*.

RIGNANO. « L'actinie commune (*Actina equina*) que l'on trouve fixée sur les roches dans toutes les positions par rapport au sens de la force de gravité, avec l'axe du corps dirigé vers le haut, le bas ou transversalement, semble tellement s'habituer à l'une ou l'autre position, qu'elle tend à la reprendre si on l'en écarte ¹. » Quand l'individu ne parvient pas, malgré ses efforts, à maintenir ses conditions de vie habituelles, il s'accoutume à son nouvel état, pourvu que celui-ci n'affecte pas les échanges cellulaires, et le recherche par la suite, avec la même ardeur que le précédent et même le lui préfère, quand l'acclimatation est complète ².

Malgré son universalité, la tendance à l'invariance ne se manifeste pas partout avec la même intensité. Plus un régime vital est simple et plus il est aisé d'en réunir les éléments constitutifs ; les différences, qui surviennent dans le milieu externe, passent alors inaperçues ou sont facilement tolérées par l'organisme, étant sans action sur lui. De là vient l'extrême plasticité du végétal. « Au point de vue accommodation, observe CUÉNOT, il y a une différence importante entre plantes et animaux : les premières, immobiles, germant là où la graine est tombée par hasard, sont souvent d'une souplesse extraordinaire, à part les espèces très spécialisées : une même plante peut vivre plus ou moins bien, à la mi-ombre et au soleil, en milieu sec et en terre humide, à des températures très différentes, en sol calcaire ou siliceux, en montagne ou en plaine ; il y a évidemment un ensemble de conditions qui réalise un *optimum*, mais en dehors de celles-ci, la plante peut végéter et même venir à graine ³. » La « torpeur végétale » tient, sans doute, à la facilité avec laquelle la plante trouve partout les conditions nécessaires à sa subsistance.

1. E. RIGNANO, *Psychologie du raisonnement*, p. 13.

2. *Ibid.*, p. 11 et suiv.

3. L. CUÉNOT, *op. cit.*, p. 13.

Les animaux inférieurs jouissent, jusqu'à un certain point, du même avantage ; la protection morphologique dont ils bénéficient, les met à l'abri de la plupart des variations externes. L'« emprisonnement de l'animal dans une enveloppe plus ou moins dure », de règle chez les Echinodermes et les Mollusques, n'a pas seulement pour effet de les rendre « indévorables ¹ », mais aussi de les isoler dans un milieu privilégié et relativement constant. En outre, certaines espèces sont douées d'une faculté remarquable d'adaptation aux modifications physico-chimiques, quand ces dernières se produisent graduellement. Le fait s'observe chez les Poissons : l'Epinoche d'eau douce s'acclimate dans l'eau salée ou glycinée, ou dans une solution de sucre à 10 % (SIEDELECKI) ; les Gardons, les Perches peuvent vivre dans une eau contenant 8 grammes de sel par litre ².

A ces propriétés morphologiques, s'ajoutent des moyens de défense physiologiques : l'animal est pourvu de parades instinctives et réflexes, dont les effets se produisent avant que sa conscience soit informée et qui prolongent en décharges motrices les divers organes spécialisés de son corps. « Les plus merveilleux instincts de l'insecte, dit BERGSON, ne font que développer en mouvements sa structure spéciale à tel point que, là où la vie sociale divise le travail entre les individus et leur impose ainsi des instincts différents, on observe une différence correspondante de structure : on connaît le polymorphisme des Fourmis, des Abeilles, des Guêpes et de certains Pseudonévroptères ³. »

Les vertébrés supérieurs, dans l'ensemble, sont plus étroitement spécialisés au point de vue de l'habitat, de la température, du climat, de l'altitude et du régime alimentaire ; leur vie dépend de conditions mieux définies

1. H. BERGSON, *L'évolution créatrice*, pp. 141-142.

2. L. CUÉNOT, *op. cit.*, p. 140.

3. H. BERGSON, *loc. cit.*, p. 152.

en quantité comme en qualité. La disparition du squelette dermique les expose aux coups et morsures de leurs ennemis et les soumet à l'influence directe des variations atmosphériques ; leurs réactions instinctives ne suffisent plus à les protéger contre les périls qui les environnent. Ils ne peuvent donc racheter leur infériorité constitutive que par leur mobilité et leur adresse à découvrir et à utiliser les conditions favorables. Une des conséquences de ce régime a été de développer chez eux une extrême sensibilité pour des modifications relativement faibles du milieu extérieur ; la nécessité d'obtenir des renseignements toujours plus nombreux, plus complets, plus rapides, a entraîné le perfectionnement des sens à distance (odorat, ouïe, vue), grâce auxquels l'animal peut dépister plus facilement ses ennemis.

A ce niveau de l'évolution, l'organisme continue à disposer de moyens de défense physiologiques ; l'automatisme règle toujours les fonctions vitales et une large part de l'activité de relation. Il s'ensuit que les Mammifères ne perçoivent pas plus que les animaux inférieurs les menaces contre lesquelles les prémunissent leurs réflexes, leurs instincts ou leurs habitudes. Mais les limites de l'automatisme, surtout chez l'homme, sont vite atteintes et les variations externes non compensées se reflètent dans la conscience subjective sous forme de sensations. Moins l'adaptation spontanée est parfaite et plus la représentation extérieure s'enrichit. L'individu devient ainsi de plus en plus apte à percevoir les différences, à distinguer le présent du passé, à saisir la nouveauté d'une situation et comprend aussi de mieux en mieux l'instabilité de l'équilibre qu'il s'efforce de maintenir.

Quand, au lieu de se placer dans le cadre de l'existence individuelle, on envisage la vie dans sa continuité, c'est-à-dire dans la suite de générations qui forme son histoire,

on l'aperçoit sous un jour différent. On oublie alors le conservatisme étroit propre à l'individu, pour la concevoir comme un progrès ou, pour mieux dire, comme une évolution. De ce point de vue, elle se présente comme un facteur de changement interne, comme un principe de devenir spécifique, dont la force propulsive remet nécessairement en question les solutions acquises.

Les modalités de l'évolution dépendent, sans nul doute, de causes extérieures (lutte pour la vie, ségrégation, sélection sexuelle, adaptation au milieu, etc.) ¹, mais ce ne sont pas ces facteurs mécaniques qui peuvent expliquer l'évolution elle-même, ni le fait que les variations se disposent en séries linéaires et s'ordonnent comme si elles faisaient partie d'un même dessein ². On pourra décomposer le mouvement total, soit en une gamme de fluctuations légères, comme DARWIN, soit en une suite de mutations brusques, comme DE VRIES, l'évolution sera toujours autre chose que la somme de ces modifications, car le principe du changement lui-même échappe à l'analyse. Il répond à une nécessité interne : « à un moment donné, après une longue période écoulée, l'espèce tout entière, observe BERGSON, est prise d'une tendance à changer. C'est donc que la tendance à changer n'est pas accidentelle. ³ »

On méconnaît ce fait quand on assimile l'organisme à une machine ; l'interprétation mécaniste n'aperçoit du travail de la vie que ses effets et néglige la cause qui les produit. Car la vie ne créerait pas, si elle n'était aspiration, dynamisme et, par là, au sens large du mot, esprit. « C'est une poussée interne, passant de germe en germe à travers les individus, dit encore BERGSON, qui porte la vie dans une direction donnée, à une complica-

1. Cf. Y. DELAGE et M. GOLDSMITH, *Les théories de l'évolution*.

2. Cf. J. JOHNSTONE, *Philosophy of biology* et H. DRIESCH, *Philosophie de l'organisme* (trad. franç.).

3. H. BERGSON, *L'évolution créatrice*, p. 93.

tion de plus en plus haute ¹. » Cette énergie créatrice, lancée à travers la matière, est arrêtée en certains points et c'est à ces arrêts, ou plus exactement aux résistances qu'elle rencontre sur son passage, qu'est due l'apparition des organismes individuels. Mais l'immobilité est provisoire ; l'obstacle sera vaincu ou tourné, et la vie, portée par son élan, reprendra sa course. « Cet élan, se conservant sur les lignes d'évolution entre lesquelles il se partage, est la cause profonde des variations, du moins de celles qui se transmettent régulièrement, qui s'additionnent, qui créent des espèces nouvelles ². »

Une vie, qui est essentiellement mouvement et progrès, des individus qui en sont les aspects figés et arrêtés — telle est l'opposition fondamentale d'où naît l'angoisse, D'un côté, en effet, la vie corrompt ce qu'elle produit. elle rend impossible l'immobilité, sinon dans la mort ; elle condamne chaque être, de sa naissance à son déclin, à se transformer sans cesse. D'un autre côté, tout individu poursuit, dans le cadre de sa destinée et avec les moyens en son pouvoir, le maintien d'un état stationnaire, d'un équilibre perpétuellement rompu et rétabli. L'élan vital spécifique et la tendance à l'invariance individuelle, ayant leur point de départ, l'un dans la vie et l'autre dans le fait même d'être, s'opposent, se contraignent et se limitent mutuellement, font de toute existence personnelle une lutte et de l'être vivant une contradiction.

L'angoisse est la conscience de cette division ; elle naît des conditions les plus générales de la destinée individuelle. Toute vie est un devenir ; toute existence est une fixation ; tel est le fait, non spécial à l'homme, mais universel, vital, qui engendre l'affectivité. L'angoisse commence avec la vie, à la naissance, à la conception

1. H. BERGSON, *Les deux sources...*, p. 223.

2. H. BERGSON, *L'évolution créatrice*, p. 95.

peut-être ; elle surgit chez tout être capable de s'élever au dessus de l'activité purement réflexe et de prendre conscience de soi, car nul ne peut se connaître comme existant sans s'émouvoir en même temps du principe de corruption qu'il porte en soi ¹. Toute affectivité, qu'elle réagisse à un choc extérieur ou à un conflit subjectif, marque une protestation de l'individu contre le mouvement de la vie ; et c'est cette angoisse de vivre qui s'exprime dans toutes les émotions de l'homme ou de l'animal, dans la mesure où elle ne sont pas de simples conduites, mais des troubles plus ou moins graves de la sphère personnelle ².

* * *

La supériorité de l'homme est d'avoir su, en dépit de conditions spécialement défavorables, concevoir et, en partie, réaliser un équilibre dynamique, qui est un compromis entre le devenir vital et la tendance à l'invariance. Car ce qui importe, ce n'est pas de maintenir le passé, c'est de rendre constant un certain rapport entre l'organisme et le milieu où il se développe ; tel est le but que s'est assigné la technique humaine. La découverte du feu, qui a permis de prolonger la lumière et la chaleur au delà des limites du jour et de la saison chaude, l'emploi du vêtement, qui a défendu l'homme contre les intempéries et les rigueurs du climat, l'utilisation des grottes, plus tard la construction des maisons, qui lui ont fourni un refuge sûr au sein d'une nature hostile, l'invention de l'agriculture et de l'élevage, qui l'ont affranchi des aléas de la pêche et de la chasse, ont stabilisé peu à peu ses conditions de vie. Le développement du commerce, la constitution de stocks et de réserves,

1. Voy. *supra*, chapitre VI, p. 149 et suiv.

2. Voy. *supra*, chapitre III, p. 84 et suiv.

l'invention de moyens de transport plus rapides et moins onéreux ont eu raison des famines qui décimaient encore les peuples du Moyen Age. L'organisation d'une force publique veillant à maintenir l'ordre et la justice a dispensé l'individu d'assurer sa propre sécurité ; les progrès de l'hygiène et de la médecine ont permis de lutter efficacement contre la maladie. Toutes les conquêtes de la civilisation, tout l'inlassable labeur de l'humanité ont eu pour effet de soustraire progressivement la vie humaine à l'influence des changements naturels et des variations externes.

Cette sécurité nouvelle, ce bien-être accru ont été acquis au prix d'un travail sans répit ; seuls, ont pu, d'abord, en profiter quelques privilégiés : rois, chefs, nobles, prêtres, riches. Mais le progrès a consisté, plus tard, à confier à une machine, mue par une force naturelle, les tâches qui incombaient au travail manuel. L'invention de la machine à vapeur, les applications industrielles, agricoles et domestiques de l'électricité, les mille perfectionnements de l'existence, qui en ont résulté ont permis de réaliser cette économie de souffrance et de peine qui s'est traduite, en dépit de la résistance des classes dirigeantes, par un raccourcissement de la durée du travail.

A ce succès de la technique correspond un « cheminement » parallèle de la pensée. L'excitant spécifique de l'intelligence est, dit ESSERTIER, « la prise de conscience de quelque chose d'insolite comme tel, accompagnée d'une sorte de malaise mental... qui subsiste jusqu'à ce que cet inconnu ait été ramené à du familier » ¹. Le but de la pensée humaine, de ses manifestations les plus humbles à ses formes les plus hautes, sera d'expliquer, c'est-à-dire de réduire le divers de l'expérience à l'unité. « Je ne puis raisonner, dit MEYERSON, qu'en appliquant

1. D. ESSERTIER, *Les formes inférieures de l'explication*, p. 17.

le concept d'identité, en identifiant des choses, des concepts qui m'ont paru d'abord différents ¹. »

Toute philosophie peut être regardée comme une tentative pour unifier le monde des phénomènes, le type de cette entreprise étant le système de SPINOZA où, de réduction en réduction, des modes singuliers aux modes éternels et aux attributs, la pensée s'élève jusqu'à la substance immuable, unique, Dieu. Par une voie différente, la science poursuit le même but, en déterminant les invariants d'un phénomène. « Le but que vise toute explication, dit encore MEYERSON, c'est dans le sens le plus général, de nous faire comprendre le monde que nous n'apercevons tout d'abord que comme une vérité de fait, vérité accidentelle, par conséquent, comme quelque chose de nécessaire, comme une vérité de raison ². »

Mais, dans le domaine de l'action comme dans celui de la connaissance, le divers reparaît quand on croit l'avoir exclu. Tout progrès matériel a des incidences imprévisibles : l'invention des machines nous a valu les crises économiques et sociales actuelles. Mais surtout, notre sensibilité croissant dans l'exacte proportion où le confort augmente, nous souffrons d'incommodités, qui n'étaient pas perçues auparavant. Il y aura donc toujours pour la technique un dispositif à parfaire, un inconvénient à éliminer... De même, dans l'ordre théorique, l'approximation croissante des instruments d'investigation, la subtilité plus grande des analyses, la précision de plus en plus parfaite du langage mathématique font apparaître des irrégularités là où l'observation apercevait, à une autre échelle, une continuité ³. Plus la science serre la réalité, plus elle doit compliquer ses lois ; il s'ensuit qu'elle dissocie et distingue autant qu'elle rapproche

1. E. MEYERSON, *L'explication dans les sciences*, I, p. 135.

2. E. MEYERSON, *loc. cit.*, I, p. 175.

3. Cf. L. DE BROGLIE, *La physique nouvelle et les quanta*, p. 13 et suiv.

et unit, ses identifications s'appliquant à un monde abstrait, dépouillé de toute sa complexité, et ses analyses faisant apparaître dans la réalité une complexité qu'on ne soupçonnait pas ¹.

L'œuvre humaine n'est jamais achevée ; elle est soumise à un flux et un reflux, la différence n'étant posée que pour amorcer une réduction et l'identification n'étant faite que pour rendre sensible une nouvelle multiplicité. Il est heureux, sans doute, qu'il en soit ainsi, car si elles pouvaient atteindre complètement leur but, la science et la technique arrêteraient les pulsations mêmes de la vie, la première en nous offrant l'image d'un monde mécanique où tous les phénomènes se déduiraient d'une seule formule, la seconde en anesthésiant progressivement l'homme par le confort. La vie a pour condition l'existence d'une certaine variété ; « l'énergie unique qu'est l'activité métaphysique, conditionnée par la connaissance d'elle-même, ne peut se réaliser, dit fort justement M. J. DE GAULTIER, que dans la division d'elle-même avec elle-même et dans le morcellement indéfini de cette énergie. La vie est différence, et seuls les mystiques qui spéculent par delà les limites de la connaissance et les perspectives de l'esprit peuvent imaginer une existence réduite à son unicité. ² »

L'activité théorique et pratique de l'homme obéit donc à l'instinct de conservation ; elle est animée par la croyance de l'être en sa propre excellence, dont QUINTON a montré la force d'illusion : « Sur l'essentiel, rien ne me vaut. C'est pourquoi dans un différend, quel qu'il soit, l'affaire est jugée. Le bon droit est de mon côté ³. » Par suite, il n'y a pas lieu d'opposer, comme le fait M. J. DE GAULTIER, le « rythme de la connaissance » à celui « de

1. Voy. G. BACHELARD, *Le nouvel esprit scientifique*.

2. J. DE GAULTIER, *La guerre et les maximes de Quinton* (in *Mercur* de France, 15 janvier 1931), p. 262.

3. R. QUINTON, *Maximes sur la guerre*, pp. 136-137. Cité par M. J. DE GAULTIER, *loc. cit.*, p. 263.

la possession » ¹. Les explications scientifiques demeurent relatives, d'une part à nos sens, dont la structure et les limites, même élargies par l'emploi des appareils, mesurent le champ du perceptible et conditionnent la représentation, et, d'autre part, à notre raison, dont les principes définissent l'intelligibilité. On n'échappe pas à ce subjectivisme en postulant, comme le fait LAMOUCHE ², le parallélisme de la pensée et du réel, car la rationalité que l'on prête alors à la nature est précisément celle qui découle des lois de l'esprit.

Il suit de là que le mouvement par lequel nous agissons, même quand nous croyons servir un idéal désintéressé, et le raisonnement par lequel nous expliquons un phénomène extérieur en le ramenant, suivant l'expression de LE DANTEC, « à l'échelle humaine » ³, ne diffèrent pas essentiellement de l'acte de l'animal qui dévore sa proie. La multiplicité et le changement, que nous révèle l'expérience, stimulent notre effort, faisant naître « les péripéties innombrables de l'existence phénoménale » ⁴ l'explication et la possession, en ramenant l'objet au sujet, éteignent à la fois le désir et la curiosité.

La connaissance et l'action, parties d'un conservatisme, qui a sa source dans le fait même de l'existence, imposent au sujet une foi absolue en son immuabilité propre : l'identité personnelle est le postulat de toute activité physique ou intellectuelle. Ainsi se trouve contredit un fait essentiel, qui est celui de la durée : nous

1. J. DE GAULTIER, *Une philosophie du mystère* (in *Mercur* de France, 1^{er} mars 1927), pp. 293-294.

2. « L'accord de l'ordre intelligible avec l'ordre réel, et notamment de la science avec la réalité, établit, dès lors, (conformément aux idées de SCHELLING entre autres) l'existence d'une harmonie fonctionnelle certaine entre la nature et la raison, cet accord fonctionnel se concrétisant de proche en proche par le jeu combiné de l'observation et de la réflexion » (A. LAMOUCHE, *La méthode générale des sciences pures et appliquées*, p. 249).

3. LE DANTEC, *Les lois naturelles*.

4. J. DE GAULTIER, *loc. cit.*

entendons par là, non la suite des états dans la conscience, ni le sentiment mélancolique qui peut s'attacher à leur succession, mais ce progrès intime, qui exclut toute division, ce changement pur décrit par BERGSON. « La durée toute pure est, dit-il, la forme que prend la succession de nos états de conscience, quand notre moi se laisse vivre, quand il s'abstient d'établir une séparation entre l'état présent et les états antérieurs. Il n'a pas besoin pour cela de s'absorber tout entier dans la sensation ou l'idée qui passe, car alors, au contraire, il cesserait de durer. Il n'a pas besoin non plus d'oublier les états antérieurs ; il suffit qu'en se rappelant ces états, il ne les juxtapose pas à l'état actuel comme un point à un autre point, mais les organise avec lui, comme il nous arrive quand nous nous rappelons, fondues pour ainsi dire ensemble, les notes d'une même mélodie ¹. »

Le moi est un faisceau de tendances ; les éléments de la synthèse personnelle sont des forces tendues vers leurs buts respectifs et qui, en conséquence, ne peuvent s'analyser indéfiniment, ni s'expliciter en une somme d'états. Une croyance peut changer de motif et d'intensité, prendre des nuances différentes, se nourrir de raisons nouvelles, sans perdre pour cela son unité. Nos besoins, nos désirs se heurtent et se modifient mutuellement, donnant lieu par leurs rencontres aux épisodes divers de l'histoire individuelle.

L'homme n'échappe pas à la loi générale de la vie ; son vouloir essentiel, celui qui est impliqué dans chacune de ses pensées et dans chacun de ses actes contredit sa nature ; il se pose, se veut, s'affirme autre qu'il n'est. Si l'identité personnelle n'est pas un fait, si cependant elle résiste à tous les démentis de l'expérience, au témoignage de l'introspection, aux critiques des philosophes ², c'est

1. H. BERGSON, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, p. 76.

2. De HUME à BERGSON et BAZAILLAS.

qu'elle est l'une des revendications fondamentales de la conscience humaine. Chacune de nos démarches et chacune de nos paroles annoncent l'éternité, pendant qu'en secret toutes les fibres de notre être préparent le devenir. Tel est le destin tragique qui nous vaut de ne pouvoir jamais être en paix avec nous-mêmes.

Mais, plus éloigné de la nature que l'animal, l'homme est séparé de son angoisse par toutes les créations de sa technique et de sa pensée ; il échappe à son mal en s'écartant de lui-même, non que l'angoisse fasse partie de sa vie personnelle, mais parce qu'elle se confond avec cette conscience élargie, qui atteint l'universel à travers le singulier. L'angoisse, disions-nous plus haut, est « peur de soi » ¹ ; elle est surtout la peur du mystère que tout homme porte en soi. « Qu'on y mette, dit M. LE SENNE, l'angoisse du néant ou le vertige de l'infini, il suscite en chacun éventuellement la terreur des choses ou plus intimement la peur de soi-même. C'est pour se garder de ce face-à-face redoutable que la plupart des hommes cèdent à la tentation des dialectiques d'aplatissement, qui arrêtent la vue par un décor jeté entre nous et l'expérience. Pour le sens commun, la perception et les affaires, pour le savant, ses théories, pour le citoyen, la profession ou l'Etat, pour l'historien, la succession spectaculaire des événements et des doctrines protègent contre cette inquiétude qui est la source même de la philosophie ². »

C'est pourquoi, bien que l'angoisse soit le fait premier qui coïncide avec l'éveil de la conscience, il faut, pour l'atteindre dans sa pureté originelle ³, écarter les mensonges vitaux sous lesquels elle se dissimule. Elle ne se livre qu'à une intuition métaphysique, qui, historiquement, a pris les formes les plus diverses : vertige de l'infini de PAS-CAL, sentiment de l'inutile devenir des choses de SCHO-

1. Voy. *supra*, chap. VI, p. 149.

2. R. LE SENNE, *Obstacle et valeur*, p. 79.

3. Voy. *supra*, chap. VI, p. 146 et suiv.

PENHAUER, mythe du « retour éternel » de NIETZSCHE, goût du néant de BAUDELAIRE ¹, etc... Elle est le terme suprême de l'initiation, celui qu'on doit avoir le courage d'atteindre. « Cet apprentissage, dit KIERKEGAARD, est une aventure qu'il nous faut tous subir, si nous ne voulons notre perdition, faute de n'avoir jamais connu l'angoisse ou en nous y engloutissant ; c'est pourquoi l'apprentissage véritable de l'angoisse est le suprême savoir ². »

1. « Et le temps m'engloutit minute par minute,
Comme la neige immense un corps pris de roideur ;
Je contemple d'en haut le globe en sa rondeur,
Et je n'y cherche plus l'abri d'une cahute !
Avalanche, veux-tu m'emporter dans ta chute ? »

(Ch. BAUDELAIRE, *Fleurs du Mal*, p. 205, *Le goût du Néant*.)

2. S. KIERKEGAARD, *Le concept de l'angoisse*, p. 223.
-

CONCLUSION

L'IDÉAL DU MOI

L'angoisse n'est pas seulement le fond affectif auquel on atteint par un mouvement régressif ; elle est aussi une donnée de l'expérience quotidienne puisqu'elle peut se joindre à toute réaction, colorer toute représentation ¹. Quel est le lien qui l'unit aux incidents divers de l'existence ? et comment un choc extérieur ou un conflit intime peuvent-ils, en éveillant la peur originelle, déterminer une émotion ?

Le sentiment de la durée est obscurci chez l'homme par l'assurance qu'il a de son identité personnelle. Cette attitude que rien n'ébranle s'exprime par une fiction. « Nous imaginons, expose BAZAILLAS, une sorte d'unité générique, d'où naissent d'inépuisables créations morales. Cette unité, nous en représentons le rapport avec les états qui viennent d'elle, en la considérant comme leur *cause*. Nous la douons... de cette immobilité que requiert l'entendement pour expliquer le mobile : nous en faisons une substance. Enfin, cette substance est solide comme le roc : elle ne devient pas ; elle est le résidu de tout ce qui passe : elle est permanente ². » De nous-mêmes, nous avons la connaissance statique que nous obtenons en pratiquant, dans l'épaisseur de la durée, une coupe, en prenant de chaque processus un instantané, et c'est cet aspect fugitif que nous fixons par l'introspection. L'homme se connaît, se pense donc comme un être,

1. Voy. *supra* chap. II, p. 56 et chap. IV, p. 94.

2. A. BAZAILLAS, *La vie personnelle*, p. 39.

c'est-à-dire comme une réalité soustraite au devenir.

Cette illusion substantialiste n'est pas seulement due, comme le disent les bergsoniens ¹, à la contamination de la connaissance de soi par la représentation objective ; elle est aussi, en un sens, voulue et organisée par la conscience. L'organisme mental ne résulte pas des lois physiologiques et sociales, il implique un vouloir ; il résulte d'une option. « Le moi se choisit, dit M. LAVELLE ². »

Dans son édification, une large part revient aux éléments normatifs. « La vie intérieure, écrit M. GILSON, coïncide... avec le développement d'une personnalité qui n'existait pas encore et, à ce titre, elle est manifestement création. Etant création, elle est liberté. Mais il est de l'essence de toute liberté de ne se révéler à soi-même qu'en se déterminant et se fixant... Etre, c'est être déterminé. L'existence concrète n'est que l'existence de ceci, de cela ; elle suppose l'acceptation d'une forme et la fixation que cette forme impose ³. » Tout individu a, par conséquent, le choix entre s'abandonner à son devenir, se dissoudre dans la durée, en renonçant à toute pensée cohérente, à toute action efficace, ou bien se définir et s'affirmer pour être.

L'idéal est la forme autour de laquelle s'articulent les éléments du moi. Quelquefois, il est suggéré du dehors : il se présente alors comme un « falloir » ⁴ (pression sociale, obligation morale ou religieuse, rigueur logique) et la discipline qu'il nous impose est sentie comme étrangère : nous sommes tenus d'agir *comme si* nous étions justes, de penser *comme si* nous étions de pures intelligences ⁵, etc...

1. Cf. E. LE ROY, *Une philosophie nouvelle*, p. 23 et suiv. et A. BAZAILLAS, *op. cit.*, p. 65 et suiv.

2. L. LAVELLE, *La conscience de soi*, p. 9.

3. E. GILSON, *Essai sur la vie intérieure* (in Rev. Phil., 1920, I, p. 76).

4. Cf. G. BELOT, *Etudes de morale positive*.

5. Cf. E. GOBLOT, *Traité de Logique*, p. 29.

Mais, avec le temps, ces normes s'incorporent à notre nature, au point qu'il est difficile de distinguer ce qui leur revient de ce qui suit des lois naturelles.

Mais pour que l'idéal donne lieu à autre chose qu'à une simple observance, pour qu'il soit une force agissante dans notre vie, il faut qu'il corresponde à un besoin individuel, qui a son point de départ dans un sentiment d'incomplétude. Tout homme ayant subi une humiliation, un échec, une déception, souffre de l'infériorité dont il a fait preuve. L'idéal est la fiction qui lui permet de se racheter à ses yeux comme à ceux d'autrui, en lui offrant un moyen de compenser ses imperfections et de retrouver sa foi en son propre destin. Par là, il a un rôle biologique, qui est d'élever l'homme au dessus de lui-même.

L'essence d'un idéal est d'être complémentaire : l'infirme veut s'imposer aux autres par son talent ou sa fortune ; le faible cherche à vaincre son entourage en faisant appel à sa pitié ou en le soumettant à ses caprices ¹. L'enfant aspire à devenir fort comme son père, la laide à être aimée pour ses qualités morales ou redoutée pour sa méchanceté. Tout être essaie de s'assurer une supériorité quelconque en se servant de ses qualités ou de ses défauts ² ; la grande affaire de l'enfance est, comme l'a vu ADLER ³, et, après lui, W. BÉRAN WOLFE ⁴ de découvrir une « formule de vie » qui remplisse ces conditions. La solution qu'il adoptera peut orienter sa vie entière.

A tort croit-on qu'un idéal apporte à l'homme un supplément de puissance ; les énergies humaines ont leur source dans la sphère des instincts et des tendances ; l'idéal ne fait que leur donner plus d'efficiencé en provoquant la convergence des forces individuelles, en évitant le gaspillage et la dispersion. De même, il est faux de

1. Cf. *supra*, chap. X, pp. 220-221.

2. Cf. Ch. FIESSINGER, *Les défauts, réactions de défense*.

3. A. ADLER, *Le tempérament nerveux*.

4. W. BÉRAN WOLFE, *How to be happy though human*.

croire que l'idéal soit exclusivement tourné vers l'avenir, car tout désir enveloppe, un regret, exprime une nostalgie. Selon les psychanalystes, la pensée humaine est dominée par le souvenir d'un paradis perdu, qui n'est autre que l'existence intra-utérine. « Non seulement toutes les créations de l'homme ayant une valeur sociale, dit O. RANK, mais l'humanisation même de l'homme devraient être considérées comme les produits d'une réaction spécifique au traumatisme de la naissance ¹. » Sans aller si loin, on peut considérer l'idéal individuel comme un effort régressif pour se reporter à tel stade de son histoire, pour se retrouver tel qu'on était, avant une déception, une humiliation, une épreuve. Son caractère utopique découle de l'impossibilité de ce retour au *statu quo ante*, à cause de l'irréversibilité de la durée. Ce n'est donc pas sans raison que l'on songe toujours avec attendrissement à son enfance et que les peuples situent l'âge d'or aux débuts de l'humanité.

Mais ce plan idéal constitue par-dessus tout un refuge loin de l'inexorable changement. Très justement, M. PARODI a insisté sur ce point. « Un être sera d'autant plus pleinement une personne que par delà ce qui en elle et autour d'elle n'est que particularité ou qu'accident, elle s'attachera à ce qui ne périt pas, elle s'identifiera aux valeurs idéales, elle conformera mieux sa destinée à la destinée universelle ; d'autant plus, en somme, qu'elle considérera et elle-même et les choses *sub specie aeternitatis aut veritatis*. A la rigueur, et du point de vue de l'histoire, il peut sembler que, s'il n'y a de liberté et d'unité personnelles que par un acte, elles n'existent donc que dans le présent, mais c'est un présent qui peut se renouveler sans cesse. Cet acte, où peut se coordonner dans ma pensée nouvelle tout mon passé et celui de l'univers, comment le concevrais-je comme un moment aveugle de

1. O. RANK, *Le traumatisme de la naissance*.

l'universel devenir, s'il peut consister en une intuition de vérité ? Soustrait au temps, il devient une vision, une prise de possession de l'éternel. Et comme il y a toujours un présent sans cesse renaissant de lui-même, si je parviens à le remplir de cette vision d'éternité, je réalise vraiment l'éternité elle-même ¹. »

Ce moi durable n'est pas seulement donné dans la contemplation des vérités éternelles : il est aussi un fait d'expérience quotidienne. Car il devient une réalité dans la mesure où le sujet se place au-dessus de l'immédiat, où sa conduite se résume en des schèmes abstraits convenant à un nombre indéterminé de situations, où sa perception s'attache, non pas aux détails, mais aux formes permanentes autour desquelles ils s'organisent, où ses habitudes, devenues des règles générales d'action, dirigent sa pratique ² et définissent sa moralité ³. Il n'est pas de fonction psychique, qui ne subisse cette transformation et dans laquelle l'abstrait ne prenne le pas sur le concret, le constant sur le variable. Et sans doute, sur ce point, il existe de grandes différences individuelles : les uns atteignent à une unité et une stabilité parfaites tandis que les autres demeurent divisés par les contradictions et incapables de se définir. L'édification d'une personnalité cohérente et solide est cependant le but poursuivi par tous.

La conscience ne s'en tient pas là : à une transformation réelle du psychisme, elle ajoute l'illusion ; elle nous trompe en nous présentant non tels que nous sommes, mais tels que nous voudrions être. Son « bovarysme » ⁴, son hypocrisie, son adresse à tout expliquer, à tout justifier en couvrant les floraisons troubles de prétextes

1. D. PARODI, *En quête d'une philosophie*, pp. 139-140.

2. Cf. *supra*, chap. I, p. 34. C'est cet aspect de la vie psychique qui a été mis en relief par M. H. DELACROIX dans *Les grandes formes de la vie mentale*.

3. Cf. H. BERGSON, *Les deux sources*, p. 21.

4. Cf. J. DE GAULTIER, *Le bovarysme*.

honnêtes ¹, lui permettent, enfin, d'achever sa mission, qui est de persuader le sujet de sa constance et de son unité.

* * *

Ainsi l'angoisse est rejetée dans l'inconscient, mais ce succès remporté sur la vie n'est que temporaire. En favorisant le développement unilatéral de la personnalité l'idéal provoque, comme nous l'avons dit ², un appauvrissement du moi que les dogmatiques cherchent vainement à masquer sous des habiletés dialectiques. Par là s'accuse le divorce, chaque jour plus profond, entre le moi réel, qui progresse suivant sa loi et le moi idéal qui est maintenu par contrainte. La désaffection pour les valeurs anciennes peut bien se dissimuler sous une dévotion voulue, qui fait illusion ; mais l'individu ne peut indéfiniment soutenir son effort et, tôt ou tard, la nature reprend ses droits.

Ce n'est pas seulement à la faveur d'une défaillance de la volonté que le devenir s'impose à l'homme, c'est par le jeu même de son activité. Si les tendances ne sont, comme l'enseigne M. P. JANET ³, que des conduites incomplètement activées, capables néanmoins de déterminer dans l'organisme un état d'alerte et de préparation motrice, leur nombre dépend évidemment des actes que le sujet peut exécuter. Tout enrichissement de la pratique a donc pour contrepartie une multiplication des tendances. L'activité de l'animal inférieur, tout entière déterminée par une disposition interne et par une stimulation externe, est idéalement simple. L'amibe affamé étend ses pseudopodes, attire, entoure, digère la particule alimentaire qui est à sa portée, le brochet

1. Cf. *supra*, chap. IV, p. 105.

2. Cf. *supra*, chap. X, p. 219.

3. Cf. P. JANET, *La pensée intérieure et ses troubles*.

fond sur le poisson blanc, le mâle en rut poursuit la femelle, l'insecte est attiré par la lumière, etc.

L'animal échappe à la fatalité de l'impulsion quand sa conduite se diversifie. Le chien se souvient avoir satisfait sa faim en flattant son maître, en quémendant chez le voisin, en déroband un os à la cuisine, en livrant bataille à un autre chien, etc. La faim ne déclanche plus chez lui une réaction mécanique, puisque, pour l'apaiser, il dispose de plusieurs moyens : elle pose un problème. Cette multiplication des tendances rend l'acte plus difficile, en particulier chez l'homme, qui, dans la plupart des cas, doit opter entre plusieurs solutions.

Plus les tendances éveillées sont nombreuses, plus l'acte est complexe. Car, si le comportement instinctif est dissocié en des mécanismes indépendants ¹, la conduite intelligente implique l'intégration d'un nombre plus ou moins grand d'éléments mentaux. A ce degré, agir n'est plus céder à un attrait ou une répulsion, mais réaliser en soi une synthèse aussi large que possible des diverses tendances personnelles ; chaque décision est un compromis entre des forces contraires, la meilleure solution étant celle qui satisfait *à la fois* à un plus grand nombre d'exigences. Manger devient, par exemple, un acte complexe, quand l'instinct nutritif doit se concilier avec les préférences individuelles pour certains mets, la propreté, la tenue, le sentiment esthétique, les penchants sociaux, les goûts intellectuels, les sympathies, les intérêts, les croyances politiques et religieuses, etc... Chaque besoin subit, comme l'a montré PAULHAN, une transformation profonde par son entrée « dans la vie générale de l'esprit, sa combinaison avec le plus possible de tendances, d'idées, de sentiments, d'actes, le fait de prendre une place large et plus ou moins prépondérante dans

1. Cf. W. H. R. RIVERS, *L'instinct et l'inconscient* (trad. franç.), p. 91 et suiv.

la vie mentale, dans la synthèse particulière qui fait l'individualité de chacun ¹. »

Mais, pour cette raison aussi, l'équilibre atteint est instable ; aucune synthèse n'est assez large pour grouper tous les éléments du moi ; en se manifestant, la liberté nous impose une détermination, une négation : elle doit retrancher ou sacrifier quelque chose. « Il y a, dit M. Maurice BLONDEL, une partialité inévitable de la volonté dans l'action : jamais donc la raison de l'acte n'est toute claire et totalisée au regard de la conscience ; et c'est pour cela que le devoir apparaîtra toujours avec un caractère de risque et d'obscurité mortifiante ². » Les tentances rejetées, souvent inaperçues dans la joie du triomphe, acquièrent plus tard assez de force pour obséder la conscience, et ce sont ces regrets, ces amertumes, qui menacent du dedans une « formule de vie ». En persévérant dans la voie qu'il a choisie, le sujet se séparerait d'une partie de son moi, comme il arrive à la conscience morbide ³ ; s'il veut s'épargner des troubles graves, des conflits douloureux, il doit rompre avec le passé et consentir au changement.

Une obligation semblable s'impose dans l'ordre intellectuel : toute croyance rallie des motifs inspirés par la raison, le sentiment ou l'intérêt. Etant une synthèse, elle est une force : il faut croire pour agir. Mais réciproquement, l'action achève et vivifie la croyance : une conviction, qui n'est pas mise à l'épreuve, est destinée à périr. D'être vécu, l'idéal devient plus humain ; cessant de se présenter comme un absolu, obligé de tenir compte des exigences contradictoires de la vie, il inspire cet élan, cette charité, qui ne s'attache à aucun objet particulier, parce qu'elle est pur amour, cette « morale ouverte »

1. F. PAULHAN, *Les transformations sociales des sentiments*, p. 11.

2. M. BLONDEL, *L'action*, p. 132.

3. Voy. *supra*, chap. X, p. 221.

qui, selon BERGSON, ne peut s'enclorre dans aucune formule ¹.

D'où il suit qu'un idéal ne peut retenir indéfiniment la vie, s'il n'épouse en quelque sorte son mouvement ; c'est pourquoi il n'est pas au pouvoir de la conscience de nous épargner l'angoisse. Et même, ce n'est pas impunément qu'elle aura contrarié la nature, car la crise sera d'autant plus douloureuse qu'elle aura été retardée. Pendant que le psychisme se transforme d'une manière insensible, les cadres dans lesquels nous voulons l'enfermer cèdent brusquement sous la poussée triomphante de la vie.

Notre effort, celui de l'éducation tendent à édifier des formes mentales permanentes : habitudes, mœurs, institutions sociales et politiques, méthodes, concepts, etc. L'évolution exige qu'elles soient dissoutes ² ; pour rebâtir, il faut avoir détruit les « vieilles demeures ³ » où l'âme s'attarde. Le progrès individuel ou social ne se fait pas par une transformation lente des us et coutumes, il demande des révolutions radicales. C'est pourquoi l'angoisse n'est plus dans notre vie une inquiétude continuellement présente à nos cœurs ; elle est la douleur soudaine, qui émeut l'être jusqu'au fond de lui-même, toutes les fois que pour vivre, il doit renier ce qu'il a aimé.

En définitive, l'homme peut prendre deux attitudes devant la vie. L'*émotivité* l'enferme en lui-même ; il se trouve alors partagé entre le dynamisme de sa nature et les formes arrêtées que sa conscience organise, avec tous les aléas et toutes les divisions que cet antagonisme implique ; sous sa forme pure, elle est la simple peur de vivre, qui exclut toute motivation. A l'opposé, l'*activité* exige une certaine indifférence pour les complications sentimentales ; attentive à la vie, elle absorbe l'individu

1. H. BERGSON, *Les deux sources*, p. 34.

2. Cf. A. LALANDE, *La dissolution opposée à l'évolution*.

3. Cf. M. SCHWOB, *La Lampe de Psyché*. Le livre de Monelle.

dans les tâches extérieures, et tourne sa pensée vers le réel.

L'évolution affective a consisté à intégrer l'élément subjectif, c'est-à-dire l'angoisse, dans la conduite. Elle est conforme en cela au mouvement général du psychisme ; car, l'expérience externe a pris une place de plus en plus grande dans la vie mentale. La pensée, d'abord *a priori*, déductive, s'est soumise finalement au contrôle expérimental ; le rêve, qui est le produit de notre fantaisie, s'est effacé devant la technique. L'extra-version est devenue l'attitude normale de l'homme obligé d'obéir aux lois de la nature, tandis que l'autisme, qui est repliement sur soi-même, ne subsiste que comme symptôme morbide.

La transformation, qui s'est produite dans le domaine affectif, est toute semblable. L'émotivité pure, autonome, s'est soumise au rythme de l'expérience extérieure ; l'affectif, qui naît initialement d'un désaccord entre le *voulu* et le *consenti*, est devenu le simple écho de l'événement ; et, dans la structure complexe de l'émotion, l'angoisse humaine, qui accompagne tout ébranlement du psychisme, n'est plus qu'un élément parmi les autres (sensations, réactions, représentations), celui auquel elle doit cependant de constituer un phénomène original.

Vu : le 5 janvier 1938,

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

J. VENDRYES.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
ROUSSY.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE ¹

- ADLER (Dr A.), *Le tempérament nerveux* (trad. franç.). Payot, Paris, 1926.
- ALLIER (R.), *La psychologie de la conversion chez les peuples non civilisés* (2 vol.). Paris, Payot, 1925.
- ALLIER (R.), *Le non civilisé et nous*. Paris, Payot, 1927.
- AMIEL (H. F.), *Fragments d'un journal intime*. Edition Scherer (2 vol.), Georg, 1901. Paris-Genève.
- ANNUNZIO (D'), *L'enfant de volupté* (trad. franç.), Paris, Calmann-Lévy, 1904.
- ARLAUD (Dr G.), *L'entraînement sportif à l'alpinisme*. Bulletin de la Section du Club Alpin de Toulouse, 1923, p. 182.
- BACHELARD (G.), *Le nouvel esprit scientifique*. Paris, Alcan, 1934.
- BAIN (A.), *Les émotions et la volonté* (trad. franç. d'après la 3^e éd. angl.). Paris, Alcan, 1885.
- BALDWIN (J. M.), *Le développement mental chez l'enfant et dans la race* (trad. franç.). Paris, Alcan, 1897.
- BARD (P.), *A diencephalic mechanism for the expression of rage*, American J. of physiology, 1928, I, pp. 490-513.
- BAUDELAIRE (Ch.), *Les fleurs du mal*. Paris, Calmann-Lévy, 1913.
- BAZAILLAS (A.), *La vie personnelle*. Paris, Alcan, 1905.
- BEAUNIS (H.), *Les sensations internes*. Paris, Alcan, 1889.
- BELOT (G.), *Etudes de morale positive*, 2^e éd. (2 vol.). Paris, Alcan, 1921.
- BENDA (J.), *Belphégor* (9^e éd.). Paris, Emile-Paul, 1924.
- BÉRAN WOLFE (Dr W.), *How to be happy though human*. New-York, Fanar and Rinehart, 1931.
- BERGSON (H.), *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Paris, Alcan, 1888.
- BERGSON (H.), *Matière et mémoire* (14^e éd.). Paris, Alcan, 1919.
- BERGSON (H.), *L'évolution créatrice* (29^e éd.). Paris, Alcan, 1925.
- BERGSON (H.), *Les deux sources de la morale et de la religion*. Paris, Alcan, 1932.
- BERGSON (H.), *La pensée et le mouvant*. Paris, Alcan, 1934.

1. Ne figurent dans cet index que les ouvrages, qui ont été consultés par nous et sont l'objet d'une référence explicite dans le cours du livre. Les rares auteurs cités de seconde main n'y sont pas mentionnés.

- BINET (A.), *La peur chez les enfants*, Année psychologique, 1895, pp. 223-254.
- BINET (A.) et COURTIER, *Influence de la vie émotionnelle sur le cœur, la respiration et la circulation capillaire*, année psychol., 1896, pp. 65-126.
- BINET (A.), *La nature de l'émotion* (Journal de Psychologie, 1911, p. 258).
- BLONDEL (Dr Ch.), *La conscience morbide*. Paris, Alcan, 1914.
- BLONDEL (Dr Ch.), *Marcel Proust*, Revue Philos., 1931, II, p. 5 et p. 259.
- BLONDEL (Dr Ch.), *La psychographie de Marcel Proust*. Paris, J. Vrin, 1932.
- BLONDEL (M.), *L'action*. Thèse, Paris, 1893.
- BOHN (Dr G.), *La naissance de l'intelligence*. Paris, Flammarion, 1920.
- BOPP (L.), *H. F. Amiel*. Paris, Alcan, 1926.
- BOSSUET, *De la connaissance de Dieu et de soi-même*. Ed. Garnier, Paris.
- BOUGLÉ (C.), *Leçons de sociologie sur l'évolution des valeurs*. Paris, Colin, 1922.
- BOURGEOIS (L.), *Solidarité* (12^e éd.). Paris, Colin, 1931.
- BOUTROUX (E.), *Pascal*. Paris, Hachette, 1907.
- BOVET (P.), *L'instinct combatif*. Neuchatel et Paris, Fischbacher, 1917.
- BRÉAL (M.), *Essai de sémantique*. Paris, Hachette.
- BRÉMOND (H.), *L'inquiétude religieuse* (2^e série). Paris, Perrin, 1921.
- BROGLIE (L. DE) *La physique nouvelle et les quanta*. Paris, Flammarion, 1937.
- BROUSSEAU (Dr), *Essai sur la peur aux armées*. Paris, Alcan, 1920.
- BRUNSCHVIGG (L.), *L'idéalisme contemporain*. Paris, Alcan, 1905.
- BURLOUD (A.), *La pensée conceptuelle*. Paris, Alcan, 1927.
- BURLOUD (A.), *L'assimilation et le schématisme*, Revue Philos., 1933, II, p. 340.
- CABANIS, *Rapport du physique et du moral de l'homme*, 2^e éd. Paris, Crapart, Caille et Ravier, 1805.
- CANNON (W. B.), *The interrelations of emotions as suggested by recent physiological researches*, Americ. J. of Prych, XXV, 1924, pp. 236-282.
- CANNON (W. B.), *Bodily changes in pain, hunger, fear and rage*. N. Y. and London, Appleton, 2^e éd., 1929.
- CASALIS, *Les Bassoutos*. Paris, Meyrueis, 1860.
- CELLÉRIER (L.), *Les éléments de la vie affective*, Rev. Philos., 1926, I, p. 260, et p. 426.
- CHRISTIN (Dr) (de Genève), *L'angoisse*, Revue médicale de la Suisse Romande, 1921, pp. 109-117.

- CICÉRON, *De finibus bonorum et malorum*. Ed. Belles-Lettres, Paris, 1928.
- CLAPARÈDE (D^r Ed.), *Psychologie de l'enfant* (4^e éd.). Genève, Kündig, 1911.
- CODRINGTON, *The Melanesians*. Oxford, Clarendon Press, 1891.
- COMPAYRÉ (G.), *L'évolution intellectuelle et morale de l'enfant* (3^e éd.). Paris, Hachette, 1903.
- COMTE (A.), *Cours de philosophie positive*, 4^e éd. Paris, Baillière, 1877.
- CONGRÈS NEUROLOGIQUE de 1909 (Compte rendu du), *Du rôle de l'émotion dans la genèse des accidents névropathiques et psychopathiques*, Rev. Neurol. 1909, pp. 1551-1687.
- CORLAT (I.), *Repressed emotions*. N. Y., Brentano, 1920.
- CRAWLEY (E.), *The mystic rose*. London, Macmillan, 1902.
- CUÉNOT (L.), *L'adaptation*. Paris, Doin, 1925.
- DALBIEZ (R.), *La méthode psychanalytique et la doctrine freudienne*, 2 vol., Paris, Desclée de Brouwer, 1936.
- DARWIN (Ch.), *L'expression des émotions* (trad. franc.). Paris, Reinwald, 1874.
- DAUDET (L.), *Le rêve éveillé*. Paris, Grasset, 1926.
- DAWSON (J.), *Australian aborigines*. Melbourne, Sydney and Adelaïde, Robertson, 1881.
- DEJEAN (R.), *L'émotion*, Paris, Alcan, 1933.
- DELACROIX (H.), *Etudes d'histoire et psychologie du mysticisme*. Paris, Alcan, 1908.
- DELACROIX (H.), *Les grandes formes de la vie mentale*. Paris, Alcan, 1934.
- DELAFOSSÉ (M.), *Civilisations négro-africaines*, Coll. La Culture moderne. Paris, Stock, 1925.
- DEMBO (T.), *Das Aerger als dynamischer Problem*, Psych. Forsch., XV, 1931, pp. 1-144.
- DIDE (D^r), *Les émotions et la guerre*. Paris, Alcan, 1918.
- DELMAS (D^r) et BOLL, *La personnalité humaine*. Paris, Flammarion, 1922.
- DESCARTES, *Œuvres complètes*, Ed. Adam et Tannery (12 vol.). Paris, Cerf, 1897-1910.
- DEVAUX (D^r) et LOGRE, *Les anxieux*. Paris, Masson, 1917.
- DRIESCH (H.), *La philosophie de l'organisme* (trad. franç.). Paris, Rivière, 1921.
- DROMARD (G.), *Le rêve et l'action*. Paris, Flammarion, 1921.
- DUBOIS (D^r) (de Saujon), *Psychologie des sinistrés*, Journal de Psych., 1911, p. 261.
- DUHAMEL (G.), *Scènes de la vie future*. Paris, Merc. de France, 1930.
- DUHEM (P.), *La théorie physique*. Paris, Rivière, 1906.
- DUMAS (D^r G.), *La tristesse et la joie*. Paris, Alcan, 1900.
- DUMAS (D^r G.), *Le sourire*. Paris, Alcan, 1906.
- DUMAS (D^r G.), *Troubles mentaux et troubles nerveux de guerre*. Paris, Alcan, 1919.

- DUMAS (D^r G.), *Le choc émotionnel*, Revue philos., 1927, I, p. 337-394.
- DUMAS (D^r G.), *Le choc émotionnel* (Réactions glandulaires et vasculaires), J. de Psychologie, 1928, pp. 130-164.
- DUMAS (D^r G.), *Nouveau traité de psychologie* : Tome I. Paris, 1930 ; Tome II. Paris, Alcan, 1932 ; Tome III. Paris, Alcan, 1933 ; Tome IV. Paris, Alcan, 1935.
- DUMONT (L.), *Théorie scientifique de la sensibilité*. Paris, Germer-Baillière, 1877.
- DUPRAT (E.), *Le « phénomène psychique »*, Revue Philos., 1910, II, p. 270.
- DUPRÉ (D^r E.), *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*. Paris, Payot, 1925.
- DUPUIS (L.), *L'autoritarisme comme aboulie sociale*, J. de Psych., 1927, p. 731.
- DURKHEIM (E.), *La division du travail social*. Paris, Alcan, 1893.
- DURKHEIM (E.), *Les règles de la méthode sociologique*. Paris, Alcan, 1895.
- DURKHEIM (E.), *La prohibition de l'inceste*, Année sociologique, 1896-1897, p. 1.
- DURKHEIM (E.), *Le jugement de valeur et le jugement de réalité* (in Rev. de Métaph. et de Mor., 1911, p. 438).
- DURKHEIM (E.), *Le suicide* (2^e éd.). Paris, Alcan, 1912.
- DURKHEIM (E.), *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (2^e éd.). Paris, Alcan, 1925.
- ELLIOT SMITH (G.) et PEAR, *Shell-shock and its lessons*. Manchester, University Press, 1917.
- EPICËTE, *Manuel* (trad. Guyau), Nouv. éd., Paris, Delagrave, 1922.
- EPICURE, *Trois lettres*, traduites par O. Hamelin, Revue de Met. et de Mor., 1910, p. 397.
- ESSERTIER (D.), *Les formes inférieures de l'explication*. Paris, Alcan, 1927.
- FAUCONNET (P.), *La responsabilité*. Paris, Alcan, 1920.
- FÉRÉ (Ch.), *La pathologie des émotions*. Paris, Alcan, 1892.
- FIESSINGER (Ch.), *Les défauts, réactions de défense*. Paris, Maillol, 1924.
- FLEURY (D^r M. DE), *L'angoisse humaine*. Paris, Les Editions de France, 1924.
- FRANCK (Fr.), *Critique de la théorie dite physiologique des émotions*, Bulletin de l'Ac. de Médecine, 1900, tome 44, p. 238-249.
- FRAZER (J. G.), *Le rameau d'or* (trad. fr.), éd. abrégée. Paris, Geuthner, 1923.
- FRAZER (J. G.), *La tâche de psyché* (trad. franç.). Paris, A. Colin, 1914.
- FREUD (S.), *Introduction à la psychanalyse* (trad. franç.). Paris, Payot, 1922.

- FREUD (S.), *Psychopathologie de la vie quotidienne* (trad. franç.). Paris, Payot, 1922.
- FREUD (S.), *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (trad. franç.). Paris, N. R. F., 1923.
- FREUD (S.), *Cinq leçons sur la psychanalyse* (trad. franç.). Paris, Payot, 1924.
- FREUD (S.), *Totem et tabou* (trad. franç.). Paris, Payot, 1924.
- FREUD (S.), *Psychologie collective et analyse du moi* (trad. franç.). Paris, Payot, 1924.
- FREUD (S.), *La science des rêves*, trad. franç. Paris, Alcan, 1926.
- GARNIER (A.), *Traité des facultés de l'âme* (3 vol.). Paris, Hachette, 1852.
- GAULTIER (J. DE), *Le Bovarysme*. Paris, Merc. de France, 1902.
- GAULTIER (J. DE), *Une philosophie du mystère*, Merc. de France, 1^{er} mars 1927, pp. 280-302.
- GAULTIER (J. DE), *La sensibilité métaphysique*. Paris, Alcan, 1928.
- GAULTIER (J. DE), *La guerre et les maximes de Quinton*, Merc. de France, 15 janvier 1931, p. 257-287.
- GÉLINEAU (D^r E.), *Des peurs maladies ou phobies*. Paris, Soc. d'Éditions scientifiques, 1894.
- GILSON (E.), *Essai sur la vie intérieure*, Rev. phil., 1920, I, pp. 23-78.
- GOBLOT (E.), *Traité de logique*. Paris, Colin, 1922.
- GOLDSMITH (M.), *La psychologie comparée*. Paris, Costes, 1927.
- GRASSET (P.), *Le vertige*, Revue philosophique, 1901, p. 225 et 385.
- GRASSET (P.), *Introduction physiologique à l'étude de la philosophie*. Paris, Alcan, 1908.
- GUILLAUME (P.), *La psychologie de la forme*, J. de Psychologie, 1925, p. 768-800.
- GUILLAUME (P.), *La psychologie de la forme*. Paris, Flammarion, 1937.
- GUYAU (M.), *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*. Paris, Alcan, 1885.
- HACHET-SOUPLET (P.), *De l'animal à l'enfant*. Paris, Alcan, 1913.
- HARTENBERG (D^r), *La peur et le mécanisme des émotions*, Rev. Phil., 1899, pp. 113-134.
- HARTENBERG (D^r), *Les instincts et les réactions instinctives en psychologie humaine*, Rev. de Psych. clinique et therap., 1900, pp. 70-73.
- HARTENBERG (D^r), *Histoire et traitement d'un cas de phobie*, Revue de Psych. clinique et therap., 1900, pp. 209-214.
- HARTENBERG (D^r), *Psychologie des Neurasthéniques*. Paris, Alcan, 1909.
- HEAD (H.), *On disturbances of sensation with especial reference to the pain of visceral disease*, Brain, 1893, pp. 1-130.
- HEAD (H.), and HOLMES, *Sensory disturbances from cerebral lesions*, Brain, 1911, p. 34, 220.

- HECKEL (D^r F.), *La névrose d'angoisse*. Paris, Masson, 1917.
- HERBART, *Sämliche Werke* (13 vol.). Leipzig, Voss, 1850-1852.
- HERTZ (R.), *La représentation collective de la mort*, Année sociologique, 1905-1906, pp. 48-137.
- HESNARD (D^r A.), *La relativité de la conscience de soi*. Paris, Alcan, 1924.
- HOPPE, *Erfolg und Misserfolg*, Psych. Forsch., VII, 1930, pp. 1-63.
- HOSE (Ch.) and MAC DOUGALL, *The pagan tribes of Borneo* (2 vol.). London, Macmillan and C^o, 1912.
- HOWITT (A. W.), *The native tribes of South East Australia*. London, Macmillan and C^o, 1904.
- HUBERT et MAUSS, *Esquisse d'une théorie générale de la magie*, Année sociologique, 1902-1903, p. 1.
- HUBERT et MAUSS, *Mélanges d'histoire des religions*. Paris, Alcan, 1909.
- HUOT (D^r L.), *L'âme noire*: a) Les religions et les croyances des nègres centre-africains (Merc. de France, tome CLI, 1^{er} sept. 1921, p. 299 ; b) La femme chez les primitifs centre-africains (id., 1^{er} oct. 1921, tome CLII, p. 20) ; c) L'homme primitif centre-africain (id., 15 oct. 1921, p. 372) ; d) L'organisation sociale : tribu, village, famille (id., 15 nov. tome CLIII, 1921, p. 83).
- HUOT (D^r L.) et VOIVENEL, *Le courage*. Paris, Alcan, 1917.
- HUOT (D^r L.) et VOIVENEL, *Le cafard*. Paris, Bernard Grasset, 1918.
- IOTEYKO et STEPHANOWSKA (M.), *Psycho-physiologie de la douleur*. Paris, Alcan, 1909.
- IRONS (D.), *The nature of emotion*, Philosophical Review, 1897, p. 242 et 471.
- JAMES (W.), *The principles of psychology* (2 vol.). London, Macmillan, and C^o, 1891.
- JAMES (W.), *La théorie de l'émotion* (trad. franç.). Paris, Alcan, 1903.
- JAMES (W.), *L'expérience religieuse* (trad. franç.). Paris, Alcan, 1905.
- JAMES (W.), *Précis de psychologie*, trad. franç. (7^e éd.). Paris, Rivière, 1927.
- JANET (D^r P.), *Etat mental des hystériques*. Paris, Rueff et C^{ie}, 1892.
- JANET (D^r P.), *L'automatisme psychologique* (1^{re} éd. 1889), 4^e éd. Paris, Alcan, 1903.
- JANET (D^r P.), *Les obsessions et la psychasthénie* (2 vol.), 2^e éd. Paris, Alcan, 1903.
- JANET (D^r P.), *Les médications psychologiques* (3 vol.). Paris, Alcan, 1919.

- JANET (D^r P.), *Névroses et idées fixes*, 3^e éd. (2 vol.). Paris, Alcan, 1924.
- JANET (D^r P.), *Les névroses*. Paris, Flammarion, 1924.
- JANET (D^r P.), *La peur de l'action*, Revue Philosophique, 1927, I, pp. 321-336.
- JANET (D^r P.), *La pensée intérieure et ses troubles*, Cours du Collège de France, 1926-1927. Paris, Chahine, 1927.
- JANET (D^r P.), *De l'angoisse à l'extase* (2 vol.). Paris, Alcan, 1928.
- JENNINGS (H. S.), *Contributions to the study of the behaviour of lower organisms*, Pub. Carnegie, Institution of Washington, 1904.
- JOHNSTONE (J.), *The philosophy of biology*. Cambridge, University Press, 1914.
- JONES (D^r), *Traité théorique et pratique de psychanalyse* (trad. franç.), Payot, Paris, 1925.
- JUNG (D^r C.), *La Structure de l'inconscient*, Archives de Psychologie, XVI (1916-1917), pp. 152-179.
- JUNG (D^r C.), *L'inconscient* (trad. franç.). Paris, Payot, 1928.
- KANT (E.), *Critique de la raison pure* (trad. Barni), (2 vol.). Paris, Flammarion.
- KEYSERLING (Cte DE), *Méditations sud-américaines* (trad. franç.). Paris, Stock, 1932.
- KIERKEGAARD (S.), *Le concept de l'angoisse* (trad. franç.). Paris, N. R. F., 1935.
- KIRKPATRICK (E. A.), *Genetic psychology*. New-York, Macmillan et Co, 1917.
- KÖHLER (W.), *Gestalt psychology*. London, Bell and Sons, 1930.
- KÖHLER (W.), *La perception humaine*, J. de Psychologie, 1930, pp. 5-30.
- LA BRUYÈRE, *Les caractères*. Paris, Hachette, Ed. des Grands Ecrivains de la France.
- LACROZE (R.), *La fonction de l'imagination*. Paris, Boivin, 1938.
- LALANDE (A.), *La dissolution opposée à l'évolution dans les sciences physiques et morales*. Paris, Thèse, 1899.
- LALO (Ch.), *L'art et la morale*. Paris, Alcan, 1922.
- LAMOUCHE (A.), *La méthode générale des sciences pures et appliquées*. Paris, Gauthier-Villars, 1924.
- LANG (ANDREW), *The secret of the totem*. London, Longmans Green, 1905.
- LANGE (D^r), *Les émotions*. Paris, Alcan, 1911.
- LANGLEY (D^r J. N.), *Le système nerveux autonome, sympathique et parasympathique* (trad. franç.). Paris, Vigot, 1923.
- LAPICQUE, *Essai d'une nouvelle théorie physiologique de l'émotion*, J. de Psychologie, 1911, pp. 1-8.
- LARGUIER DES BANCELS (J.), *Introduction à la psychologie*. Paris, Payot, 1921.
- LA ROCHEFOUCAULD, *Réflexions ou sentences et maximes mo-*

- rales* (Ed. Gilbert). Les grands écrivains de France. Paris, Hachette, 1868.
- LAVELLE (L.), *La conscience de soi*. Paris, Grasset, 1933.
- LAY (W.), *Man's unconscious conflict*. New-York, Dodd, Mead and Co, 1918.
- LE BON (G.), *Psychologie des foules*. Paris, Alcan, 1895.
- LE DANTEC (F.), *Les lois naturelles*. Paris, Alcan, 1904.
- LECLÈRE (A.), *Contribution à l'étude des régressions psychiques*, Revue philosophique, 1920, II, pp. 203-272.
- LEGRAND DU SAULLE, *Etude clinique sur la peur des espaces*. Paris, Delahaye, 1878.
- LEGRAS (L.), *Chateaubriand, peintre de la Bretagne*, Annales de Bretagne, 1926, p. 260.
- LEGRAS (L.), *L'ennui baudelairien*, Annales de Bretagne, 1934 p. 1.
- LE ROY (E.), *Une philosophie nouvelle*. H. Bergson. Paris, Alcan, 1922.
- LE SENNE (R.), *Obstacle et valeur*. Paris, Aubier, 1934.
- LÉVY-BRUHL (L.), *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures* (5^e édit.). Paris, Alcan, 1922.
- LÉVY-BRUHL (L.), *La mentalité primitive* (2^e édit.). Paris, Alcan, 1922.
- LÉVY-BRUHL (L.), *Le surnaturel et la nature dans la mentalité primitive*. Paris, Alcan, 1931.
- LHERMITTE (D^r J.), LÉVY (G.) et KYRIACO, *Les perturbations de la représentation spatiale chez les apraxiques*, Rev. neurol., 1925, II, p. 586.
- LHERMITTE (D^r J.), DE MASSARY, KYRIACO, *Le rôle de la pensée spatiale dans l'apraxie*, Rev. neurol., 1928, II, p. 895.
- LHERMITTE (D^r J.), *L'image du moi corporel et ses déformations pathologiques*, Rev. méd. française, mars 1937, p. 235.
- LOCKE (J.), *Essai philosophique concernant l'entendement humain* (trad. Coste), 5^e édit. Paris, Bessange, An VII.
- LOEB (J.), *La dynamique des phénomènes de la vie* (trad. franç.). Paris, Alcan, 1908.
- LOEB (J.), *La conception mécanique de la vie* (trad. franç.). Paris, Alcan, 1914.
- LUBBOCK (J.), *The origin of civilisation and the primitive condition of man*. London, Longmans Green, 1875.
- LUMIÈRE (A.), *Rôle des facteurs émotifs dans les troubles fonctionnels et les affections organiques*, Presse médicale, 1928, n° 63, p. 993.
- MAC CURDY (J. T.), *The psychology of war*. London, Heinemann, 1917.
- MAC CURDY (J. T.), *War neuroses*. Cambridge, University Press, 1918.
- MAC DOUGALL, *An introduction to social psychology*. London, Methuen, 1908.
- MAIRET (A.), *La jalousie*. Paris, Masson, 1908.

- MALEBRANCHE, *De la recherche de la vérité* (4 vol.). Lyon, Rivoire, 1829.
- MANTEGAZZA, *La physionomie et l'expression des sentiments*. Paris, Alcan, 1885.
- MARTIN (D^r E.), *La mort subite ou rapide par choc émotionnel*, Le Journal de Médecine de Lyon, 1926, p. 543.
- MAUSS, *Effet physique chez l'individu de l'idée de mort suggérée par la collectivité*, J. de Psych., 1926, p. 653.
- MAUXION (M.), *La métaphysique de Herbart*. Paris, Hachette, 1894.
- METTRIE (DE LA), *Œuvres philosophiques*. Tome I, Traité de l'âme; Tome II, L'homme plante; Tome III, L'homme machine. Amsterdam, 1774.
- MEYERSON (E.), *L'explication dans les Sciences* (2 vol.). Paris, Payot, 1921.
- MIGNARD (D^r), *La joie passive*. Paris, Alcan, 1909.
- MONTHERLANT (H. DE), *Les voyageurs traqués*, Nouv. Rev., 1^{er} janvier 1927.
- MOREL (D^r), *Du délire émotif*, Archives générales de Médecine, 1866, p. 385, 530, 700.
- MORHARDT (B. E.), *Les facteurs psychiques et émotifs dans les affections organiques*, Presse médicale, 29 fév. 1928, pp. 260-262.
- Mosso (A.) *La peur*, trad. franç. Paris, Alcan, 1886.
- MOURGUE (D^r R.), *Causalité agglutinée, représentations collectives et loi du tout ou rien*, Archives suisses de Neur. et de Psychiatrie, 1923, pp. 537-542.
- NASSAU (R. H.), *Fétichism in West Africa*. London, Duckworth, 1904.
- PARODI (D.), *Traditionalisme et démocratie*. Paris, Colin, 1909.
- PARODI (D.), *Le sentiment de ressemblance*, Rev. philos., 1930, I, p. 198.
- PARODI (D.), *En quête d'une philosophie*. Paris, Alcan, 1935.
- PASCAL, *Pensées* (Ed. Brunschvicg). Paris, Hachette.
- PASCAL (D^{esse} C.) et DAVESNE, *Traitement des maladies mentales par les chocs*. Paris, Masson, 1926.
- PASCAL (D^{esse} C.) et DAVESNE, *Chocs émotionnels pathogènes et thérapeutiques*, J. de Psychologie, 1926, pp. 456-487.
- PAULHAN (Fr.), *Les phénomènes affectifs et les lois de leur apparition*, 3^e éd., Paris, Alcan, 1912.
- PAULHAN (Fr.), *Les transformations sociales des sentiments*. Paris, Flammarion, 1920.
- PAVLOV (I. P.), *Les réflexes conditionnels* (trad. franç.). Paris, Alcan, 1927.
- PÉREZ (B.), *Les trois premières années de l'enfant*. Paris, 1902, Alcan.
- PIÉRON (H.), *Les formes élémentaires de l'émotion dans le comportement animal*, J. de Psychol., 1920, pp. 937-945.
- PITRES (D^r) et RÉGIS, *Les obsessions et les impulsions*. Paris, Doin, 1902.

- POROT (D^r) et HESNARD, *La Psychiatrie de Guerre*. Paris, Alcan, 1919.
- PRADINES (M.), *L'hétérogénéité du plaisir et de la douleur*, *Revue Phil.*, 1927, I, p. 178.
- PRADINES (M.), *Philosophie de la sensation* (2 vol.). Paris, Belles-Lettres, 1928.
- QUINTON (R.), *L'eau de mer, milieu organique*. Paris, Masson, 1904.
- QUINTON (R.), *Maximes sur la guerre*. Paris, Grasset, 1930.
- RABAUD (E.), *Eléments de biologie générale*. Paris, Alcan, 1920.
- RABAUD (E.), *L'immobilisation réflexe et « l'instinct de la simulation de la mort »*, *J. de Psychologie*, 1920, pp. 865-877.
- RABAUD (E.), *L'adaptation et l'évolution*. Paris, Chiron, 1922.
- RABAUD (E.), *J. H. Fabre et la science*. Paris, Chiron, 1924.
- RABAUD (E.), *L'instinct maternel chez quelques araignées*, *J. de Psychologie*, 1926, pp. 1029-1034.
- RANK (O.), *Le traumatisme de la naissance*, trad. franç. Paris, Payot, 1928.
- RASMUSSEN (V.), *Child psychology* (trad. angl.). London, Gyl-dendal, 1920.
- RAUH (Fr.), *Compte rendu critique de l'Etude des théories de la Mécanique par H. Bouasse*, *Revue de Métaph. et de Morale*, 1895, pp. 480-493.
- RAUH (Fr.), *De la méthode dans la psychologie des sentiments*. Paris, Alcan, 1899.
- RECLUS (E.), *La terre. Description des phénomènes de la vie du globe* (2 vol.). Paris, Hachette, 1868-1869.
- RENOUVIER (Ch.), *Deuxième essai. Psychologie rationnelle* (1^{re} éd.). Paris, Ladrangé, 1859.
- REVAULT D'ALLONNES (D^r G.), *Rôle des sensations internes dans les émotions et la perception de la durée*, *Revue Philos.*, 1905, II, p. 592.
- REVAULT D'ALLONNES (D^r G.), *Les inclinations*. Paris, Alcan, 1908.
- RIBOT (Th.), *La psychologie anglaise contemporaine*. Paris, Germer Baillère, 1875.
- RIBOT (Th.), *La psychologie des sentiments*. Paris, Alcan, 1896.
- RIBOT (Th.), *La logique des sentiments* (2^e éd.). Paris, Alcan, 1907.
- RIBOT (Th.), *Problèmes de psychologie affective*. Paris, Alcan, 1910.
- RIBOT (Th.), *Psychologie de l'attention* (15^e éd.). Paris, Alcan, 1919.
- RIGNANO (E.), *Psychologie du raisonnement*. Paris, Alcan, 1920.
- RIGNANO (E.), *La mémoire biologique*. Paris, Flammarion, 1923.
- RIGNANO (E.), *Qu'est-ce que la vie ?* Paris, Alcan, 1926.
- RILKE (R. M.), *Les cahiers de Malte Laurids Brigge* (trad. franç.). Paris, Emile Paul, 1927.
- RIVERS (W. H.), *The Todas*. London, Macmillan and Co, 1906.

- RIVERS (W. H.) and HEAD (H.), *Human experiment in nerve division*, Brain, XXXI, 1908, pp. 323-450.
- RIVERS (W. H.), *The history of melanesian society* (2 vol.). Cambridge, University Press, 1914.
- RIVERS (W. H.), *L'instinct et l'inconscient* (trad. franç.). Paris, Alcan, 1926.
- ROBERTSON SMITH (W.), *Lectures on the religion of the Semites* Edinburgh, Adams and Black, 1889.
- ROMAINS (J.), *La mort de quelqu'un*. Paris, N. R. F., 1923.
- ROMANÉS, *L'intelligence des animaux* (2 vol.). Paris, Alcan, 1889.
- RUYSER (R.), *Le versant réel du fonctionnement*, Rev. philos., 1935, I, pp. 338-362.
- SABATIER (A.), *Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire*. Paris, Fischbacher, 1897.
- SALZI (P.), *La sensation*. Paris, Alcan, 1934.
- SAINTÉ THÉRÈSE, *Œuvres* (trad. franç.), (3 vol.). Paris, Le-coffre, 1913-1914.
- SCHILDER (P.), *Brain and personality*. N. Y. et Washington, Nerv. et ment., dis. pub. Co., 1931.
- SCHWOB (M.), *La lampe de Psyché*, Les œuvres complètes. Paris, François Bernouard, 1928.
- SÉBILLOT (P.), *Le Folk-Lore*. Paris, O. Doin, 1913.
- SEILLÈRE (E.), *Mysticisme et domination*. Paris, Alcan, 1913.
- SELZ (O.), *Les problèmes génétiques de la totalité*, J. de Psychologie, 1936, pp. 88-113.
- SENÈQUE, *De vita beata*, Ed. Belles-Lettres. Paris, 1923.
- SERGI (G.), *Les émotions*, trad. franç. Paris, Doin, 1901.
- SÉVIGNÉ (M^{me} DE), *Lettres*. Paris, Hachette, Ed. des Grands Ecrivains de la France.
- SHERRINGTON (C. S.), *Experiments on the value of vascular and visceral factors for the genese of emotion*, Proceedings of the Royal Society of London, vol. 66, 1900, p. 390-403.
- SHERRINGTON (C. S.), *The integrative action of the nervous system*. London, Archibald Constable, 1908.
- SOLLIER (P.), *Recherches sur les rapports de la sensibilité et de l'émotion*, Rev. Sc., 1894, I, pp. 241-266.
- SOLLIER (P.), *Le mécanisme des émotions*. Paris, Alcan, 1905.
- SOLLIER (P.), *Le doute*. Paris, Alcan, 1909.
- SOURIAU (E.), *L'abstraction sentimentale*. Paris, Hachette, 1925.
- SOURIAU (P.), *L'entraînement au courage*. Paris, Alcan, 1926.
- SPENCER (B.) and GILLEN, *The native tribes of central Australia*. London, Macmillan and Co, 1899.
- SPENCER (B.) and GILLEN, *The northern tribes of central Australia*. London, Macmillan and Co, 1904.
- SPENCER (H.), *Principes de Psychologie* (trad. franç.), 2 vol. Nouvelle édition. Paris, Alcan, 1892.
- SPINOZA, *Ethique* (éd. Appuhn). Paris, Garnier.

- STANLEY HALL (G.), *A study of fears*, American Journal of Psychology, Année 1896-1897, p. 147.
- STANLEY HALL (G.) and ARTHUR ALLIN, *The psychology of tickling, laughing, and the comic*, The American Journal of Psychology, 1897-1898, p. 1.
- STANLEY HALL (G.), *A synthetic genetic study of fear*, The American Journal of Psych., 1914, p. 149 et 321.
- STANLEY HALL (G.), *Adolescence, its psychology and its relations to physiology, anthropology, sociology, sex, crime, religion and education* (2 vol.). New-York and London, Appleton, 1922.
- STANLEY (H. M.), *Remarks on tickling and laughing*, American J. of Psychology, 1897-1898, p. 234.
- STENDHAL, *De l'amour*. Paris, Calmann-Lévy, 1896.
- STROWSKI (F.), *Pascal et son temps* (3 vol.). Paris, Plon-Nourrit, 1909-1913.
- SUARÈS (A.), *Remarques*. Paris, N. R. F., 1917-1918.
- TARDE (G.), *L'opinion et la foule*. Paris, Alcan, 1901.
- TARDIEU (E.), *L'ennui*. Paris, Alcan, 1913.
- TASTEVIN, *La joie*, Revue des Sciences psychologiques, 1913, p. 16 et 174.
- TASTEVIN, *Les émotions afflictives*, Revue des Sc. psychol., 1913, p. 282 et 390.
- TCHEHRAZI (E.), *L'image de soi*, thèse médec. Paris, Lavergne, 1936.
- TYLOR (E. B.), *La civilisation primitive* (trad. franç.), 2 vol. Paris, Reinwald, 1876.
- VAN BOGAERT (L.), *Sur la pathologie de l'image de soi*, Annales médico-psych., 1934, II, p. 519 et 744.
- VAN GENNEP, *Totémisme et tabou à Madagascar*. Paris, Leroux, 1904.
- VIALLE, *Le désir du néant*. Paris, Alcan, 1932.
- VON MONAKOW et MOURGUE (R.), *Introduction biologique à l'étude de la neurologie*. Paris, Alcan, 1928.
- WALLON (D^r H.), *L'enfant turbulent*. Paris, Alcan, 1925.
- WALLON (D^r H.), *Mouvement et psychisme*, J. de Psychologie, 1926, p. 957.
- WALLON (D^r H.), *Psychologie pathologique*. Paris, Alcan, 1926.
- WEBER (L.), *Le rythme du progrès*. Paris, Alcan, 1913.
- WASHBURN, *The animal mind*. New-York, Macmillan and C^o, 1909.
- WOODS, *The native tribes of south Australia*. Adelaïde, Wigg and C^o, 1879.
- WOODWORTH (A. S.), *Le mouvement* (trad. franç.). Paris, Doin, 1903.
- WUNDT, *Grundzüge der Physiologischen Psychologie*, 5^e éd. Leipzig, Engelmann, 1902.

TABLE DES AUTEURS CITÉS

- | | |
|--|--|
| <p> Abrami : 76.
 Adler : 209, 212, 265.
 Adrian : 88.
 Allendy : 207.
 Allier : 159, 193, 224.
 Allin : 47, 193.
 Amiel : 143, 144.
 Annunzio (d') : 117.
 Arlaud : 233, 234, 235, 236.
 Babinski : 31, 204.
 Bachelard : 258.
 Bain : 16.
 Baldwin : 109.
 Bard : 86, 87.
 Baudelaire : 240, 241, 262.
 Bazaillas : 105, 260, 263, 264.
 Beaunis : 18, 23, 25, 33.
 Belot : 264.
 Benda : 120.
 Bentley : 177, 178.
 Bèran Wolfe : 265.
 Bergson : 12, 22, 50, 97, 98,
 111, 115, 118, 123, 124,
 125, 127, 130, 140, 251,
 253, 254, 260, 267, 271.
 Bernard (Cl.) : 33.
 Berthoud : 193.
 Bichat : 6.
 Binet : 6, 109, 228, 232.
 Blondel (Ch.) : 9, 10, 102,
 118, 122, 129, 130, 132,
 215.
 Blondel (M.) : 270.
 Boll : 73.
 Bopp : 143.
 Bossuet : 41, 42.
 Bouglé : 95, 96.
 Bourgeois : 139.
 Bourdon : 18, 25, 29.
 Boutroux : 145.
 Bovet : 46, 47.
 Bréal : 120. </p> | <p> Brémond : 146.
 Brissaud : 76, 148, 222.
 Britton : 86.
 Brousseau : 75, 204, 205.
 Brunschvicg : 125, 126, 241.
 Buffon : 6.
 Burloud : 29, 35, 130.
 Bussy-Rabutin : 120.

 Cabanis : 6, 42.
 Cannon : 36, 63, 64, 86.
 Casalis : 171, 175, 190.
 Cellèrier : 19.
 Chateaubriand : 94, 143, 241.
 Charcot : 206.
 Christin : 149.
 Cicéron : 21.
 Claparède : 110.
 Claude : 108, 109, 202, 204,
 222.
 Codrington : 161, 169, 181.
 Compayré : 108, 109, 231,
 232, 234.
 Condillac : 26, 90.
 Comte : 3, 139.
 Congrès neurologique 1909 :
 53, 54, 63, 74, 108.
 Crawley : 164, 165, 172, 185.
 Crocq : 222.
 Cuénot : 248, 250, 251.
 Cushing : 159.

 Dalbiez : 207, 215.
 Darwin : 46, 93, 155, 166,
 253.
 Daudet (L.) : 148.
 Davesne : 5, 76, 77, 205, 206.
 Dawson : 167, 190.
 Dejean : 59, 93.
 Delacroix : 96, 145, 267.
 Delafosse : 156, 181, 193,
 194.
 Dembo : 147. </p> |
|--|--|

- Déjerine : 204.
 Delage : 253.
 Delmas : 73.
 Descartes : 6, 41, 80, 94, 122, 227.
 Devaux : 73, 134, 226, 227.
 Dide : 45, 69, 70, 204.
 Driesch : 253.
 Dromard : 143.
 Dubois (de Saujon) : 61.
 Duhamel : 99, 241.
 Duhem : 3.
 Dumas (G.) : 4, 15, 18, 21, 23, 25, 26, 27, 36, 37, 41, 61, 62, 63, 65, 66, 67, 68, 69, 71, 72, 74, 75, 76, 79, 113, 114, 147, 204, 248, 249.
 Dumont : 18.
 Duprat : 8.
 Dupré : 72, 73, 76, 202, 204.
 Dupuis (L.) : 209, 221.
 Durkheim : 3, 138, 139, 140, 141, 162, 163, 170, 180, 185, 186, 187, 238.
 Elliot Smith : 79, 204.
 Epictète : 48.
 Epicure : 21, 230.
 Espinas : 139.
 Essertier : 160, 169, 256.
 Fabre : 79, 84.
 Fauconnet : 166, 167, 168, 172.
 Féré : 203, 231, 232.
 Ferton : 84.
 Fiessinger : 265.
 Flaubert : 232.
 Fleury (de) : 73, 76, 133, 134, 147, 148, 224, 227, 233, 238.
 Franck : 4, 65, 68.
 Frazer : 156, 158, 161, 162, 164, 170, 171, 185, 187.
 Freud : 45, 46, 57, 78, 103, 104, 105, 109, 132, 134, 135, 141, 142, 176, 183, 188, 195, 207, 212, 230, 231.
 Garnier : 42, 43, 230.
 Gaultier (de) : 173, 258, 259, 267.
 Gélinau : 196, 198.
 Gillen : 155, 156, 157, 159, 160, 170, 180, 192.
 Gilles : 76.
 Gilson : 264.
 Goblot : 8, 264.
 Goldie : 155.
 Goldscheider : 18.
 Goldsmith : 253.
 Gourmont (de) : 113.
 Grasset : 234, 235.
 Guillaume : 26, 147, 148.
 Guyau : 240.
 Hachet-Souplet : 44.
 Hamelin : 230.
 Hamilton : 8.
 Hartenberg : 44, 208, 209, 239.
 Head : 15, 58, 87.
 Heckel : 134, 202, 228.
 Herbart : 92.
 Hertz : 176.
 Hesnard : 70, 105.
 Hoppe : 147.
 Hose : 171, 180.
 Howitt : 156, 159, 180.
 Hubert : 163, 188.
 Huglings Jackson : 32, 87.
 Hume : 260.
 Huot : 157, 160, 180, 193.
 Ioteyko : 18.
 Irons : 45.
 James (W.) : 4, 5, 6, 7, 8, 9, 14, 15, 17, 24, 41, 43, 113, 123, 145, 229, 231, 237.
 Janet (Dr P.) : 6, 7, 21, 22, 25, 26, 37, 38, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 58, 73, 78, 132, 133, 134, 135, 136, 144, 197, 200, 203, 204, 206, 207, 209, 210, 211, 216, 222, 239, 268.
 Jevons : 171, 172.
 Johnstone : 253.
 Joltrain : 76.
 Jones : 135, 147, 207, 218.
 Jung : 207, 212, 219, 220, 238.
 Kant : 94, 121.
 Keith : 88.
 Keyserling (de) : 150.
 Kierkegaard : 150, 262.
 Kirkpatrick : 86.

- Koffka : 26.
 Köhler : 26.
 Kyriaco : 32.
 La Bruyère : 121.
 Laforgue : 207.
 Lalande : 271.
 Lalo : 94, 95.
 Lamouche : 259.
 Lange : 6, 39, 63, 93.
 Lapicque : 68, 69.
 Larguier des Bancelles : 5, 50, 57, 59, 229.
 La Rochefoucauld : 121.
 Lavelle : 8, 148, 149, 264.
 Le Dantec : 259.
 Leclère : 136, 137.
 Legrand du Saulle : 203.
 Legras : 94, 114, 240.
 Lerhardt : 193.
 Le Roy : 125, 264.
 Le Senne : 261.
 Lévy (G.) : 32.
 Lévy-Bruhl : 104, 139, 155, 161, 163, 165, 171, 172, 173, 175, 176, 177, 178, 181, 182.
 Lhermitte : 30, 32.
 Lloyd Morgan : 83.
 Locke : 16.
 Loeb : 80, 81, 82, 248.
 Logre : 73, 134, 226, 227.
 Longet : 33.
 Lubbock : 156.
 Lucas : 88.
 Lumière : 77, 78.
 Mac Curdy : 205.
 Mac Dougall : 43, 44, 50, 171, 180, 229.
 Maine de Biran : 8.
 Malebranche : 6, 42.
 Mantegazza : 62.
 Marchal : 84.
 Marco Polo : 164.
 Marillier : 157, 158.
 Marrel : 203.
 Martin (E.) : 77.
 Massary (de) : 32.
 Mauss : 155, 163, 188.
 Mayer : 36.
 Meige : 204, 222.
 Mettrie (de la) : 6, 43.
 Meyerson (E.) : 256, 257.
 Meyerson (I.) : 26.
 Mignard : 22.
 Mill (James) : 16.
 Montherlant (de) : 144.
 Morel : 201, 202.
 Mosso : 62, 67, 228, 232.
 Mott : 33.
 Mourgue : 32, 34, 44, 45, 58, 87, 107, 126, 137, 138.
 Müller (L. R.) : 21, 36.
 Nassau : 165, 166, 179, 181, 190.
 Néri : 204.
 Nietzsche : 237, 262.
 Ostwald : 249.
 Parodi : 28, 98, 266, 267.
 Pascal : 121, 145, 146, 237, 241, 261.
 Pascal (D^{ssé}) : 5, 76, 77, 205, 206.
 Paulhan : 37, 49, 50, 59, 269, 270.
 Pawlow : 37, 49, 50, 59, 269, 270.
 Pear : 79, 204.
 Pechuel-Loesche : 178.
 Pérez : 109, 110, 234.
 Phillips : 177.
 Piéron : 23.
 Pitres : 197, 202, 204, 223, 224.
 Porot : 70.
 Pradines : 14, 15, 22.
 Proust : 129, 144, 241.
 Quinton : 249, 258.
 Rabaud : 80, 81, 82, 83, 84, 248, 249.
 Racine : 149.
 Rank : 207, 266.
 Rasmussen : 110.
 Rauh : 3, 98.
 Reclus : 236.
 Régis : 197, 202, 223, 224.
 Renouvier : 238.
 Revault d'Allonnes : 9.
 Ribot : 12, 13, 16, 17, 24, 92, 104, 105, 122, 123, 128, 129, 197, 199, 202, 229.
 Richet : 18.
 Rignano : 50, 51, 105, 248, 249, 250.
 Rilke : 144.

- Rivers : 40, 44, 58, 87, 105,
 159, 161, 162, 180, 223,
 269.
 Robertson Smith : 187, 188.
 Romain (J.) : 96.
 Romanès : 80.
 Rousseau : 125.
 Ruyet : 91.
 Sabatier : 158, 159.
 Salzi : 34.
 Sainte-Thérèse : 145.
 Schelling : 259.
 Schilder : 25, 30, 31, 37.
 Schopenhauer : 237, 261.
 Schneider : 229.
 Schwob : 271.
 Sébillot : 271.
 Seillière : 50.
 Selz : 26.
 Sénèque : 48.
 Sergi : 46.
 Sévigné (M^{me} de) : 120.
 Sherrington : 9, 20, 32, 33,
 58, 63, 248.
 Sollier : 71, 72, 202, 227.
 Souriau (Et.) : 7, 11, 12, 45,
 126, 127, 128, 131, 232.
 Spencer (B.) : 155, 156, 157,
 159, 160, 170, 180, 192.
 Spencer (H.) : 16, 46, 139.
 Spinoza : 16, 22, 91, 92, 94,
 122, 257.
 Stanley Hall : 47, 108, 110,
 205, 228, 229, 230.
 Stanley (H. M.) : 47.
 Steinmetz : 168.
 Stendhal : 96.
 Strowski (F.) : 145.
 Suarès : 219.
 Taine : 232.
 Tardieu : 239.
 Tastevin : 47.
 Tchéhrazi : 31.
 Thunberg : 18.
 Titchener : 6.
 Tracy (Destutt de) : 6.
 Tylor : 158, 182, 185.
 Van Bogaert : 31, 32.
 Van Gennep : 162, 164, 165,
 170, 185, 189, 191.
 Vialle : 238.
 Vidal : 76.
 Voivenel : 76, 160.
 Von Ehrenfels : 26.
 Von Frey : 18.
 Von Monakow : 32, 34, 44,
 45, 58, 87, 107, 126, 137,
 138.
 Vries (de) : 253.
 Wallon : 13, 19, 20, 133.
 Weber : 111, 158.
 Washburn : 83.
 Wertheimer : 18, 26.
 Woods : 166, 167, 171.
 Woodworth : 33.
 Wundt : 18, 24.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	VII

PREMIÈRE PARTIE

LA STRUCTURE DE L'ÉMOTION.

CHAPITRE I. — <i>L'émotion et la sensation</i>	3
Nature introspective de la théorie périphérique ..	3
Le plaisir et la douleur comme éléments de la cénesthésie	14
La perception du corps	24
CHAPITRE II. — <i>L'émotion et l'action</i>	40
Le point de vue finaliste	40
L'émotion considérée comme un trouble de la conduite	48
Opposition de l'émotion et de l'action	56
CHAPITRE III. — <i>Le choc émotionnel</i>	61
Le point de vue mécaniste	61
La notion du « terrain »	71
Le choc comme conflit de tendances	79
CHAPITRE IV. — <i>L'émotion et la représentation</i>	89
Les éléments affectifs de la représentation	89
Nature du lien unissant l'émotion à l'idée de sa cause.	99
L'émotivité enfantine. Intelligence et affectivité ...	108
CHAPITRE V. — <i>La qualité de l'émotion</i>	113
La conceptualisation de l'émotion	113
L'affectif pur. Les formes émotionnelles	123

CHAPITRE VI. — <i>L'angoisse</i>	132
L'angoisse est-elle une émotion dégradée ?	132
L'émotivité collective	138
Sensibilité impersonnelle et angoisse métaphysique..	143
<i>L'a priori</i> affectif	146

SECONDE PARTIE

LES FORMES INFÉRIEURES DE L'AFFECTIVITÉ.

CHAPITRE VII. — <i>L'émotivité primitive</i>	155
Caractères généraux de l'émotivité primitive	155
Nature affective des tabous	161
L'émotion du primitif est l'expression d'une angoisse subjective	166
Le tabou est une réaction de fuite devant soi-même.	170
CHAPITRE VIII. — <i>La condensation affective chez les non- civilisés</i>	177
Le rôle médiateur de l'imagination	177
La notion du sacré	184
Fonction psychologique de la condensation affective.	191
CHAPITRE IX. — <i>Les phobies</i>	196
Caractères généraux des phobies	195
Les explications causales de la phobie	201
Interprétations finalistes de la phobie	208
CHAPITRE X. — <i>La condensation affective dans l'émotivité morbide</i>	213
La fiction morbide et la valeur de l'objet dans la pho- bie. Le conflit	213
Les réactions positives accompagnant les phobies ..	222
CHAPITRE XI. — <i>L'anxiété</i>	226
Caractères généraux de l'anxiété	226
La peur de l'obscurité et de la solitude	228
Le vertige	233
L'ennui	238
L'organisation de la conscience affective	242

TROISIÈME PARTIE

L'ORIGINE DE L'ANGOISSE.

CHAPITRE XII. — <i>Identité et devenir</i>	247
La tendance à l'invariance et l'élan vital	247
Conservatisme humain et durée	255
CONCLUSION. — <i>L'idéal du moi</i>	263
L'illusion substantialiste	263
Le problème de l'action	268
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE	273
TABLE DES AUTEURS CITÉS	285

